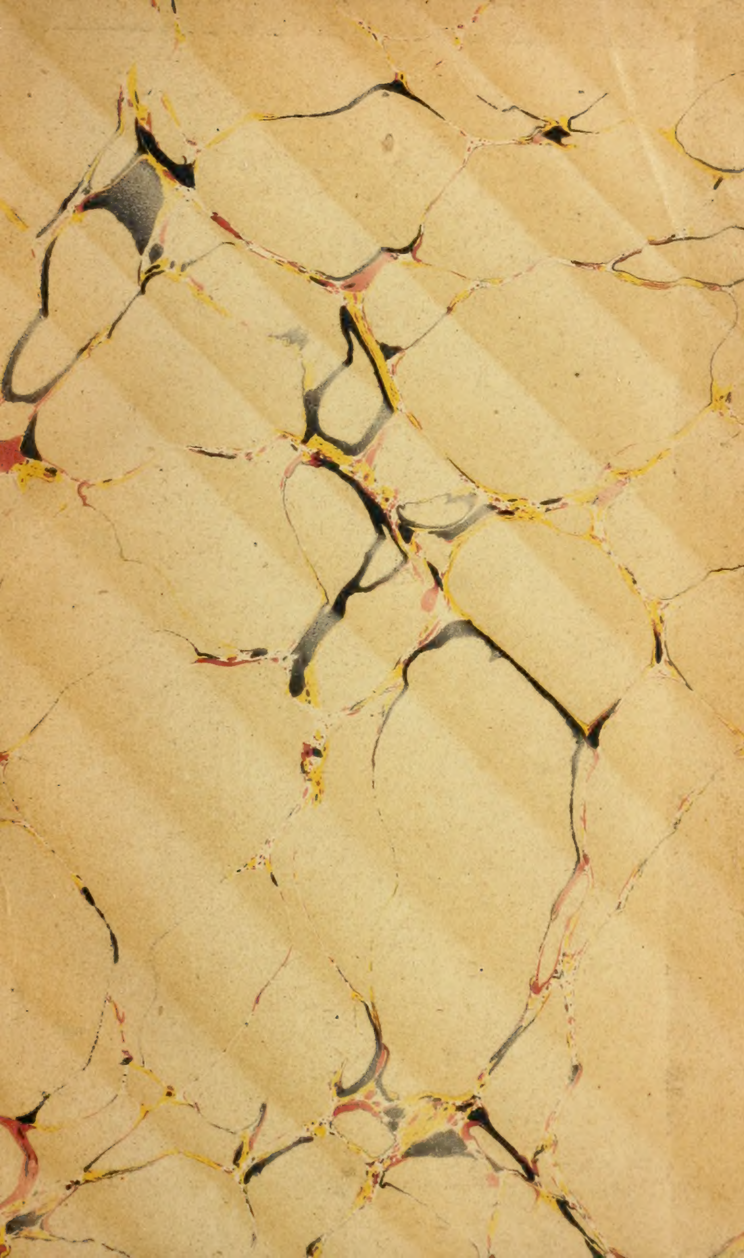






L'AMAZONE

LES FLAMBEAUX

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

Le Beau Voyage. Édition définitive augmentée de nouveaux poèmes (5[e] mille). (Fasquelle.)............. 1 vol.

La Divine Tragédie (9[e] mille). (Fasquelle.)........ 1 vol.

ALBUM

Têtes et Pensées. 22 lithographies originales. (Ollendorff.).. 1 vol.

THÉATRE

La Lépreuse. Ton Sang. (*Mercure de France.*).... 1 vol.

L'Enchantement. Maman Colibri. (Fasquelle.).. 1 vol.

La Vierge folle. (Fasquelle.)....................... 1 vol.

Résurrection, d'après Tolstoï. (Fasquelle.)........... 1 vol.

Le Masque. La Marche nuptiale. (Précédé d'une **Étude sur le Théâtre.**) (Fasquelle.)............. 1 vol.

La Femme nue. Poliche. (Fayard.)............... 1 vol.

Les Flambeaux. (Fayard.)........................ 1 vol.

Le Scandale. Le Songe d'un soir d'amour. (Fayard.).. 1 vol.

L'Enfant de l'Amour. (Fayard.).................. 1 vol.

A PARAITRE

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Le Phalène. (Théâtre.)

La Quadrature de l'Amour. (Essai).

B — 365. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

HENRY BATAILLE

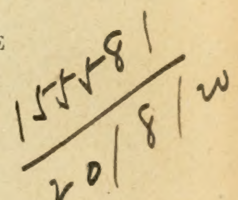
— THÉATRE —

L'AMAZONE

LES FLAMBEAUX

PRÉFACE DE L'AUTEUR

TROISIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1917

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande
et 4 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

PRÉFACE

I

Et la guerre survint!... Écroulement de tous les espoirs, subit étranglement des conquêtes séculaires de l'esprit, suicide de l'homme parvenu à mi-chemin du faîte convoité. L'animal fou se précipite dans les activités les plus embrouillées et les moins conformes à la vie. Les forces naturelles sont déviées jusqu'à l'absurdité. C'est la saignée de la race, la mort des idées, l'appauvrissement des patries, le néant de l'erreur, l'aberration suprême!... Toutes lumières éteintes. L'ombre antique redevenue maîtresse du globe; déluge de ténèbres qui ensevelit la planète... Ma génération ne semblait pas appelée à respirer d'autre air que l'air pur de l'intelligence, des libertés, du progrès, de l'idéal social et moral... Bruyamment la civilisation vient d'être coupée en deux du tranchant de l'épée... Quel est ce cataclysme

qui s'abat sur tant de fronts levés naïvement vers le ciel?... C'est ce que tout le monde se demande avec effroi... On commence par s'interroger, on se tâte, au milieu des flaques de sang qui gicle de toutes parts! Est-ce la fin de l'intelligence?... Sera-ce un jour la débâcle définitive de la pensée devenue agent suspect et subversif!... Est-ce l'esclavage qui recommence?... Est-ce la liberté qui va rugir au contraire son cri suprême de dégoût et de rébellion?... Qui sait? Le tocsin sonne... Le canon s'approche déjà de ma maison de campagne... Les pigeons blancs du toit prennent leur vol... Les champs désertés ont l'air de préparer des tombes... On m'annonce que l'ennemi est proche. En effet les premiers obus incendient la forêt... Il faut partir... Chaque coup de canon fait s'écrouler des roses sur la terrasse... Non, non, ce ne sera pas la défaite! non, non, ce ne sera pas la mort de toute beauté!... C'est impossible! Des rêves rajeunis renaîtront; des volontés plus extraordinaires encore vont sortir de ce fumier sanglant... Et, si par hasard, ce n'était pas là les réalités que ton destin nous réserve, — ô Insatiable! — je m'inclinerais encore sans comprendre, persuadé que tes fins sont merveilleuses et que nous ne pouvons les embrasser; mais je jure qu'elles ne seront jamais en tous cas le règne de la Force, de la Bestialité, de l'Esclavage. Oui, c'est ma fierté d'homme de le croire, quand bien même la Raison dévasterait momentanément l'univers, même si elle s'acharnait contre la perfection de son passé... C'est vers la liberté, vers les flambeaux, que l'humanité

sanglante tend « d'un geste droit son cœur comme un jet d'eau ».

Comme tous les Français surpris dans leur vie contemplative, tel est l'acte de foi que je prononçai fervemment quand il me fallut quitter ma maison, mes champs, sous la ruée des obus, et abandonner aux envahisseurs le morceau de sol exigu où chacun continue le rêve des ancêtres...

Peu après, c'était la « Marne ». Jours bénis! Aurore dans le crépuscule! Ah! les belles heures où l'on vivait suspendu à l'espoir, accroché aux minutes comme l'enfant aux mamelles qui vont lui prolonger le souffle. C'était enfin la preuve de l'espérance. Déjà le départ de la nation, aux jours de la mobilisation nous avait tout enorgueillis, — et le frisson de la mort qui venait de passer nous rendait plus radieux encore le reflux de la France. Quelle perspective s'étendait devant nous déjà à la portée du rêve! C'est à ce moment, au plein de l'angoisse, que loin des choses saccagées, au hasard même des tables d'auberge ou de campagne, je couvris les pages qui composent la première partie de la *Divine Tragédie*... On écrivait tout ce qui vous passait par le cœur comme pour se venger de son impuissance!...

Ensuite deux années passèrent. Quelles années! Depuis cette inauguration tragique du drame européen, depuis ces premières heures où seule, l'obsédante idée : la défense du sol et de la race, accaparait toute notre ardeur, quel chemin parcouru! Tant de spectacles se sont offerts à notre esprit, tant de méditations nous ont sollicités, tant de points

de vue se sont découverts à nos regards lentement, tant de choses nous ont apparu à travers la déchirure progressive du voile, que nous avons peine à reconnaître l'homme que nous fûmes à ce moment-là!... Actuellement le danger subsiste malgré le goût de victoire qui se communique à tout, mais le danger s'est déplacé, amplifié, il revêt des formes multiples!... Nous avons éprouvé des déconvenues si diverses, nous avons assisté à une si totale faillite de l'intelligence, de l'observation, de l'organisation, nous avons frémi en face de telles hécatombes, imprudemment occasionnées, notre poing s'est crispé avec indignation devant tellement d'agiotages de la pensée, de spéculations politiques, tant de haine, de bêtise fratricide, ont mêlé leurs fumées dans le but d'obscurcir le ciel, tant et tant de problèmes ont été agités, tant de formes obscures s'ébauchent, montent de ces champs de carnage et projettent leur ombre grandissante sur les cités, — que notre conscience troublée, avide, s'est ressaisie de tout son effort pour embrasser l'étendue qui se déroule à nos regards et qui n'est plus celle du début de la guerre! C'est tout un déplacement des valeurs, une coalition des idées en marche autour du drame. Pendant que la race donne, le long de la rouge diagonale qui cravache la France, l'exemple de courage le plus inouï, le plus sublime qui ait jamais été atteint, ici notre angoisse interroge tous les tribunaux de la pensée... Justice, Pitié, Charité, Fraternité, les jeunes et vivaces entités qui ont présidé à l'effort de nos pères se pressent, plus

impérieuses, plus tragiques et plus courroucées autour de la magnifique et douce image de la Patrie!

Et c'est pendant que nous vivons plongés dans cette méditation frémissante et douloureuse que des esprits, apparemment bien légers et bien superficiels, des panbéotiens ingénus et affiliés, sans le vouloir, peut-être, au troupeau des trafiqueurs de guerre, réclament à cor et à cri un panégyriste de l'hécatombe, le chantre énamouré de la tuerie... La France régénérée par la guerre!... Nous connaissons l'antienne tendancieuse!... Non, il n'y aura pas l'Homère des tranchées... Ce seront d'autres poètes qui parleront et qui diront la Vérité, la grande Vérité, et proféreront d'autres paroles que de simples et vaines paroles de gloire. Il n'est pas un homme digne de ce nom, il n'est pas même un chrétien digne de l'être qui ne doive exécrer la guerre. Il n'y a plus de guerre sainte! C'est l'esprit du mal qui, à l'arrière, à l'abri, la prône, la vante, la couve, s'en sert comme d'un bouclier une arme de protection politique, un mot de passe fulminant qui permettra à la troupe sans scrupules ou vergogneuse de prendre les devants, sous le déguisement du patriotisme, sous le masque défoncé de l'honnête homme — masque que d'un revers de main, peut-être, le peuple soufflettera, à l'heure où il pourra parler et agir.

Parlons de la défense du sol envahi, et de la hideuse nécessité de la guerre, mais défions-nous de ses panégyristes.

Je vénère les hautes et pures convictions, — je

m'incline respectueusement devant l'esprit religieux qui tire la loi de son Christ, mais je renie aussi bien ceux qui s'écrient comme l'archevêque de Bordeaux : « la guerre est un apôtre suscité de Dieu dans un but de régénération religieuse et sociale », que ceux qui, comme le protestant Johannes Muller, écrivent : « Si Jésus vivait aujourd'hui au milieu de nous, il aurait sans hésiter, comme allemand, pris les armes tout brûlant d'amour pour sa patrie... » Quelle insulte à la couronne d'épines!... Quelle injure au patriotisme libéral et populaire!... Ils ne passeront pas! ni ceux-là ni les autres!... Ce n'est pas pour eux que de si grands yeux se sont clos. Ce n'est pas pour eux que les hommes de France ont donné leur vie et dit adieu à la lumière du jour... Pas de régénération! Oh! le blasphème! Jamais mon pays n'avait été plus beau ni plus grand que lorsqu'a éclaté le cataclysme. Inutile de baver sur la France d'hier. Celle d'aujourd'hui ne s'est pas improvisée, — et elle vient de prouver surabondamment sa hauteur d'âme; ceux qui se livrent à des anticipations de ce genre sont pour la plupart des esprits au rancart, des réactionnaires à qui la guerre ne fait pas oublier leur visée. Il n'y a pas d'enfant prodigue, a dit quelqu'un; ne tuons pas le veau gras.

Pas de régénération, non!... Mais une évolution, logique, rapide, irrésistible, après la guerre, voilà ce que l'on peut prophétiser — et sur toute la terre! La sainte Démocratie tout en sang, en haillons de misère et de gloire, celle-là qui reviendra des tran-

chées, les entrailles dans les mains, comme le roi de la légende, se souvenant du crime allemand, celle-là ne permettra plus aux despotes d'aucun pays de leur faire subir un fléau pareil, sans son propre consentement. Par le sacrifice de leur sang, par la grandeur d'âme à laquelle ils ont atteint, par la preuve qu'ils viennent de donner de leur valeur, les peuples ont acquis le droit définitif de disposer d'eux-mêmes. Ils se sont rachetés à jamais de l'esclavage. L'homme s'est sacré divin et libre... Il s'est réalisé, et ne se dépassera peut-être jamais!... Mais être le thuriféraire de cette buverie de sang!... Jamais! A d'autres le péan, l'ivresse sanglante sur les buttes de terre molle où dorment nos enfants et avec eux tous les germes merveilleux qu'ils eussent engendrés et dont la terre est à jamais sevrée!...



Cette guerre, en dépit de ses proportions gigantesques, n'est pour nous qu'une guerre de défense, une guerre haïe de l'esprit, méprisée du cœur. Seul le sacrifice unanime de la nation à la cause aura rayonné d'une gloire impérissable, insurpassable! Mais l'appel aux armes nous a surpris en plein rêve humanitaire, en plein idéal de progrès, à l'heure d'une riche maturité. Cet effondrement total de plus de cent ans d'efforts vers toutes les plus belles espérances de fraternité et de justice humaines, est voué avant tout à l'exécration des

âges. Cette guerre est la plus terrible offense qui ait jamais été portée à la noblesse de vivre, à la dignité de penser. Nous traversons à coup sûr une des heures les plus ignominieuses de l'histoire. Si tout le monde n'ose pas le dire, chacun le sent en son cœur. Chaque soldat fait le sacrifice de sa vie non pour acquérir une liberté de plus, un idéal nouveau, mais pour conserver une liberté acquise depuis tant de temps qu'elle ne semblait plus devoir nous être à nouveau ravie; on combat en vue de maintenir l'idéal qui est, de tous, l'idéal le plus élémentaire : la préservation du patrimoine. Pour un peuple qui a brandi des torches plus radieuses dont la flamme illumina, même au prix de révolutions, les peuples de tous les continents, il est dur d'accorder, à une cause aussi primitive, le plus formidable sacrifice qui ait jamais été consenti!... Savoir que le progrès humain était en jeu dans cette terrible aventure, et que si la France ne sortait pas victorieuse du pugilat, toutes les chaînes naguère brisées viendraient d'elles-mêmes se souder et peut-être pour jamais aux poignets de l'homme esclave; sentir que notre patrie, même exsangue, devra projeter plus grands encore ses rayons tutélaires sur les peuples sauvés par son abnégation, ces certitudes-là ne sont qu'une compensation à la douleur d'avoir vu couler tant de veines ouvertes, d'avoir précipité à la fosse un siècle d'espérances, un trésor d'énergies radieuses, — tandis que s'opérait, sous nos yeux, le saccage le plus éhonté de toutes les libertés spirituelles, de

toutes les plus belles conquêtes de l'âme, — Raison, Sagesse, Pitié, Charité !...

Le soldat peut encore s'illusionner sur les finalités de son œuvre, car un soldat perdu dans la mentalité collective de la foule ne pense pas ; — il sent et subit. Mais le poète, lui, s'il est sincèrement ému, est trop renseigné sur le jeu des causes et des effets, pour ne pas distinguer que la seule réelle sublimité de cette tuerie est celle qui a exhaussé le courage de l'homme à la hauteur jamais atteinte du sacrifice sans illusion et de la résignation sans espoir. Un poète digne de ce nom ne sera pas le chantre enthousiaste de cet égorgement monstrueux ; c'est impossible ! Il ne se trouvera pas un grand poète épique pour clamer, même en strophes patriotiques, autre chose que sa douleur, son affliction, sa pitié désolée, sa rage devant un meurtre, un carnage méthodique comme celui qui est en train de dévaster le monde. Les ivresses brusques empoignent l'homme et le précipitent hors de lui-même, jusqu'aux confins de l'enthousiasme et du lyrisme. Les ivresses lentes l'intoxiquent, c'est une loi physique. Cette guerre est une guerre triste ; elle ne connaît pas l'allégresse des combats, des victoires inopinées, prochaines. Elle est une guerre d'abattoir, et le sang qui coule inépuisablement se répercute, en bruit sinistre, au cœur de tout être sensible.

Le grand témoin divin, là-haut, c'est le Regret.

Mais par exemple, de quel émoi le poète pourra frémir s'il étend ses mains vers la douleur ter-

restre!... Il sentira son âme se gonfler d'autres sanglots que de simples sanglots de gloire, et s'il découvre une beauté magique, divine à ces tragédies, c'est uniquement celle qui se dégage du sacrifice merveilleux que l'homme fait sans répit de son bonheur et de sa vie, de ce mépris souverain de la mort qu'il aura montré, de cette souveraine éducation morale qui le fait tomber au champ d'honneur, devant la fatalité de son idéal, non pas la joie au cœur comme le prétendent les pharisiens hypocrites chargés d'entretenir le mensonge de la guerre, mais un courage indicible dans l'âme... et au bout de ses poings meurtris!

L'immense Passion de Notre-Dame l'humanité, voilà le vrai poème, du moins tant que durera l'égorgement. Durant la monstrueuse et sublime célébration du mystère, il n'y a qu'à prier devant le calice.

> De ce grand drame, ne retiens
> Qu'une expression de la vie;
> Poète, ne compte pour rien
> L'autre phase du sacrifice.
> Rien ne demeure — hors l'humain.

S'il est un tant soit peu enclin aux idées générales, le poète, outre la gloire de l'homme, pourra considérer, dans sa plénitude, une autre sombre beauté, celle de la Mort, — ce vieux capitaine, comme l'appelait notre plus grand poète idéaliste, — parce que la mort est nécessairement féconde,

parce que c'est elle qui renouvelle les forces dégénérescentes de la vie, et que, si l'on dépasse en esprit le moment d'horreur qu'elle nous impose, on entrevoit alors des royaumes nouveaux, libres, fiers, ceux qu'appellent nos espoirs, nos certitudes, notre foi inébranlable, — fussent-ils oublieux de nos sacrifices, des désastres passés et des Atlantides écroulées...

*
* *

A l'immortelle douleur des femmes de France,
A tous les cœurs broyés
Par le bel et cruel Idéal,
A toutes celles qui auront le droit, un jour,
Dans la cité douloureuse,
De dicter cet ordre qui n'a été jusqu'ici qu'une prière :

In Memoriam Æternam.

C'est la dédicace que j'apposai à la première page de *l'Amazone*. L'antagonisme entre l'impérieuse voix — étrangère à l'amour — qui exalte le renoncement, le sacrifice de soi, comme le plus haut sommet de l'énergie humaine, et l'amour déchiré, martyrisé, ruiné par l'héroïque suggestion, voilà le récent et éternel débat, voilà les deux faces de la guerre. Nous n'en avons pas seulement le spectacle sous les yeux, mais on dirait que les deux êtres cohabitent en nous-mêmes, inaccordables tant que durera la catastrophe. Ce ne sera que durant la veillée du corps, autour de la mémoire de la

victime absente, que devra s'élever entre les deux veuves, après le duel tragique, un accord scellé par l'échange de la méditation. L'heure alors sera venue des devoirs respectifs. Ce pacte pourra être divers selon les circonstances et selon les gens. Chacun aura son devoir établi d'après les responsabilités engagées. Ce devoir multiple est aussi infini que toutes les formes qu'auront prises le sacrifice et la douleur.

Ici, j'ai voulu désigner seulement le devoir futur de « l'appeleuse », *l'Amazone*, cette belle entraîneuse qui a parlé non pas au nom de la nécessité du combat, mais au nom de la beauté *en soi*, du sacrifice à la patrie considéré comme le plan le plus élevé de l'énergie humaine, le *sursum corda* définitif. Car il ne faut pas qu'il y ait confusion dans l'esprit du public sur cette terminologie un peu vague : Idéal, ni croire non plus que tous les soldats qui font leur devoir, en exposant leur vie, se sacrifient à une même catégorie d'idéals ; certains ne font pas œuvre d'idéalistes le moins du monde... Être brave, défendre son pays menacé et payer même cette défense nécessaire de son existence implique une idée d'abnégation civique fort belle, mais positive, rationnelle, qui ne s'évade nullement du réel et ne s'oppose à aucune réalité objective. On peut être un héros dépourvu d'idéal, nous le voyons chaque jour dans la guerre présente. Un soldat qui meurt héroïquement en accomplissant ce qu'il estime son devoir n'est pas nécessairement un idéaliste, voilà ce qu'il importe de distinguer.

Quelquefois, il ignore même les raisons qui le font agir. Tandis que le soldat qui s'écrie : « Mourir pour la patrie est le sort le plus *beau* » est un idéaliste absolu.

L'idéal est de plus individuel : il n'a pas de caractères généraux. Dans une crise patriotique comme celle-ci les formes d'idéals sont diverses : les uns se sacrifient à une idée confessionnelle, à Dieu, les autres à une idée humanitaire de progrès, les autres à la race future, à la suprématie de sa patrie... autant d'idéalistes. Il peut y en avoir d'admirables et même de détestables : l'Allemand qui se bat pour le triomphe unique de sa race fait œuvre exécrable d'idéaliste. Comme Cyrano, en combattant les préjugés, les lâchetés et même les chimères du laurier et de la rose, fait œuvre individuelle d'idéaliste.

Une forme d'idéal qui aura été très répandue chez les enrôleurs et celle à laquelle instinctivement souscrit *l'Amazone*, c'est la *beauté en soi* du sacrifice, considéré ainsi que je le disais plus haut, comme la cime de l'énergie humaine, la vertu la plus altière : « Ah ! si j'étais homme, bon dieu, je ne pourrais pas tenir en place, tandis que tous ces braves petits se font tuer... » Le but devient plus incertain, noyé qu'il est dans l'apologie du courage et de la fraternité ; les attributs ne sont plus seulement ceux du patriotisme intégral, — malgré qu'ils en revêtent toutes les apparences.

Je supplie qu'on ne croie pas que je m'insurge le moins du monde contre le consentement à cette

forme d'idéal amplifiée et poussée jusqu'au paroxysme; il n'y a pas que les amazones, les mystiques de l'idée qui aient fait du prosélytisme acharné pendant la guerre (parfois les femmes ont été très véhémentes, parce qu'elles sont plus impulsives que nous et toujours fascinées par le courage masculin), mais nous-mêmes, interrogeons-nous... Au début de la guerre surtout, n'avons-nous pas entendu en nous des voix aussi exigeantes du sacrifice d'autrui?...

C'est très bien. Et quel que soit l'idéal qui nous a poussés à sortir du silence, pour crier : « Partez, sachez vaincre ou mourir », ce furent, j'en suis certain, toujours de généreuses exhortations. Mais alors, que tous ceux-là qui ont exigé des autres, non d'eux-mêmes, le sacrifice de la vie, ne se croient pas libérés par leur seul acte de foi et par la pacification des peuples quand celle-ci viendra. La victoire elle-même ne leur aura pas donné quittance, comme le dit un de mes personnages. L'idéal dont ils se sont faits volontairement les porte-voix leur a créé une continuité du devoir par delà la mort. Ce devoir, s'il est tenu, la portée morale peut en être immense et la noblesse même de la nation en dépendra en partie. *In memoriam æternam!* criera l'Erynnie pitoyable, au grand cœur douloureux! A vos morts! maintenant, comme vous avez crié : A vos pièces! C'est ce devoir-là qu'a finalement compris l'amazone de mon ouvrage, cruelle par impulsion, consciente par réflexion, noble par résolution. A vos morts! Voilà le grand devoir, la

respectueuse pensée que j'ai voulu signifier à des vivants pendant que là-bas se perpétuait l'hécatombe. Et la foule a approuvé et hoché la tête, la grande foule est venue méditer sur sa propre douleur, et sur certains devoirs supérieurs de conscience. Elle a répondu à la sincérité de cet appel. Ah! l'âme pure de la foule, comme il faut la saluer respectueusement! Quelle auguste France que la France presque anonyme et tacite que compose maintenant ce peuple de veuves, de pères sans enfants, d'orphelins, d'esseulés, ou dans l'angoisse de le devenir! Comme elle comprend la sincérité, celle-là!

Par ailleurs, dans une partie de la presse, j'ai été insulté, gratifié de boue et honteusement calomnié. Qu'importe si les pharisiens ont parlé de sacrilège au nom d'un public qui n'y a même pas pris garde! qu'importe qu'ils aient clamé, « cachez ce sein rouge que nous ne saurions voir », en réclamant un petit encouragement pour le civil. Rien n'a empêché le sentiment populaire de réserver pendant des mois à la pièce l'accueil qu'il fait à toute sincérité. Depuis deux ans la presse préférait sans doute consacrer ses louanges aux innombrables histoires d'espions, aux opérettes sur la guerre, aux défilés de petites femmes déguisées en porte-drapeau, aux « on les aura » piétinés sur les planches des tréteaux, avec force baïonnettes de carton, etc... Le théâtre en était là après deux ans de guerre. Il aurait pu se taire, il parlait. Je trouvais ce genre de paroles dégradant pour le public de mon pays. Alors j'ai pensé que l'heure était venue et qu'il fallait

élever la voix. *L'Amazone* n'est qu'une petite porte ouverte sur l'espace, voilà tout. Ce n'est qu'un pâle début, mais il m'a semblé qu'il devenait nécessaire et salubre dans une époque comme celle que nous traversons. La veille de la représentation, je faisais paraître dans un quotidien l'avant-propos suivant :

* * *

« J'accueille avec plaisir l'occasion qui m'est offerte d'expliquer pourquoi je me suis permis de porter, pour la première fois, à la scène, un peu de cette grande vérité qui étreint un pays entier, mais que le théâtre n'avait pas encore abordée de front.

Après un recul de plus de deux ans, la guerre peut enfin entrer dans l'art comme elle est entrée dans l'histoire. Que, par toutes les portes ouvertes, elle s'engouffre dans la cité! Déjà le poème, le livre, l'image en furent avides. Seul, le théâtre s'est tenu à l'écart. C'est un tort! Je dis plus : tout écrivain chargé de représenter son époque qui n'aura pas tenu compte de l'immense événement, de sa répercussion sociale, du bouleversement qu'il apporte dans le domaine des âmes, aura failli à sa tâche; cette tâche simple et fondamentale a été, de tout temps, de peindre, à mesure qu'on avance dans la réalité, le monde extérieur et intérieur, tel qu'il se déroule à nos regards. Alors, aujourd'hui? Aujourd'hui?... Ah! qui pourrait, qui oserait rester muet devant une France pareille, devant la passion sublime de l'humanité!...

Comprenons-nous bien. Il s'agit d'art. Je ne parle pas des spectacles occasionnels qui purent avoir leur intérêt et leur raison d'être. Il ne s'agit plus de rendre puérilement à nos admirables soldats un hommage dont ils sont lassés, ni d'exalter chez le civil un patriotisme, d'emphase plus ou moins vulgaire, qu'il n'écoute même plus; de telles entreprises sont périmées. Je réprouve également tous les simulacres d'uniformes militaires qui, à mon avis, profanent la grande tragédie qui se joue actuellement et dont les morts, même au sein de la terre, n'ont pas cessé d'être les acteurs sublimes. Cette tragédie-là ne supporte pas son simulacre... Mais nous n'avons pas besoin de lui pour faire tenir dans nos œuvres l'esprit des vivants, l'esprit des morts, tout l'avenir, l'âme d'un pays! Notre domaine, à nous, auteurs, c'est la conscience humaine. Ce domaine, la guerre vient de lui donner subitement des proportions si gigantesques et d'en bouleverser avec une telle ampleur les faces, les plans, les aspects que, devant une pareille évolution, le poète épris de réalité commettrait quelque lâcheté à ne point s'emparer de sa plume. Il est utile, il est nécessaire qu'un aussi grand sujet pénètre et inspire l'art le plus vivant, le plus direct et le plus intérieur qui soit, je veux dire l'art dramatique. Mais, par exemple, on ne peut y toucher qu'avec une grande franchise et une totale indépendance d'esprit. Il faut répudier toute fausse éloquence; aucun de ces faciles appels au patriotisme de théâtre; rien qui ne soit de la vérité stricte

et profonde, comme avant qu'il y ait eu la guerre, — rien surtout qui ne soit de l'art selon ses lois éternelles, ses lois de construction indifférentes aux circonstances. Le temps est venu où nous pouvons peindre et rendre l'extraordinaire, tragique et merveilleuse époque qu'il nous est donné de traverser. Si formidable que soit le sujet, il ne s'agit aucunement encore une fois de modifier les assises essentielles de l'art dramatique; elles demeurent les mêmes, nous devons nous y subordonner entièrement. Il faut se pencher sur une autre réalité que celle d'hier, voilà tout. Comme toujours, nous devons porter à la scène les êtres les plus représentatifs de notre époque au fur et à mesure qu'elle se modifie. Tel est notre devoir de contemporains, et c'est aussi ce que l'avenir réclamera de nous ainsi que nous le réclamons du passé... En art, il n'y a de types éternels que ceux qui font tenir leur infini dans une stricte réalité. L'auteur dramatique n'est pas à proprement parler un moraliste, c'est-à-dire qu'il n'a point à défigurer la vérité, même au profit des plus belles causes. N'est-ce pas suffisant qu'il puisse demeurer un poète ou un devin du cœur? Aussi modèlera-t-il des êtres ressemblants, authentiques, tout en les choisissant parmi les plus expressifs de son temps, de même que les conflits, imaginés ou reproduits par lui, devront être exacts, mais allégoriques et généraux le plus possible. Notre plus haute recherche, notre ambition la meilleure tiennent tout entières dans ce dilemme.

L'Amazone qui sera représentée demain soir est

donc comme mes pièces précédentes une « pièce de consciences ». Les états d'âme que j'y ai portés sont issus de la guerre, inspirés par elle. On pourra suivre comme d'habitude une anecdote rigoureusement plausible et même véridique; mais ceux qui voudront bien réfléchir un peu n'auront pas de peine à démêler que chaque personnage, sous ses simples apparences a des prolongements qu'il sera aisé de suivre, à la réflexion. C'est la réalité de la guerre envisagée sans artifice et abordée, si j'ose dire, de plain-pied. Ce sont trois petits actes qui décrivent le précipité chimique du formidable événement, ses répercussions sur une famille, sur l'amour, sur certaines forces tumultueuses de l'âme. Dans cette très simple et très normale aventure bourgeoise, le public distinguera que le personnage central, *l'Amazone*, représente l'idéal sous les traits de la jeunesse qui a soulevé, arraché l'homme à son foyer et entraîné le monde. Dans l'autre personnage de femme, j'ai voulu représenter l'humanité douloureuse et déchirée, partagée entre ses devoirs et ses instincts. Je demeure persuadé que la vraie foule d ulou reuse et pensive écoutera les sanglots ou les rires de nos personnages nouveaux avec autant d'attention qu'elle écoutait les sanglots et les rires de nos personnages précédents, et peut-être, ajoutera-t-elle, sans déplaisir, aux longs défilés de nos héroïnes d'autrefois, ce type récent de femme que la guerre a engendré, cette amazone qui représente la femme nouvelle, une femme d'aujourd'hui, personnage peut-être mo-

mentané ou de transition, mais qu'il nous est impossible de ne pas considérer. Les traits épars qui caractérisent ces femmes d'aujourd'hui, leur rôle actuel, même la particularité de leur rôle social, il fallait les résumer dans un type qui empruntât à l'actualité sa vérité et sa curieuse beauté.

Et si ce dessin apparaît avorté, on m'excusera en faveur de l'intention. Il subsistera au moins ceci que j'ai voulu comme tant d'autres, mais, le premier, au théâtre, — pousser mon humble chant en votre honneur ô morts de France! vous qui nous avez dicté le devoir de la vie spirituelle la plus haute... Que la Patrie tout entière puise son inspiration en vous, morts d'hier et morts de demain!...

Pour nous, spectateurs de l'immense tragédie, les personnages fondamentaux n'ont pas varié, même sous des masques intensifiés, même sous les aspects les plus terribles. Ce sont les mêmes forces de l'infini : la mort, l'amour; ce sont nos passions, nos idéals, nos immolations. Oui... Mais à travers ces piliers immuables qui se dressent, témoins tragiques, sur la route, écoutons... regardons... La pauvre et grande âme humaine chemine... »

II

Durant cette guerre il y a eu beaucoup de bonté, de charité individuelle, mais il n'y aura pas eu assez de pitié énoncée. Non! il n'y en aura pas eu assez sur la terre pour répondre à la somme immense de douleur et d'horreur qui a été dépensée.

Devant l'histoire, ce sera une tache pour l'humanité qu'un grand cri de pitié, un cri formidable, ne se soit pas élevé au cours de cette tuerie, et qu'il n'ait pas été proféré par ceux-là même de qui on était en droit d'espérer plus de courage. Un Tolstoï n'eut pas manqué de faire retentir sa vaste voix. Ce cri, il aurait pu sortir du sein de la chrétienté, des peuples neutres, du cénacle des penseurs. D'où provient cette abstention ou cette timidité? Où est-il, l'imbécile ou l'hypocrite qui prétendra que la pitié est déprimante? Allons donc!... Celui qui parlerait ainsi, je proclame d'avance qu'il ne saurait être autre qu'un installé de la guerre à moins qu'il ne soit seulement un minus habens dépourvu d'imagination? Où aurait-il pris que les cris de pitié n'encouragent pas plus nos sublimes soldats dans leur tâche obscure et douloureuse que les coups de panache et d'encensoir perpétués par la littérature?... Le simple sanglot d'une mère à son fils, « mon pauvre petit », est un viatique autrement réconfortant que les « nous vous envions l'honneur d'aller se faire tuer, sans sourciller, comme des fils de Corneille, etc... » C'est un fait que les soldats n'ont pas apprécié du tout le los inutile entonné en leur honneur : cette race merveilleuse qui n'éprouvait pas le besoin d'être réconfortée et qui l'a suffisamment montré, semble avoir trouvé de mauvais goût les cantates de l'arrière... Mais elle eût senti un lien plus solide avec l'arrière, si nous avions aidé à réveiller partout les notions de justice et de bonté oubliées. Ah! pourquoi la pitié s'est-elle

jugulée elle-même!... Pour ne pas contrister le civil et de peur de ralentir les affaires? Je n'y crois pas! Sommes-nous à ce point pusillanimes? Quelle fable! Si la foule avait dû être déprimée, elle l'aurait été, et bien autrement, par la série de déceptions que l'écriture et la parole lui ont fait subir, par les promesses perpétuelles des feuilles publiques démenties au fur et à mesure, par les mensonges dont on l'a bercée, — par les insanités débitées à tout bout de champ, sur l'ennemi, — par les bravacheries et les satisfecit que de faute en faute les intéressés se décernaient indéfiniment dans notre pays, par le billet de banque du mensonge mis en circulation, par les traites d'illusions qu'on tirait sur le peuple, en les renouvelant éternellement, — et si elle a résisté à ce traitement-là c'est que la foule a une fière santé et une robuste constitution! Prétendre que des sentiments de pitié, des élans généreux, des torches hardiment brandies, auraient déprimé le civil plus que ne l'a fait ce monopole de duperie, c'est le plus impudent peut-être de tous les mensonges, si ce n'est pas le plus hypocrite des remords! La pitié, veilleuse à petite flamme courte et haletante, obscure lumière humiliée, elle est au cœur des mères, des pères, des femmes au chevet des mourants, elle est dans toutes les âmes déchirées... c'est la lampe du sanctuaire... Ah! ceux-là comme je comprends leurs silences dont ils usent pour répondre en noblesse et en magnanimité à l'exemple que leur ont légué des morts qui furent aussi héroïques que pudiques!... Et puis ils n'avaient

pas mission de parler!... Ils sont le peuple de la douleur... Mais ceux qui pensent ouvertement, qu'on écoute quand ils parlent, les esprits indépendants et libres, je ne comprends pas qu'ils aient si facilement pris leur parti du silence et qu'ils s'en soient remis au vague fatalisme du consentement universel. Ont-ils eu peur de troubler la tâche énergique de la patrie? Ils l'auraient au contraire agrandie et assainie. Ont-ils redouté d'être mal compris, de tomber dans des équivoques? Plutôt. Ont-ils été préoccupés, par opportunisme, d'équilibrer leur attitude et de se réserver prudemment pour le dénouement? Ont-ils redouté que la haine et l'hypocrisie embusquées ne les accusassent faussement de patriotisme refroidi, voire de lâcheté?... Jésus ne se fût pas posé cette question!... Et même si la calomnie les avait atteints, la belle affaire! Est-ce donc un si lourd sacrifice de passer des rangs de la majorité à ceux d'une minorité? Quand on a dans le cœur une foi bien ancrée, quand on porte en soi l'amour de son pays comme une religion intangible, que peut-on redouter de la calomnie, même lorsqu'on est en pleine renommée? A supposer qu'elle s'exerce contre nous, n'est-il pas juste, lorsque nos enfants reçoivent des balles mortelles, que nous exposions une plus calme existence aux balles mâchurées et moins dangereuses de la calomnie?... Oui, c'est vrai, hélas! des gens se sont servis du patriotisme comme d'une arme dissimulée sous des flots de rhétoriques tricolores et ils ont fait du plus noble des sentiments l'instrument de leurs haines ou

de leurs convoitises! Mais à cette arme n'aurions-nous pas pu en opposer une autre dont le pouvoir (qui sait!) eût pu devenir incalculable? Au milieu de cette faillite universelle de l'intelligence, à laquelle est due en partie la durée de cette guerre, comment ne nous sommes-nous pas aperçu plus vite que la pitié, la simple pitié, aurait pu devenir une arme capitale, irrésistible qui soulevant les peuples aurait peut-être aidé à terminer cette monstrueuse hécatombe? Qui peut prétendre qu'elle n'eut pas été d'un appoint tout aussi considérable que le fameux « facteur moral » dont on a tant abusé pour excuser l'inertie et l'incurie! Oui, la pitié, c'était la sixième arme...

Nous en avons douté. A peine est-elle sortie du fourreau qu'on l'a jugée tout de suite suspecte! Honte à nous! Nous n'avons pas su la brandir et nous ne pouvons pas calculer de quelle force nous nous sommes privés!... Trop tard d'ailleurs, maintenant! C'est irrémédiable. Nous subissons et continuons à subir la conséquence de ce total oubli. La pitié! Oh! en nous laissant aller à son élan, nous n'aurions pour cela rien abdiqué de nos justes volontés, nous n'aurions pas arrêté la justice française en si beau chemin... L'élan opposé de nos soldats vers le combat et pour le triomphe de notre cause aurait été plus raffermi encore par la pensée que, là-bas, derrière eux, des frères s'employaient à rapprocher le terme de l'effort sacré, de leur long martyre, sans pour cela rien distraire de nos revendications et de nos buts d'état.

Nous n'aurions point remis l'épée au fourreau ni cessé d'exposer tant de poitrines à la mitraille ennemie; la même énergie eût été déployée contre l'invasion pour « la victoire du droit et de la justice, » selon la formule désormais consacrée. Mais il n'est point dit que pendant que des millions d'hommes s'égorgeaient, une ligue, un consortium d'intellectuels opposé à celui des fameux signataires allemands n'eût point endigué le flot perpétuellement montant que n'a barré aucune autre écluse que la résistance de nos soldats; la conscience universelle des peuples est peut-être plus facile à réveiller qu'on ne le pense. La haine a porté partout son fer rouge; elle a avivé toutes les plaies, mais jamais des mains crispées par la douleur ne se sont élevées entre les combattants; l'amour, personnage suspect, ne s'est réfugié qu'au cœur des victimes et de leurs consolateurs; les genoux n'ont pas voulu se plier pour implorer la conscience humaine en délire.

Rien ne nous prouve que la grande voix de la pitié ne se fût pas propagée et n'eût pas apporté une intimidation en Allemagne au moins égale à celle qu'y ont produites nos cris d'indignation légitimes mais d'effets nécessairement minimes. Quant à nos protestations journalières de patriotisme et de ténacité, nos soldats n'en avaient que faire! En admettant que son action n'eût pas été immédiate, cette vertu archithéologale n'en eût pas moins secouru petit à petit la morale saccagée, l'idéal meurtri, tout ce que l'ivresse des peuples a anéanti dans un coup de saoulerie. Elle eût aidé à la marche de

la lumière et de la vérité. Elle eût entraîné les masses démocratiques de tous les pays, masses qui feront ces révolutions nécessaires et salutaires dont on peut prédire qu'elles seront le dénouement de l'orgie autocratique.

Elle eût facilité également une ligue des pays neutres.

Sur la fièvre de l'univers, nous n'avons eu pour baume jusqu'ici que les paroles malheureusement tardives du président Wilson. Elles ont eu une grande autorité, assez pour que nous jugions du pouvoir qu'auraient eu un appel plus éloquent, plus horrifié, une sollicitude plus émue. Un homme pourtant a parlé au nom de la masse silencieuse de l'humanité accablée et ruinée, au nom des collectivités martyrisées et ces messages n'ont pas été vains, même si ce peuple était forcé d'entrer en lice.

Des ondes de lumière ont été agitées et tout au moins les grands principes de l'humanité et les vastes espérances d'avant-guerre ont relevé leurs fronts humiliés. Elles fructifieront. Ayons confiance. L'Idée dépasse les êtres qui la mettent en branle. Elle entraîne les nations à sa remorque.

Mais ce n'était pas assez que cette objurgation tardive, il fallait plus! Par malheur une sorte de terreur instituée par la presse mondiale a imposé le silence à ceux qui avaient peut-être le plus envie de prendre la parole ou de pousser le cri d'une conscience déchirée.

On peut évaluer maintenant quelle a été la responsabilité de la presse de tous les pays dans la

prolongation et dans les erreurs de cette guerre. Elle a instauré ou subi — on n'en peut plus distinguer le départ — la féodalité du mensonge et peut-être la presse est-elle moins responsable qu'on ne le pense, car elle a agi par tâtonnement et plus par suggestion que par intérêt. N'importe! Elle a eu sa part dans la propagation des erreurs de toutes sortes. Elle a été le plus souvent dans son ensemble la parodie de la guerre. Elle a sophistiqué l'histoire et son soldat, rapetissé la grande résolution douloureuse et mélancolique de l'homme sur toutes les terres où l'on saigne, même celles de l'ennemi. Elle s'est faite marchande de sornettes... Elle n'a pas distingué les grandes directions de la pensée, ni les forces des événements en conflagration. Elle est restée en dehors de l'état d'âme populaire, — qui s'est passé d'elle. Elle est demeurée bureaucratique, sédentairement confinée dans des errements de jadis. Heureusement, il y eut, il y a toujours à sa tête des hommes d'action, des braves lutteurs qui ont fait du bien, des organisateurs et des esprits de pure race. L'ensemble ne constitue pas une force suffisante qui pallie l'effet déconcertant d'une si lourde consommation d'erreurs et de puérilités qui justifieraient à elles seules la réputation de légèreté que nous nous sommes faites à travers les âges! On a cru qu'à ces masses redevenues les troupeaux des anciens temps, il fallait conférer un idéal collectif énorme, des idoles grossières, des abstractions ingénues. Erreur! Un sourd travail se produit dans l'Europe, auquel la presse est restée étrangère. Mais

la plus grande faute de la presse a été de faire subir sa tyrannie aux esprits indépendants et d'imposer le silence aux élans généreux et à la contrition de l'Europe. Ah! la simple bonté, comme nous en reconnaissons intérieurement la puissance depuis que nous sommes privés de son effluve ! Nous nous reportons aux grandes paroles évaporées aujourd'hui et qui émanaient de l'expérience nazaréenne; nous comprenons que l'humilité qu'il y a dans la charité est peut-être sans qu'il y paraisse une force tout aussi habile que les diplomaties d'état modernes, une source qu'on n'a pas captée parce qu'on la méprisait. On l'a laissée se dériver au hasard. Après cette débauche d'erreurs, l'intelligence humaine aura un gros effort à faire pour reprendre son altitude et reconquérir son rang! Il faudra qu'elle aussi connaisse l'humilité et ce n'est qu'en confessant son erreur qu'elle recouvrera sa beauté.

Peu à peu heureusement des modifications tardives se produisent, trop tardives hélas! pour qu'elles aient quelque poids maintenant dans les solutions du conflit. Des filets de lumière annoncent l'invasion future du soleil. Il viendra! Il éclairera les peuples! Dans le simple domaine de la littérature, nous venons d'avoir une belle œuvre de pitié et de réalité stricte pour l'appréciation de laquelle il est permis d'employer l'adjectif numéral cardinal. Ce n'est qu'un roman mais il nous a ouvert des espaces que l'on retenait prisonniers. C'est *Le Feu* d'Henri Barbusse. Sévère et puissante accumu-

lation de témoignages, accent d'une âme fiévreuse et fraternelle, ce livre a déjà et aura de jour en jour plus encore une répercussion salubre. Or, je ne sache pas que ces pages où la vérité saigne tout entière, et qu'un cœur passionné d'espérance a dicté, aient affaibli nos courages, déprimé les soldats par le récit de leurs misères, entamé la noblesse de notre cause!... Jamais la vérité ne déçoit. Nous sommes instruits par le passé que les pires erreurs des dirigeants ont été toujours de poser le boisseau sur la lumière!... Et la lumière finit toujours par faire sauter le boisseau.

Malheureusement, après trois ans bientôt de guerre et d'adaptation au malheur autant qu'à l'héroïsme éperdu, je crois bien que toute intervention, autre que celle du fusil et du canon, est sans avenir! On est allé trop loin dans l'invraisemblable pour que l'expérience suprême ne soit pas tentée! et les peuples y sont amèrement résolus; ils continueront tête baissée dans l'orage du sang!... La victoire sans doute décidera. Prions pour notre sainte et immortelle patrie! Prions pour le sort des armes, et pour tous les saccages exécrés qu'elles vont accumuler encore!... Prions, parce que notre victoire peut tout réparer; elle est le salut de l'humanité en péril. Elle suscitera une réaction formidable et féconde; — mais au prix de quelles ruines! Comment ne pas frémir en y songeant?

Ce n'est plus maintenant que la pitié et la raison peuvent s'imposer avec utilité. C'est au moment où se produisit la chute de l'orgueil allemand, après

la Marne et l'Yser, quand les peuples étourdis se mirent à fourbir, chacun de leur côté, des armes démesurées, à entraîner dans leurs filets les autres peuples neutres et à préparer ainsi le cercueil des vieux régimes... c'est à ce moment-là qu'elles devaient intervenir! Maintenant il ne nous reste plus qu'à invoquer platoniquement la déesse Raison, — et à écrire chacun selon son cœur, du plus humble au plus autorisé.

Et quand bien même l'effet de la pitié déchaînée n'eût pas été ce qu'on en aurait pu attendre, je ne vois pas en quoi l'esprit humain se serait déshonoré pour avoir tenté par son imploration de hâter la fin logique d'une catastrophe qui n'a plus aucun rapport avec ce qu'on appelait du nom de guerre, avec ce que nous envisagions aux jours sublimes et légers de la mobilisation, alors que maintenant le pugilat est devenu à proprement parler le suicide de la vieille Europe, la cachexie des races... Certes, devant ce piétinement sur le charnier, comme elle est sans risque l'attitude de celui qui s'écrie : « Sont-ils beaux! Pas une plainte! De la vaillance et de la gaieté française! Arrière le pessimisme! La France est régénérée quand elle était hier gangrenée aux moelles et divisée. Vive l'union sacrée, etc... » cependant qu'on voit, de toutes parts, grimacer au contraire les haines de partis et que manifestement ils aiguisent leurs armes et leurs ongles, pour un corps à corps qui sera un des plus irréductibles qu'on aura jamais vus!... La pitié les eût aidés peut être à se reprendre et à éviter l'attaque fratricide

qu'ils préparent, mais qui semble inéluctable désormais.

Pour ceux qui ne se soumettent pas à des soucis de carrière, la juste attitude est de parler sans rébellion, sans colère, — mais avec la décision de ne pas mentir ni à la vérité ni à la dignité d'écrire. Quand on n'est pas un flambeau, qu'on n'a pas rang dans cette phalange qui a le droit et la puissance de faire retentir jusqu'aux confins du monde le cri inentendu qui soulagerait la masse des peuples opprimés et résignés, il n'y a qu'à retracer simplement ce que l'on voit et ce que l'on ressent en face des évidences. Cela constitue déjà, par le temps qui court, un acte de courage!... Triste constatation!... Les entrepreneurs de scandale dont le métier est le chantage, les trafiqueurs de guerre, les termites de la calomnie organisée sont là pour pétrir automatiquement les pincées de boue qu'ils puisent à la grande auge. Non contents de déshonorer la presse, ils rendent vains les efforts des moralistes et des écrivains sérieux. Plus d'un a remarqué tristement qu'entre la satire du moraliste et le pamphlet du calomniateur, le public mis en garde par trop d'expériences ne sait plus distinguer : il confond dans la même défiance l'œuvre de salubrité et le trafic d'intérêt. Heureusement, ces manufactures de calomnies officielles et privées se sont tellement discréditées elles-mêmes que si elles parviennent à jeter la suspicion sur les bonnes entreprises, elles n'arrivent pourtant point à renouveler leur propre crédit auprès d'une foule

que les excès de duperie ont lassée depuis longtemps.

J'en ai eu encore la preuve à propos de cette pièce qui ne prétend pas à être une œuvre importante, mais que défendait sa sincérité. La masse profonde du public ne s'y est pas trompée et cette fois encore la conspiration dirigée contre la pièce a fait long feu.

Il sera néanmoins intéressant plus tard pour l'information littéraire de rechercher quel a été durant la guerre le réveil de la critique dramatique après trois années de silence. Le formidable événement, hélas, ne paraît avoir été d'aucune conséquence pour elle. Aucune évolution. Elle est demeurée semblable à elle-même; elle a amplifié le ton, voilà tout. Les injures dont j'ai été abreuvé cette fois passent de beaucoup celles que j'avais reçues pour mes pièces précédentes. On sent une volonté plus ramassée de donner le coup décisif. Il est inconnu qu'un écrivain, surtout un auteur dramatique, ait été attaqué avec autant d'âpreté. Les invectives de ce genre sont généralement réservées aux hommes politiques ou à ceux dont la vie publique s'est mêlée à des effervescences de partis. Je voudrais bien dire que ces attaques s'adressent à l'esprit de la pièce et à ce qu'elle peut contenir de volonté artistique ou de tendance morale. Hélas! j'en serais complètement empêché! Les tendances de l'œuvre y sont pour peu de chose. La coalition a été nettement dirigée contre la personnalité d'un écrivain dont l'indépendance et l'isolement semblent avoir servi de cible. A part quelques esprits coutumiers d'ana-

lyses qui honorent leur profession, — combien rares ! — et qu'il est superflu de désigner ici, un flot d'articles conçus dans un style d'une rare indigence ont charrié tous les lieux communs de l'invective... La plume a peine à reproduire ces gentillesses... Je me suis vu traité successivement dans les grands quotidiens de « bandit crapuleux, empoisonneur public, excrémentiel, pourriture, faussaire, lubrique, honte de la France... le plus nauséabond des mercantis, farceur et saligaud, de Sade dans son cachot, palefrenier morphinomane, potard convulsionnaire, gatouille de bateau, ordure suprême..., etc., etc. » Que sais-je!... Injures qui n'ont aucune relation d'idée avec la pièce, mais c'est là le procédé habituel de la calomnie. Ce n'est triste que parce que de pareilles choses s'écrivent durant que les Allemands piétinent encore le sol de France! Ma pièce était communément traitée de parodie sacrilège, de chiennerie, de pauvreté ignominieuse et de spéculation révoltante, etc... Et il ne faut pas croire que ce genre de critique ait été un langage spécifique réservé aux entrepreneurs habituels de l'injure et de la haine. Je citerai tel poète — sans talent, mais connu — qui osa écrire : « Par ici, les nettoyeurs de tranchées ». L'essai d'obstruction ne s'arrêtait pas là. Dès le lendemain de la représentation, des directeurs de journaux importants et de quelques feuilles de choux, s'en furent au ministère réclamer la fermeture du théâtre qui représentait *l'Amazone* ou l'interdiction de la pièce. Jolies préoccupations! Quelques cri-

tiques ont résumé eux-mêmes la physionomie de l'événement. Je leur laisse la parole : « Une partie de la presse n'a été qu'une explosion de haine personnelle, depuis longtemps contenue. Il s'agit d'une coalition de concurrence... Certains fournisseurs ne pardonnent pas à l'auteur d'avoir dénoncé dans *l'Amazone* la faillite de la littérature de poilus sentimentaux, d'infirmières angéliques et de marraines sirupeuses. De là ce concert d'imprécations. Si ce n'est pas le cloaque (M. H. BATAILLE aurait le droit de ne pas ménager les qualités méprisantes à ceux qui ne lui mesurent pas les calomnies), c'est bien la mare aux grenouilles[1]. »

« On n'a guère étudié l'œuvre, mais on a davantage insulté l'auteur. La critique dramatique a donné avec excès dans la polémique personnelle. Elle a eu tort... *L'Amazone* n'a pas été un succès pour les critiques, etc...[2] »

D'autres ont marqué le dessein politique de cette cabale tendancieuse. Que le public, dont la religion est faite depuis longtemps à ce point de vue, ait répondu par un haussement d'épaules à ces diffamations et à ces salisseurs professionnels, il y a là un signe d'époque. Depuis longtemps il exerce son contrôle lui-même et il casse les gages d'anciens mandataires qui, d'âge en âge, de compromission en compromission, d'incompétence en incompétence, en sont arrivés à se disqualifier presque complètement ; il leur faudra faire un

1. Camille le Senne.
2. Ernest-Charles.

sérieux pas en arrrière et revenir à des procédés plus décents pour retrouver une autorité dont ils se sont peu à peu dépouillés. La juste appréciation de la foule qui s'est libérée de leur influence a définitivement percé à jour le jeu de ces discréditeurs attitrés de la pensée française, assermentés à leur parti ou à leur clientèle, qui n'ont d'autre mission que d'avilir les forces intellectuelles de leur pays, parce qu'elles se dirigent vers des chemins qui ne sont pas les leurs, et sur lesquels il est toujours facile d'exercer ce qu'on pourrait appeler des tirs de barrage. A ceux-là la guerre était apparue une aubaine presque inespérée, une raison d'être nouvelle et à la faveur d'un patriotisme devenu leur bonne à tout faire — c'est-à-dire qu'ils l'ont mis à tous les ouvrages — ils espèrent organiser le saccage de leurs ennemis et se refaire des virginités compromises, au moyen de cette vieille idéologie : la guerre qui vient au secours de leur système politique et privé. Sur la garde de leur sabre, ils inscrivirent le nouveau mot d'ordre d'agression : Union sacrée. Mais dans tous les domaines de la vie nationale, il ne semble pas que ce soulagement leur ait été octroyé ! Le bon sens français, la robustesse populaire, en attendant le retour des soldats demeurent inattaquables. La nation leur montrera, preuves en mains, que depuis cent ans et plus qu'elle s'achemine vers la réalisation de ses grands programmes, il n'y a plus d'obscurantisme qui puisse désorienter une race soumise en tant de siècles à trop d'expériences !

Mais pour en revenir à l'humble littérature et à la plus humble de toutes, la littérature dramatique, constatons qu'à vrai dire l'occasion paraissait belle de passer au fil de l'union sacrée un écrivain que l'on sait vivre dans un isolement complet et qui n'étant soutenu par aucun parti, par aucune amitié, semblait devoir représenter, dans les circonstances actuelles, un des obstacles les plus faciles et les moins lourds à renverser. La tentation était grande ! Il est, en effet, assez anormal que l'homme seul, c'est-à-dire l'homme qui passe de son cabinet de travail à son jardin, et qui a la prétention d'exercer librement au dehors son métier, soit en relation directe avec la grande foule et fasse avec elle échange de sincérité. Il y a là une anomalie évidente. Les ennemis de la liberté de penser voient dans ce libre commerce de sympathies, obtenu sans truchement, un mauvais présage pour l'avenir. La liberté de penser, la seule que pour ma part je réclame, la tradition veut qu'on ait bien du mal à l'exercer, dans notre pays, même lorsqu'elle est sans aspérité et qu'elle s'exprime sans violence! Mais « l'homme seul » la considère par contre, cette liberté, comme le plus précieux quoique le plus fragile des biens ; la perte de son indépendance est la seule privation dont il puisse souffrir, l'unique risque auquel il soit décidé de ne pas s'exposer. Chacun a une conception particulière de sa vie et de son devoir et il ne faut pas s'étonner que le solitaire entende avoir le bénéfice de son isolement. Pour qui vit loin de toute compétition de carrière,

loin de tout honneur officiel et de la vie de relations, de telles résolutions ne comportent d'ailleurs qu'un minimum strict d'inconvénients (être méconnu et provoquer les légendes malveillantes et absurdes, qu'importe !) et, pour s'en garer, il suffit de s'abstraire dans un travail toujours renouvelé. Personnellement, je continuerai donc et il est fort à croire que les coups de boutoir continueront de leur côté ; l'attaque redoublera vraisemblablement, d'autant plus qu'elle n'a subi jusqu'ici que des échecs et que l'auteur n'est disposé à faire aucune concession. Mais désormais je me refuserai même à prendre connaissance de ces tentatives d'obstruction et j'ignorerai de parti pris les diverses réactions auxquelles mes pièces donneront lieu. J'estime qu'il n'y aura pas de meilleure réponse que de soumettre mon hygiène littéraire à plus de solitude encore ; non point par sentiment de suffisance, mais pour protéger mieux cette fameuse indépendance si nécessaire à l'écrivain, et sans laquelle notre métier deviendrait le dernier et le plus misérable des métiers ! Je suis, par ailleurs, mieux instruit que tout autre de mon infériorité. Je ne défends que la bonne foi de mes ouvrages où les lacunes, les fautes et les faiblesses abondent. Sur le terrain de la sincérité seulement je les sais inattaquables. A part quoi je n'ai point du tout la prétention ni la sottise de penser que leur exécution soit irréprochable.

Pour m'excuser de tant de tares manifestes, je m'en réfère seulement à quelques vers griffonnés il y a des années sur des cahiers intimes aujourd'hui

livrés au public et où se résumait toute la foi naïve de ma jeunesse :

« ...Mais mon pardon sera peut-être
D'avoir avec un soin pieux noté ces voix
Qui font le grand écho du cœur, ces cris de l'être
Désespéré, perdu au sein des vieux pourquois...
Mon pardon, ce sera de m'être fait petit,
Proche, attentif, sincère, et d'avoir consenti
Que le rêve s'incline, ou que la main se pose
Sur l'immense pitié qui sort du cœur des choses!
En sorte que j'ai bien mérité, quoique indigne
Mon pardon. D'un cœur pur, l'ouvrier se résigne
A n'être qu'humblement l'artisan de sa cause,
Heureux s'il peut encor permettre à son orgueil
De déposer, ainsi que des fleurs à l'autel,
— Révoltés et soumis au destin, tour à tour,
Mais beaux d'avoir battu la charge universelle,
Trophées sans gloire, en gerbe éparse, pêle-mêle —
Tous ces cœurs exhaussés sur ton décombre, Amour!... »

*
* *

La tâche qui s'offre aux écrivains d'aujourd'hui est belle et féconde. Elle consiste à se presser fraternellement autour de l'Idée, autour du Flambeau, plus menacé que jamais. Qu'ils considèrent sincèrement le péril qui l'assiège, — péril que nous voulons croire aussi momentané que celui de la patrie. Mais ce ne sera jamais un poncif de répéter que l'Idée également est une patrie à laquelle nous devons un dévouement filial! Le monde intellectuel dans une nation démocratique devrait constituer une élite conductrice. Je n'ai point prétendu ici faire la critique ni définir les rapports de la littérature et de la guerre. Il y a eu de grands

esprits, il y en a eu de modestes qui tous, et d'une volonté égale, se sont ennoblis à écrire les choses essentielles; mais j'ai déploré certaines réserves, certains excès dans la prudence, une sorte de maussaderie générale qui n'a pas su faire opposition aux quelques tentatives de domination criardes et agressives dont nous avons le spectacle. Courage et résistance sur tous les terrains de la patrie intellectuelle! Exaltons en nous le goût de l'éternel. Je suis persuadé que désormais la pensée un peu mortifiée prendra mieux conscience de sa puissance, de son rôle dans l'organisation sociale dont elle est un instrument de précision et de régulation. Elle ne voudra pas que l'histoire puisse dire qu'elle n'a pas su tenir son poste durant une perturbation aussi formidable et aussi menaçante. Eh quoi! serait-il possible que les errements de naguère, cette ardeur héréditaire au dénigrement mutuel qui est une tare des Français, cette espèce d'indolente anarchie que nous connaissons trop, la guerre civile des lettres, la fidélité des haines, un scepticisme d'attitude, la confusion volontaire et dédaigneuse en littérature du pire et du meilleur, notre vieux gérontisme aveugle, stagnant et officiel, tout cet attirail d'intimidation surannée subsiste comme si rien ne s'était produit? Quoi? serait-il vraiment possible que, ayant en face de nous le terrible exemple donné par une Allemagne qui sait organiser la hiérarchie de ses valeurs, tant d'expériences ne nous servent pas de leçon et que nous ne profitions pas d'une aussi dure épreuve? Ouvrons les yeux. Ouvrons les

grands et que les vrais écrivains se tendent la main, non pour défendre leur collectivité, mais leur religion en péril, la Raison. Le règne de la force oppressive heurte aux portes de la vieille Byzance. Une représaille éternelle flotte sur la terre. L'odeur nauséabonde du sang et du crime ne fait que s'accroître; un désespoir monte de l'horizon. Que l'homme intègre reste à son poste de vigie, en attendant que se dissipent les assauts de ténèbres! Non, la confiance dans le beau, dans le pur, dans le bon et le vrai ne sera pas une vaine espérance! Ces mots-là sont pour nous l'honneur même de vivre. Nous attendons leur réalisation.

Jamais le grand principe ternaire de nos pères et de nos maîtres n'a resplendi d'un éclat plus radieux, malgré l'ombre implacable où le sang les éclabousse : liberté, égalité, fraternité ! Et c'est le sang des justes qui vient encore de rajeunir ces trois catéchumènes. La route sera longue, mais elle est sûre. En avant, peuples, vers le soleil, là-bas, la république sociale universelle, qui, un jour, renouvellera le monde!

Si, par malheur, nous faisons défection, que ce soit à toi, jeunesse de France, dont l'effort n'aura pas affaibli le courage, que ce soit à toi qu'incombe la tâche de remettre tout en ordre dans les grands foyers sociaux. Tu feras nette et pure la place où tu projettes d'asseoir ton repos. C'est toi seule qui détermineras les grandes directions immédiates de la conscience au lendemain même du jour où cessera brusquement cette régence de la haine à

laquelle toutes les vieilles fédérations de l'esprit humain se sont soumises avec une docilité momentanée, comme l'ont fait nations et royaumes. Et l'enfance aussi, celle qui joue en ce moment au cerceau et à la toupie, alors que les aînés se battent, cette enfance verra et accomplira de grandes choses ! A l'heure tragique et enténébrée que nous vivons, on ne peut se défendre d'une grande émotion lorsque l'on regarde les enfants bâtir leurs pâtés dans le sable... Quel héritage nous laisserons à leurs petites mains ! Peut-être verront-ils enfin de grandes innovations continentales ? Peut-être de beaux repentirs jailliront-ils de cet avortement monstrueux de la guerre ? Croyons ! La plus immorale des expériences entraînera le plus fécond des châtiments lorsque, après le cauchemar forcené qu'elle est en train de vivre, après cette hypnose farouche de l'idée fixe — car tout sommeil n'est pas forcément léthargique — l'humanité entière tendra les bras vers la lumière, comme un dormeur qui se réveille...

Janvier 1917.

P.-S. — Depuis que ces pages ont été écrites et imprimées, d'importants événements extérieurs qu'elles pressentaient se sont déjà produits. L'auteur n'a rien à ajouter ni à rectifier. L'avenir se fixe et pose ses points de repère.

H. B.

A l'immortelle douleur des Femmes de France,

A tous les cœurs broyés par le bel et cruel Idéal,

A toutes celles qui auront le droit, un jour,

Dans la cité douloureuse,

De dicter cet ordre qui n'a été jusqu'ici qu'une prière ·

In Memoriam Æternam.

L'AMAZONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée
pour la première fois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 9 novembre 1916.

PERSONNAGES

	MM.
PIERRE BELLANGER.	ANTOINE.
M. DUARD.	L. GAUTHIER.
L'ENVOYÉ DE LA CROIX-ROUGE. . . .	JANVIER.
RENAUDIN.	RENOIR.
LE DOCTEUR BARRIER.	JEAN DUVAL.
M. DES MARAIS.	DARGER.
M. DE SAINT-ARROMAN.	PERSON.
LES BLESSÉS.	BLANCHARD. BOURGOIN. DESSOUDEX. DESTY. PERSON. LÉVY.
L'HUISSIER DE LA SOUS-PRÉFECTURE. .	GARCIAS.
UN MARCHAND DE SABOTS.	LÉVY.
UN HOMME.	TOTAH.
UN DOMESTIQUE.	HENRIOT.
	Mmes
CÉCILE BELLANGER.	RÉJANE.
GINETTE DARDEL.	SIMONE.
Mme DE SAINT-ARROMAN.	GRUMBACH.
JULIE DUARD.	JEANNE LION.
SIMONE BELLANGER.	GEORGEVILL.
Mlle TINAYRE.	BLÉMONT.
LA MÈRE CARACO.	DARET.
GERMAINE.	MAZALTA.
UNE FEMME VEUVE.	LEMERCIER.
UNE FEMME DU PEUPLE.	FARNA.
UNE FEMME.	LAFOURCADE.
PREMIÈRE DAME DE LA MUTUALITÉ. .	YRIEX.
DEUXIÈME DAME DE LA MUTUALITÉ. .	OLIVIER.

L'AMAZONE

ACTE PREMIER

Un salon bourgeois, à la Flèche, en l'année 1915.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, UN HOMME, puis LE DOMESTIQUE et LA MÈRE CARACO.

GERMAINE

Là! fourrez tout contre l'armoire!

L'HOMME

Ça fait quarante paires de sabots.

GERMAINE

Bon! bon! quarante aujourd'hui, cinquante hier... est-ce que l'envoi sera complet?

L'HOMME

Non, nous devons encore fournir à Mademoiselle une vingtaine de paires qui ne seront prêtes qu'à la fin de la semaine.

GERMAINE

A la fin de la semaine, c'est bien tard! Je crois que ces dames font leur envoi aux tranchées dans deux ou trois jours.

L'HOMME

Je comptais les trouver ici pour la petite facture.

GERMAINE

Vous pouvez passer à l'ambulance, je crois qu'elles ne rentreront pas avant une heure d'ici.

UN DOMESTIQUE de 16 ans, arrivant par la gauche.

Hé Germaine, il y a là une vieille qui a plutôt l'air d'une mendigote, qui veut absolument parler.

GERMAINE

A qui?

LE DOMESTIQUE

Elle ne sait pas.

GERMAINE

Et c'est pour ça que tu me déranges? Tu ne pouvais pas la renvoyer toi-même.

LE DOMESTIQUE

Je l'aurais bien fait, mais elle dit qu'elle ne vient pas demander de l'argent, qu'elle vient en apporter.

GERMAINE

A qui?

LE DOMESTIQUE

Elle ne sait pas!

GERMAINE

Ah! mon pauvre garçon! heureusement que tu es de la prochaine classe!

LE DOMESTIQUE

Elle dit qu'on la connait bien dans le quartier, qu'elle s'appelle la mère Caraco.

GERMAINE

Eh bien! mène-moi ça ici. (A l'homme.) Tenez, empilez vos dernières paires là-dessus.

L'HOMME

Sur cette table de travail?

GERMAINE

Toute la maison est remplie comme un wagon de marchandises. Maintenant si vous voulez aller à la cuisine, l'apprenti que vous avez vu à l'instant va vous donner un verre. (A la mère Caraco qui est entrée.) Alors c'est vous la mère Caraco? Qui demandez-vous, d'abord?

LA MÈRE CARACO

Je veux parler à la dame de la maison.

GERMAINE

Laquelle? elles sont deux. Il y a Mme Bellanger et puis sa parente, une réfugiée.

LA MÈRE CARACO

Je veux parler à la petite.

GERMAINE

Qu'est-ce que vous leur voulez? Si c'est pour un secours, faites une demande à la Croix-Rouge ou adressez-vous à la mairie.

LA MÈRE CARACO

C'est pas pour un secours, je viens apporter de l'argent.

GERMAINE

Et vous ne savez pas à qui? Surtout que vous avez une tête à apporter de l'argent! Combien apportez-vous?

LA MÈRE CARACO, *tire de sa poche vingt francs en or.*

Voilà. C'est vingt francs.

GERMAINE

Et en or! Donnez-les moi, je les remettrai de votre part.

LA MÈRE CARACO

Oh! c'est plus compliqué que ça! je les dois et je ne les dois pas!... C'est une des dames en question qui me les a donnés.

GERMAINE

Eh bien! alors, gardez-les et fichez-moi la paix.

LA MÈRE CARACO

Elle me les a donnés, mais comme je suis honnête et qu'elle m'a dit en me les donnant : « Tenez, voilà vingt sous »...

GERMAINE

Une erreur. Bon! Alors c'est Mademoiselle naturellement! Attendez que je finisse de ranger ça et puis vous allez venir avec moi à la cuisine, vous attendrez ces dames qui ne vont pas tarder à rentrer. Ne vous asseyez pas là, voyons, ne vous asseyez pas!

(*Germaine continue de ranger.*)

LA MÈRE CARACO

Vous comprenez, je les rapporte pour le principe, mais je voudrais bien que, vu mon honnêteté, elle me les laisse... je pourrais les échanger contre quelques sacs de pommes de terre aussi.

LE DOMESTIQUE, *introduisant deux dames.*

Ces dames disent qu'elles ont rendez-vous avec Mademoiselle Ginette.

SCÈNE II

Les Mêmes, DEUX DAMES.

PREMIÈRE DAME

Oui, Mademoiselle Dardel nous a fait dire de passer chez elle.

GERMAINE, interrompant,

Chez elle! comment chez elle! C'est inouï!

LA DAME

Enfin, ici, chez Madame Bellanger... pour prendre du linge; elle a dû le faire préparer; c'est pour la Mutualité des Orphelines du département. Voilà notre livre.

GERMAINE

Bon, ça ne me regarde pas; si Mademoiselle vous a donné rendez-vous, attendez-là. Oui, vous pouvez vous asseoir. (A la mère Caraco.) Allez, venez.

LA MÈRE CARACO

Je suis très connue dans le quartier. La mère Caraco.

(Par la galerie restée ouverte, entre Ginette.)

SCÈNE III

Les Mêmes, GINETTE.

GINETTE, dix-neuf ans. Blonde. Costume d'infirmière et manteau bleu.

Je vois qu'on m'attendait!... B'jour... Quel temps admirable aujourd'hui!

PREMIÈRE DAME

Vous nous avez donné rendez-vous, mademoiselle, pour le linge de la Mutualité.

GERMAINE

On est venu apporter les sabots, les voilà.

GINETTE

Parfait. (A la mère Caraco.) Et vous?

LA MÈRE CARACO

Mademoiselle ne me reconnaît pas? Je suis la personne à qui vous avez donné vingt sous hier dans la rue.

GINETTE

Eh bien! que réclamez-vous?

LA MÈRE CARACO

Je ne réclame pas, mais comme les vingt sous étaient vingt francs...

GINETTE, vivement.

Chut! taisez-vous... tout à l'heure. (A Germaine.) Dites-moi, Germaine, j'ai une faim du diable, apportez-moi tout de suite du saucisson, du pain, beaucoup de pain.

GERMAINE, dans les dents.

Il a augmenté!

LES DAMES

Ah! vous devez être si surmenée...

GINETTE

Non!... je suis creusée... mais pas crevée du tout... Évidemment voilà deux nuits que je ne dors pas... De grands blessés sont arrivés avant-hier.

UNE DAME

Vous avez l'air un peu fatiguée, mademoiselle.

GINETTE

C'est regrettable, car je ne me suis jamais mieux portée. J'ai une vie si merveilleuse, si passionnante!

LA DAME

Alors vous avez bien voulu préparer quelques dons, comme vous me l'aviez fait espérer!...

GINETTE

Parfaitement, vous m'excuserez s'il n'y a pas grand'-chose! Ce que j'ai pu récolter... Je vais vous faire apporter ça. (Elle appelle par la galerie.) Jean, dites à Germaine de vous donner le paquet préparé dans l'office avec l'inscription « Mutualité des Orphelines ». (Elle revient vers les dames.) Une seconde, vous permettez? (A la mère Caraco, bas.) Eh bien, vous pouvez les garder vos vingt francs.

LA MÈRE CARACO

Oh! merci. Mademoiselle ne s'était pas trompée?

GINETTE

Si, je m'étais trompée affreusement... C'est une gaffe! Je m'en suis aperçue à l'instant même où je vous mettais la pièce dans la main, mais je me suis dit : bah! puisque ça y est!... (Elle rit.) Vous en avez parlé à la cuisinière?

LA MÈRE CARACO

Il ne fallait pas?

GINETTE

Bah! tant pis!... Et puis rien qu'en pensant à la tête qu'elle me fera, ça m'amuse. (A la mère Caraco, un peu ahurie.) Je vous disais de vous taire devant elle parce que je n'ai pas d'argent personnellement, je suis pauvre comme vous, je suis une émigrée, moi, et les petites aumônes que je puis faire, c'est avec l'argent de ma cousine...

voilà! Maintenant que vous connaissez la valeur de cette petite libéralité, vous en ferez peut-être un meilleur usage encore! Vous ne buvez pas, au moins?...

LA MÈRE CARACO

Oh! non, mademoiselle, jamais plus depuis la mobilisation... Le dimanche seulement, je bois ma gratification...

GINETTE

Vous êtes une patriote... Tenez, suivez le domestique. (Le domestique entre avec lo paquet. Aux dames.) Voici, mesdames..., ce n'est pas énorme...

LES DAMES

Vous êtes trop aimable! Si vous voulez bien signer sur le registre...

GINETTE

Donnez. (Le domestique est sorti avec la mère Caraco et Germaine revient avec le plateau. Ginette, tout en signant, prend un morceau de pain et commence à manger gloutonnement.) J'ai une faim! je n'ai même pas pris le temps depuis ce matin de manger un crouton. Vcus avez une voiture en bas?

LES DAMES

Oui.

GINETTE

Eh bien, le garçon va vous descendre le paquet tout de suite! Excusez-moi, j'ai tellement de choses à faire et c'est ma seule heure de repos, je me la consacre à moi-même.

LES DAMES

Encore merci, mademoiselle. Vous remercierez beaucoup Madame Bellanger de notre part.

(Elles sortent. Ginette reste avec Germaine.)

SCÈNE IV

GINETTE, GERMAINE.

GERMAINE

Est-ce que Madame rentre pour le dîner?

GINETTE

Oui, mais nous coucherons cependant à l'ambulance... Personne n'est rentré?

GERMAINE

Non, pas encore, Mademoiselle Simone n'est pas revenue du cours... Je n'ai pas pu trouver d'épinards, alors j'ai fait de l'oseille.

GINETTE

Faites-la bien aigre. Pour moi d'ailleurs, ça n'a aucune importance, Germaine... quand j'aurai mangé six tranches de saucisson, ou douze... (Un temps.) ou vingt-quatre!...

(Germaine agacée sort. Ginette reste seule et, manches retroussées, se met avec ardeur à jouer du violon. Au bout de quelques instants, Germaine revient.)

GERMAINE, radieuse.

C'est la voisine, Mlle Tinayre, qui veut dire un mot pressé à Mademoiselle!

GINETTE

La vieille! qu'elle entre!... Tiens, pourquoi riez-vous?...

(Germaine sort. Quelques secondes après, Mlle Tinayre entre. Ginette s'interrompt de jouer.)

SCÈNE V

GINETTE, MADEMOISELLE TINAYRE.

MADEMOISELLE TINAYRE

Je vous demande pardon d'interrompre votre concert, mademoiselle.

GINETTE

Je vous en prie!

MADEMOISELLE TINAYRE

Mais je me permets de venir vous trouver de la part aussi de ma sœur. Vous êtes une personne de grand mérite, nous savons le bien qu'il faut penser de vous, mais je vous assure qu'il y a des circonstances où certaines distractions prennent un aspect singulièrement déplacé! Deux fois, je vous ai écrit à ce sujet.

GINETTE

Mon Dieu! quand je reviens de l'ambulance, j'avoue que je ne vois pas d'inconvénient à me dérouiller un peu les doigts.

MADEMOISELLE TINAYRE

Mademoiselle, quand on a l'âme dans le deuil comme nous l'avons tous, quand notre pensée se reporte sur nos chers absents, il est pour le moins déplacé de nous forcer à écouter des flonflons!

GINETTE

Diable! des flonflons, vous êtes sévère pour mon répertoire.

MADEMOISELLE TINAYRE

Rappelez-vous qu'il n'y a pas longtemps une cir-

culaire préfectorale avait sollicité les habitants que l'on n'entendît même pas de piano dans les rues de La Flèche.

GINETTE

Au commencement de la guerre! mais depuis... On a marché! Je suis absolument persuadée, comme vous le dites, que votre âme est en deuil, bien que je ne sache pas qu'un de vos proches soit sur le front ou dans un hôpital...

MADEMOISELLE TINAYRE

Je vous demande pardon! Un neveu que nous avons pour ainsi dire élevé a été gravement atteint...

GINETTE, *vivement, mais sans ostentation.*

J'ai vu massacrer sous mes yeux ma mère qui a été exécutée comme otage... J'ai tout perdu, jusqu'à ma fortune, jusqu'à la maison dans laquelle j'ai toujours vécu. Mon frère a eu un œil crevé par les Allemands. Mon père, malade, est mort de chagrin pendant l'occupation. J'étais seule, il n'y avait plus d'homme à la maison pour faire les funèbres besognes, j'ai cloué moi-même le cercueil de mon père!

MADEMOISELLE TINAYRE

Mais, mademoiselle!

GINETTE

Après je me suis enfuie. Je suis restée trois jours en pleins bois sans manger. Ensuite, j'ai fait 150 kilomètres à pied, sans un sou, sans linge, laissant derrière moi tous ces deuils et ma vie écroulée. Je me suis fait rapatrier ici où ma cousine a bien voulu me recueillir, je consacre le plus que je peux de mes heures et de mes nuits à tous ceux qui ont souffert autant et plus que moi.

MADEMOISELLE TINAYRE, l'interrompant.

Encore une fois, mademoiselle, je ne doute pas de vos mérites et cela n'a aucun rapport.

GINETTE, reprend.

Je crois porter dans mon cœur de dix-neuf ans plus de chagrin que vous n'en portez dans le vôtre et avoir payé à la douleur une contribution que je ne vous souhaite pas. Eh bien, malgré tout cela, je ne trouve pas mauvais, oh! pas mauvais du tout, quand je reviens de l'hôpital, de causer quelques minutes avec ce violon d'emprunt! Lui et moi, nous nous remémorons le bon temps!...

MADEMOISELLE TINAYRE

Si gaîment que, ma sœur et moi, nous avons parfois l'air de dire notre prière du matin dans un cinéma.

GINETTE

Tiens! vous y allez donc!

MADEMOISELLE TINAYRE

D'ailleurs, s'il ne nous a pas suffi de nous adresser à vous-même, il y a quelqu'un qui pourrait nous départager et au jugement duquel je me soumettrais. C'est M. le sous-préfet lui-même.

GINETTE

Oh! dans ce cas, bien volontiers, j'accepte... Qu'à cela ne tienne.

(Elle va à la table à écrire et éclate gentiment de rire.)

MADEMOISELLE TINAYRE

Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de si risible dans ma proposition.

GINETTE

Je vous demande pardon, mais je pensais justement à ce jeune sous-préfet intérimaire...Il a une tête à être passionné de musique... Il doit jouer admirablement la *Veuve Joyeuse* d'un doigt sur le vieux piano de la sous-préfecture!

MADEMOISELLE TINAYRE

Je ne trouve pas ces plaisanteries très drôles.

GINETTE

Je ne vous les donne pas pour telles!... Enfin, soit!... vous avez raison, il n'y a pas de meilleure lumière départementale pour le moment. (Elle appelle après avoir écrit.) Jean!...

MADEMOISELLE TINAYRE

Vous venez d'écrire à M. le sous-préfet?

GINETTE

Oh! je ne lui ai rien expliqué... je lui demande simplement s'il veut bien trancher un cas de conscience! (Au domestique.) Jean, vous ferez porter cette lettre à la sous-préfecture, ou portez-la vous-même si vous avez le temps. (Le domestique sort. Entre Germaine.) Ah! non! non! plus personne!... Je n'y suis pas.

GERMAINE

C'est un soldat.

GINETTE

Qu'il s'adresse à l'ambulance!... Je ne reçois pas ici...

GERMAINE

C'est justement un soldat de l'ambulance... Il dit qu'il part pour le front...

MADEMOISELLE TINAYRE, se levant froidement.

Je vous salue bien, mademoiselle...

GINETTE

Moi de même. Dès que la réponse me parviendra, je vous la transmettrai. Mes respects à Madame votre sœur. Accompagnez et faites entrer.

(Elle reste seule, enferme son violon dans la boîte.)

SCÈNE VI

GINETTE, RENAUDIN.

GINETTE, le reconnaissant.

Qu'est-ce qu'il y a?

RENAUDIN, hésitant, embarrassé.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être permis de venir chez vous, c'est incorrect; mais tout à l'heure dans le brouhaha, vous avez été appelée par la directrice et Mlle Desmoüillère au moment où je vous disais adieu. Alors ça m'a paru un peu court. Je voulais vous remettre quelque chose d'important, oh!... pour moi, pour moi seulement... Il y avait du monde, je n'ai pas osé... Je me suis permis de venir jusqu'ici... J'ai eu tort!... Vous n'êtes pas fâchée?...

GINETTE

Mais ne vous excusez pas, Renaudin. Moi aussi, j'aurais voulu vous dire une phrase de départ, vous faire tous mes vœux. Vous m'en aurez donné l'occasion... C'est moi qui vous remercie.

RENAUDIN

N'est-ce pas, quand on s'en va et qu'on se dit qu'on ne reviendra peut-être plus... (Mouvement de Ginette.) Hé oui, dame, c'est déjà bien beau d'être revenu une fois! Il ne faut pas être exigeant!... Vous avez été si bonne pour moi toujours pendant mon temps d'hôpital. Je n'aurais pas voulu que vous croyiez que je n'avais pas trouvé un mot vrai de remerciement... le mot du cœur... La timidité m'a toujours serré à la gorge...

GINETTE

Voyons, vous plaisantez! Pourquoi remercier? Ce que nous faisons pour vous c'est si peu de chose en comparaison de ce que vous faites pour nous!... Du reste, il ne faut pas avoir de mauvais pressentiments. Ce n'est pas bien! Vous êtes un chançard, vous; vous reviendrez dans quelques mois sain et sauf, et le drapeau en tête!... Je vois mon Renaudin d'ici.

RENAUDIN

Un chançard!... oui. On dit toujours ça. C'est la phrase...

GINETTE

Et où partez-vous?

RENAUDIN

Ben... Je vais rejoindre mon dépôt à Troyes. Après, naturellement, je ne sais pas où on nous enverra, mais je pense que ce sera du côté de Notre-Dame-de-Lorrette. On se bat ferme de ce côté en ce moment.

GINETTE

C'est là que Thierry?...

RENAUDIN

Oui... Justement!

(Un silence.)

GINETTE

Bah! ce n'est pas la même chose! lui, c'était un maladroit, un gros paysan, balourd. Vous vous rappelez, il restait à se chauffer devant le feu pendant des heures; c'était son idéal, un idéal de garçon de ferme en convalescence, se chauffer devant un feu de bois. Il n'aura pas su se remuer, le bon gros!...

RENAUDIN

A propos, quand vous êtes partie tout à l'heure... Est-ce que la nouvelle était déjà arrivée... que... Chantagne, le petit Chantagne...

GINETTE

Quoi?

RENAUDIN

Ah! vous ne saviez pas!

GINETTE

Chantagne aussi! Qu'est-ce que vous me dites là! Il n'y a pas quinze jours!... (Un long silence.) Pauvre gosse! ça me fait de la peine, beaucoup de peine, il était reparti si content, si gai. Le pauvre petit, on ne lui en voulait pas de tout le mal qu'il vous donnait...

RENAUDIN

Oui, un mauvais malade, hein? celui-là!

GINETTE

Un gamin! Est-ce possible?... Il me semble que c'est d'hier. Vous rappelez-vous quand il nous faisait enrager, ses petites blagues d'enfant. Quand nous ouvrions la porte, qu'il criait de loin: « bonjour, chérie »

en se fourrant après sous les draps pour se cacher avec un rire d'enfant qui va se faire gronder!... Alors c'est fini!...

(Ils demeurent songeurs.)

RENAUDIN, riant.

Peut-être que bientôt il y en aura un autre comme moi qui viendra vous dire : « Vous savez, Renaudin! vous vous rappelez Renaudin... un petit brun... avec des moustaches courtes... »

GINETTE, avec autorité.

C'est très mal de partir avec ces idées-là, Renaudin!

RENAUDIN

Oh! je n'ai pas peur, allez!... Et vous savez bien que je n'ai pas peur! Si ça y est, ça y sera! Et puis, du reste, c'est des gens comme nous qui devraient y passer, oui, ceux qui n'ont pas beaucoup de famille, ou pas du tout, ceux qui ne laissent rien derrière eux!

GINETTE

Vous n'avez pas de mère?

RENAUDIN

Je vous l'ai déjà dit, mais vous avez oublié... C'est trop naturel, ne vous excusez pas... Non, vous savez, moi je n'ai pas été heureux. J'ai encore mon père, il est horloger à Albi; il m'aime bien, seulement ce n'est pas lui que je voudrais avoir comme dernière image devant les yeux... car vous savez, nous sommes obligés tous de penser à quelqu'un... y a pas! c'est obligatoire. Oh! bien sûr, on a toujours dans le cœur l'idée de patrie, mais ça n'est pas dans les yeux, dans la mémoire. On a besoin de se reporter, pour se donner du courage, quelquefois à une figure plus pré-

cise... à qui on ait l'habitude de penser et qui vous accompagne... A la fin, au bout de mois et de mois de cafard, de boue, de poisse, on n'a plus que quatre ou cinq pensées favorites. On rabâche tout le temps. Tenez, dans le combat où j'ai été blessé, j'avais un camarade qui, pendant l'ouragan de mitraille, chantonnait, accroché par terre à deux touffes d'herbe, un air de gramophone qu'il avait l'habitude de chanter dans la tranchée. Et ça n'était pas par fanfaronnade ni par peur. Non, c'était pour avoir en lui, autour de lui, sa pensée d'habitude, la pensée qui lui faisait le plus de plaisir, qui lui rappelait le plus la vie, les bons moments, la rigolade... Moi, je suis bien fixé, je sais à quoi je penserai... Au meilleur moment de ma vie.

GINETTE, les yeux baissés.

Le meilleur moment, je crois que c'est toujours l'enfance.

RENAUDIN, secouant la tête.

Non, le meilleur moment ç'aura été le temps que je viens de passer à l'hôpital. Oh! oui... je repenserai longtemps, longtemps à l'hôpital, à vous! Ça, je peux dire que j'ai eu de la chance, j'ai été heureux! Vous pouvez parler de veine!

GINETTE, riant.

Mais c'est une chance que vous avez tous! Presque tous nos hôpitaux se valent...

RENAUDIN

Oui, mais pas les infirmières! Et vous le savez bien!... Quand on vous embarque, qu'on n'est pas trop touché, c'est une phrase qui se dit là-bas : « Est-ce que je vais avoir la veine de tomber sur la chouette ambulance! » Et ça veut dire... des visages, doux, agréables... autour du lit... quelqu'un qui vous comprendra...

Vous, vous avez été si bonne, si gentille, toujours... Vous ne savez pas la différence qu'il y a entre vous et les autres. Et le courage que vous savez donner presque sans rien dire pourtant... Vous êtes rude même parfois... N'empêche que quand vous entriez dans la salle, ah! tout de suite, tout de suite fallait voir leurs yeux se faire doux, gentils... et apaisés. Tous ont plus ou moins le béguin pour vous... mais ce n'est pas la même chose que moi. Je... (Il s'arrête.) Zut! Je vous demande pardon de vous dire tout cela, ça n'est pas bien intéressant d'ailleurs pour vous de savoir que là-bas il y en a un qui clignera souvent les yeux pour se rappeler... pour tâcher de ne pas oublier... C'était ça justement que je voulais vous dire, j'avais remis toujours jusqu'au dernier moment... Et puis juste quand j'ai pris mon courage à deux mains, comme par un fait exprès, il y a eu la directrice, le père Bertoubeau, les embêteurs, il n'y a pas eu moyen de placer un mot. J'étais navré! Quelle chance que vous m'ayez laissé monter et que je vous aie retrouvée, pour la dernière fois où je vous regarde, dans votre costume d'infirmière... Si j'y passe là-bas, je vous reverrai comme au bon temps, comme vous êtes là, comme vous étiez près de mon lit... Voulez-vous accepter quelque chose de moi? Je n'ai personne à qui laisser un souvenir de moi... Prenez-le, allez... Si je reviens, ça n'aura pas d'importance, vous le détruirez... Mais ça me ferait tant de plaisir... dites?...

GINETTE

Mais volontiers, Renaudin, ça me fera plaisir à moi aussi.

RENAUDIN, embarrassé.

C'est idiot, idiot, vous allez rire!

GINETTE

Montrez!...

RENAUDIN

C'est quand j'étais petit. J'ai sculpté ça, vous voyez, dans un coquillage... J'ai été élevé à Hendaye, au bord de la mer. Ça n'a l'air de rien, mais il a fallu des mois... Vous savez! c'est très difficile...

GINETTE

Mais oui, c'est d'un travail inouï, c'est prodigieux de fini... C'est autrement difficile à faire, sûrement, que la bague des tranchées.

RENAUDIN

Je le portais quelquefois comme bouton de manchette. Je m'en suis servi comme d'un fétiche, d'une médaille. Vous voyez, j'avais gravé deux colombes. C'est idiot, n'est-ce pas, de vous donner ça! Vous voyez, ça me fait piquer un fard... D'autant que dans peu de temps, vous n'y penserez plus, à nous... Quand ce sera fini, que vous serez heureuse... mariée... avec des gosses... et le tralala de la vie...

GINETTE

Vous vous trompez, Renaudin. Toutes celles qui auront revêtu ce costume en garderont un souvenir... ineffaçable. Ce costume, je le quitterai comme on quitte le voile et je repenserai souvent, quelle que soit ma vie, à l'heure de l'hôpital! Moi aussi, je vous promets que je sortirai quelquefois ce petit souvenir sculpté que vous venez de me donner et qui devait vous être une chose très chère, je le sens...

RENAUDIN, *avec un grand soupir.*

Chouette!... ça va mieux!... Ah! c'est que... c'est que je n'ai jamais pu vous dire... si vous saviez... mademoiselle... si vous saviez ce...

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE BELLANGER.

PIERRE

Pardon.

GINETTE

Entrez, entrez... Vous ne nous dérangez nullement, Pierre... Un de nos soldats guéris qui repart au front tout à l'heure... M. Bellanger... le mari de ma cousine, Madame Bellanger.

RENAUDIN

Enchanté, monsieur... Je dois des remerciements à Madame la major pour toute la bonté dont elle a fait preuve... Est-ce que je ne vous ai pas vu à l'ambulance, monsieur?

PIERRE

Je ne pense pas... Il y a plus de deux mois que je n'ai accompagné ma femme... Mes occupations à l'arsenal ne me laissent guère de temps.

RENAUDIN

Vous n'êtes pas mobilisé?

PIERRE

Vous voyez, si je suis sans gloire, je ne suis pas sans fonction... Ne vous dérangez pas pour moi.

GINETTE

Monsieur me faisait ses adieux... Alors, Renaudin... vous disiez?...

RENAUDIN, balbutiant.

Mais rien... rien... je n'ai plus rien à dire, mademoiselle...

(Silence.

GINETTE, lui tendant la main.

Donc?...

RENAUDIN, avec un élan brusque et farouche.

Rien, sinon... puisque c'est la dernière fois... toute ma reconnaissance... entière... mais là... mais là...

(Il s'arrête ému, ne trouvant plus ses mots.)

GINETTE, gravement.

Au revoir, Renaudin.

ENAUDIN

Ou adieu!

GINETTE, la main sur l'épaule, avec force.

Pas de faiblesse... mon petit... Et... rappelez-vous ce que vous avez promis... Là-bas...

(Elle fait un geste destructeur.)

RENAUDIN, fièrement.

Oh! ça... Au revoir, monsieur!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

PIERRE, GINETTE.

PIERRE

En voilà un qui part avec son viatique.

GINETTE

Quoi?

PIERRE

Sa voix tremblait... Encore un de touché!

GINETTE

Pierre, vous savez que je déteste ce genre de plaisanterie.

PIERRE

Ce n'est pas une plaisanterie. Que ce pauvre garçon vous ait aimée, quel mal y a-t-il à cela?... D'abord n'est-il pas naturel que l'on vous aime... et ensuite songez ce que vous êtes pour ces malheureux : le lien entre les joies du passé et celles de l'avenir... toute la femme, tout le foyer; et qui plus est, vous êtes des femmes, qu'ils n'auraient jamais rencontrées. Ils auraient été vos inférieurs et vous vous êtes inclinées devant eux... vous les avez servis... vous les avez guéris... C'est du très bel ouvrage, Ginette. Mais un peu dangereux tout de même pour les foyers, cet ouvrage-là!

GINETTE

Croyez-vous que nous n'aurons pas semé dans leurs âmes beaucoup de courage à côté des consolations.

PIERRE

Oui, parbleu, du courage, de l'héroïsme chez ceux qui n'en avaient pas! Mais chez ceux qui en avaient à revendre, au contraire, chez les simples, chez les brutes, vous n'avez fait qu'entr'ouvrir toute une zone d'attendrissement aristocratique qu'ils ne connaissaient pas et vous savez bien qu'il y en a qui retourneront dans leur foyer, guéris, mais l'âme terriblement inquiétée.

GINETTE

Mon cher, comme ça vous va bien à vous de philosophailler en sortant de vos écritoires, de votre bureau! Ah! on en vend de l'ironie dans les administrations!

PIERRE

Je n'ironise pas du tout, Ginette; ce que je dis est plein de sens et d'exactitude... Et devant vous je n'ai jamais envie d'ironiser.

GINETTE

Alors c'est pire, puisque vous essayez de m'accabler de choses désagréables, sans résultat, d'ailleurs.

PIERRE

Je n'ai pas cette intention.

GINETTE

En diminuant notre pauvre mérite, si toutefois nous en avons un! Et surtout en tenant bêtement ce langage de civil retardataire : «Cet homme vous aimait »... (Elle hausse les épaules.) Phuff! Pékin!...

PIERRE

Je ne désignais pas une faiblesse. Au contraire. Il y a, à l'heure actuelle, presqu'un excès de toutes les vertus humaines. La guerre et le danger sont causes de cette surenchère. Tenez, vous, Ginette, qu'est-ce que vous auriez été dans votre milieu bourgeois de Lille ou de Roubaix?... Vous seriez-vous même découverte jamais! Auriez-vous su communiquer ce courage, cette intrépidité?...

GINETTE

Vous venez de constater vous-même qu'ils n'ont guère besoin qu'on leur en communique, ceux-là!

PIERRE, hochant la tête.

Savoir!... On a toujours besoin du clairon, Ginette! Pour faire l'ascension des sommets, il faut être entraîné par une voix... et même par une musique.

GINETTE

Ça dépend des jarrets!... Consolez-vous!... L'âge de la retraite a sa beauté modeste... mais enfin, pas dédaignable. On ne peut pas demander l'impossible!...

PIERRE

L'impossible!... Ah! il y a quelque chose de si attirant dans l'impossible!...

GINETTE

Travailler bénévolement dans un bureau... assis... c'est encore très beau et c'est encore, paraît-il, servir la patrie... (Subitement.) Mais asseyez-vous donc au lieu de marcher tout le temps... Reposez-vous...

PIERRE

Merci! J'ai travaillé debout, toute la journée, et je ne suis pas fatigué.

Entre Cécile Bellanger en costume d'infirmière avec sa fille Simone.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉCILE, SIMONE.

CÉCILE

Je suis allée chercher Simone au cours. C'est pour cela que je suis en retard.

GINETTE

Salut... depuis tout à l'heure.

CÉCILE

J'ai les amitiés du major Boudet à vous faire. Il vous a cherchée, vous étiez déjà partie!

GINETTE

Oui, aujourd'hui, j'avais hâte de rentrer jouer du violon. (A Simone.) Comment va-t-elle?

SIMONE

Pas très bien, toujours.

GINETTE

Tiens, qu'est-ce qu'elle fait là? Qu'est-ce que vous faites, Simone?

SIMONE

Eh bien! du crochet.

GINETTE

Jusque dans la rue! Quel zèle! au moins si on vous rencontre, on sera bien sûr que vous faites quelque chose pour les blessés.

SIMONE, aigrement.

Tout le monde ne peut pas être infirmière... Si je n'avais pas ma gastro-entérite!

PIERRE

Allons, ne vous chamaillez pas!

CÉCILE

Ah! voilà les sabots! le compte y est?

GINETTE

Ma foi, je n'ai pas eu le temps de vérifier, j'avoue. J'ai mangé une tranche de saucisson admirable; quand je dis une tranche, je devrais dire un demi-saucisson, j'avais une faim de poilu!...

PIERRE

Vous ne mangez donc pas à votre faim à l'ambulance?

GINETTE

Justement. On ne sent sa faim qu'en sortant.

CÉCILE

Le fait est que nous n'avons pas une minute en ce moment. Ce soir, il arrive encore deux grands blessés. On vous l'a dit, Ginette?

GINETTE

Je crois bien!

CÉCILE

Coucherez-vous là-bas?

GINETTE

Il ne manquerait plus que je couche ici!

CÉCILE, à Pierre.

Et toi, rien de nouveau à l'arsenal?

PIERRE

Rien! toujours une insupportable comptabilité... des chiffres, des vérifications...

CÉCILE, s'asseyant.

Ah! c'est bon tout de même! Cela paraît si extraordinaire de se retrouver quelques heures par jour. On en perd tellement l'habitude, hein?... Je ne me rappelle plus ma vie passée...

PIERRE

Le fait est qu'on a l'air d'une tribu qui campe dans de lointaines colonies. Chacun a son emploi! Malgré que je sois plus administratif que jamais, on me donnerait l'ordre de scier du bois et de nettoyer la vaisselle que je n'en serais pas autrement étonné! Simone, tu ne m'as pas embrassé!

SIMONE

C'est vrai, papa?

PIERRE

Oh! le beau livre d'école!

SIMONE

Oui, c'est une histoire de la guerre illustrée qu'on m'a fait acheter.

PIERRE

Montre cette merveille historique!

(Pendant qu'ils regardent, Cécile va à Ginette.)

CÉCILE

Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec moi faire quelques emplettes?...

GINETTE

Mais je vous l'ai dit!

CÉCILE

Non, vous avez fui exprès pour ne pas passer chez le bottier.

GINETTE

Ma foi, je n'y ai pas pensé. Mais, je vous en prie, Cécile, je n'ai aucun besoin de souliers, pas plus que je n'avais besoin de la chemisette que vous m'avez fait faire.

CÉCILE

Voyons, ma chérie, tout cela ne compte pas et n'a aucune importance! Vous agissez toujours comme si vous étiez une charge pour nous.

GINETTE

Nullement, mais je compte bien que, plus tard...

CÉCILE

Mais oui, plus tard... après les réparations, les indemnités, quand on vous aura rendu vos biens... Jusque-là n'abusez pas de votre discrétion.

GINETTE

Je fais déjà la charité avec votre argent! Plutôt que de me payer une nouvelle paire de souliers, dont je n'ai nul besoin, si vous voulez acheter quelques paquets de Maryland et de tabac anglais pour...

CÉCILE, riant.

Merci bien, ils fument déjà tous en cachette; il y a le sacré Marocain qui met, chaque fois que je passe, son mégot dans la table pour que je ne sente pas!

PIERRE, allumant une cigarette.

Mais moi qui ne suis pas blessé, j'ai le droit, n'est-ce pas? ça ne vous gêne pas?

GINETTE

Si c'est du caporal, ça va... Je n'aime que ça.

CÉCILE

Vous vous êtes occupée du dîner? Je ne sais pas ce qu'il va y avoir.

GINETTE

Oui, j'ai commandé... Tiens, mais au fait, j'y songe... Simone, venez avec moi, nous allons essayer le poridge-cacao.

PIERRE

Qu'est-ce que cette douceur?

GINETTE

Un don magnifique d'un industriel. On m'a fait cadeau de 250 boîtes d'un vague poridge-cacao pour le front. Ça se prépare en une minute et il paraît que c'est naturellement délicieux. Nous allons faire la popote. Vous en goûterez, aussi, cousin?

PIERRE

Merci, je me recuse cette fois. Je connais déjà le lait concentré:

GINETTE

Oui. C'est vrai, la vie des tranchées et vous!

PIERRE

Si c'est comme ça! j'en prendrai quatre tasses.

GINETTE

Allez, venez, Simone, je suis persuadée que ce sera miraculeux pour votre gastro-entérite et votre colon transverse.

PIERRE

Où allez-vous faire ça? A la cuisine?...

GINETTE

Si vous voulez, on va le faire ici: je vais aller chercher la lampe à alcool et je vous ferai apporter des tasses... et de la crême pour vous...

(Pierre reste seul avec sa femme.)

SCÈNE X

CÉCILE, PIERRE.

CÉCILE

Je suis un peu fatiguée... J'enlève mon voile!... Je te ferai la même observation que tu as faite à ta fille!

PIERRE

Laquelle?

CÉCILE

Tu ne m'as pas embrassée.

PIERRE

Tiens! c'est vrai.

CÉCILE, riant.

Tu vois qu'on perd les notions les plus élémentaires de la tenue... Je ne t'en veux pas, mais est-ce que la guerre serait la désunion des familles? Embrasse-moi fort! Ah! ça va mieux, on retrouve un peu ses habitudes! Quand les retrouverons-nous toutes! Enfin, il ne faut pas penser à notre misérable personne!... C'est égal, je me demande, vois-tu, comment une jeune fille comme Ginette qui a perdu sa famille, ses biens, la moindre chance de bonheur, peut conserver une santé morale et un équilibre pareils dans la gaîté... car c'est de la vraie gaîté qu'elle éprouve et qu'elle dispense à tout le monde. On l'entend chanter dans les couloirs de l'ambulance...

PIERRE

C'est sa jeunesse!

CÉCILE

Il n'y a pas qu'une question de jeunesse. Si tu la voyais, vraiment elle m'étonne toujours! Quand les auxiliaires sont fatiguées, elle balaye la salle elle-même, vide les cuvettes, distribue la soupe! Tout à l'heure elle a pansé un phlegmon et une main saignante aux phalanges arrachées, avec un sang-froid de vieux médecin.

PIERRE

Mais toi, Cécile, tu en fais tout autant!...

CÉCILE

Oui, nous en faisons peut-être autant, mais je ressens malgré tout une tristesse générale, des révoltes contre la souffrance, une mélancolie s'y mêle, et cependant j'ai mon intérieur, mon foyer que je retrouve tous les jours à la même heure, j'ai toi... moi!... Tandis qu'elle! M'a-t-elle frappée dès la première nuit que nous avons passée ensemble à l'hôpital quand sont arrivés les grands blessés!... C'est une chose fantastique que la première nuit à l'hôpital où une trentaine d'hommes mêlent leurs cauchemars, commandent, gémissent, montent à l'assaut, revivent le drame... Moi, devant ces fantômes, j'étais transie d'horreur, elle, à mes côtés, pas du tout, elle était calme, elle souriait presque. Moi, je suis allée tout de suite à l'un qui criait plus que les autres dans la grande mêlée imaginaire et je balbutiais n'importe quoi : « Voyons, voyons, calmez-vous, calmez-vous! » Elle, presque en souriant, au contraire, s'est approchée d'un grand diable plus forcené, elle lui a tapoté la joue avec une autorité extraordinaire, comme si elle était de longtemps une professionnelle habituée, et en le tutoyant, elle lui a ordonné sévèrement de se taire pour ne pas fatiguer les autres... Et tu vois que, rentrée ici, elle joue du violon, elle a

un appétit d'enfer... elle mange comme quatre!... Faut-il admirer?... Pourtant, il me semble que, moi aussi, je porte une force d'amour, d'abnégation aussi grande... seulement, c'est une force sourde, grave... Est-ce que je reviens déjà de la vie, quand d'autres s'y précipitent?... Elle joue du violon : j'ai abandonné le piano!...

PIERRE

Cela provient du parfait accord de toutes ses facultés... Combien sont-elles de jeunes filles maintenant qui se sont transformées ainsi, par le miracle de la guerre!... Elles auront fait notre étonnement, notre stupeur admirative... Mais toi, tu as ta haute sensibilité... Nous sommes moins maîtres de nos sensations? Sans doute c'est aussi qu'elles sont plus intenses... Mais il ne faudrait pas te surmener?...

CÉCILE

Et toi, tu as l'air soucieux? Le communiqué est bon cependant, n'est-ce pas?

PIERRE

Excellent.

(Rentrent Ginette et Simone avec une lampe à alcool et des paquets, Simone en a les bras remplis.)

SCENE XI

LES MÊMES, GINETTE, SIMONE, puis GERMAINE.

GINETTE

Nous n'allons pas dévorer tout ça. C'était pour vous montrer les munitions! Allez! Simone, installons-nous sur cette table et improvisons!

PIERRE

Voulez-vous qu'on vous aide? Ça se prépare à l'eau?

GINETTE

Soyez tranquille, pour vous on ajoutera de la crème! Je vous l'ai promis.

GERMAINE, entrant.

C'est M. le sous-préfet avec un autre monsieur. Il demande s'il peut voir ces dames.

PIERRE

Ah! c'est son auto qui vient de s'arrêter à la porte! Vous l'attendiez donc!

GINETTE

Au fait, je ne vous avais pas encore raconté. C'est à cause de la vieille folle d'à côté... la séquestrée...

CÉCILE

Faites monter, faites monter le sous-préfet.

PIERRE

Il a dû trouver ce prétexte pour venir, comme il est visiblement amoureux de vous, Ginette.

GINETTE

Vous êtes odieux! C'est une monomanie!

PIERRE

Voyons, vous ne pouvez pas nier que ce jeune sous-préfet intérimaire n'a pas été héberlué par vous?

CÉCILE

Tais-toi, Pierre... le voilà! (A Ginette.) Mais que vient-il faire?...

GINETTE

Attendez, vous allez le savoir.

SCÈNE XII

LES MÊMES, DUARD, LE DOCTEUR BARRIER.

Entrent le sous-préfet et un gros homme qui est le médecin civil Barrier. Le sous-préfet Duard est tout jeune et visiblement inexpérimenté.

GINETTE

Oh! je suis désolée, vous n'auriez pas dû vous déranger vous-même, Monsieur le sous-préfet... cela n'avait aucune importance!

DUARD

Mais je ne me suis pas dérangé le moins du monde, je passais en auto devant votre porte avec le Dr Barrier, que je vous présente...

BARRIER

Madame, mademoiselle, monsieur...

(Salutations.)

DUARD

De quoi s'agit-il? Puis-je vous être utile?

GINETTE

Oh! le cas est sans gravité. Il pourra même vous apparaître une plaisanterie douteuse... Avec aplomb j'ai accepté de vous soumettre ce cas de conscience...

CÉCILE

Nous étions en train de goûter à un produit avant de l'expédier sur le front, un de ces nouveaux produits dont on nous encombre et dont les tranchées ne veulent même plus.

PIERRE

Un five o'clock de cagnas. Je vous en prie...

DUARD

Ce serait avec le plus grand plaisir, mais nos minutes sont comptées. J'ai promis de conduire le docteur chez une cliente qui ne peut guère attendre.

BARRIER

Elle est en train d'accoucher.

PIERRE

Le Dr Barrier, n'est-ce pas?

DUARD

Un de nos grands spécialistes.

BARRIER

Oui, mademoiselle, pendant que l'humanité est en train de s'entre-tuer, moi j'ai pour mission de faire faire à la vie le maximum de rendement... Jamais besogne ne m'a paru plus agréable!

GINETTE

Simone, donnez deux tasses, à moins que réellement vos minutes soient comptées, à tous deux.

DUARD

Oh! le fait est que je suis accablé de besogne, mais mes clients sont moins pressés que ceux du docteur!... Trois cents dossiers d'allocations, réquisition de blé, de foin, veiller à l'hygiène des écoles, au personnel des grandes usines, un courrier de deux cents lettres de réclamations, des réclamations de députés, car il y en a encore! Rédiger dans la quinzaine un rapport sur la réforme administrative!

GINETTE

Et vous voulez encore que je vous ennuie avec ma petite requête!

CÉCILE

Mais enfin, qu'est-ce que c'est, Ginette?

GINETTE

Après tout, j'ai peut-être tort de rire. Figurez-vous que nos insupportables pies-grièches de voisines prétendent m'interdire de jouer du violon et s'en réfèrent à je ne sais quelle ordonnance de la préfecture et aussi à votre jugement personnel. Il paraît que c'est inconvenant de jouer du violon... ailleurs qu'au front sur des boîtes de macaroni...

DUARD

Quelle idiote! Je vais vous rédiger une lettre que vous pourrez lui montrer à cette dame. J'entends ne pas être tenu responsable d'un arbitraire pareil.

GINETTE

A la bonne heure! je n'en doutais pas!

DUARD

Quelle est cette personne? Une vieille dame?

GINETTE

Naturellement! comment voulez-vous qu'il en soit autrement! Ah Dieu! avant la guerre, je n'aimais pas les vieux, maintenant je les déteste.

BARRIER

Merci, en passant.

(On rit.)

GINETTE

Oh! mais je n'appelle pas vieux du tout un homme de votre sorte... placé...

PIERRE

Au guichet de la vie.

BARRIER

Il en a de bonnes!

GINETTE

J'appelle vieillard tout ce qui se consume dans l'inutilité, l'anémie, l'ankylose! Et ce qu'on en voit!

BARRIER

La cachexie, comme nous disons entre nous, mais c'est un sale mot pour de jolies bouches.

CÉCILE

Voilà Ginette lancée!... Je vous avertis que c'est sa marotte.

DUARD

Mais, il y a des vieillards intrépides et charmants, mademoiselle.

GINETTE

J'enrage de penser qu'après la guerre il y aura tous les vieillards! Et que cette belle jeunesse meurt tous les jours pour entretenir le règne de la vieillesse! Ah! s'ils se contentaient d'étouffer les violons!

BARRIER

Elle ne pardonne pas à la vieille dame d'à côté!

DUARD

Je vais la saler!

BARRIER

Mais elle me plaît, cette petite demoiselle-là...Passez-moi une tasse de cacao. Ça remplacera les pernods dé-

funts. (Regardant sa montre.) Et puis, la mère et l'enfant auront bien la politesse de m'attendre! D'abord les enfants peuvent attendre, ils ont bien le temps devant eux! Tandis que nous!

DUARD

Une pierre dans votre jardin, Ginette...

BARRIER

Du tout, du tout! Figurez-vous que je pense comme cette petite demoiselle-là!

DUARD

Moi, sur ce chapitre, je m'en réfère à la limite d'âge administrative... On est jeune jusqu'à la classe 87.

BARRIER

Après la guerre ce sera le régime des vieux bureaucrates et du gérontisme! Tout peut mourir en France, même la jeunesse, pas l'administration! Le dernier survivant de la planète Terre sera un employé des contributions indirectes! L'administration, ah! nous l'aurons connue, celle-là!

GINETTE

Ce que ça fait plaisir d'entendre ça! Je vous demande pardon de le dire, M. le sous-préfet, mais dès qu'on a affaire à elle, la sacrée administration, tenez, même dans un service comme le nôtre à l'hôpital...

DUARD

Chut! chut! je devrais me scandaliser!

BARRIER

Que voulez-vous? Nous payons en caducité notre excédent de génie et de jeunesse. C'est comme une espèce de loi des compensations.

GINETTE, *se haussant sur la pointe des pieds et avec de grands gestes coupants.*

Ah! il faudra balayer tout ça après la victoire!

BARRIER, *riant.*

Regardez-la avec ses dents de jeune louve, elle va en croquer sa tasse!

DUARD

Elle ne fait qu'une bouchée de tous les fonctionnaires futurs et passés.

PIERRE, *haussant les épaules.*

Et puis tout cela est bien puéril, Ginette! Dans le poids mort des civils dont vous parlez, il n'y a pas que les vieillards; il y a une masse de gens inaptes au service et à l'activité.

GINETTE, *l'interrompant.*

Les déchets, quoi! Heureusement, il y aura aussi les autres...

BARRIER

Qui?

GINETTE

Mais ceux auxquels on ne pense pas assez, ceux qui reviendront, tiens, parbleu! Et à ceux-là toutes les places au soleil!

PIERRE

Et à eux tout l'amour!

GINETTE

Tiens, comment donc, aussi!

BARRIER

Je compte bien sur leur clientèle!

GINETTE

Qu'ils reviennent pour épousseter ceux qui auront fait en leur absence l'intérim de la jeunesse! C'est que nous en voyons, vous savez, nous autres, les femmes, des vieux beaux qui cambrent les jarrets et qui sont décidés à ne pas rendre la place après la guerre! Puis, vous savez, ils connaissent le moyen de refaire la France!

PIERRE, levant les bras.

Dieu l'a faite ainsi. Nous n'y pouvons rien!

DUARD

Ce n'est pas un mal. Il en faut... il en faut...

PIERRE

Et vous êtes injuste aussi... Pourquoi accabler ceux qui ne peuvent prétendre à un plus haut sacrifice de leur vie?... Ils s'efforcent d'être des remplaçants équitables, utiles.

GINETTE

Peuh! là! là! En voilà des mots, qui ont la goutte!

PIERRE

On ne peut pourtant pas tuer les vieux pour vous faire plaisir. Quel abattoir!

GINETTE

Que voulez-vous, quand je vois tous les jours ces admirables enfants souffrir sans se plaindre (car ils ne se plaignent même pas), et repartir de même, faire le sacrifice de tout ce qu'il leur restait à vivre, avec cette simplicité tranquille, ah! bon Dieu, j'imagine que si j'étais homme, tant qu'un souffle de vraie vie et de santé enflerait ma poitrine, je ne pourrais pas tenir en place!...

BARRIER

Il faut tout de même des jarrets, mademoiselle.

CÉCILE

Je vous écoute, Ginette, et je ne vous approuve pas... Il est nécessaire qu'il en reste pour perpétuer la famille! L'incendie ne peut pas gagner toute la terre.

PIERRE

Et puis la jeunesse, c'est très bien, la jeunesse! mais serait-elle ce qu'elle est sans nous?

CÉCILE, protestant.

Comment, nous? Mais je suppose bien que personne ici ne parle de nous!

GINETTE

Naturellement.

PIERRE, s'anime.

Que serait-elle sans nous la jeunesse? Une force brute, voilà tout! Nous lui donnons sa direction. Oui, certes, nous ressentons l'élan qu'elle nous communique comme un rouage communique le mouvement à un autre rouage, mais en revanche que ne reçoit-elle pas de notre expérience? Il est nécessaire que la vieillesse soit là pour servir à la jeunesse de...

GINETTE, interrompant.

De repoussoir. Ça évidemment.

PIERRE

Oh!

(Il repose sèchement sa tasse sur la table dans un geste nerveux. On se retourne.)

CÉCILE

Qu'est-ce que tu as?

PIERRE

Moi? Rien! Rien du tout... Je réfléchis seulement tout à coup que j'avais oublié une course importante... à deux pas d'ici. Monsieur le sous-préfet, votre auto est en bas? J'en ai pour trois minutes, juste aller et retour. Je vais jusqu'au coin de la rue.

CÉCILE

Où?

BARRIER, tirant sa montre.

Diable! diable! eh là! Ils ne pourront jamais attendre jusque-là. Sur ma demi-heure nous venons de perdre cinq bonnes minutes à discuter comme au café de la République.

PIERRE

Mettez votre chapeau. Le temps de vous apprêter, je serai de retour.

BARRIER

Dépêchez-vous alors, monsieur, je vous en prie.

DUARD

Je vous demande pardon d'insister à mon tour.

PIERRE

Entendu et merci.

(Il sort.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins PIERRE.

CÉCILE

J'ai peur que vous ne l'ayez un peu agacé.

GINETTE, riant.

Ça, j'avoue que parfois j'agace mon cousin. J'adore la discussion.

CÉCILE

Et toutes ces parlottes sont bien vaines...

DUARD

Nous en avons oublié, dans la chaleur du banquet, de vous donner notre jugement sur ce produit. Il n'est pas trop mauvais, c'est le mieux qu'on puisse en dire. Ça repose des bonnes choses.

GINETTE

Et vous, Simone, comment trouvez-vous ça?

SIMONE

Infect.

GINETTE, riant.

Naturellement. Simone ne parle pas souvent, mais quand elle parle elle laisse tomber des diamants...

DUARD

Je ne vais plus oser revenir ici...

GINETTE

Pourquoi?

DUARD

Vous avez été bien dure pour moi... Hé oui, je suis, hélas! de ces tristes auxiliaires qui, bien qu'âgés de trente ans et quelques mois...

GINETTE, *vivement.*

Oh! mais je serais désolée que vous preniez pour votre compte des discussions d'ordre général... S'il fallait traiter en mépris tous ceux qui, pour des raisons valables, sont obligés de vivre à l'arrière, et qui, d'ailleurs, s'emploient de tout cœur à leur tâche!... Je ne connais pas de plus stupide injustice...

DUARD

Sans rancune, allez!... Il n'y en a pas un de ceux-là qui ne se soit posé la question : « Dans ma faiblesse n'entre-t-il pas un peu de lâcheté? »

CÉCILE, *avec force.*

Pas ici... je vous le garantis!...

DUARD

Et cela ne m'empêche pas de vous être tout dévoué, mademoiselle, tout acquis à chaque fois que vous aurez besoin de moi... N'hésitez pas à m'appeler et à user de mes services... Au moins, faire en sorte d'être bon, utile... à tous...

GINETTE

Mais vous voyez que je ne me prive pas de vous déranger... Et, si même pour l'organisation du train sanitaire... (*On entend la corne de l'auto.*) Tiens! ce n'est pas possible, déjà lui!

BARRIER

Il ne peut pas matériellement avoir eu le temps!

DUARD va à la fenêtre.

Charles, qu'est-ce qu'il y a?... Quoi?... Oh! bon (Il se retourne.) L'auto l'a laissé là où il l'a conduit. Et il nous le renvoie, de peur que nous ne nous mettions en retard.

BARRIER

Tant mieux, profitons-en!... Je suis bourrelé de remords!... Madame, mademoiselle, excusez-nous... La classe 37 m'appelle.

CÉCILE

Dites-moi... Vous descendez la rue Carnot?

DUARD

Tout droit.

CÉCILE

Voulez-vous me déposer en passant chez ma cousine de Saint-Arroman?...

DUARD

Je crois bien!

CÉCILE, à Ginette.

Je vous laisse Simone...

GINETTE

Allez, allez...

CÉCILE

Je reviendrai d'ailleurs aussitôt.

DUARD

Et je vous enverrai ce mot pour la vieille voisine ce soir même.

GINETTE

Je vous en prie... Ce n'est pas pressé...

BARRIER

Au revoir, ma petite infirmière... J'aime ces natures-là... Aussi, si vous avez jamais besoin de moi... A votre disposition!

GINETTE, *riant.*

Oh! docteur!

BARRIER

Suis-je bête!... Oui, c'est vrai... Où avais-je la tête?... l'habitude professionnelle! Et d'ailleurs un jour ou l'autre, je pense bien que vous ferez votre devoir de bonne française! D'ici là, en tous cas, charmé de vous avoir connue!

GINETTE, *riant.*

Alors... au revoir...

(Le docteur sort.)

SCÈNE XIV

GINETTE et SIMONE, *seules, puis* PIERRE.

GINETTE

Maintenant faisons le ménage nous-mêmes, Simone.

SIMONE

Si vous voulez.

(Pendant qu'elles rangent les tasses.)

GINETTE

L'homme aux sabots étant venu, il faudra que nous les comptions tout de même!

SIMONE

Nous n'avons pas besoin d'être deux pour ça!

GINETTE

On n'est pas plus aimable.

SIMONE, avec intention.

Vous savez que je ne suis pas « bonne »!

GINETTE

Vous vous calomniez peut-être! Qui sait?

SIMONE

Non. Mais, sans doute, je suis trop petite pour m'intéresser à la guerre. Plus tard, quand je serai grande, je m'intéresserai aux autres... comme vous!

GINETTE

Mais les autres, ma petite Simone, les autres, ce sont des gens en effet rudement intéressants!

SIMONE

Avant les autres, j'aime les miens.

GINETTE

Tiens! tiens!... Mais c'est la première fois que vous me sortez des idées aussi arrêtées!

SIMONE

Croyez-vous?

GINETTE

Vous ne m'aimez pas, Simone, avouez-le. Qu'est-ce que je vous ai fait? Est-ce parce que je vous ai quelquefois rabrouée?

SIMONE

Vous rabrouez tout le monde... C'est une habitude... Et puis, moi, ça n'a pas d'importance.

GINETTE

Il faudra soigner votre estomac, ma petite. Votre caractère s'aigrit beaucoup. Vous n'êtes pas malheureuse pourtant?

SIMONE

Je le suis.

GINETTE

Ça se dit! Je voudrais bien savoir depuis quand?

SIMONE

Depuis que vous êtes arrivée ici.

GINETTE

Depuis que...

(La porte s'ouvre. Entre Pierre.)

GINETTE

Tiens, vous revoilà!

PIERRE

Mais oui! Ils sont partis?

GINETTE

Bien entendu, puisque vous avez renvoyé la voiture. Cécile en a profité pour se faire déposer chez sa tante. Elle reviendra dès qu'elle aura fini sa visite.

PIERRE, à Simone.

Tu t'en vas, fifille?

SIMONE

Je vais faire mes devoirs.

(Elle sort.)

SCÈNE XV

GINETTE, PIERRE.

PIERRE

Je ne vous dérange pas?

GINETTE s'est mise à coudre.

Pas le moins du monde. (Silence.) Il est très bien, ce gros docteur... hein?... (Nouveau silence.) Je dis, il est très bien, ce gros docteur...

PIERRE

Ah! oui!

GINETTE

Cela n'a pas l'air de vous intéresser.

PIERRE

Si. Je repensais à notre conversation! Ah! quel mépris dans toutes vos paroles! Et quel mépris spécialement de moi!

GINETTE

Vous plaisantez! Quel rapport...

PIERRE

Ne faites pas la bête. Il n'est pas de jour que vous ne m'ayez tancé d'importance.

GINETTE

Ah! ça, en voilà une idée! Vous faites ce que vous pouvez, mon pauvre Pierre; on n'a aucun reproche à vous adresser. Vous avez fait votre devoir; vous avez quarante-six ans. Vous pourriez être évidemment dans un lointain dépôt, dans une intendance insignifiante, mais vous n'encourez aucun blâme en vous rendant

utile dans votre propre ville. Vous voilà comme le sous-préfet! J'ai toujours voulu parler de ceux qui n'ont pas l'âge de la retraite, et de ceux...

PIERRE, l'interrompant.

Pas le blâme, si vous voulez, mais le mépris! ah oui! Mais ça n'est pas votre faute; vous avez le mépris cruel de la jeunesse. Et puis, c'est peut-être pour mon châtiment aussi!

GINETTE

Votre châtiment?

PIERRE

Oui, d'avoir osé vous faire l'aveu que je vous ai fait!

GINETTE, froide.

Il est convenu que nous n'en reparlerons jamais.

PIERRE

Mais vous y répondez toujours indirectement par vos railleries... justes, oh! très justes!... Celui qui ne peut prétendre aux actes les plus énergiques et les plus valeureux de l'âme doit se soumettre lui-même à toutes les conséquences de son âge ou de sa pleutrerie. Aligne tes fiches, vieux bonhomme, dans ton bureau. C'est justice.

GINETTE

Mais qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui? Je me suis mal exprimée sans doute. Moi aussi je suis pantoufle, Pierre! Résignons-nous à notre modeste emploi. La beauté, c'est pour les autres! Pourquoi faites-vous cette figure piteuse, grand Dieu! Tenez, voulez-vous me passer les ciseaux qui sont sur la table? Merci!

PIERRE

Je ne mérite pas tant de mépris. Au fond, j'ai ma valeur.

GINETTE

Mais je vous respecte énormément; je sais que vos travaux d'architecte sont remarquables et j'apprends toujours à vous écouter.

PIERRE

Je vaux mieux que tout cela. La province m'a un peu étouffé, la vie de famille aussi; au fond personne ne me connaît. J'ai été un solitaire. Si j'avais pu vous parler à cœur ouvert, vous m'auriez jugé, mais voilà... c'est de ma faute. Tout de suite, j'ai été assez bête, assez naïf, comme un vieux collégien, pour faire la gaffe et pour qu'il me soit interdit à tout jamais de reprendre cette conversation interrompue. Je vous aurais mieux éclairée sur moi-même, sur mes sentiments! Vous m'avez ordonné de me taire, je me suis tu.

GINETTE, *énergiquement.*

Il ne pouvait pas en être autrement.

PIERRE

En effet. Seulement je me suis tu trop vite!

GINETTE

Non! Parce qu'à coup sûr, le lendemain si vous aviez persisté, j'aurais bouclé mon imperceptible valise. Je n'aurais pas trahi l'hospitalité.

PIERRE *hausse les épaules.*

Oui, oui!... Mais tout de même ce sont de bien grands mots, et vous l'avez trahie tout de même!

GINETTE

C'est le comble, par exemple!

PIERRE

Parfaitement, à votre insu! La trahison, c'est d'avoir apporté ici votre jeunesse, je ne dis pas seulement votre charme, je dis la puissance de votre jeunesse ardente, même votre gaîté, même ce courage que vous communiquez à tout le monde. Vous parliez tout à l'heure de la bureaucratie, de la porte qu'il faudrait ouvrir pour balayer cette atmosphère endormie. Eh bien! c'est ce que vous avez fait, vous, en entrant ici, sournoisement et sans le vouloir.

GINETTE

Oh! sournoisement!

PIERRE

Vous avez ouvert les fenêtres, vous avez balayé cette atmosphère provinciale où des énergies un peu molles s'endormaient dans le confort, dans une austérité pour laquelle nous n'étions peut-être pas nés. Cette grande histoire, la Guerre, passait au-dessus de nos têtes. Vous, avec vos blessures toutes neuves, toutes saignantes, votre rage, votre enthousiasme, vous êtes arrivée comme un petit bolide. Vous nous avez tous entraînés. Qui sait même si Cécile aurait trouvé en elle ces ressources d'énergie si vous ne la lui aviez un peu soufflée; vous n'avez pas besoin de proclamer votre amour pour la jeunesse, allez! C'est vous qui êtes la jeunesse! Mais cruelle par exemple... et sévère! Bah! la bonté vous viendra plus tard. La bonté, c'est déjà de la décadence.

GINETTE, *éclatant de rire, le nez sur son ouvrage.*

Bon Dieu! mais je ne suis pas tout ça! Que diable allez-vous chercher là! Toutes ces choses se réduisent à bien moins... bien moins... C'est l'histoire d'une pauvre petite émigrée, un petit bout de rien du tout

qui est entré dans une maison amie, chez des gens adorables et pleins de cœur. Or, pendant qu'elle se mettait simplement à sa besogne d'infirmière, à son petit traintrain de vie, le cousin, comme dans les pires romans, a failli devenir amoureux de sa petite personne. Ça aurait pu se gâter, elle aurait dû se fâcher... et puis tout s'arrange... Voilà à quoi se limite exactement l'histoire.

PIERRE, secouant la tête.

Non, pas du tout. Vous savez bien que ce n'est pas ça! N'essayez pas d'en diminuer les proportions! C'est plus, beaucoup plus!... C'est même tellement, que, par moments, je me demande si ce n'est pas une seconde vie qui commence... Et si, tout à coup, je vous révélais la profondeur de mes sentiments, vous en seriez peut-être effrayée... Mais cependant, je sais, je lis dans vos yeux, dans votre attitude, que vous vous en rendez compte.

GINETTE, fronçant les sourcils.

Alors, taisez-vous encore et toujours... c'est ce qui vaudra le mieux.

PIERRE

C'est une superstition ancienne qui vous fait dire : il vaut mieux se taire devant l'amour. Voyez-vous, je vous disais tout à l'heure une grande vérité, au sujet de ce soldat balbutiant qui s'en allait emportant avec l'amour qu'il vous a voué une grande force qui va le soutenir et l'embraser!... Je vous disais qu'un des miracles les plus merveilleux de cette guerre aura été de transformer les sentiments de l'homme devant la femme et réciproquement. Est-ce parce que vous n'êtes plus les mêmes que naguère, vous autres femmes?... Est-ce plus simplement parce que le danger de l'heure nous a fait mieux comprendre la destination de l'amour et de la tendresse, mais je sens

par ce que j'éprouve qu'il y a encore dans l'amour des rayons X qui restent à découvrir... Et quand la découverte est faite de ces rayons invisibles, c'est toute une espèce de rénovation! En vous aimant comme je le fais, je ne peux même pas savoir s'il entre une partie d'amour physique pour vous! C'est vrai! Je vous aime, Ginette, éperdûment, suivant l'ancien terme, mais je vous aime comme on aime l'air pur, l'air vif des sommets, la santé, la marche... C'est un sentiment neuf qui a quelque chose de grand, d'enthousiasmant!

GINETTE

Ce n'est pas mon influence que vous subissez! A travers moi vous sentez l'enthousiasme de l'heure que nous vivons.

PIERRE

Ah! qu'importe si vous êtes le clairon! Mais je jure qu'à mesure que vous parlez, qu'à mesure que vous vivez ici, je sens renaître en moi des ferveurs, des juvénilités, des espérances que je n'aurais plus jamais attendues de moi-même. Même quand je boude contre les paroles que vous prononcez, mon cœur vous donne toujours gravement raison : car vous avez toujours raison, Ginette! Vous m'avez amélioré, vous m'avez inspiré le désir d'un idéal, vous m'avez rajeuni et si vous en avez guéri d'autres de leurs blessures, vous avez fait ici une très bonne œuvre aussi sans vous en douter : vous m'avez guéri de moi-même.

GINETTE

Faites mieux, faites plus encore, oubliez complètement nos pauvres personnalités. Non, non, on ne peut pas parler d'amour, voyez-vous, on n'a pas le droit d'éprouver autre chose que l'amour qu'ils éprouvent, eux!

PIERRE, avec rage.

Ah! vous ne parlez toujours que d'eux! Et pour les rapprocher davantage de vous... vous les appelez... des enfants!

GINETTE

De quoi voulez-vous donc que je parle? Je voudrais que vous les voyez comme nous les voyons, oui, il faut les avoir vus comme l'autre jour lorsqu'on est venu leur chanter la *Marseillaise* dans la salle de l'ambulance. Pierre, Pierre, si vous aviez vu toutes ces figures illuminées! les grands blessés qui se soulevaient sur leurs coudes! les petits qui enlevaient respectueusement leur coiffe, comme s'ils étaient devant une grande personne, devant un chef! Et leurs yeux!... oh! leurs yeux en écoutant cette chose qui les avait emportés déjà dans la mitraille et qui allait les reprendre bientôt, cette chose pour laquelle ils allaient mourir! Il y en avait qui pleuraient de grosses larmes, il y avait des mains agitées, des mains qui froissaient le drap comme des agonisants, et eux aussi, ils associaient tout ce qu'ils avaient en eux d'amour à cette chose-là et j'entendais un blessé qui, tout en pleurant d'ardeur et d'enthousiasme, murmurait le nom de son amie ou de sa femme et disait : « Marie! Marie! » comme un autre disait peut-être dans un autre coin de la salle à cette minute : « Maman! maman! »... Ah! les braves petits! les braves petits!...

PIERRE, tout à coup avec éclat.

Oui, vous avez raison mille fois, il n'y a qu'eux! Eux seuls méritent d'être aimés, tous ces sonneurs d'enthousiasme! Ginette, vous n'avez pas besoin de m'entraîner! Je vous réservais depuis quelque temps une grande surprise, et vous ne vous en doutiez pas! Regardez-moi bien, savez-vous ce que je viens de faire à

l'instant, savez-vous où je suis allé avec l'auto? Je me suis fait conduire au bureau militaire. Dans ma poche, depuis hier matin, je serre précieusement la réponse que l'autorité militaire m'a fait parvenir, réponse à une demande formulée par moi depuis une quinzaine de jours.

GINETTE

Et qui était?

PIERRE

Celle d'obtenir mon envoi volontaire en première ligne.

GINETTE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que vous dites là?

PIERRE

C'était facile. J'ai été soldat et je n'ai été versé dans mon service que par protection au moment de la mobilisation. Je n'ai que quarante-six ans après tout. Dans les tranchées, il y a des hommes de cinquante!

GINETTE

Et cette autorisation, vous...

PIERRE

Je l'ai là depuis hier matin. Elle me brûle! Croyez-vous, je me sentais encore partagé par différents sentiments, je ruminais les vieux devoirs, comme s'il y en avait deux! Il n'y en a qu'un! Oui, oui! Je m'en rendais compte; mais au milieu de notre conversation de tout à l'heure, quand j'ai entendu votre cinglante ironie... car je vous poussais exprès, je vous aguichais pour voir jusqu'au fond de votre conscience, pour y lire ce cri de reproche que vous n'avez jamais osé me lancer en face... alors j'ai bondi comme sous un coup de cravache, je suis allé droit au bureau militaire...

GINETTE

Pierre, vous n'avez pas signé?

PIERRE

C'est tout comme! Je voulais voir si j'étais en règle : je le suis. Je n'ai plus que ma signature à mettre. Dans un quart d'heure, ce sera fait.

(Il est là, face à elle, souriant, radieux.)

GINETTE

Mais votre femme, est-elle au courant... votre femme?

PIERRE

Jamais de la vie par exemple! Je n'ai mis personne au courant de mon travail de conscience.

GINETTE

Mais alors vous n'avez pas le droit. Vous devez connaître son opinion, peut-être son désaveu. Vous avez une fille! Réfléchissez.

PIERRE

C'est vous qui me parlez ainsi, tout à coup? Ah! je ne vous reconnais pas! Qu'est-ce que cette objection soudaine et timorée! Est-ce qu'ils n'ont pas tout sacrifié, eux, leur famille, leurs enfants, leur femme, comme je vais le faire, moi, le retardataire! Ce qui est bon pour les autres, n'est-il pas bon pour moi? Non, je ne suis pas au rancart, Ginette. J'en suis! Depuis que j'ai pris cette décision, je suis rempli d'enthousiasme, de joie. Je trichais avec vous, je vous présentais des objections, et à mesure que vous les détruisiez, au lieu de la déception que vous croyiez enfoncer en moi, c'était du bonheur, c'était de la joie que j'éprouvais!...

GINETTE

Pierre! je vous en conjure, Pierre, vous agissez sous l'empire d'une idée. Elle n'est peut-être pas juste... Il y a plusieurs devoirs, en effet. Je suis effrayée... vous m'épouvantez...

PIERRE

Et en outre, voyons, voyons, est-ce que ce n'était pas la seule solution? Il n'y en avait pas d'autres! Vous parlez de devoir, mais vous ne pensez pas le premier mot de ce que vous dites! Est-ce que nous ne vivions pas tous deux dans une gêne insupportable; est-ce que cet amour que j'éprouvais pour vous n'était pas entre nous et ne pesait pas dans toute la maison de son poids de mensonge? Votre loyauté elle-même chancelait par moments! Avouez que vous aviez envie de partir quelquefois?...

GINETTE

Je regrette de ne l'avoir pas fait! Si j'avais su!

PIERRE

Non. C'est moi qui dois partir. C'est moi qui partirai et pour la plus belle des causes! La maison sera assainie derrière moi. Mais ce n'est là qu'un bien mince espoir en comparaison de celui qui m'anime, Ginette, ma chérie! Vous m'avez donné la force d'aller à la Patrie! Je vous dois tout! Rassurez-vous, votre amour n'est pas en cause. C'est fini. Ç'a été ma Jouvence, voilà tout. Maintenant, corps et âme pour mon pays! Vous m'avez arraché à ma torpeur, j'ai vingt ans, vingt ans au cœur, Ginette! Je vais me battre! Oh! soyez tranquille, je reviendrai, je reviendrai et j'aurai mérité, je vous le jure, d'être estimé de vous, Ginette!

GINETTE

Pierre, je suis en proie à une émotion effrayante, Pierre, il me semble à mon tour que je suis prise dans une espèce de vertige. Non, il ne faut pas que cela soit... Voyons, voyons, mon ami, de l'ordre, voyons, raisonnez... raisonnez... (Pierre la regarde en souriant.) Il y a quelqu'un d'abord à qui il faut demander, à qui...

(Juste à ce moment, la porte s'ouvre. Cécile entre, suivie de Simone.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CÉCILE et SIMONE.

PIERRE, de suite.

Je t'attendais.

CÉCILE

Tu as quelque chose à me dire?

PIERRE

Oui. Mais attends que Simone soit passée à côté.

CÉCILE, à Simone.

Tiens, emporte les livres alors.

(Simone sort.)

PIERRE, après un grand temps.

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, à vous annoncer à tous. Je suis sûr que tu m'approuveras quand je te l'aurai dite.

CÉCILE, s'asseyant.

Qu'est-ce que c'est?

PIERRE

Ma chère Cécile, j'agitais en moi depuis quelque temps des remords auxquels je ne t'ai point fait participer. Le résultat de mes réflexions, de mes décisions

est tel que je ne pouvais que te mettre en présence du fait accompli. Je n'ai pas voulu que ta volonté entrât dans la balance.

CÉCILE

Tu n'agis jamais qu'avec discernement et avec justesse, je n'aurais pu sans doute qu'acquiescer. J'écoute!... Ginette n'est pas de trop?

PIERRE

Voici... Je veux servir ma patrie comme les autres. Je suis en pleine force. Ma mise au rancart n'était, après tout, qu'une lâcheté. On a le droit dans mon cas de contracter un engagement. J'ai fait des démarches sans t'en avertir. Je me suis occupé de mettre avant tout ma conscience en règle. C'est décidé, j'ai obtenu mon incorporation au 162e d'infanterie où je reprends mon grade de sous-lieutenant.

CÉCILE, se levant, tremblante.

Tu as fait cela? c'est fait, c'est décidé?

PIERRE

Je n'attends plus que mon ordre d'appel.

CÉCILE

Et ce régiment se trouve où?... (Pierre fait un geste qui a l'air de dire « je ne sais pas ».) Ah! dans les tranchées alors, à la ligne de feu?

PIERRE

Au front.

CÉCILE, avec un cri.

Tu as fait cela! Ton enfant, mon Dieu, ton enfant, et moi... moi!...

PIERRE

Et eux! n'ont-ils pas leurs femmes, leurs enfants! Je ne pouvais plus y tenir. Tu m'approuves, n'est-ce pas?

CÉCILE

Je ne peux pas le croire! C'est une épreuve... Dis-moi que ce n'est pas vrai... Ou alors, que c'est un cas de conscience, un scrupule, appelons-le ainsi, comme tant d'hommes en agitent en ce moment. Dans ce cas, tu verras, tu verras... je te calmerai. C'est moi qui te ferai comprendre la vérité. Ginette est une enfant qui, souvent bien à tort et sans penser aux conséquences, a agité devant nous des idées de devoir et de sacrifice parfaitement exagérées... Mais d'ailleurs je m'abuse, ce ne sont pas les paroles d'une enfant qui ont pu t'impressionner!

PIERRE

Non! Ne cherche pas. C'est l'idée fixe, torturante du devoir. C'est devenu une obsession. Je ne peux plus attendre.

CÉCILE

Mais, mon ami, mais, mon chéri, c'est bien compréhensible! Parbleu, tu ne serais pas l'être que tu es, si tu n'éprouvais pas de la gêne, de l'ennui... Mais tu t'égares et tu ne vois plus juste du tout. Ton âge libère complètement ta conscience. Tu n'as pas été pris pour le service armé. Je comprends ces scrupules chez des hommes encore jeunes...

PIERRE

Je suis un homme en pleine vigueur. J'ai été soldat. On a l'âge de ses artères et de ses muscles.

CÉCILE

Ah! mais je ne veux pas! Ah! mais c'est impossible!... Mais oui, nul homme n'est tenu de faire plus que son devoir... lorsque la patrie elle-même ne le réclame pas... Mon chéri, c'est une espèce de fièvre qui te prend... Donne-moi ta main... Pourquoi me la refuses-tu?... Ah! Ginette, voyez comme vos paroles sont imprudentes... comme nous devons tous regretter d'avoir parlé à la légère!... Mais, n'est-ce pas, Ginette, dites-le lui, dans aucun cas, vous n'avez fait allusion à une lâcheté quelconque... Jamais nous ne l'avons incriminé! Jamais personne n'a songé à venir lui dire qu'il était un lâche!

PIERRE

Personne... mais moi.

CÉCILE, *avec éclat.*

Toi! toi!... Il faut bien tout de même qu'il y en ait qui restent. Ils ne peuvent pas tous mourir!

PIERRE

Il ne s'agit pas de mourir. Il s'agit de vaincre. Il s'agit d'être là.

CÉCILE

Mais c'est abominable à la fin!... Tu ne vois pas l'état dans lequel tu me mets... Oh! la façon dont tu as organisé cet engagement, derrière moi, sans t'inquiéter de ce que je pourrais penser! Cette façon de me mettre, comme tu le dis, devant la chose accomplie! Il y a là positivement quelque chose d'excessif, de révoltant... moi... moi... ta femme... J'avais le droit d'être consultée, y songes-tu? Tu me brises... tu m'accables... Je ne sais plus où j'en suis. Aie pitié de moi!

(*Son pauvre visage exprime un bouleversement intense.*)

PIERRE

Ma chère Cécile, ma résolution est inébranlable. Je suis prêt d'ailleurs à subir toutes les tortures que ma décision va m'imposer. Je n'en sortirai que plus raffermi... dussè-je en ressortir aussi plus triste!

CÉCILE, éperdue.

Alors si je ne compte pas, songe à Simone. Ah! elle aura plus d'empire que moi, ta petite Simone! Elle a tant besoin de toi, elle qui est si faible, si délicate et qui t'aime tant, car elle n'aime que toi... Mais oui, moi, elle m'aime très peu... bien moins que toi en tous cas... Je t'en prie! Je t'en supplie... Ah! je vais convoquer tous nos amis; ils te parleront, ils te dicteront ta conduite. Tu verras, j'ai toujours été de bon conseil, reconnais-le; je ne peux pas me tromper.

PIERRE

Tout ce que tu diras est inutile et tous les conseils seront bien importuns. Je te répète que la chose est faite, tu entends, signée...

CÉCILE

Signée!... (Elle appelle.) Simone!... Simone!...

GINETTE, courant à la porte.

Non... ne l'appelez pas... Ne l'appelez pas...

PIERRE

Cécile! je t'en supplie! n'appelle pas... Tout à l'heure, tu réclamais ma main, donne-moi la tienne... viens ici.

(Il l'attire.)

CÉCILE

Non, non, ne me touche pas... Va-t-en! va-t-en!

Je ne compte plus pour toi!... Ne me parle plus... Laisse-moi...

PIERRE

C'est ton premier mouvement, Cécile... C'est ton premier cri; tu m'approuveras après. Je te connais.

CÉCILE, se précipitant sur la porte.

Simone! Simone!... Viens! (Dès que Simone est sur le seuil, elle lui crie.) Simone, ton père veut nous quitter... Simone! ma pauvre enfant...

SIMONE

Papa!

CÉCILE

Il veut aller se battre... Il veut aller se faire tuer... Va te jeter à ses genoux... Dis-lui d'avoir pitié de nous!

PIERRE, se dégageant brusquement.

Ah! tu abuses, Cécile, tu abuses... Voilà la scène que je voulais éviter. Relève-toi, Simone... relève-toi! A mon tour, c'est moi qui dis : Allez-vous-en... Quand vous serez plus calmes toutes deux, je pourrai vous parler, vous persuader. Pour l'instant, laissez-moi tous. J'ai encore besoin de me retrouver seul... devant ma conscience.

CÉCILE, immédiatement sautant sur cette lueur d'espoir.

Ah! tu vois bien que tu n'as pas dit ton dernier mot! Oui, je te laisse... oui, nous te laissons. Viens mon enfant chérie, viens... Ton père a compris... ton père t'a entendue! Ah! c'est égal, je viens d'avoir une rude peur. (Elle respire largement.) Oui, oui, mon chéri, nous te laissons, réfléchis. Nous t'attendons à côté.

(Elle sort encore secouée par les larmes et en serrant Simone tout contre elle. Elle laisse la porte ouverte. Ginette, la main sur le bouton de la porte, se retourne vers Pierre.)

SCÈNE XVII

GINETTE, PIERRE.

PIERRE

Ah! ça, suis-je un criminel?... En faisant ce que des millions d'êtres ont fait avant moi... ne dirait-on pas que je commets une lâcheté...

GINETTE

C'est le cri du cœur!

PIERRE

On ne ferait pas mieux pour un traître!

GINETTE

Dans ces grands sacrifices il y a toujours la trahison de l'amour!

PIERRE

Alors, si je suis emporté par le coup de vent qui passe...

GINETTE

Peut-être cette femme sent-elle obscurément que ce coup de vent-là vient d'une profondeur où elle n'avait pas sa place...

(On entend crier à côté : Simone! Simone! mon enfant... Ginette pousse la porte sans la fermer entièrement.)

PIERRE

Alors, devrai-je donc me rétracter?... Dois-je aller poser ma signature ou non?... Une seule voix m'inquiète... Ginette, répondez-moi sincèrement, du fond de vous-même... Oubliez tout ce qui n'est pas direc-

tement et uniquement le devoir lui-même... Le devoir! il n'y a pas autre chose en question, Ginette! C'est vous seule que j'entendrai... que je lise dans votre voix la vérité nécessaire... Si je m'en vais, si je vais me battre et à plein cœur, si je reviens — et je reviendrai — avec les autres, après la victoire, dites, dites, verrai-je dans vos yeux éclater l'assentiment, la fierté! Verrai-je dans votre sourire ce quelque chose de plus et qui ne sera pas de l'amour — mais qui me remplira de bonheur, d'orgueil, qui voudra dire simplement cela... « C'est bien! c'était ça qu'il fallait faire... Je suis contente... » Je sacrifie le foyer, l'amour, même légitime, s'il restreint la conscience et je serai heureux de céder à celui qui vous entraîne, pour la plus belle des causes, loin de la vie humble, fade et dépérissante... Ginette! verrai-je cela... un jour... Ginette, est-ce cela que vous me direz un jour?

(Elle le regarde avec une émotion indicible. Leurs yeux se fixent dans une intensité effroyable. Grand silence.)

GINETTE

Oui!

PIERRE, se redressant dans un grand mouvement de joie.

Alors!...

(Il se précipite sur son chapeau et sort précipitamment.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Le salon a quelque chose de plus abandonné, de plus reclus. Des housses aux meubles. La grande table est poussée près de la cheminée qui est allumée. Les fauteuils sont tournés vers l'âtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR ET MADAME DE SAINT-ARROMAN, MONSIEUR DES MARAIS, GERMAINE.

GERMAINE

Si madame et ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer, je vais prévenir ces dames.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Annoncez M. et Mme de Saint-Arroman et M. des Marais. (La bonne sort.) Vous voyez sur la cheminée son portrait en uniforme. Quelle heure as-tu, Léon?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Quatre heures.

MONSIEUR DES MARAIS

C'est tout à fait pareil...

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

A quoi, monsieur des Marais?

MONSIEUR DES MARAIS

Quand on venait prendre des nouvelles de mon fils... et que j'écoutais chuchoter les visiteurs derrière les portes.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Comment voudriez-vous que ce ne fût pas toujours la même chose?

MONSIEUR DES MARAIS

Je ne l'ai pas vue depuis un ou deux ans, Madame Bellanger... Elle n'avait pas un visage fait pour l'anxiété! C'était une femme solide.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Oh! notre cousine est restée pareille! Elle a une autre résistance que ça!

GERMAINE rentre.

Ces dames arrivent.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Merci.

SCÈNE II

Les Mêmes, GINETTE.

GINETTE, peu après, en costume de ville gris.

Cécile me prie de l'excuser auprès de vous... Elle est souffrante.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais je crois bien, je crois bien... Nous venions sim-

plement demander si vous aviez des nouvelles... sans quoi nous n'ignorons pas que Cécile ne sort presque plus depuis un mois.

GINETTE

Oui, elle a suspendu complètement son service à l'ambulance; elle ne se sentait pas en état d'esprit de continuer son service.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous présente M. des Marais que nous avons rencontré et qui a absolument voulu monter.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Eh bien! avez-vous des nouvelles?

GINETTE

Aucune, aucune, sans quoi je vous aurais déjà fait prévenir.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

C'est désolant!

GINETTE

Ou c'est tant mieux.

MONSIEUR DES MARAIS

Évidemment, voilà toujours ce qu'on se dit!

GINETTE

Un ami de Cécile qui est très influent et très actif, M. Lacaze, a fait toutes les démarches à Paris et même par la Croix-Rouge en Allemagne. Rien! Par conséquent, c'est la porte ouverte à tous les espoirs, n'est-ce pas?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Cela fait combien de temps maintenant que vous êtes sans nouvelles?

GINETTE

Trente-quatre jours! Avez-vous lu la dernière carte? Elle était datée de Champagne. Bref, nous sommes toujours dans le même état d'esprit et au même point que lorsque le service des renseignements nous a répondu : pas de nouvelles!... Tenez, voilà la carte.

(M. et Mme de Saint-Arroman et M. des Marais regardent la carte postale.)

MADAME DE SAINT-ARROMAN, à Ginette, à part.

Je vous demande pardon d'avoir amené cette relation à nous...

GINETTE

Je ne connais pas ce monsieur, en effet.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Il a perdu son fils à la guerre, il y a six mois. Depuis lors, une forme aiguë de la curiosité le fait rôder autour du malheur des autres pour y retrouver le sien. C'est un excellent homme mais son insistance est presque maladive.

GINETTE

Oui... C'est un des innombrables guetteurs.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je redoutais qu'il ne vous soit très agréable de le voir; il y en a qui évitent la vue de ce petit homme qui se promène le dos remonté comme s'il pleurait toujours.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN, rendant la carte.

A ce moment, en tout cas, il avait l'air joyeux et bien en forme... Merci. Mais enfin l'état de Cécile?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Espère-t-elle, ou, au contraire, se laisse-t-elle aller?

GINETTE

En apparence, elle est très forte et très confiante : il ne lui échappe jamais que des paroles de certitude, mais l'anxiété de son œil et sa marche fébrile démentent toute tranquillité.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Et vous personnellement, mademoiselle?

MONSIEUR DES MARAIS

Oui, vous! vous avez l'air perspicace... Pour mon pauvre fils, je sens que vous auriez deviné.

GINETTE

Moi! oh! j'ai la plus grande confiance. Elle ne repose sur rien, naturellement, que sur des intuitions, mais je serais bien étonnée si l'avenir la démentait. J'ai la foi.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Vous ne croyez pas que notre pauvre Cécile ferait bien de reprendre un peu ses occupations à l'hôpital comme vous?

GINETTE

Mais je compte bien que d'ici peu elle va reprendre son service. En ce moment-ci d'ailleurs nous n'avons pas de grands blessés et l'on peut s'absenter l'après-midi; il n'y a qu'une dizaine de lits; seulement il faut nous attendre dans un mois, avec la grande attaque de Champagne, à une recrudescence d'occupation. D'ici là il est tout à fait salutaire que Cécile se soit reposée. Elle avait beaucoup travaillé depuis un an et demi, songez!

MONSIEUR DES MARAIS

Le travail!... Oui... il faut travailler avant... parce qu'après... on ne peut plus...

GINETTE, sèchement.

Cela dépend des âges et du courage qu'on a, monsieur.

MONSIEUR DES MARAIS

Quand bien même...

GINETTE, impatientée.

Vous ne faites rien dans la vie?

MONSIEUR DES MARAIS

Je me lève dès cinq heures du matin... Je suis toujours debout... Je vais dans les gares, dans les hôtels de la ville, partout où il y a de la tristesse. Il faut bien user ma vie!...

GINETTE

Le moment du repos est sans doute venu pour vous...

MONSIEUR DES MARAIS

Je voudrais bien oublier le siècle, la vie, toutes les misères humaines. Mais on ne peut pas... Elles vous attirent! Elles vous attirent...

GINETTE

N'est-ce pas, c'est un aimant puissant?

MONSIEUR DES MARAIS

Oui, mais nous, les vieux, cela nous soulève... à peine... pour mieux nous laisser retomber après dans notre vie sédentaire.

MADAME DE SAINT-ARROMAN, prudemment.

Chère amie, nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps.

GINETTE

Il est tout à fait naturel que vous soyez venus aux nouvelles. Je suis désolée de ne pas vous en donner de meilleures. N'hésitez pas, quand vous passez par ici, à sonner. Vous n'en voulez pas à Cécile, n'est-ce pas?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Oh! je la comprends si bien!... et puis que nous dire? Ces paroles vaines et vagues que toutes les familles échangent en ce moment? Il n'y a qu'à s'en remettre à la volonté de Dieu. Nous souhaitons tant que le courage de ce brave garçon soit récompensé, car il a été admirable en quittant ainsi volontairement tous les siens...

GINETTE, gravement.

Ce sont de grands exemples.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Allons, au revoir, mademoiselle.

MONSIEUR DES MARAIS, intentionnellement.

Je reviendrai.

GINETTE, avec un haut-le-corps.

Hum! Pas sûr! M. des Marais, vous reviendrez, mais dans cinq ou six mois. Je vous invite à dîner. Malgré votre deuil, nous lèverons nos verres en l'honneur d'une joie qui sera universelle, et à côté de ce brave garçon, vous trouverez la force de lever votre verre de champagne comme les autres.

(Elle lui frappe familièrement sur l'épaule.)

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Dites bien à Cécile que nous serions heureux de la voir, de parler ensemble de l'absent, que nous l'aimons bien... Et que la ville entière a les yeux et le cœur fixés sur elle.

GINETTE

En tous cas, je le lui dirai.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

GINETTE, CÉCILE, puis GERMAINE.

CÉCILE, entrant comme si elle avait guetté leur sortie.

Ils sont restés moins longtemps que je ne le craignais. Ah! ces empressements sont fastidieux! Ils finiraient par vous donner l'appréhension du malheur si on n'était pas si ferme, ni si rassuré. Ginette, nous allons faire un peu de musique, voulez-vous? Vous avez le temps?

GINETTE

Oh! je n'ai pas besoin d'être là-bas avant une demi-heure.

CÉCILE

Et puis après j'irai me promener seule près du canal.

GINETTE

Décidément, c'est votre promenade favorite.

CÉCILE, feuilletant les partitions.

Oui, c'est là où nous nous promenions dans les premiers temps de notre mariage. Instinctivement, on recherche tous les endroits où on a été heureux en-

semble, n'est-ce pas? Et je l'ai tant parcouru, ce chemin, avant la naissance de la petite! Nous allions souvent jusqu'à la croix Saint-Bernard à bicyclette, dans notre jeune temps... J'entends encore craquer les branches sous les roues de ma bicyclette... Tous les parcours que l'on faisait à deux deviennent si émouvants maintenant! Je ne peux plus entrer chez le marchand de tabac du coin sans un petit battement de cœur... (*Se reprenant.*) Et c'est absurde parce que vous connaissez mon état d'âme, n'est-ce pas? Mais on serait nerveuse à moins. Voulez-vous que nous jouions du Grieg?

GINETTE

Volontiers. (*Elle reprend son violon et accorde.*) Il faut que j'achète de la colophane meilleure; celle-là est en mille miettes.

CÉCILE

Je ne vous ennuie pas au moins avec tous mes souvenirs. Les souvenirs, c'est si personnel!

GINETTE, *la voix ferme.*

Non, mais l'avenir, voyez-vous, il faut toujours avoir les yeux fixés sur lui! J'ai une si grande confiance en l'avenir...

CÉCILE

Vous avez raison, seulement le passé n'est jamais tout à fait liquidé... Tenez, je me demande même si je lui ai assez fait comprendre tout mon amour pour lui, toute ma tendresse... En quinze années de mariage, c'est inouï, on ne trouve même pas le temps de dire tout son amour. J'ai des remords maintenant de ne pas le lui avoir assez fait comprendre! Comme c'est court, quinze ans!... Mais je parle, je parle! Excusez-moi... Simone n'est pas en âge de par-

tager ces sentiments-là, alors je me confie à vous. Je sais bien, vous allez me gronder encore, Ginette, et vous aurez raison; tout le monde n'a pas votre admirable force! Ne me grondez pas, tenez, et embrassez-moi.

(Elle lui tend la joue.)

GINETTE

Cécile, Cécile! ne vous laissez pas abattre... Ayez confiance! Je suis si sûre, moi, si certaine!

CÉCILE lui caresse amicalement les cheveux.

Et moi donc!... Nous nous comprenons bien maintenant, n'est-ce pas? Depuis six mois d'intimité complète à nous deux et surtout depuis ce dernier mois!... Dites, au fond de vous, m'avez-vous pardonné ce petit mouvement que j'ai eu naguère envers vous, m'avez-vous bien pardonné? Ce n'était pas, vous le comprenez, vous-même que j'accusais directement, mais l'imprudence de vos paroles! Comme disait Pierre en riant, vous êtes née cornélienne... Mais enfin, dame, cet espèce d'appel aux armes perpétuel qui semblait votre marotte à cette époque!... Je sais bien qu'un esprit comme Pierre n'a pas pu être sérieusement influencé par les opinions d'une enfant... Tout de même sur le moment, n'est-ce pas! J'avoue que je regrettais tant de paroles que nous avons prononcées imprudemment, sans nous douter de ce qui se passait dans son esprit à lui.

GINETTE

Car vous aussi, vous étiez très combative.

CÉCILE

Ah! Dieu, je me le suis assez reproché! Si j'avais pu deviner! Mon tort, voyez-vous, ça n'a pas été quelques paroles imprudentes qui n'ont pas dû peser beaucoup sur sa décision, non, mon vrai tort a été un respect hu-

main absurde, j'aurais dû l'empêcher de partir, j'aurais dû m'accrocher à lui.

GINETTE

Ç'eût été mal! Vous ne le deviez pas.

CÉCILE

Si, si, je le devais, ce sera le remords de toute ma vie!

GINETTE, sursautant.

Est-ce que vraiment vous penseriez!...

CÉCILE

Non, non, non! Je ne pourrais pas supporter cette idée-là! non, je ne veux pas! Quand bien même j'entendrais toutes les horloges de la ville sonner en même temps, l'heure n'aura pas sonné, tant que je n'entendrai pas celle-ci... la mienne!

(Elle se croise énergiquement les bras.)

GINETTE

Ce soir, ou demain matin, et vous savez que mes pressentiments ne me trompent pas, j'ai la certitude que vous allez recevoir une lettre.

CÉCILE

Vous m'avez déjà dit vingt fois que vos pressentiments ne vous trompaient pas! Et puis, non, j'aime mieux ne plus attendre! J'aime mieux me faire à l'idée de ne rien recevoir jamais... Toutes les mères et toutes les femmes de France qui n'ont pas de nouvelles doivent éprouver ce sentiment jusqu'au retour définitif. Elles vivent dans une espèce de vie intermédiaire, oui... ni tout à fait mort, ni tout à fait vivant là-bas... Il vaut mieux ne pas savoir, il vaut mieux attendre toujours... Nous sommes maintenant comme les femmes

de ces marins dont on me parlait, les marins d'Islande; tous les jours elles attendent un peu plus un retour qui ne se fera peut-être jamais... alors elles arrivent ainsi insensiblement à la vieillesse en gardant l'espoir... et quand on leur apprend qu'ils sont morts, elles s'aperçoivent qu'elles le savaient depuis déjà longtemps!... (*S'asseyant au piano.*) Chantons la chanson de la fidélité... l'épouse qui attend éternellement celui qui ne revient pas... Voulez-vous? La chanson de Solveig.

GERMAINE, *entrant.*

M. Duard.

GINETTE

Est-ce que?...

CÉCILE

Recevez-le, faites monter, je vous laisse.

GINETTE

Vous ne le recevez pas?

CÉCILE, *souriant.*

Comme ce n'est pas pour moi qu'il vient d'abord!

GINETTE

Si vous pensez vraiment cela, je ne le recevrais plus moi-même.

CÉCILE

Je vous en prie. Je suis très heureuse de la sympathie que me témoigne à moi comme à vous M. Duard qui est un excellent homme, mais pour les mêmes raisons qui m'ont empêchée de recevoir tout à l'heure ma famille, je préfère le silence complet et le recueillement sur le sujet qui m'oppresse... Puisque vous êtes assez gentille pour me servir d'intermédiaire dans toutes ces occasions, faites-le encore une fois. Je ne dédaigne pas du tout l'amitié de ce charmant homme,

il peut m'être très utile... Même invitez-le à dîner pour un de ces soirs.

GINETTE

Et notre musique?

CÉCILE

Nous en ferons tout à l'heure, j'en profite pour descendre à la lingerie; j'ai commencé hier l'inventaire du linge. J'avais trop négligé la maison...

(Elle sort par la petite porte du fond. Entre M. Duard.)

SCÈNE IV

GINETTE, DUARD.

DUARD

Bonjour, mademoiselle. Personne n'est venu, vous n'avez reçu personne?

GINETTE

Si, les cousins de Mme Bellanger.

DUARD

Et puis c'est tout?

GINETTE

C'est tout. Pourquoi?

DUARD

Personne d'autre n'a demandé à voir Mme Bellanger?

GINETTE

Personne à ma connaissance... Votre ton m'inquiète; qu'y a-t-il?

DUARD

Rien, rien de grave, mais je suis un peu agité, en effet, anxieux...

GINETTE

Pour nous? Pour elle?...

DUARD

Écoutez, mademoiselle. Je vais vous expliquer en deux mots et puis je me mettrai à la recherche de la personne que je m'attendais à trouver ici. Il faut absolument que je la trouve; je reviendrai ce soir à six heures, si vous le voulez bien, et nous parlerons de ce que j'aurai appris.

GINETTE

Mettez-moi au courant d'un mot, au moins.

DUARD

Il s'est présenté à la sous-préfecture en mon absence, car j'étais en tournée d'inspection à propos des réquisitions, il s'est présenté une personne que ma sœur a reçue avec mon adjoint et qui vient de Genève, un agent de la Croix-Rouge internationale comme on nous en dépêche quelquefois pour des communications particulières.

GINETTE

Et alors?... Achevez.

DUARD

Ne vous énervez pas ainsi, mademoiselle, aucun malheur ne frappe votre maison! Cependant cette personne a prononcé deux ou trois noms dont deux étaient totalement inconnus de ma sœur comme habitants de La Flèche, mais elle croit bien que le troisième nom était celui de Bellanger. Encore une fois

cela a été plus bredouillé que prononcé, et en somme la préfecture n'a rien à voir avec des communications de ce genre... Non, non, ne vous émotionnez pas, mademoiselle, je vous en prie! Quand bien même ma sœur ne se serait pas trompée, cela ne signifierait rien du tout; en tous cas, il ne faudrait pas en conclure à un malheur. Au contraire! M. Bellanger peut être prisonnier. Par la Suisse se font toutes les communications de ce genre. Là serait l'explication de ce silence car, encore une fois, s'il était arrivé un malheur, c'est par l'administration militaire que nous le saurions.

GINETTE

Alors, en ce moment cet homme erre par la ville et nous ne savons pas où le trouver?

DUARD

Ce sera l'affaire de peu d'instants pour moi de le pister et de le rejoindre.

GINETTE

C'est ça, c'est ça!

DUARD

Mais, je vous en prie, ne vous mettez pas dans cet état!

GINETTE

Apportez-moi une bonne nouvelle, je vous en supplie, apportez-moi une bonne nouvelle ou je deviendrais folle!

DUARD

C'est vous qui parlez ainsi!

GINETTE

Oui, vous ne pouvez pas savoir... vous ne pouvez

pas comprendre. Depuis un mois je lutte... j'essaye de me calmer. Ah! si le malheur survenait! si c'était vrai!

DUARD

Ce ne sera pas! Mais quand bien même, celle à laquelle il faudrait porter secours dans ce cas, celle pour laquelle il serait nécessaire que vous ayez tout le courage voulu, c'est Madame Bellanger. C'est elle qui serait frappée la première.

GINETTE, instinctivement.

Pas plus que moi!

DUARD, la fixant avec étonnement.

Pas plus que...

(Silence.)

GINETTE

Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, M. Duard, je vous en supplie!... Excusez seulement mon trouble. Vous êtes notre ami, vous êtes mon ami, n'est-ce pas? J'ai si peu de personnes à qui me confier! j'ai toujours senti dans votre regard une loyauté qui m'a donné confiance!

DUARD

Comptez entièrement, mademoiselle, sur mon attachement et sur ma sincérité.

GINETTE, en proie à une grande émotion.

J'ai des remords, des remords affreux qui torturent ma conscience depuis le départ de mon cousin. Ma part de responsabilité est si grande!

DUARD

Je vous supplie d'avoir confiance en moi. Allez jusqu'au bout de la sincérité. Croyez-vous que je ne puisse deviner à demi...

GINETTE

Il y avait une vilenie dans l'air... Instinctivement j'ai voulu la détourner, la changer en beauté... J'étais sincère. J'ai fait comme les sœurs de charité, comme les prêtres, lorsqu'ils voient une âme en perdition. Leur prosélytisme s'acharne et lorsqu'ils gagnent cette âme à leur cause, alors ils s'enorgueillissent de leur ouvrage, comme s'ils avaient fait une grande action!... Ah! les fous, les fous! Que m'importait à moi, je vous le demande un peu, de gagner cette âme à la patrie! comme si elle en avait encore besoin, la patrie!... En tous cas ce n'était pas à moi de parler!... J'étais l'hôte, la réfugiée... Hélas! qu'ai-je fait!

DUARD

Je veux vous aider, mademoiselle, vous seccurir moralement...

GINETTE

Je n'ai pas conseillé, mais j'ai inspiré ce départ!

DUARD

Eh bien! je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à inspirer une vertu de sacrifice et de courage que le plus humble ouvrier, le plus simple paysan de France porte en lui. De quoi pourriez-vous avoir honte? Ceux qui peuvent éprouver un remords, ce sont ceux qui ne sont pas capables d'escalader la cime. J'en sais peut-être quelque chose... Calmez-vous, je vous en prie. Je ne vous reconnais plus.

GINETTE

Oh! c'est que j'ai tellement changé!... J'avais dix-neuf ans au commencement de la guerrre... Une année de plus et il me semble que j'en ai cinquante!... Je vivais dans une espèce de vertige, comme sur une barricade,

les yeux encore pleins des horreurs que j'avais vues... J'aurais voulu être homme pour partir et taper dur!... Ah! les belles heures d'enthousiasme!... Je ne savais rien de la vie! Je pleurais comme on chante...

DUARD

Eh bien, rien n'est changé!

GINETTE

Rien..., mais la fièvre s'est calmée depuis... Nous avons eu trop de loisirs... La conscience a eu le temps de naître... Des mois... des mois... d'hécatombes... de sang... cette guerre de siège qui n'en finit pas!... Dirais-je encore : « Partez! » comme je l'ai dit dans un coup de tête, d'emballement... sans même me poser les questions... qui m'obsèdent chaque nuit maintenant!...

DUARD

Vous vivez trop repliée sur vous-même... Vous vous rongez toutes les deux. D'abord il n'y a aucun malheur, j'en ai le sentiment très net.

GINETTE

Dieu vous entende!

DUARD

Le pire est peut-être que M. Bellanger soit prisonnier en Allemagne.

GINETTE

Oh! tout serait sauvé, je n'en demande pas plus.

DUARD

Et puis ma sœur a peut-être mal compris le nom. Écoutez, pardonnez-moi de vous laisser dans cette anxiété morale, mais il est indispensable que j'aille à la recherche de ce personnage.

GINETTE

Oui, c'est vrai, allez vite, sachez de quoi il retourne. J'ai même été imprudente de vous retarder, pardon.

DUARD

J'ai mon auto en bas. Je reviendrai dès que je saurai quelque chose; comptez sur moi, sur ma discrétion, sur mon respect. Vous, pendant ce temps et à tout hasard, au cas où..., détournez l'attention de Madame Bellanger.

GINETTE

A l'instant même, oui.

DUARD

Et ressaisissez-vous!

GINETTE

Oh! c'est déjà fait! Je m'en veux de cet instant de faiblesse; il est passé.

DUARD

Et dites-vous que d'une minute à l'autre vous aurez la preuve que toutes vos appréhensions étaient vaines.

GINETTE

Oui. Il le faut. J'en suis sûre d'ailleurs et comme dit Cécile qui s'y entend en courage : « Quand bien même toutes les horloges de la ville sonneraient en même temps, si l'heure n'a pas sonné à cette pendule-ci, je n'ai rien entendu! »

DUARD

A tout à l'heure.

Il sort. Ginette se reprend un peu, en silence, puis elle va à la porte et appelle.)

SCÈNE V

GINETTE, CÉCILE, puis GERMAINE.

GINETTE

Cécile!

CÉCILE

Voilà.

GINETTE

Vous étiez en bas?

CÉCILE

J'arrive. (Ginette accorde son violon et se compose un visage. Peu après Cécile entre.) Je croyais que sa visite serait plus prolongée. Que venait-il faire?

GINETTE

Comme tout le monde comme tous nos amis : s'informer.

CÉCILE

Oui, eh bien! ces gens-là ne font qu'augmenter l'obsession. J'en ai par-dessus la tête. Ces gens se croient obligés de ne parler que de ça! Ouf! On voudrait être au fond d'une campagne, dans un trou au bord de la mer.

GINETTE

Le fait est...

CÉCILE

Vous suivez sur la partition ou vous savez par cœur?

GINETTE

Par cœur.

CÉCILE

Il faudra que je fasse accorder le piano.

GINETTE

Il est un peu bas, oui. Donnez le la de l'autre octave, qui est plus juste. Allons-y.

(Elles jouent. Au bout de quelques minutes, Germaine entre sur la pointe des pieds, s'avance près du piano et montre une carte à Cécile.)

CÉCILE

Oh! vous m'avez fait peur; qu'est-ce que c'est? (Lisant.) Ah! oui! Faites entrer, je sais ce que c'est. Oh! vous pouvez rester Ginette. Ce doit être à propos du train sanitaire. J'avais adressé une demande d'appareil radioscopique à la Croix-Rouge de Genève. Ce doit être la réponse.

(Elle se lève.)

GINETTE

Vous dites? Quelqu'un de la Croix-Rouge de Genève?

CÉCILE

Voilà la carte.

GINETTE

Vous êtes certaine, Cécile, que ce soit à propos du train sanitaire?

CÉCILE

Auriez-vous une autre idée?

GINETTE

Je ne sais pas! une demande de secours... Qui sait?... Ne vous donnez pas la peine, je vais aller voir.

(Elle se dirige avec précipitation vers la porte.)

CÉCILE, l'arrêtant net par le bras et sur un ton extrêmement impératif.

Ginette, je désire recevoir cette personne. Je vous prie de rester ici...

(Elles demeurent oppressées, en regardant la porte. Entre un homme aux allures compassées et un peu protestantes. C'est un homme d'une soixantaine d'années, ganté, un portefeuille sous le bras.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DE LA CROIX-ROUGE.

L'ENVOYÉ

Mesdames.

CÉCILE, lui montrant de suite un siège.

Monsieur.

L'ENVOYÉ, avec hésitation.

Madame Bellanger, s'il vous plaît?

CÉCILE, exagérément aimable.

C'est moi-même, monsieur. Vous venez sans doute au sujet d'une demande adressée par moi pour mon train sanitaire... Je suis confuse que l'on ait délégué quelqu'un.

L'ENVOYÉ

Mon Dieu, madame, j'ignorais, je l'avoue, que vous ayez fait une proposition de ce genre... qui n'est pas de mon domaine.

CÉCILE

Alors?... Asseyez-vous, monsieur.

L'ENVOYÉ, gêné.

Ma présence, madame, chez vous revêt un carac-

tère tout particulier. Il est absolument nécessaire que je me trouve seul avec vous un instant.

(Ginette ne bouge pas.)

CÉCILE, étonnée et faisant signe à Ginette de demeurer.

Vous pouvez parler, monsieur. Je vous présente ma cousine, infirmière à l'hôpital de la Croix-Rouge. Je n'ai pas de secrets pour elle. Parlez, je vous écoute.

(Silence tendu et pénible.)

L'ENVOYÉ, parlant lentement et cependant en phrases préparées.

Je fais partie, madame, du service international de la Croix-Rouge et j'arrive de Genève même. Du reste, je m'adresse à une infirmière-major, vous êtes aussi au courant que moi de nos divers services. Par conséquent, vous ne pouvez ignorer que, dans certaines circonstances, la Croix-Rouge emploie des membres délégués auxquels on confie la mission de se rendre dans les familles distinguées où nous pouvons servir d'intermédiaires en quelque sorte... Oui, nous sommes ainsi quelques-uns qui nous sommes chargés volontairement d'apporter à des épouses, à des mères... dans les meilleurs cas, des renseignements, lorsque nous en possédons, sur des prisonniers... Dans les cas les plus tristes et les plus douloureux, nous apportons des reliques qui nous sont parvenues...

CÉCILE, la voix blanche.

Vous avez des nouvelles de mon mari, monsieur! Il est prisonnier?

(Elle reste assise, accrochée au fauteuil, mais penchée et la tête tendue comme au-dessus d'un abîme.)

L'ENVOYÉ

Il n'a jamais été prisonnier.

(Les deux femmes se lèvent brusquement en même temps.)

CÉCILE balbutie.

Alors, pourquoi seriez-vous là? Vous venez vous-même de me dire... que..

(Elle s'arrête.)

L'ENVOYÉ, les yeux baissés.

Vous n'avez jamais reçu aucune communication du bureau des recherches?

CÉCILE

Pourquoi?... Ah! la vérité! vite... Blessé gravement?... Allons, allons... (Elle pousse une plainte affreuse.) Il est mort! je sens qu'il est mort!...

GINETTE, blême et lui serrant les bras.

Cécile, du calme!... pour l'amour de Dieu.

CÉCILE

Je vous dis qu'il est mort! vous le voyez bien, il n'y a qu'à vous regarder... Mais regardez-le, mais regardez-le... tenez...

(Elle montre l'homme du doigt.)

L'ENVOYÉ, d'un ton vif et grave.

Et moi, madame, je n'ai aussi qu'à vous regarder pour lire dans toute votre personne de quel courage supérieur vous êtes animée. Vous êtes à coup sûr de ces nobles femmes toutes prêtes au plus douloureux, au plus sublime des sacrifices!

CÉCILE

Je suis veuve!

L'ENVOYÉ, dans une attitude respectueuse et inclinée.

Votre mari, madame, a été un héros.

(Elle ne le laisse pas achever, les deux femmes se précipitent en hurlant dans les bras l'une de l'autre. Elles poussent en même temps le cri que des millions d'êtres ont poussé, dans de semblables chambres closes partout sur la surface de la terre.)

CÉCILE

Mon Pierre, mon pauvre Pierre!... C'est fini de nous deux!... Il y a huit jours que j'en étais sûre!...

(Elle s'écroule sur le canapé. La maison retentit de son gémissement.)

GINETTE, criant avec elle.

Pierre! (Désespérément.) Mais ça n'est pas possible, ça n'est pas encore sûr, n'est-ce pas, monsieur, dites?... dites?...

L'ENVOYÉ, violemment ému.

Madame, mademoiselle, excusez-moi. J'étais loin de me douter en entrant ici... J'avais au moins l'espoir que vous étiez plus au courant que vous ne l'étiez en réalité. Je pensais que vous aviez reçu un avis dubitatif...

CÉCILE, parlant à travers les incommensurables sanglots qui la secouent toute.

De disparition, oui, c'est tout! la mention : disparu...

GINETTE, accrochée encore à une lueur d'espoir.

Mais la preuve, monsieur, la preuve, la possédez-vous? (Enlaçant Cécile.) Je vous en supplie, avant de vous laisser abattre, attendez la certitude... Il y a des erreurs de ce genre tous les jours...

L'ENVOYÉ

Je ne serais pas ici pour y apporter autre chose que des certitudes! Mais, madame, je me reprocherais toujours d'avoir été l'annonciateur de ce deuil héroïque

si je ne laissais pas à votre douleur tout son premier cours... Elle veut le recueillement..., la solitude...

CÉCILE, le front heurtant le bois du canapé, à l'idée que l'homme va s'éloigner, trouve la force de parler.

Tous les renseignements, vous les avez!

(Elle fait des gestes de mains suppliantes et retombe sur le canapé.)

L'ENVOYÉ s'approche de Ginette, à voix basse et rapide.

Mademoiselle. Je mets là sur cette table... mon adresse à l'un des hôtels de la ville : je n'en bougerai pas. Aussitôt que vous désirerez me voir.

CÉCILE, qui a deviné, essaye de se maîtriser.

Restez, restez. Pas plus tard!... Pas de précautions pour une femme comme moi... (Elle se met debout.) Je suis chrétienne. Vous reviendrez, oui, monsieur, mais je veux savoir au moins comment il est mort. (Mais elle étouffe et s'affole.) Pierre, mon ami, mon ami... Alors tu n'es plus! as-tu souffert?... Mon pauvre petit!... (Elle sanglote.)

L'ENVOYÉ

Vous voyez. C'est au-dessus de ses forces.

GINETTE, bas, s'appuyant à la table.

Oui, oui, monsieur, en effet... il vaudra mieux que vous reveniez tout à l'heure...

CÉCILE, à travers des spasmes et des hoquets.

Avant... au moins... je vous supplie... je veux savoir, je veux, j'aurai la force... je vous assure... je me raidirai... (Elle se remet encore debout. Alors elle lance les deux mots fatidiques.) Quand?... Où?...

(Un silence. Toute larme semble séchée subitement. On entendrait craquer le feu.)

L'ENVOYÉ

Votre mari, madame, est tombé en Champagne, près du village de Beaumont, en territoire occupé par l'ennemi. Il est bien mort en héros, puisque c'est en service commandé le 23 du mois dernier. Il a dû être chargé d'une reconnaissance extrêmement périlleuse. D'après mes renseignements, c'est lui-même qui aura réclamé cette mission qu'il a partagée avec un camarade, car ils sont partis à deux. Aucun n'est revenu.

GINETTE, *comme si elle recevait une secousse en pleine poitrine.*

Il l'a réclamée? Vous êtes sûr qu'il l'a voulu? D'où tenez-vous ces renseignements qui ne nous sont pas parvenus et qui nous auraient été transmis par l'administration militaire?...

L'ENVOYÉ

Si barbare que soit un peuple, si cruelle que soit la guerre, les ennemis n'en rendent pas moins quelquefois hommage à ceux qui sont tombés face à eux dans quelque expédition aventureuse... Ils estiment que ceux-là ont le droit d'être honorés d'une tombe spéciale. Aussi à la funèbre nouvelle que je vous apporte, mesdames, se joint la petite... la grande, très grande consolation... que M. Bellanger est enterré par l'ennemi à côté du village de Beaumont avec une croix indicatrice. La fiche a été transmise à la Croix-Rouge de Genève par l'administration allemande. Et à la notice ont été joints, comme ils le font quelquefois en signe de respect, les objets appartenant à votre mari, sa plaque d'identité, ses breloques, et son portefeuille. Ils ont même poussé le respect jusqu'à remettre le gousset qui contenait de l'argent et une médaille. Je suis chargé de vous remettre ces précieuses reliques et c'est pourquoi je suis ici. Madame, il est des personnalités qui méritent et au-delà que ces reliques ne

soient pas confiées à la poste ou à l'inconnu des bureaux. Nous avons prévenu l'administration militaire française de la démarche que nous comptions faire.

CÉCILE

Vous les avez là, monsieur?... (Avidement.) Si... si... je veux les voir tout de suite, je veux les reconnaître.

L'ENVOYÉ, hésitant.

Je redoute pour vous une commotion.

CÉCILE

Donnez, donnez!

(Alors il sort du portefeuille un paquet cacheté de gros cachets rouges. Il le pose lentement, respectueusement sur la table. A cet instant les deux femmes restent terrifiées, le cœur battant devant cette chose inconnue et mystérieuse.)

CÉCILE

J'ai peur!... J'ai peur!... (Une espèce de terreur sacrée les emplit toutes deux. L'envoyé fait sauter les cachets, et développe le papier qui recouvrait les objets. Le paquet s'ouvre. D'aussi loin qu'elle reconnaît les objets, Cécile pousse un gémissement affreux.) Oui! oui! Je reconnais, je vois, je vois, c'est ça! c'est ça! (Elle se précipite et porte à ses lèvres les objets, la montre, la plaque.) Sa plaque! son nom et puis ça, tenez, Ginette, ça... Vous vous rappelez ces souvenirs? Pierre! Pierre! mon chéri... Le portefeuille que je lui avais donné l'année dernière. Oh! il me semble que c'est lui que je touche tout à coup... Il me semble que c'est lui que j'embrasse... Ce portefeuille encore tout chaud de sa poitrine.

(Elle le tient contre elle puis le couvre de caresses, en se penchant sur la table. Ginette n'a plus la force d'aller à elle. L'homme demande d'un geste s'il faut rester ou s'en aller. Pendant que Cécile est effondrée sur les reliques.)

GINETTE, *à bout d'effort.*

Oui, tout à l'heure. Laissez-la seule. Revenez dans une heure.

L'ENVOYÉ, *à voix basse.*

Il n'y a personne à appeler auprès de vous deux?

GINETTE

Non, monsieur.

L'ENVOYÉ

Dites-lui bien, mademoiselle, qu'il est mort en héros et qu'elle sera fière quand elle aura la force d'en savoir davantage...

GINETTE

Dans une heure...

(*Cécile entend le bruit de la porte qui se ferme. Elle relève le front, fait un mouvement pour empêcher l'homme de sortir. Seules, elles se laissent aller à leur détresse.*)

SCÈNE VII

CÉCILE, GINETTE.

CÉCILE

On me l'a pris! on me l'a pris! Ils nous les prendront tous!... C'est de ma faute aussi. Lâche que je suis! je n'aurais pas dû le laisser partir, j'aurais dû m'accrocher à lui.

GINETTE

Peut-être!

CÉCILE *se met à parler, de tout à la fois, en gémissant, comme font ceux qui ne se réfugient pas dans le silence.*

Il était trop bon! il était trop juste cet homme-là!

Vous avez eu le temps d'apprécier, vous, sa valeur, son courage; mais ses petites délicatesses, moi seule je les connaissais. Il était si bon! je respectais ses volontés... Et Simone! Simone... où est Simone? Il ne faut pas qu'elle sache, il ne faut pas qu'on entende mes cris, où est-elle, cette enfant? Empêchez-moi de crier!

GINETTE

Simone est en ville. Ne vous inquiétez pas d'elle.

CÉCILE

Il faudra lui cacher la fin de son père le plus longtemps possible, n'est-ce pas?... Cet homme va revenir, dites, Ginette?... Je suis en état d'écouter tout ce qu'il ne m'a pas dit. Je veux savoir.

GINETTE

Quoi?

CÉCILE

La chose terrible! S'il a souffert... Comment était le corps, la blessure... Ç'aura été effroyable! s'il a dû s'avancer tout seul...

(Les yeux fixes, elle a l'air de considérer devant ses pieds la scène d'épouvante. A son tour, Ginette regarde dans l'espace, devant elle. Les deux femmes se représentent le tableau d'horreur. Mais leurs expressions ne sont pas pareilles.)

GINETTE

Oui, tête haute! en avant... Je le vois! Il a marché, il voyait la mort! Il a dû s'avancer sans peur...

CÉCILE, pelotonnée, les mains au visage.

Taisez-vous! taisez-vous donc! Je ne veux pas voir... Oh! l'agonie... Quelle chose abominable! Par terre... là... tout seul... dans un champ... Je vois ses efforts... pour se traîner... je...

GINETTE

Non! Pas d'agonie! il est mort d'un coup au cœur, en plein cœur. Je suis sûre de cela!

(Elles parlent toutes deux comme dans une hallucination. Ginette les yeux étincelants de fièvre, Cécile voûtée, regardant le sol.)

CÉCILE

Pas d'agonie! parbleu, c'est toujours ce qu'on nous dit, à nous autres femmes...

GINETTE, avec une voix égarée presque prophétique.

On ne me l'a pas dit de lui, mais j'en suis sûre!

CÉCILE, devant l'accent d'une pareille affirmation, paraît avoir presque une détente de l'angoisse. Elle tourne le visage vers celle de qui vient la parole apaisante.

Merci, Ginette! Je vous donnerai un souvenir de lui... Parmi ces pauvres choses, ces épâves, vous choisirez. (Elles revont toutes les deux à la table... Cécile serre farouchement les objets contre elle.) Elles sont à moi, elles seront toujours sur ma peau. Et entre toutes, Ginette... entre toutes, voilà la grande chose sacrée... la seule chose vivante encore!

(Elle tient le portefeuille à plat sur sa main, sans oser l'ouvrir.)

GINETTE

Pas maintenant... Ce n'est pas encore le moment des souvenirs, vous avez tout le temps... Laissez cela, vous voyez bien que vous n'avez même pas la force nerveuse de supporter le choc.

CÉCILE

Il y a peut-être un testament... qui sait?

GINETTE

Laissez donc... laissez donc!

(Avec des précautions infinies, des défaillances, elle déplie la chose, entr'ouvre le portefeuille.)

CÉCILE, dès que le portefeuille est ouvert, dans un redoublement de larmes.

Son écriture... tenez, sa chère écriture penchée!... Tenez, tout de suite, mes lettres... les vôtres aussi!

GINETTE, sursautant.

Les miennes?... Donnez, donnez, que je voie...

CÉCILE lui passe une lettre dont Ginette se saisit brusquement.

Pierre! Pierre chéri!... Mais qu'est-ce que c'est que cette croix de sang... Du sang! Le sien!... là-dessus... sur cette page! Non! c'est une croix tracée, sur une lettre... une lettre de vous...

GINETTE

Donnez vite que je reconnaisse.

CÉCILE

Mais ce n'est pas de vous, ça?

GINETTE

Donnez, je vais voir... je...

(Cécile lui repousse la main tout en lisant, puis elle a un mouvement de recul et prend du champ. Ginette reste immobile. Cécile lit, puis ses yeux se relèvent et se portent sur ceux de Ginette. Elle la fixe, d'une façon terrible dans le silence total. On n'entend que leurs respirations à toutes deux.)

GINETTE, à voix étouffée.

Eh bien! quoi?... Cécile!

(Les deux femmes se considèrent ainsi longuement. Sous le regard effrayant de Cécile, Ginette a instinctivement reculé.)

CÉCILE, la voix changée, et avec une gravité menaçante.

Ginette, vous allez me laisser seule avec ce mort.

GINETTE

Mais pourquoi... Je...

CÉCILE, la foudroyant du regard.

Ginette, je vous en prie... je vous ordonne... de me laisser seule! Je veux être seule devant cette dépouille. Sortez...

(Ginette, ne quittant pas Cécile du regard, va à la porte de la chambre, met la main sur le bouton de la porte, puis s'arrête, peureuse. Cécile la pousse brusquement.)

CÉCILE

Mais sortez donc!

SCÈNE VIII

CÉCILE, seule.

Elle referme la porte à clef. Alors elle se précipite sur le portefeuille et elle lit, elle lit ardemment. On voit passer sur sa physionomie, à la clarté de la lampe sur le piano, toutes les phases du drame intérieur, tous les sentiments à la course qui se bousculent les uns les autres : la terreur, l'indignation, tout, jusqu'à la peur elle-même... Dans le silence, au bout de longtemps, l'autre porte s'entr'ouvre; c'est Ginette qui a fait le tour et qui rentre à pas de loup par la petite porte sous tenture. Cécile ne l'entend pas, ce n'est que lorsqu'elle est au milieu de la pièce qu'elle se retourne.

SCÈNE IX

CÉCILE, GINETTE.

CÉCILE

Assassin! Assassin!

GINETTE

Pas ça! pas ça!...

CÉCILE

Assassin! c'est vous qui l'avez envoyé à la mort!

GINETTE

Non, ne dites pas une pareille chose!... Ce n'est pas vrai! Cécile!... Croyez-moi!...

(Elle tombe à genoux.)

CÉCILE

Les preuves sont là... Assassin! Ah! comme tout s'éclaire! Tout vient de me révéler le crime. Non seulement, elle a pris le cœur de mon mari, mais elle m'a pris sa vie! Et moi je perds les deux à la fois! Mon Dieu! mon Dieu!... Je l'apprends en même temps... J'ai tout perdu en une seconde! Mauvaise bête, c'est toi qui me l'as tué. J'ai le droit de te rendre la pareille... J'ai envie de te serrer au cou, mauvaise bête!

GINETTE

Pardon, pardon, Cécile!... Je ne sais pas ce que vous avez bien pu lire!...

CÉCILE

Ses cris d'amour à lui et toutes vos lettres à vous... toutes! Il ne doit pas en manquer une! Tenez : « Si je meurs, en obéissant à votre voix, Ginette bien-aimée, je me rappellerai que... » (Maintenant, elle effeuille rageusemen les papiers.) Oh! et vos phrases de vos lettres à vous : « Ah! qu'il était sublime et beau, votre regard, le jour où vous m'avez annoncé... »

GINETTE

Je ne vous ai pas trompée, Cécile, croyez-moi!...

CÉCILE

Pas trompée, assassin! Répétez-le, ce mot! Vous êtes venue ici sous le toit de l'hospitalité. Je vous ai ouvert ma maison à vous, la réfugiée! Je vous ai dit : venez, mon enfant, venez avec nous, vivez de nous,

voici l'abri, le pain, la tendresse! Et lâchement vous m'avez volé l'amour de mon mari.

GINETTE, se traînant à genoux, Cécile courbée sur elle.

Je suis désespérée... J'ai tout fait pour le repousser au contraire! Il n'y a rien eu de mal entre nous!

CÉCILE

Rien de mal! Ce petit mot! Rien de mal! quand vous me l'avez pris et emporté jusqu'à le jeter froidement à la mitraille. Car votre orgueil voulait toute la proie, et avec vos grandes phrases creuses, vous l'avez ensorcelé sans doute pour mieux en faire votre esclave mystique... C'est pour vous qu'il est allé se faire tuer.

GINETTE, dans un cri de sursaut.

Pour la Patrie! Pour la Patrie!

CÉCILE

Pour vous.

GINETTE

Non!

CÉCILE

Si!... A la rue... tueuse!... Je ne sais pas, si vous restiez là, ce que je serais capable de faire.

GINETTE

Je ne peux pas me défendre. Vous ne comprendriez pas maintenant. Je ne pense qu'à votre affreuse douleur. Je suis en effet une criminelle, puisque cette douleur, c'est à moi que vous la devez, à moi seule, après tout!... J'aurais dû fuir!

CÉCILE

Ah! oui, une criminelle et la pire, la plus abjecte qu'il y ait! Je vous aimais, nous vous aimions tous

ici... Il n'y a pas de plus grand crime, puisqu'au moment même où veuve, je pourrais au moins pleurer sa mort, vous m'enlevez jusqu'à la possibilité des larmes!... C'est trop affreux vraiment! C'est trop pour moi! En apprenant la mort de celui qu'elles aiment, toutes les femmes, toutes, ont la joie au moins de le pleurer et moi, je ne le peux plus!... Pierre, tu m'as trahie! je t'ai perdu maintenant pour l'éternité! Ah! va, c'est mon dernier cri d'amour pour toi, je ne te pleurerai plus jamais... tu m'as fait trop de mal!

(Elle retombe, déchirée, écrasée.)

GINETTE, toujours à genoux, s'approchant d'elle.

Pardon pour lui! Oui, tout vient de moi. J'ai tort de m'absoudre! tout vient de moi et rien de lui!

CÉCILE

Ne me touchez pas. Ne me touche pas, toi! Ah! ces yeux, comment ne les ai-je pas vus! Comment n'ai-je pas vu plus tôt leur ignoble expression. J'étais trop noble, trop pure! Je ne pouvais pas distinguer votre bas amour derrière son masque de faux héroïsme.

GINETTE

Non! je ne l'aimais pas d'amour...

CÉCILE, se levant.

Ah! ça, c'est vrai! Le voilà, le cri du cœur! Non, jamais vous ne l'avez aimé! En effet, non! Jamais vous n'avez aimé cet homme, car vous n'auriez pas eu le courage de l'envoyer à la mort, le courage que, moi, je n'avais même pas!... C'est vrai, elle ne l'aimait pas! Et lui, le pauvre fou, il l'adorait! Fallait-il qu'il vous aime pour qu'il ait gardé sur lui toutes vos lettres! A ce point que vous n'imaginiez pas pareille imprudence, n'est-ce pas? Mais lui, il s'est bien soucié

qu'on trouve toutes ces lettres adultères sur son corps, il s'est bien soucié de navrer le cœur de sa femme! Ce qu'il voulait, c'était ne pas se séparer de ces feuilles chéries. Vous pourrez les compter un jour, car je vous les rendrai vos billets d'amour. J'en réponds d'avance, pas un ne manquera à l'appel!... Vous trouverez le compte!... Je sais ce que c'est maintenant que la fidélité du cœur!

GINETTE

Votre douleur se cogne à droite et à gauche... Comment pourriez-vous reconstituer d'ailleurs! Je vous en conjure, croyez-moi, ne diminuez pas le sacrifice qu'il a fait de sa vie, ne le mêlez pas à l'erreur d'un moment qui ne l'a pas conduit à ce chemin sublime. L'homme de la Croix-Rouge me l'a répété encore en sortant : « Dites-lui qu'il est tombé en héros! » Vous comme moi, Cécile, nous n'avons été qu'un tremplin d'où son âme s'est élancée. Celle qui vous l'a pris n'est pas ici. Elle est là-haut! elle est là-bas!

CÉCILE

Non, elle est là à mes genoux! La guerre va dévorer tout l'amour du monde! Ah! je la hais bien aussi, la guerre! Derrière elle, il ne restera rien! Elle dévastera tout l'amour! oui, mais elle ne tue pas le souvenir, la guerre!... Tandis que vous!... D'elle et de vous, ç'a été la moins abominable!

GINETTE

Cécile, vous n'avez pas pu lire suffisamment ces lettres! Vous vous trompez. Il faut que vous les lisiez. Vous les lirez. Ce ne fut pas une aventure d'amour; non, ce n'est pas une trahison. Réfléchissez! Aurait-il gardé ces lettres sur lui au risque qu'on les trouve après sa mort? Ma justification est dans le témoignage qui

m'accuse. Vous y lirez tout ce que je proclame. Je vous en supplie maintenant, ayez-en le courage... Si, il le faut! Il n'y a qu'une chose qui me stupéfie : ce que vous venez de me dire à l'instant, qu'il se trouverait là-dedans une phrase écrite à mon adresse. Toutes les lettres qu'il dut m'écrire me sont parvenues.

CÉCILE

Elle l'avoue!

GINETTE

Ah! Cécile! Je vous les donnerai. Une autre que vous-même pourrait les lire sans frémir et sans condamner. Mais celles-ci, les avez-vous bien lues, Cécile? Vos yeux brouillés de larmes ont pu se tromper. Ces mots s'adressent peut-être à vous...

(Elle s'est approchée de la table. Cécile s'élance.)

CÉCILE

Éloignez vos mains... C'est un supplice de les voir se tendre vers cette chose! J'ai bien lu! Mes yeux ne peuvent plus s'abuser maintenant. Pourquoi cette lettre est-elle là?... Oui, pourquoi? (Elle reprend la lettre, après l'avoir cherchée.) Ce sera facile à savoir, nul doute... J'ai vu au passage son écriture au crayon... Elle m'a brûlée comme du feu!... Je me suis arrêtée.

(Tout à coup elle pousse une exclamation.)

GINETTE

Quoi donc?

(L'attitude de Cécile change en un instant, elle devient grave et terrifiée.)

CÉCILE, lisant.

« Dans mon agonie, cinq heures du soir... » Mon Dieu! je touche la lettre qui a reçu son dernier souffle!... Mon Dieu!...

(Elles sont presque à genoux toutes les deux comme si une présence d'au-delà se matérialisait.)

GINETTE, *presque dans un souffle.*

Lisez! Lisez!... Recevons sa pensée.

CÉCILE, *avec un respect tremblant, éperdu.*

« Dans mon agonie, cinq heures du soir! A vingt mètres des lignes allemandes. Je suis tombé. Mon ventre est broyé, j'ai pu me traîner sous un éboulement... Je vais mourir dans ce champ. (*Elle s'arrête. On entend leurs sanglots. Puis, peu à peu, elle recommence et déchiffre lentement, mot par mot.*) Je ne regrette pas d'avoir accepté la mission qu'on m'a donnée tout à l'heure. Devant la mort, devant l'inconnu qui va peut-être me juger, dans un instant, je ne mentirai pas... Je n'ai rien à me reprocher. J'ai aimé profondément ma femme et mon enfant. (*Sanglots.*) Que celle qui m'a montré le chemin du devoir ne se fasse aucun reproche!...» (*Elle s'interrompt, regarde Ginette et dit :*) C'est vous. (*Puis elle reprend :*) « Je la remercie pour son âme pure et haute qui a été mon soutien. Si jamais ce mot testamentaire crayonné dans l'agonie heureuse lui parvient, qu'elle sache que je lui confie mon souvenir, que je lui donne ma pensée. Elle seule peut la comprendre et la continuer. (*La voix de la lectrice se modifie, et devient brûlante et âpre.*) Elle seule pourra dire quand les autres pleureront : « Je suis contente de lui. » (*Cécile relève le front et de la main essuie sur ses joues le sillon des larmes.*) Moi, je meurs heureux... Oui, par delà la vie! par delà les âmes! Pour la plus noble des causes! Je vais mourir avec devant les yeux l'image que tout être se fait de la Patrie... avec sur la bouche un nom, un seul... »

(*Elle n'achève pas. Elle pousse un cri du fond des entrailles en même temps que du gosier de Ginette sort un autre cri, d'une toute autre expression, claire, extasiée.*)

GINETTE

Pierre! Pierre!... Il a écrit cela!...

CÉCILE

Il a osé l'écrire! C'est là, c'est là!...

GINETTE

Mon Pierre! mon Pierre!...

CÉCILE

Sa veuve! elle est sa veuve!... Ah! le lâche! le lâche!

GINETTE, les mains jointes, la tête levée.

Mon Pierre! mon héros!

CÉCILE

Taisez-vous donc à la fin! Allez-vous vous taire! Tenez, voilà ce que j'en fais!

(Elle prend la lettre, la broie dans ses mains et la jette a terre.)

GINETTE, se précipite.

Je ne veux pas! Donnez cela! Non, non, vous n'avez pas le droit!

CÉCILE lui barre le passage et l'empêche de toucher à la lettre.

Il a renié à la dernière heure sa famille, sa femme, son enfant... Il n'est pas mort en soldat! il est mort en amant! Pour une fille, il a tout trahi! Ah! vous vous valez tous les deux!

GINETTE

Ne l'insultez pas, lui!... si noble! si beau!

CÉCILE

Traître et lâche!

GINETTE, les yeux perdus dans l'extase intérieure

Mon héros!...

CÉCILE

A vous deux, vous faisiez un couple d'hypocrites!

Il n'a été que cela, un hypocrite vulgaire, le mari adultère et banal!

GINETTE, *avec une expression de colère indignée.*

Oh! vous ne l'insulterez pas, je ne le permettrai pas! Il m'a confié sa mémoire. Il m'en a remis toute la gloire!

CÉCILE

C'est vrai, vous êtes la légataire! Vous avez été l'inspiratrice de sa mort, il est bien juste que vous en soyez le chantre! Allez, dressez-vous sur votre trépied de sibylle et criez, criez, tant qu'il vous plaira!...

GINETTE

Et vous, ne rabaissez pas votre héros!... Rien ne l'entachera... Il est allé tout droit dans la bataille, il a été merveilleux, j'en suis sûre... Son âme chantait! Il me semble que j'entends des clairons!...

(Ses petits poings serrés ont l'air de scander un rythme intérieur.)

CÉCILE

Allez clamer dehors votre abominable ivresse que vous ne pouvez même pas faire taire devant moi...

GINETTE

Tant pis! Il ne faut pas insulter celui qui vient d'être sublime, souverain! Il aimait quelqu'autre chose plus que sa vie! plus que nous!

CÉCILE

Et il n'a fait que des ruines!

GINETTE

Tant pis! il était de ces gens qui ne sont peut-être ni des parents, ni des amis, ni même des époux... mais qui sont des hommes!

CÉCILE

Ah! je les entends maintenant, les accents dont il s'est enivré! Mauvaise sirène qui l'avez attiré là où nul ne lui demandait d'aller, même pas son pays!... Son chemin était assez beau!

GINETTE

Il n'y en a pas, de chemin qui soit trop beau quand le risque est celui-là!

CÉCILE

En sorte... oh! c'est affreux!... que moi, la femme, l'épouse, je ne suis même pas sûre que mon mari soit mort pour la patrie!... Il aura fait sa mort si ténébreuse, si obscure, que je ne serai jamais fixée sur elle... L'homme que j'ai aimé n'était peut-être qu'un lâche masqué de gloire...

GINETTE, *hors d'elle, la voix coupante.*

C'était un demi-dieu!... Il était de leur race!...

CÉCILE

A la rue, vous qui avez trahi! et qui avez encore l'audace et le triomphe plein la bouche! A la rue! d'où vous venez, sans sou ni maille...

GINETTE

C'est ça qui m'est égal, par exemple!

CÉCILE, *lui jetant ses lettres à la face.*

Allez-vous-en avec votre idole qui n'est plus la mienne... qui m'a reniée jusque dans la mort, l'idole que je renie à mon tour...

GINETTE

Mais que vous ne briserez pas!

(A ce moment, M. et Mme de Saint-Arroman apparaissent à la porte, poussant Simone devant eux.)

SCÈNE X

LES MÊMES, M. ET MME DE SAINT-ARROMAN, SIMONE, GERMAINE, puis DUARD.

CÉCILE, lui tendant les bras désespérément.

Simone! Simone! tu n'as plus de père, tu n'as plus de père!

SIMONE

Maman!

(Elles s'étreignent.)

CÉCILE

On te l'a volé, mon enfant, on te l'a tué!...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Pauvre Cécile! M. Duard, que nous venons de rencontrer, vient de nous apprendre la terrible nouvelle! Soyez si fière!...

SIMONE, se débattant dans les bras de sa mère.

Papa!... papa est mort!

(Germaine est entrée timidement, en larmes, et se tient sur le pas de la porte.)

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Mais aussi songez quelle mort! Quelle mort admirable, enviable... quelle gloire pour vous!...

CÉCILE, que ces voix exaspèrent.

Ah! vous aussi, vous aussi, parbleu! La gloire! la gloire! Vous trouvez qu'il a fait son devoir, n'est-ce pas? Ils sont inouïs!

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Il a fait plus que son devoir. C'est admirable!

CÉCILE, *s'animant encore plus à mesure.*

Il devait d'abord penser à moi, à sa fille...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Ne dites pas ça,... à l'heure actuelle où des millions d'êtres font le sacrifice de leur vie comme il l'a fait de la sienne!

CÉCILE

Mais sa vie, le pays ne la lui demandait même pas!... C'est à nous qu'il la devait!... Je vous dis qu'il est mort comme un lâche... Je le sais, moi!

(*A ce mot, un souffle de stupéfaction passe sur toutes les têtes.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Qu'est-ce qu'elle dit?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

C'est sa douleur qui l'emporte!

CÉCILE *cherche du regard Ginette.*

Il a tout trahi!

GINETTE

Elle perd la tête! Ne l'écoutez pas.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Pauvre, pauvre Cécile! ne blasphémez pas! Je vous comprends, mais ne dites pas de pareils mots, que rien n'excuserait, même la douleur!

(*Germaine depuis un moment s'est vivememt emparée de la petite Simone et l'a entraînée dans la chambre. A ce moment, M. Duard entre.*)

GINETTE, *allant de suite à lui.*

La chose est consommée.

DUARD

Je viens de l'apprendre, hélas!

CÉCILE, se débattant et parlant aux Saint-Arroman.

Vous m'irritez tous à la fin!... Allez-vous-en! Je vous dis que c'était un lâche!

GINETTE, de loin, qui parlait à M. Duard, n'y tenant plus, se retourne vers elle les yeux pétillants de rage.

Ah! je ne peux entendre ça, je ne peux pas...

(Elle se dirige vers la porte pour s'enfuir et empoigne son manteau bleu qui traînait sur une chaise.)

DUARD

Où allez-vous?

GINETTE

Je pars! Elle a tout appris, elle me chasse!

DUARD

Où allez-vous, mademoiselle?

GINETTE

Ça! Qu'importe!

CÉCILE, repoussant les autres qui l'entourent et cherchant toujours Ginette du regard.

Rien, rien ne m'empêchera de le dire... Il est mort comme un...

GINETTE, de la porte, criant cette fois, tout à coup, devant tout le monde, et de toutes ses forces.

Ne l'écoutez pas! Il est mort comme un héros! Ne l'écoutez pas!

CÉCILE, le poing tendu vers elle, sans se soucier des autres.

Faites-la taire, celle-là!

GINETTE, fièrement, lance encore une fois.

Comme un héros, comme un dieu!

CÉCILE

Mais faites-la taire, faites-la taire, celle-là!

(Ginette est sortie brusquement, en claquant la porte.)

SCÈNE XI

Les Mêmes, moins GINETTE.

Alors on voit cette chose : à peine l'image de Ginette s'est-elle effacée devant les yeux de Cécile, à la seconde même où elle a disparu, que celle-ci se retourne vers les autres personnes, comme si elle les voyait pour la première fois.

CÉCILE

Qu'est-ce que j'ai dit? Je ne m'en souviens plus!... Qu'est-ce que je viens de dire?... Est-ce que je n'ai pas dit : un lâche! Ne me croyez pas... J'ai menti! j'ai menti... Il ne faut pas me croire... Je deviens folle!

(Elle essaye de se maîtriser, de se ressaisir.)

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais ma pauvre Cécile, naturellement c'est votre douleur qui vous emporte!

DUARD, s'avançant.

Madame...

CÉCILE

Ah! ne marchez pas là-dessus! Donnez ça, donnez... (Elle montre la lettre froissée qu'elle avait jetée à terre tout à l'heure; M. Duard la ramasse et la lui tend. Elle s'en saisit et pleure doucement.) Non, non, ce n'était pas un lâche! Ce n'était pas non plus un héros... C'était un homme tour à tour faible et fort comme tous les hommes. Il ne nous a pas trahis... Il nous avait quittées... Il m'avait quittée simplement,

le pauvre, pour suivre la voix de la jeunesse qui l'appelait là-bas... Il a subi le mirage entraînant... C'était trop haut pour toi, Pierre... C'était trop loin pour toi, Pierre... voilà tout... Tu devais tomber fatalement!... Oh! si tu étais resté près de mon petit cœur!... Tu vois maintenant, Pierre, comme la jeunesse est cruelle!

(Elle faiblit, Mme de Saint-Arroman la soutient.)

DUARD, gravement.

Il n'y a pas à pardonner aux héros, madame!

CÉCILE, levant vers lui simplement sa pauvre tête ravagée.

Mais s'il n'avait pas été qu'un pauvre homme, monsieur, je ne lui aurais pas pardonné!... (Sa main laisse tomber à nouveau la lettre froissée dans un mouvement de faiblesse, on veut la lui remettre en mains.) Ce n'est rien... ce n'est rien... C'est un papier qui n'a aucune espèce d'importance! (Elle considère la lettre dans ses mains. Une hésitation sur ce qu'elle doit en faire. Puis, elle regarde le feu... Ensuite elle se dirige, ou plutôt se traîne vers la cheminée. Elle dépose sur le charbon brûlant, presque respectueusement, le papier qui se met à flamber et à se consumer. On devine à son attitude, presque de prière, que c'est une sorte d'incinération, de purification... Ses mains jointes ont pourtant un mouvement en avant comme pour arrêter l'engloutissement de la lettre suprême. Elle la regarde douloureusement brûler en pleurant, pendant que tous les êtres groupés autour d'elle respectent son sanglot, lent, régulier, qui remplit la chambre.) Tu vois, tu vois ce que c'est... Je ne t'aurais pas fait de mal, moi!... Mais c'est bon... c'est bon... Je respecterai ta pensée. Ce sera comme tu l'auras voulu, Pierre... comme tu l'auras voulu... Et puis...

(Fixe, elle regarde toujours le feu et continue à marmonner sans plus voir personne, presque à cropetons, sur la dalle de la cheminée qui l'éclaire, déjà dans l'attitude qui lui sera bientôt familière, durant l'hiver, au fond de la maison vide.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Au premier étage de la sous-préfecture, à La Flèche, un salon transformé en cabinet de travail du sous-préfet.

SCENE PREMIÈRE

JULIE, DUARD.

On entend au dehors des acclamations et quelques notes de fanfare.

JULIE, à M. Duard, à la fenêtre, à gauche.

Tu vois, ils n'ont pas voulu quitter la sous-préfecture, sans te faire une petite ovation.

DUARD, appuyé à la vitre, fait des signes.

Ils sont si gentils!

JULIE

Dis-leur un mot. Il y en a qui ne t'ont pas vu.

(Il ouvre la fenêtre, passe sur le balcon. On applaudit du dehors.)

DUARD, sur le balcon.

Mes amis... C'est un grand jour pour nous tous. C'est l'ère du travail et de la prospérité qui se rouvre pour toutes les populations françaises. Reprenez vos outils avec sérénité. J'espère que vous avez bien com-

pris le sens de notre réunion aujourd'hui, six mois après la cessation des hostilités. Ce que nous fêtons aujourd'hui, par toute la France et dans tous les pays alliés, ce n'est pas seulement, comme il y a quelques mois, le jour où le sang a cessé de couler. Ce que nous fêtons aujourd'hui, vous l'avez vu dans tous les journaux; vous l'avez appris jusque sous le chaume le plus lointain; c'est un bonheur aussi mémorable; la date unique où tous les gouvernements de l'Europe viennent de signer un accord définitif qui remettra désormais les dissensions entre peuples, si elles se représentent, à un tribunal arbitral. Ce sont des garanties de faits. La plus formidable explosion de crimes internationaux a exigé une correspondante organisation de force répressive pour le maintien de la paix du monde et de la vie civilisée... Ah! si nos chers morts qui ont sauvé le plus beau de nos aspirations et dont les noms sont inscrits dans la salle de la mairie de La Flèche, pouvaient entendre nos cris de joie, le chant de reconnaissance qui s'échappe de nos poitrines...

(La porte principale s'ouvre. Entrent plusieurs hommes.)

SCÈNE II

LES MÊMES, DES HOMMES, UNE FEMME.

JULIE

Chut! Chut! Monsieur le sous-préfet parle.

UN DES HOMMES

C'est une délégation du Conseil municipal de Vitrimont.

JULIE

Oui, oui... Tout à l'heure. Il va vous recevoir. Asseyez-vous là.

(Julie a poussé la fenêtre. On n'entend plus la voix du sous-préfet. Les hommes s'asseoient.)

UN DES HOMMES

Vous ne me reconnaissez pas, mademoiselle. Je suis un ancien garçon de bureau de la préfecture. J'ai été un peu défiguré. Ah! je ne me ressemble plus beaucoup!...

JULIE

Oui... oui... tout à l'heure; monsieur le sous-préfet parle.

(Une femme entre par la porte.)

TOUS A LA FOIS

Chut! chut! monsieur le sous-préfet parle!

(La femme reste respectueusement dans le fond. Duard a fini de parler. On entend des applaudissements sur l'esplanade et quelques mesures de chant.)

DUARD vient du balcon.

Ah! mes amis! vous voilà!

(On entoure M. Duard.)

UN HOMME

Nous nous sommes permis de monter. Nous ne savions pas que vous alliez prononcer un chouette discours...

DUARD

Oh! un discours...

UN HOMME

Vous me reconnaissez, monsieur le sous-préfet?

DUARD

Tiens, vous revoilà, vous?

UN AUTRE

Moi, je ne fais pas partie de la délégation, mais je me suis joint à eux, relativement à la place d'agent-voyer qui est vacante depuis le décès de Juliot.

DUARD

Bon, bon, nous verrons cela.

UN DES HOMMES

Voilà. Nous venons vous prier de vouloir bien honorer notre petite commune de votre présence au Comice agricole qui aura lieu jeudi prochain.

DUARD

Eh bien! je tâcherai, mes amis, oui... Je ne promets pas de rester au banquet, mais je viendrai faire un tour en auto.

UN HOMME

Hein! comme on se retrouve, monsieur le sous-préfet! Ah! je croyais bien ne jamais vous revoir!

DUARD

Mais tu n'es pas de La Flèche, toi?

L'HOMME

Si. Seulement, je suis allé retrouver les vieux à la campagne, à cinq lieues d'ici. Ma blessure m'empêche encore de trouver un empoi. Je n'ai que ma pension... On nous a pourtant promis...

DUARD

Et vous? Je ne vous connais pas!

UN AUTRE HOMME

En effet, monsieur le sous-préfet. Je suis de passage chez des amis, mais on m'a dit que Mademoiselle Dardel,

mon ancienne infirmière aux ambulances de La Flèche était ici, à la sous-préfecture, depuis ce matin. Je serais bien heureux de pouvoir lui dire un mot. Elle était si gentille, Mademoiselle Ginette, si bonne pour nous!

LA FEMME, *s'approchant.*

C'est justement à son propos aussi que je viens, monsieur le sous-préfet. On m'a dit qu'il fallait s'adresser à elle, comme nouvelle directrice de l'Orphelinat de la Guerre, pour trouver un emploi.

DUARD

Mais elle ne dirige pas l'Orphelinat elle-même. Elle est secrétaire générale. D'ailleurs, Mademoiselle Dardel n'habite pas La Flèche; elle a tenu à venir aujourd'hui pour la fête... (*Se retournant vers sa sœur.*) Julie, veux-tu voir si Ginette est sortie de sa chambre. Tu lui diras qu'un de ses anciens blessés désire la voir. (*Aux hommes.*) Et serrons-nous la main fortement! Je crois qu'en des jours comme celui-ci, on doit se sentir tous des frères, des amis, des vrais... Il me semble que je vous ai toujours connus, dès l'enfance...

JULIE

Voilà Ginette.

(*Entre Ginette.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, GINETTE.

UN HOMME

Bonjour, mam'zelle.

GINETTE

Tiens! mon petit 122.

L'HOMME, riant.

Ah! vous vous rappelez mon numéro? Ça, c'est chouette! C'est moi, Bec-de-puce, comme on m'appelait.

GINETTE

Ça me fait plaisir de te revoir, mon vieux!

LE 122

Ben! et à moi donc... M'en avez-vous fait assez des spicas!

GINETTE

Ah oui! Je ne sais pas si tu n'étais pas même un peu tire-au-flanc, hein?

LE 122

Oh! mademoiselle, peut-on dire!

GINETTE

Oh! six mois après la guerre, tu peux me le confier. Je ne te signalerai pas au major... Et ce shrapnell? Est-ce qu'il a fini par sortir?

LE 122

Oh! non! je ne suis pas un fricoteur, je vous assure... Il est sorti un beau jour, tout seul, et j'ai gardé l'usage de mon bras. Ça, c'est du sacré rabiot!

GINETTE, lui tendant la main.

Alors, serre fort!

LA FEMME, s'approchant.

Mademoiselle, j'ai une requête à propos de l'ouvroir. Voici une lettre de recommandation.

GINETTE

Tout à l'heure, tout à l'heure...

UN HOMME, *s'approchant.*

Ah! c'est vous, mademoiselle Dardel! Ah! ce que j'ai entendu parler de vous. Il paraît que vous en faites du bien et que vous vous dévouez pour les pauvres! Et que vous travaillez pour nous!

GINETTE, *riant.*

C'est une réputation bien surfaite. Je suis restée un an enfermée à la campagne et M. et Mlle Duard ont bien voulu, depuis, me faire entrer dans quelques bonnes œuvres. On ne travaillera jamais assez pour vous. On n'en fera jamais assez pour vous!

JULIE

Tenez, voulez-vous prendre un verre de sirop de groseilles, mes braves?

LES HOMMES

Vous êtes trop aimable! Il ne faut pas vous déranger pour nous!

DUARD

Mais si, mais si... j'y tiens... en camarades!

GINETTE

Oh! mais mon petit 122! il ne boira jamais du sirop de groseilles! Il lui faut une canette. Une canette, Julie!

UN HOMME

Attendez... Je connais la maison, moi, comme ancien garçon de bureau. Je vais aller la chercher, la canette.

DUARD

Apportez-en plusieurs de la cave.

(*Il sort.*)

LES HOMMES

A votre santé!

DUARD

A la Paix éternelle!

UN HOMME

Vive la France!

(A ce moment, la porte s'ouvre. Entrent quatre grands blessés.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, QUATRE GRANDS BLESSÉS.

DUARD

Entrez, entrez... Vous n'êtes pas de trop, vous autres. Je vous approuve d'avoir voulu me serrer la main en particulier. Voilà cinq de nos plus grands héros : Vacher, Bertandier, Villard et... comment, déjà? Aidez-moi... Tardieu, c'est ça! Ah! de rudes héros! Ceux-là!... légendaires!

L'UN D'EUX

Oh! des héros! on nous appelait comme ça autrefois! Mais maintenant, c'est des gros mots! Quoi, nous sommes redevenus comme tout le monde... des petzouilles, quoi!

GINETTE

Hein! Vous ne dites pas ça sérieusement, je pense! Vous restez, mes amis, nos grands héros, nos vaillants protecteurs!

L'HOMME

La guerre! Chut! Il ne faut plus jamais parler

de ça!... Jamais! J'ai tout oublié!... Nous faisons tous semblant d'avoir oublié.

L'AUTRE

Un jour comme aujourd'hui, on peut en reparler tout de même! Je suis content parce que je suis assuré que mes enfants n'iront pas se faire casser la figure.

UN AUTRE

Oh! Tribunal arbitral!... Tribunal de garanties!... Tu as confiance?

UN AUTRE

Oui, t'as tort! Je sens que c'est fini, par la force des choses. Je ne dis pas, dans peut-être cinquante ans... cent ans... on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais il y a eu vraiment trop de misères sur la terre... On en est saouls...

UN AUTRE

Bah! maintenant, il y a de la rigolade et je suis en train de nous saouler avec le sirop de groseilles de la sous-préfecture!

UN AUTRE

Ne t'en fais pas, vieux, il est question de rétablir l'absinthe...

DUARD, *aux délégués avec lesquels il causait.*

Eh bien! tenez, passez dans le bureau du secrétaire, à côté; je vais vous montrer les propositions que j'envoie au préfet pour fixer le chiffre des dommages de notre commune. Et vous verrez que j'ai tenu compte de vos observations.

UN HOMME

Ah ça! pour les indemnités, ce n'est pas de refus.

(Les hommes sortent avec M. Duard. Restent les grands blessés Ginette, Julie et le blessé 122.)

SCÈNE V

GINETTE, JULIE, LES GRAND BLESSÉS, LE BLESSÉ 122, puis UNE FEMME.

UN HOMME

Alors, avant de vous occuper de bonnes œuvres, vous étiez infirmière à La Flèche?

GINETTE

Je l'ai été pendant une année et demie.

LE BLESSÉ 122

Ah! vous pouvez dire que vous avez trimé, mademoiselle!

GINETTE

Bah! j'ai été comme toutes les femmes!... Votre humble servante!

UN BLESSÉ

Oui!... autrefois!... Ah! comme vous avez été bonnes, et douces!... Maintenant, où êtes-vous toutes, nom de Dieu!... Mes marraines m'ont lâché! Ah! j'en avais, j'en avais des marraines!

UN AUTRE

Comme tout le monde, tiens!

UN AUTRE

Il n'y avait qu'à se baisser pour en avoir à cette époque-là... Et des brunes, et des blondes... et des grasses et des maigres! Moi, j'en avais quatorze!... Où c'qu'elles sont à c't'heure?

UN AUTRE

Moi, je suis plus malin, j'ai conservé des relations avec aucune. Ça me permet de repenser à toutes avec

plaisir. Comme ça je ne me fais pas rembarrer. Je les revois toutes en fumant ma bouffarde. Ça me fait encore du bon temps!

L'AUTRE

Tout ce que nous disions était d'une importance pour elles à ce moment-là! On débagoulait des idioties: elles s'esclaffaient. Elles disaient : il est épatant, où as-tu trouvé ça? Maintenant, c'est comme avant, nous sommes des petzouilles, que je vous dis!...

UN AUTRE

La mienne me renvoie mes lettres en corrigeant les fautes d'orthographe maintenant... Bah! faut bien dire qu'elles ne peuvent pas penser à nous jusqu'à la fin des fins! quoi?... Tout passe, malheur et bonheur!... On ne se souvient plus de nous, je vous dis!... Il n'y a rien eu, il n'y a jamais rien eu!... Il faut que ce soit comme ça!..

(Une femme est entrée depuis un instant; elle écoute.)

LA FEMME

Il y a toujours nous, vos femmes!...

UN HOMME

Tiens! t'es donc jalouse, la mère Thibault! La mère rogue toujours!

JULIE, qui était restée au bureau, en train de classer, sans rien dire.

Qu'est-ce que vous voulez? Vous cherchez M. le sous-préfet?

LA FEMME

Mande pardon... je n'ai trouvé personne en bas; je suis venue apporter dix francs pour la souscription du monument aux morts. C'est mes économies.

JULIE

Donnez-les, je vais vous inscrire.

LA FEMME

Je vous connais, Villard, allez!... Les femmes du peuple ont valu les autres... même sans rien faire que de labourer les champs.

UN HOMME

Bien sûr! mais c'était votre ouvrage d'habitude!... Vous n'avez pas de mérite!

JULIE, levant le nez de ses papiers, et haussant les épaules.

Je vous trouve injuste. Pourquoi réclamer la priorité pour les unes ou pour les autres. Le rôle des femmes a été dur, amer, sur toute la face du monde. Il a été également bien tenu. Vous ne pouvez pas leur en vouloir, mes amis, de reprendre maintenant leur rôle d'épouses, de mères de famille après la guerre!...

UN AUTRE, sentencieux.

Ça, la société pourra leur être reconnaissante éternellement.

LA FEMME

Oui. Elles ont fait leur devoir, elles ont été admirables: c'est vrai! Mais je suis jalouse, tout de même... dans le passé!... Elles n'en ont pas moins appuyé mon homme contre leur poitrine pendant qu'il râlait... Oh! je ne suis pas jalouse dans un mauvais sens, non... Mais elles l'ont pansé, habillé, nettoyé... Elles l'ont fait manger comme un pauvre gosse!... J'aurais voulu être là... Il s'est promené convalescent pendant des mois au bras d'une autre... Ils se sont dit des choses dans la souffrance que nous nous sommes jamais dites peut-être... et que j'aurais voulu entendre, moi! On devrait être là à l'heure de la douleur... à l'heure où son homme souffre... Je sais bien qu'elles l'ont fait avec courage, mais je ne peux m'empêcher de détester celle qui l'a soigné, même encouragé, aidé, pendant

deux mois en Orient, la remplaçante, dont il garde encore la photographie cachée... Et si elle était là devant moi, je lui dirais : « Entre femmes, on ne se remercie pas!... Bonsoir! On reprend chacun son chemin... La chair, t'as aidé à la faire repousser sur les os... Maintenant, faut que j'achève toute la guérison,... et c'est ce que je vais tâcher de faire, sans Croix-Rouge au front et au bras! »

JULIE

Ça passera... La douleur vous a aigrie... Il faut que toutes les femmes s'embrassent dans la même émotion, les femmes du peuple comme celles de l'aristocratie! Y aura-t-il toujours la haine des races?

UN SOLDAT

Mère Thibault, vous me dégoûtez!... Si je suis encore là, c'est à vos remplaçantes que je le dois. Allez, verse tes dix francs, et va-t-en!

LE SOLDAT DE GINETTE

Oui, elle nous dégoûte... A la porte!... Tu parles trop.

LA FEMME

Pendant trois ans que j'ai trimé dans les champs en pleurant, j'ai pas dit un mot à qui que ce soit!

LE BLESSÉ 122, *désignant Ginette qui écoutait sans rien dire.*

Tenez, en voilà une qui n'a que du bien sur la conscience!... En voilà une pour qui, hommes et femmes, ne doivent avoir que de la reconnaissance. Maintenant, mademoiselle, que la guerre est finie, il me semble que chaque fois que je vous rencontrerai, je vous devrai le salut militaire, comme à un supérieur!

(La femme, à pas traînants, l'épaule haute, l'œil sournois, s'en va, pendant que les hommes lui lancent des quolibets.)

UN HOMME, jetant sa casquette en l'air.

Vive les petites femmes de France!... Ohé!...

GINETTE

Mais, j'étais comme les autres... ni plus, ni moins... Il y en a eu de tellement mieux que moi... il y en a eu de sublimes... voilà ce que cette pauvre femme bornée a peine à croire!

LE SOLDAT

A votre santé!... Oui, à toutes, à toutes! et du fond du cœur! bon Dieu!

GINETTE, prenant un verre.

Oui, à la vôtre, à tous... Si vous saviez la joie que je ressens à retrouver vos yeux, vos éclats de voix, votre rire! Il me semble tout à coup que je suis encore parmi vous... Ça me fouette comme l'air du large ou de la montagne! On respire... Je suis comme le vieux cheval de bataille qui entend un peu le clairon. A la France, mes amis, à la France! Tant qu'il y en a, et tant qu'il en tient dans vos grands yeux et dans vos grosses pattes!...

(On trinque joyeusement, dans la fraternité complète de l'homme et de la femme.)

UN BLESSÉ s'approche d'elle.

Pst... Mademoiselle... Vous dites que le cheval de bataille a besoin de réentendre le clairon... Eh bien, si des fois vous vous promenez le soir, après dîner, derrière la ville, près les petits bois sur la route en sortant de l'esplanade, écoutez bien, il y a un pépère, par là, qui, lui aussi, a besoin de se rappeler le bon temps... Alors, des fois, il tire de temps en temps quelques coups de gueuloir de cet instrument-là... dont il n'a jamais pu se séparer tout à fait.

UN BLESSÉ, riant.

C'est un ancien clairon du 121e. Il se ballade avec le clairon... et dans un étui!... comme un musicien au cachet!...

LE CLAIRON

Aujourd'hui, parbleu, il a fallu que je l'amène à la fête avec moi... Mais le soir... oh! le soir... pour moi tout seul... dans la campagne, comme les gamins de 15 ans! Seulement eux, ça ne leur rappelle rien... Oh! je ne joue pas la charge, non, ça, c'est trop grave... mais les petites sonneries habituelles... du dépôt, la diane, ça suffit, on revit tout ça, même dans le clairon, avec des paroles toutes seules, si bêtes qu'elles soient, ça fait de l'effet.

UN HOMME, chantonnant.

Il se lave, ça lui semble bien égal
Dedans le verre où va boire son cheval!

GINETTE

Et avec le clairon? Pourquoi pas!... Tiens... Trois notes. Pour eux... sur le balcon... Vas-y... Ils te le demandent. Bouche le clairon avec ton poing.

UN HOMME

Pour rigoler, quoi!...

(Dans l'embrasure de la fenêtre, ouverte, l'homme entonne en sourdine la sonnerie qui rend un son faible, nasillard, presque sarcastique et qui a la tristesse banale des sonneries qu'on entend dans les banlieues, au coucher du soleil.)

UN HOMME, qui se souvient, tout de même, avec un geste vague et crispé.

Bon Dieu!... Bon Dieu!... Tout ça!

UN HOMME, triste.

Pour rigoler.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DUARD, GINETTE, JULIE.

DUARD, *entrant.*

Ah! c'est ici qu'on fait ce boucan! Il n'y a pas de mal, mes amis!

LES HOMMES

Excusez-nous, monsieur le sous-préfet, on faisait joujou...

DUARD

Bien, bien! tout à la joie! Seulement, maintenant, je vous demande pardon. J'ai beaucoup de choses à mettre en ordre. Au revoir tout le monde, hein? Je suis enchanté d'avoir eu l'occasion de vous dire à tous mon émotion, de vous avoir exprimé une sollicitude sur laquelle vous pouvez compter inébranlablement.

UN HOMME

C'est du travail, qu'il va falloir, maintenant!

DUARD

Ce n'est pas ça qui manque! On vous en donnera, allez... à chacun selon la mesure de vos forces.

UN HOMME

Et un peu de bonheur avec, pour un chacun qu'a tant trimé!

UN AUTRE, *ponctuant.*

C'est égal, pour une belle journée, c'est une belle journée!

LE BLESSÉ

Au revoir, mademoiselle. Si vous voulez bien que le petit 122 vous la serre de la patte blessée... la gauche!

GINETTE

Tiens, parbleu! Oh! mais bigre! vous serrez fort! On voit bien qu'il n'y a plus de shrapnell, là-dedans.

L'HOMME, avec crânerie.

Il n'y en a plus, mais s'il le faut, il y en aura encore!

GINETTE

Ça, c'est une brave parole! Bonsoir, petit. Bonsoir, le clairon!...

LE CLAIRON

Et vous savez, mademoiselle, si je passe jamais sous vos fenêtres avec ça... (Il fait le geste de porter le clairon à sa bouche.) vous saurez que c'est moi.

(Le sous-préfet les congédie. Restent seuls M. Duard, sa sœur et Ginette.)

DUARD

Allons, allons, tout ça se reforme! Quelle vitalité admirable chez ces braves! Encore quelques années de souffrance, d'endolorissement, il n'y paraîtra plus!... Ce qui me chiffonne, c'est quand je veux leur dire des paroles émues, sincères, je ne trouve que des mots glacés, administratifs!... Comme c'est difficile, les termes laudatifs! Enfin, heureusement, il y a les actes, les actes!...

GINETTE

Ah! oui, on va s'en donner à cœur joie. Puisque j'ai pris la décision des fonctions officielles, moi aussi, je jure bien que je ne veux pas perdre mon temps! Pas un jour de plus; j'ai soif de sortir de mon inaction. Elle me pesait comme un crime.

DUARD

Eh bien! dès demain, vous serez à votre bureau. L'heure de votre installation dans vos nouvelles fonctions est fixée.

GINETTE

Et avec tout ça, je n'ai pas ouvert ma malle. Il serait peut-être temps que je mette de l'ordre là-haut.

JULIE

Vous n'êtes pas mécontente de votre chambre?

GINETTE

Ma foi, je ne l'ai pas bien regardée: ç'a encore si peu d'importance pour moi! Croiriez-vous, Julie, pendant tout le temps que j'ai habité la campagne avec vous, je ne m'étais même pas aperçue qu'il y avait une porte dans l'alcôve de ma chambre donnant sur le grenier. Mais maintenant, (Elle rit.) je deviens tout de même plus exigeante; je vieillis, car en y réfléchissant, je me suis aperçue que le volet de la fenêtre de droite est absent, et dam! ça troublerait le sommeil... Décidément oui, je dois vieillir pour avoir de telles préoccupations.

DUARD

Je vais faire venir l'architecte de la sous-préfecture?

JULIE

En attendant, je vais attraper la femme de chambre. Ce sera probablement plus expéditif!

GINETTE

Et c'est encore bien plus simple que ça. Je peux très bien l'arranger moi-même. Venez m'aider. Avec un marteau et quelques clous... Venez.

(M. Duard et Ginette sortent ensemble.)

SCÈNE VII

JULIE, seule, puis MADAME DE SAINT-ARROMAN

JULIE, seule à la table.

Voyons! le courrier du jour n'est pas ouvert! Et le secrétaire qui n'est pas là!... (Elle prend l'ouvre-lettre. La porte d'entrée s'ouvre brusquement.) Qui est-ce qui se permet d'entrer sans frapper?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous demande pardon, je cherchais M. Duard.

JULIE

Il n'est pas là.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Il ne reçoit pas? Mme de Saint-Arroman... je me présente.

JULIE

Ah! bien! Madame...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais voulu voir M. Duard, relativement à un protégé que je lui ai recommandé par lettre.

JULIE

Je ferai la commission, madame. Je suis sa sœur.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais été enchantée de voir M. le sous-préfet lui-même; je ne sais pas si vous me remettez, mademoiselle, je suis, moi, la cousine de M. Bellanger.

JULIE

Je ne l'ignorais pas.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais été aussi très heureuse de féliciter M. le sous-préfet en même temps.

JULIE

De quoi?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais mon dieu, je crois... qu'on peut en parler, puisque la nouvelle est publique... Nous allons avoir une bien charmante sous-préfète, aussi charmante qu'inattendue.

JULIE

Ce qui est bien plus inattendu encore, madame, c'est la confirmation d'une nouvelle sur laquelle je suis, quoiqu'étant parente proche de M. Duard, aussi mal renseignée que possible. Vivant retirée à la campagne jusqu'à ce jour, je n'étais pas au courant des cancans de La Flèche.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Ah! faudrait-il donc mettre sur le compte de cancans, cette nouvelle qui vient de faire le tour de notre ville? S'il faut démentir ce bruit, je suis à votre entière disposition.

JULIE

Nous n'avons besoin de personne pour ce genre de commissions!

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Vous avez tort de prendre en mauvaise part l'expression de ma sympathie qui n'avait rien d'ironique. Depuis près de deux ans que l'amie de ma cousine, Madame Bellanger, vivait avec vous à la campagne, tout le monde avait plus ou moins pensé à cette éventualité...

JULIE

Vous devancez son heure, en tout cas. Mademoiselle

Dardel a été atrocement éprouvée par la vie. Quand nous l'avons vue désemparée, abandonnée de tous, notre premier mouvement a été de nous porter à son secours. Sur ce point, vous êtes parfaitement renseignée. Elle a vécu à la campagne, se confinant dans une solitude des plus dignes. Mais là, où vous vous trompez singulièrement, c'est quand vous ajoutez qu'elle a vécu dans notre intimité à tous deux, mon frère et moi. C'est moi seule, à cause de ma santé, qui habite la ferme Saint-Jean où elle a vécu jusqu'à ce jour. Mon frère était trop occupé à La Flèche pour faire autre chose que de venir me rendre visite le dimanche ou manger avec nous la soupe du soir de temps en temps. Cependant, s'il n'a pas vécu suffisamment à Saint-Jean pour partager notre intimité, il a fréquenté assez la maison pour apprendre que la cousine de Madame Bellanger est digne de tous les respects et même de toutes les admirations.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Cela est fort bien dit, et vous voyez que de là à l'élever à une distinction officielle, il n'y avait qu'un pas.

JULIE

Qui n'est pas franchi, madame.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GINETTE.

GINETTE

Julie, avez-vous les clefs de la chambre... celle à côté de la mienne?

(Elle aperçoit Mme de Saint-Arroman.)

MADAME DE SAINT-ARROMAN, se levant, froidement.

Mademoiselle!

GINETTE

Madame!

JULIE, vivement.

Oui, voilà.

(Elle sort le trousseau de sa poche. Ginette ressort.)

SCÈNE IX

MADAME DE SAINT-ARROMAN, JULIE.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

On ne m'avait pas menti, en tout cas, en m'assurant qu'elle était arrivée depuis hier pour s'installer à la sous-préfecture.

JULIE

Mademoiselle Dardel est désormais secrétaire de deux œuvres importantes dont elle a assumé la responsabilité. Son activité ne lui permet plus de vivre dans la retraite, comme par le passé.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous en prie, ne vous donnez pas tant de mal pour définir une situation qui ne me regarde nullement. Veuillez transmettre la lettre que voici à M. le sous-préfet. Tous mes remerciements d'avance pour ce qu'il voudra bien faire au sujet de mon petit protégé. Madame Bellanger aussi lui en aura infiniment de reconnaissance. Elle a gardé le plus charmant souvenir de M. le sous-préfet. Au revoir, et pardon de vous avoir dérangée.

JULIE

Adieu, madame, adieu.

(Mme de Saint-Arroman sort.)

SCÈNE X

DUARD, JULIE, puis GINETTE.

DUARD, revenant.

Hein? Quoi? Ginette vient de me dire... la Saint-Arroman... Elle est partie?

JULIE

Tu vois? La porte en tremble encore... Elle a la main si lourde.

DUARD

Dommage, je regrette de ne pas être arrivé à temps, je n'aurais pas été fâché de la voir. Elle m'avait écrit, je ne lui avais même pas répondu.

JULIE

Tu devines pourquoi elle était accourue. Ah! ça n'a pas été long. A peine dans la ville le bruit s'est-il répandu que Ginette s'installait à la sous-préfecture, que celle-là est accourue t'apporter ses félicitations... préalablement roulées dans le venin public.

DUARD

Alors, ce sera donc toujours la même chose? Alors, la guerre, des années sanglantes, des années de douleur atroces, rien n'a pu modifier la vieille petite âme provinciale et potinière? Non, ce serait trop désolant à penser. Je ne veux pas le croire, Julie!... Il faut avoir foi dans le renouveau de la France, du haut en bas de l'échelle sociale.

JULIE

L'âme humaine change-t-elle jamais?... La haine s'est fortifiée même assez confortablement, pendant que le sang des bons coulait!

DUARD

Eh bien! il faut lui faire la guerre!... Il faut la forcer à renoncer, à demander grâce!... Ah! tu vas encore me trouver bien jeune, ma pauvre sœur! Mais je suis outré, outré, surtout de ce que j'appréhende personnellement... Est-ce qu'il n'y a pas des unions dont la beauté, dont la franchise doivent s'imposer, après des tragédies comme celles que nous venons de traverser?... Alors, l'amour, ça fait jaser encore ces vieilles pimbêches et murmurer les brodeuses de pantoufles de jadis?...

JULIE

L'esprit du mal ne s'éteint pas avec le sang des bons, te dis-je...

DUARD

Je ne veux pas le croire, je veux croire à plus de santé morale de la race, même chez ceux qui n'ont pas su se faire une âme nouvelle avec la guerre! Il ne devrait plus y avoir qu'une seule préoccupation chez nous, dans le pays : recréer la famille détruite, se précipiter dans le mariage comme dans un devoir... Un mariage, quelle chose sacrée, émouvante, maintenant! Comment oser en sourire! Ah! sapristi, pendant la guerre, l'avons-nous assez annoncé pourtant que ce règne de la vérité arriverait! Union sacrée des classes, des partis, des... (Il s'interrompt.) Taisons-nous, voilà Ginette. Laisse-moi lui parler, je ne l'ai pas vue seule depuis son arrivée.

(Ginette entre.)

JULIE

Eh bien! avez-vous arrangé le volet, ou prenez-vous a chambre d'à-côté?

GINETTE

Ma foi! j'ai pris la chambre bleue qui me convient fort bien. On y transporte ma malle en ce moment.

JULIE

Je veux aller constater moi-même si tout est en ordre... et vous faire monter une lampe de table plus commode que celle que vous avez.

(Elle sort.)

SCÈNE XI

GINETTE, DUARD, puis UN GARÇON DE BUREAU

GINETTE

Vous me croirez si vous voulez, mais ça m'a été absolument indifférent de voir le visage de Madame de Saint-Arroman!

DUARD

Ses paroles vous eussent produit probablement le même effet.

GINETTE

Qu'on dise ce qu'on voudra! Je n'en ai pas le moindre souci et ce n'est pas ça qui m'empêchera de me mettre au travail.

DUARD

Vous avez l'air content, heureux, Ginette. Vous ne savez pas la satisfaction que j'en puis éprouver. Moi aussi, je ressens une si grande joie de vous voir pénétrer ici comme chez vous. Tout le monde dans mon entourage vous regarde avec sympathie... vous le sentez, n'est-ce pas?

GINETTE

Ma foi, oui. Je suis ravie de prendre la direction de mon service. Ah! pouvoir faire enfin quelque chose! Il me semble que les portes se rouvrent... Voyez-vous, tant que l'on sentait que l'humanité souffrait encore de toutes parts, on pouvait prolonger sa maussaderie,

sa songerie au coin du feu, mais dans la joie universelle, ne pas pouvoir s'y précipiter... ah! ce serait dur! (Elle s'interrompt.) J'ai peut-être tort de vous dire ces choses; je manque d'à-propos; mon point de vue est très égoïste sans doute, mais vous me connaissez assez pour savoir qu'il ne faut pas attendre de moi des phrases qui ne soient pas brutalement dites.

DUARD

Pourquoi vous accusez-vous de n'avoir pas toutes les délicatesses? Vous les avez toutes, et par-dessus le marché vous avez cette qualité si française, si indispensable, le bon sens. Je me rappelle votre délicieux éclat de rire spontané, bon enfant, lorsque vous vous êtes décidée à sortir de cette retraite, à accepter ce que je vous offrais dans mon faible pouvoir. Autant vous avez mis de pudeur, de discrétion dans vos réticences, autant, quand la décision a été carrément prise d'accepter et de partager une vie de besogne, avec quelques chances de bonheur personnel, vous l'avez fait de belle et joyeuse humeur... comme un chien... vous permettez encore? ...un chien qui aurait été longtemps, longtemps malade et qui, tout à coup, revient à la vie avec un petit jappement de plaisir.

GINETTE

Cette comparaison n'est pas non plus pour me déplaire! Merci; j'aime bien avoir l'air d'un toutou, et je vous sais gré, dans l'expression de votre tendresse, de n'avoir employé jamais aucune comparaison romanesque... Je suis ce que je suis, pas grand'chose, mais j'ai l'intention de l'être en toute franchise et en toute affection, Jacques.

(Elle lui tend la main.)

DUARD, parlant avec chaleur, même avec exaltation.

Vous m'avez appris à n'être ni un sentimental, ni

un romanesque; vous m'avez appris à dépouiller en moi-même tout ce que j'avais d'éducation factice. C'est vous qui avez suscité en moi ces sentiments nouveaux,... qui...

GINETTE, surprise et l'arrêtant net d'un geste.

Pas ça!

DUARD

Je vous ai déplu?

GINETTE

Non, mais ce n'est pas cela qu'il faut dire. Ça, voyez-vous, c'est une musique que j'ai déjà entendue. (Songeuse, elle a l'air de se parler à elle-même.) A force de l'entendre, elle m'inquièterait terriblement. Elle m'agace. Je ne voudrais pas qu'elle m'éclairât sur moi-même. Ai-je donc tant que cela le pouvoir de susciter et de transformer à mesure que je vais sur la terre?

DUARD

Je sais à quoi vous faites allusion, à quel drame de famille et dont je ne suis nullement jaloux. Oui, en effet, vous avez ce pouvoir, Ginette, un pouvoir magique, mystérieux...

GINETTE l'interrompt.

Si c'était vrai, ce que vous dites là, ce serait terrible. (Presque avec colère.) Mais cela n'est pas! Non, cela n'est pas! J'en ai assez... Je veux agir, vivre, sans que ma personnalité soit en cause. Comprenez-vous, je veux être une femme quelconque qui n'a aucun pouvoir magique, mystérieux, dépourvue de toute influence occulte ou pas... Je ne veux plus entendre ces phrases, mon ami... Il n'y a plus rien de miraculeux sur la terre. L'heure magique est passée... Soyons des réalistes dans toute l'acception du terme... Vous parliez de certain éclat de rire qui m'a prise un jour après

bien des méditations graves, bien des hésitations... Eh bien! ce qui m'a fait un jour éclater de rire et m'a décidée tout à fait, mieux que tous les arguments, que vous me présentiez avec éloquence, c'est quand j'ai eu prononcé à voix haute, un jour, dans ma chambre, en m'y promenant de long en large, ce simple mot : sous-préfète!... (Elle sourit.) Je vous demande pardon, je vous offense... je le sens...

DUARD

Du tout!... Mais expliquez mieux.

GINETTE, répétant le mot cette fois sans sourire.

Sous-préfète! Ce mot bourgeois, calme, appliqué à moi-même, à moi! ce mot dont j'ai tant ri autrefois, que je trouvais presque ridicule, employé à mon propos, cela m'a paru tout un programme... une nouvelle vocation... J'en ai savouré tout le bourgeoisisme, justement, tout le manque de mystère, de pouvoir occulte... Mon chemin de Damas... à rebours!... Sous-préfète! ça m'a rassurée sur moi-même et ç'a emporté toutes les hésitations! (Il la regarde, étonné, un peu inquiet; elle lui prend énergiquement les mains.) Mon ami, mon grand camarade, je veux vous le dire gravement, comptez sur moi... Oui, nous allons faire de belle besogne. Maintenant que la terre et l'humanité vont panser leurs blessures... ah! dans notre coin, comme deux braves associés, nous allons nous y mettre modestement, doucement...

DUARD

Pour la vie, Ginette! Et c'est encore un grand mot!...

(Il lui baise la main qu'il tenait dans les siennes.)

GINETTE

Alors, ce sera mon quartier général, ici? Ah! que

j'ai hâte; que j'ai hâte!... Remuer des papiers, salir le papier blanc, me créer tout un attirail... Hein? Mes plaisanteries d'autrefois sur l'administration. Ça y est!... A mon tour!

(Entre un garçon de bureau après avoir frappé.)

LE GARÇON DE BUREAU

Il y a là deux personnes qui demandent à voir, l'une M. le sous-préfet, l'autre Mlle Dardel. C'est pour un nom, paraît-il, qui a été mal gravé dans la plaque commémorative et puis... l'autre dame vient faire un don, je crois, pour l'orphelinat.

GINETTE

Pour l'orphelinat? Ce n'est pas ici!... Mais faites entrer tout de même. (A M. Duard.) J'inaugure!...

(Le garçon de bureau est ressorti.)

DUARD

Eh bien! mais voilà, en effet, je crois, une excellente occasion de commencer, comme vous dites... puisqu'on vous demande personnellement. Tenez, installez-vous à votre table...

GINETTE, riant.

Dans votre fauteuil?... Ça m'amuse! Il est important!...

DUARD

Je vous laisse. (Il se retourne à la porte souriant.) Je suis bien heureux, Ginette! Il y avait tant d'années qu'on ne pouvait plus employer cette phrase-là!... Maintenant, il est permis à toutes les lèvres de la prononcer. (Au garçon de bureau qui rouvre la porte.) Faites entrer ces personnes.

(M. Duard sort.)

SCÈNE XII

GINETTE, DEUX DAMES.

Entrent deux dames. Une femme d'aspect bourgeois, peu fortuné. Une autre, tout en noir, son voile de crêpe rejeté sur toute la figure, et descendant jusqu'au bas de la jupe, est impressionnante.

GINETTE, s'asseyant au bureau.

Asseyez-vous, mesdames, je suis à vous.

(La femme en deuil fait signe à l'autre de la main qu'elle n'est pas pressée.)

LA DAME

J'en ai pour une seconde, d'ailleurs, madame ne me gêne pas du tout. Voilà, je viens pour l'inscription du nom de mon mari. Il n'a pas la place qu'il mérite. Si on inscrit les noms sur le monument, j'ai le droit que...

GINETTE

Mais, madame, on observe l'ordre alphabétique. Comment s'appelait votre mari?

(Elle prend la plume, et elle parle d'un ton très fonctionnaire.)

LA DAME

Thénard... C'est injuste, l'ordre alphabétique!... Mon mari est mort héroïquement, la croix de guerre, la médaille, trois citations! Il a droit plus que les autres à...

GINETTE

Madame, nous n'avons pas de distinctions à faire parmi les soldats tombés au champ d'honneur. Le premier nom par ordre alphabétique est celui d'un humble soldat, Joseph Arnaud, le second, Pierre Bellanger, le

troisième, Boutroux, etc... Tous sont également réunis dans la gloire. D'ailleurs...

(Elle a prononcé tous ces noms d'un égal accent, froid comme un appel. Mais ayant levé la tête, elle considère tout en parlant la femme au voile de crêpe à la dérobée.)

LA DAME

Promettez-moi d'insister auprès de M. le sous-préfet. Je ne suis pas seule à penser ainsi...

GINETTE, troublée.

Quoi? oui, oui... C'est entendu... Je présenterai la requête... Partez maintenant... Je suis pressée... Allez!...

(La quémandeuse s'en va. La porte refermée, grand silence tragique, haletant, puis la femme se lève. Elle s'avance, fait quelques pas, ainsi drapée, puis elle rejette le voile de crêpe en arrière, et son visage ravagé, aux yeux brillants, apparaît à Ginette, qui demeure immobile, figée devant la table.)

SCÈNE XIII

CÉCILE, GINETTE.

CÉCILE

Vous ne m'attendiez pas? Vous ne vous disiez pas qu'un jour, même lointain, même après des années et des années, je reviendrais?... Qu'à un tournant de la vie, vous me trouveriez tout à coup devant vous? oh! pas par hasard!... au contraire, un jour à mon choix... ce jour fatal, inévitable qui devait venir et que cependant je n'attendais pas sitôt... Je veillais de loin... prête à surgir devant vous si par malheur vous vous échappiez de la ligne stricte et du devoir que vous avez à accomplir!

GINETTE

Que venez-vous réclamer de moi?

CÉCILE

Je ne suis pas la loi, mais je serai rigoureuse comme elle. Je viens vous rappeler à l'obéissance d'un contrat que les hommes ne connaissent pas, mais que mon mari a signé de son sang. C'était une dette sacrée que vous avez acceptée avec des cris de triomphe, et de cœur léger! Et si vous vous égariez jamais, je m'étais bien juré de vous faire respecter tout l'honneur du titre que vous portez!

GINETTE

Quel titre?

CÉCILE

Elle le demande! Lequel! Celui de veuve!... C'est vous qui êtes la veuve. Ce n'est pas moi. Moi, hélas, j'ai porté le voile, les insignes apparents, tout le monde s'est incliné, tout le monde m'a plainte. Personne ne pouvait savoir que la femme légitime était destituée par un écrit qui vaut tous les testaments du monde. Personne ne pouvait savoir qu'un soir terrible, nous avions toutes deux échangé ce titre et ce contrat! Pierre avait tenu à faire de vous sa veuve; il vous avait remis le soin de sa mémoire... toute sa pensée intime... Il s'était lié à vous par delà la mort; et tandis que sous l'outrage je pleurais mes larmes, vous êtes partie, en brandissant cette nouvelle dignité comme un trophée, comme une victoire! Ah! ce titre, vous l'avez réclamé avec des cris de triomphe. Je vous entends encore: «mon héros!». On aurait dit que vous l'emportiez tout entier, et que vous alliez vous réfugier en lui! (*Elle s'assied dans une détente momentanée du corps.*) Eh bien! chose étrange dans ma solitude, après les

phases habituelles de la révolte et de la douleur, je me suis faite à ce partage posthume. A quoi ne se fait-on pas?... D'ailleurs, on ne peut pas partager l'amour vivant... non, ça, c'est impossible, mais on est bien moins exclusif pour un amour défunt! J'avoue que, par moments, j'ai même été allégée à la pensée que vous doubliez mes larmes, oui... oui... qu'il y avait quelque part un double de moi qui ressentait ce que je ressentais d'irréparable, presque à la même heure... Plus je me figurais grande votre peine, moins j'avais de mal à vous accorder ce titre secret et partagé! (Farouchement.) Avez-vous bien souffert, au moins? Puis-je en être bien sûre? Avez-vous eu part égale?

GINETTE

Peut-être moins que vous l'avez imaginé, tant j'étais fière de celui qui n'était plus!... Ah! oui, si fière de l'avoir aimé. J'ai cru l'honorer mieux en bannissant les larmes... Mais la suprême fierté, c'est vous qui l'avez eue! Sa mort a rejailli sur vous de toute sa grandeur! Ne vous abusez pas, Cécile; c'est bien vous qui portez le titre de veuve; ou si vous n'en êtes pas certaine, alors, c'est que vous ne vous êtes pas encore résolue à comprendre cette vérité, que Pierre ne m'a pas fait le don de sa vie... C'est à la Patrie seule qu'il l'a fait...

CÉCILE, elle se lève.

Naturellement! la guerre finie, la victoire gagnée, le débiteur, où est-il? C'est la patrie?... Trop commode! Vous, vous n'étiez qu'une voix, n'est-ce pas, l'enrôleur de passage, sans aucun mandat et une fois l'homme anéanti, le drame terminé, vous ne vous souciez plus de rien? Vous vous détachez de la suite des choses et des devoirs que vous avez contractés!... oui, des devoirs, car, ayant voulu sa mort, c'est par delà le tombeau que vous vous êtes unie à lui. Ah! il y a

tout de même une catégorie d'êtres avec qui ce n'en est pas fini! ce sont les appeleurs, ceux qui, sans rien risquer, les pieds au chaud, leur ont crié : « En avant!... Ah! nos beaux, nos grands héros!... Sont-ils beaux, regardez-les! Ils ne se plaignent même pas!... Défendez-nous bien!... Nous, nous restons à vous admirer!... Allez donc, braves héros!... » Les appeleurs, les vendeurs de beauté qui criaient : « Venez tous... voici le grand rendez-vous de la mort! » Eh bien! maintenant, ceux-là ne sont pas quittes envers ceux qui sont tombés à leur ordre!... D'autres oui, mais pas vous! Vous êtes enorgueillie d'avoir été l'inspiratrice; vous devez être et vous serez la lampe fidèle; vous partagerez avec moi la longue douleur de la fidélité, Ginette... Je le veux... ah! je le veux de toutes mes forces! Vous n'avez pas de liens légaux qui vous unissent à lui, mais moi, je vous impose tous les droits et tous les soucis de la veuve... Fidèle à lui, je vous veux! toute à son souvenir, rien qu'à son souvenir! Ah! comme j'y tiens! Vous me l'avez pris : maintenant vous lui appartiendrez comme moi je lui appartiens. Pas de voile blanc sur la tête, jamais! Pas de fleurs!... Ceci, ceci!

(Elle saisit un pan de son long voile noir et, de force, en couvre la tête blonde de Ginette. On dirait un funèbre coup de filet.)

GINETTE, se dégageant.

Oh! pourquoi la dérision de ce voile! Pourquoi venez-vous m'insulter, Cécile, en m'accusant d'un oubli qui n'est pas... Cette grande pensée épurée règne encore sur tous mes instants, je le jure.

CÉCILE

Des mots! Petite menteuse! Tu penses à lui tout le temps, n'est-ce pas! Alors, où est sa photographie? A ton poignet ou dans ton médaillon?... Pleures-tu le soir au fond de ta chambre comme au premier soir,

dis? Moi, je pleure toujours! Souffres-tu dans ton cœur, dans ta chair?

GINETTE

Non... pas ça!... Vous voulez me charger de plus de liens et de plus d'obligations que je n'en ai; pas la chair!... Je ne lui ai jamais appartenu. Comprendre sa pensée, prolonger l'affection pure, idéale, qu'il a daigné m'accorder, communier en lui, ah! cette fidélité-là, vous ne me l'apprendrez pas, Cécile!... Mais je n'ai eu ni l'honneur d'être sa femme, ni la lâcheté d'être sa maîtresse!

CÉCILE

Ajoutez donc le mot qui vous brûle les lèvres : « Et je ne l'aimais pas! »

GINETTE

Je l'adorais! J'ose le dire devant vous parce que je n'éprouvais pas cet amour auquel vous voulez me rabaisser. Je ne sais si je l'ai aimé autrefois, au sens ordinaire du mot, avant son départ pour le front... je n'en sais rien... Peut-être! Mais depuis ce moment-là, mon culte a grandi tous les jours... Maintenant, c'est un vaste souvenir triste, mais plus apaisé, plus fortifié, comme il l'aurait souhaité lui-même.

CÉCILE

C'est ça, c'est ça... la chapelle du souvenir! On lui rend de petites visites, qui n'exigent d'abnégation d'aucune sorte! Oh! un mort vraiment bien facile à honorer! Et pourtant, la fidélité de ce souvenir-là, c'était encore trop lourd à supporter pour vous! Il n'y a pas deux ans qu'il est mort; il n'y a pas six mois que la paix est signée, déjà, vous ne pensez plus qu'à vous refaire une vie, un bonheur intime, partagé. Comment donc, à vous qui avez détruit le foyer, il vous en

faut un, maintenant! Et qui choisissez-vous, vous, l'héroïne, l'enrôleuse de héros?... Justement un de ceux qui ont vécu à l'abri du danger, de la tourmente! Mais ça vous est bien égal d'être conséquente avec vous-même!... Celui-là, vous ne l'avez pas poussé à la guerre autrefois! Qu'est-ce que ça vous faisait qu'il y fût ou non! Vous n'en souffriez guère...

GINETTE

Parce que je ne l'aimais pas!

CÉCILE

Ah! le mot terrible, effrayant!... Il aurait passé pour sublime, autrefois!... Maintenant, de sang-froid, il donne le frisson!... Alors, celui que vous aimiez, celui qui a eu tout le courage et toute la beauté, c'en est fini de lui! Quelle part a été la sienne! Ah! je devrais triompher, car c'est une éclatante revanche que celle de vous découvrir maintenant si faible, si banale, si quelconque! Mais je ne peux pas; c'est plus fort que moi. J'ai envie de crier, comme s'il pouvait m'entendre: « Tu vois le peu qu'était cet amour-là... Et comme c'était bien moi la vérité! »

GINETTE

Votre accusation manque de contrôle... Je vivais cachée, confinée dans la retraite. Vous n'avez pas pu me juger.

CÉCILE

Oui, vous avez vécu cachée, c'est vrai, quoique avec un peu plus de courage ou moins d'humilité, vous n'eussiez pas eu besoin de vous réfugier dans l'amitié de ces gens-là. Vous viviez terrée chez la sœur, c'est vrai, mais rapidement, de cette intimité, vous passiez à un nouveau rôle... Vous avez toujours eu besoin d'actions publiques!... Nous avons appris

que vous vous occupiez de philanthropie, d'œuvres de soldats. Vous avez commencé à diriger des ouvroirs, des administrations de charité... Vous rentriez dans la vie publique par toutes les portes de la bienfaisance.

GINETTE

Chacun comprend la douleur et le devoir d'une manière différente. Chacun sa nature, Cécile! Ce n'est pas la mienne de pleurer ou de gémir. Oui, j'ai pu reprendre goût à vivre, à travailler simplement. C'est vrai, je suis bruyante, maladroite! Un trop-plein de santé, de convictions à dépenser!... Cela ne m'empêche pas de sentir très en profondeur. Seulement, voyez-vous, j'estime aussi qu'il ne faut pas se confiner en soi-même, se soumettre à ses sensations, mais au contraire, aller sainement son chemin droit devant soi.

CÉCILE

C'est plus commode! Eh bien! moi j'interviens, j'ordonne... Je ne vous supporte pas infidèle à sa mémoire... (Éclatant.) Ah! ça! mais comment avez-vous pu penser une seconde que je vous laisserais être heureuse dans la vie!

GINETTE

Ah! voilà le vrai mot lâché, le cri du cœur! Voilà le vrai mobile qui vous pousse!

CÉCILE

Celui-là aussi, je l'avoue! Alors, vous alliez, deux ans après, tranquillement vous marier, créer votre foyer à vous, ici, dans la même ville que moi, à deux pas de ma maison! Alors, nous allions nous rencontrer dans les rues, vous alliez triompher et prospérer, tandis que je m'éteindrais dans mon esseulement et ma tristesse! Vous seriez ici l'éternelle rivale triom-

phante officielle, l'étrangère venue s'installer chez lui, respirant l'air que vous lui avez enlevé... prenant possession d'une ville où vous êtes entrée par la porte de la charité. Je ne veux pas de ce mariage qui m'offense, qui me mortifie dans mes sentiments les plus secrets! Je ne veux pas, vous dis-je, que vous soyez heureuse, je ne tolérerai pas que vous soyez deux! J'emploierai les moyens qu'il faut; mais je vous forcerai bien à rester sienne, murée dans le passé, comme je le suis, moi!... Pierre, Pierre!... Elle veut déjà se défaire de ta présence, quand moi, je n'en suis jamais lasse!

GINETTE

Ah! cette voix, cette voix, comme elle me fait mal!

(Elle éclate tout à coup en sanglots.)

CÉCILE, se rapprochant.

Vous allez connaître, Ginette, les longues heures de la solitude dans le souvenir, les longs soirs où on pleure toute seule, comme si la vieillesse était déjà là. Ginette, puissiez-vous connaître les nuits sans sommeil! Tous les jours, tous les jours, vous vous redirez : « Comme il m'aimait, comme il m'aimait! » Tous les jours, vous rechercherez le bruit de sa voix...

(Elle parle doucement, maintenant, comme si elle voulait l'attirer à elle, par la séduction des larmes.)

GINETTE, la tête dans ses coudes.

Cécile, Cécile!

CÉCILE

Rappelez-vous comme il était bon, comme il était confiant, cet homme!... Comme il est allé docilement à la mort, sur un petit signe de vous! Rappelez-vous son brave sourire, cette façon loyale qu'il avait de parler, de rire, de croire...

GINETTE

Cécile! Cécile!

CÉCILE, penchée sur elle.

C'est le devoir, maintenant, Ginette! le long devoir de la fidélité. Et comme vous lui devez votre solitude et votre souffrance! Et que cette expiation-là est peu de chose, pour le prix dont il a payé son idéal! A nous deux maintenant! Jusqu'au bout, des veuves... toujours!... des veuves!

SCÈNE XIV

Les Mêmes, DUARD.

M. Duard entre brusquement. Elles se taisent et se séparent.

DUARD, à Ginette, après un grand silence.

Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser quelques instants avec Madame Bellanger. Elle est chez moi, et c'est à moi de la recevoir!

(Ginette sort lentement sans se retourner.)

SCÈNE XV

DUARD, CÉCILE.

DUARD

Des mots entrecoupés ne me seraient point parvenus à travers la porte, qu'à votre visage, j'aurais déjà compris ce que vous veniez faire ici. Que venez-vous ressusciter? A quel titre parlez-vous ainsi que vous le faites, dans ma maison?

CÉCILE

Dites-moi d'abord à quel titre vous me parlez vous-même?

DUARD

J'ai maintenant des droits sur Mademoiselle Dardel.

CÉCILE

Les miens sont plus anciens. J'ai un droit de priorité et des ordres à dicter.

DUARD

Quand le passé, sans tache, sans reproche, est chose révolue désormais, pourquoi venez-vous le réveiller? Il vous a fait souffrir, mais il se fond dans le grand drame universel. Le sacrifice et la mort de M. Bellanger appartiennent à l'histoire de son pays. Ils ne doivent pas avoir d'autre prolongement que le rayonnement de sa gloire et de son exemple.

CÉCILE

Mais il y a aussi des dettes, des obligations à remplir. Les morts en ont légué la charge à leurs héritiers. Et nous n'avons pas encore donné quittance! Cette femme ne sera pas la vôtre. Résignez-vous à cela. Je ne le veux pas, entendez-vous.

DUARD

Madame, il y a là, en bas, gravé dans le marbre, le nom sacré de votre mari. Je m'étonne que vous n'ayez pas réfléchi que ces héros ont fait plus encore que de sauver notre sol de l'invasion; ils ont donné leur sang pour que la France soit grande après eux, ils ont dicté par leur mort un devoir à tout le pays : ce devoir-là, ce n'est pas de les pleurer, c'est de fonder des foyers, de recréer la vie, la famille, les enfants, tout ce qui sera la France de demain. C'est vers l'avenir et non vers les fantômes que nous devons tous nous

bousculer! On doit lutter contre tout ce qui annihile la nécessité de vivre! Il n'est que temps! Et c'est à cette heure de devoir, d'espérance mutuelle, que vous venez, vous, madame, la femme du soldat tombé, demander à une autre femme de renoncer à son rôle d'épouse, de faillir à sa simple tâche de Française? Allons donc, ce ne sera pas!...

CÉCILE

Prenez-en votre parti, les cloches de la ville ne sonneront pas ces noces-là!

DUARD

Votre intervention est abusive, madame... Le passé n'existe plus!

CÉCILE

Vraiment?... Le passé est plus vivant que jamais! Voyez-vous, monsieur Duard, voyez-vous, les forces qui avaient abdiqué, celles qui n'étaient plus rien au milieu du cataclysme, reprennent dans la paix tout leur avantage. Ce sont les forces patientes, les vertus obscures de l'expérience, le sentiment, les vertus fidèles de la race..., l'amour mort, monsieur Duard, l'amour tué! Nous regagnons notre rang... C'est mon heure! Et me revoici!...

DUARD

Eh bien, soit! je vous combattrai hardiment... Oui, Ginette n'est plus l'héroïne dont la voix claironnait la bataille, c'est vrai! Elle se transforme: mais elle a le droit de devenir une simple bourgeoise, préoccupée aussi de son bonheur... Pourquoi pas? La vie se reforme. Il ne s'agit pas ici d'amour, du moins pour elle. Mademoiselle Dardel n'éprouve aucun sentiment de cet ordre et je n'ai ni la prétention, ni l'espoir qu'elle

modifie ses sentiments à mon égard... Seulement, moi je l'aime... ardemment. Je défendrai son bonheur, le mien!...

(La porte s'ouvre, entre Ginette.)

SCÈNE XVI

GINETTE, DUARD, CÉCILE.

GINETTE, elle porte un costume sombre, minable et taché.

Vous souvenez-vous de ce costume, Cécile? Celui que je portais un soir où j'ai sonné à votre porte... C'est mon costume d'émigrée... sale, usé, criblé... pourri de pluie, de boue, de poussière. Tel qu'il était dans sa misère affreuse, nous l'avions, par la suite, bien rangé dans une armoire... vous vous rappelez! Hier encore, à Saint-Jean, avant de refermer le couvercle de la malle, j'avais eu soin de placer précieusement le costume au-dessus de toutes mes autres affaires. Oh! je n'ai même pas eu à défaire la malle qu'on venait d'apporter. J'ai soulevé à peine le couvercle et regardez-moi, Cécile, c'est pour vous, pour vous que je l'ai remis. Telle que vous m'avez vue arriver, telle je repars... trois ans après...

CÉCILE.

Ginette! c'est votre décision?

DUARD.

Vous dites?

GINETTE

On pourrait se croire reportée à quatre ans en arrière, n'est-ce pas, Cécile!... Une petite malle en plus!... l'excédent de quatre années!...

DUARD

Ah! ça, Ginette, non... non... voyons! Vous n'allez pas, j'espère, obéir à cette femme? Je vous en conjure! Retrouvez-vous!...

GINETTE

Laissez, mon ami. Je vous demande tellement, tellement pardon de la peine que je vais vous causer! Mais il faut que je m'en aille... J'avais cru me fixer ici pour toujours. Je me serai seulement reposée, détendue auprès de votre excellente amitié. Vous avez été si bons, si charitables, votre sœur et vous, que vous aviez fini par me donner la tentation du bonheur. Quelqu'un est venu nous réveiller!...

DUARD

Non! je ne vous laisserai pas subir cette emprise. Vous êtes libre, Ginette; mais ce qu'elle vous ordonne de faire, c'est mal, très mal... Vous ne le ferez pas, Ginette! Ah! nous nous entendions si bien... si profondément, il y a un instant!

GINETTE

Mais, c'est maintenant seulement que nous retrouvons la sagesse! Croyez-moi! Ce que nous éprouvions l'un pour l'autre, c'était de la bonne et loyale camaraderie...

DUARD

Qu'en savez-vous!... Avez-vous pénétré mes propres sentiments, Ginette? Êtes-vous certaine de me connaître? Ah! celle-là, dès qu'elle sera partie, je vous reprendrai bien!

CÉCILE, immobile, sans un geste, mais ne quittant pas Ginette du regard.

En êtes-vous déjà aussi certain que tout à l'heure?

GINETTE

Je n'obéis à aucun ordre, à aucune suggestion... ne le croyez pas. Je me suis trop attardée, j'étais lâche... Je quitte la maison du bon accueil... Pardon!... Mais il faut que je reparte là-bas... (Elle montre la fenêtre.) dans la direction du Nord... Cécile a réveillé en moi, non pas des remords, mais des voix intérieures. J'entends tout à coup certains appels irrésistibles. Elle a bien fait de me parler ainsi. J'ai plus nettement envisagé mon devoir! A chacun le sien, comme l'on a sa destinée!... Cécile, vous avez fait toute la lumière en moi.

DUARD

Le devoir!... le devoir... Quel abus des mots! le devoir de la jeunesse n'est pas de frayer avec des fantômes... ni de renoncer à la vie... n'en déplaise à cette femme qui prétend le contraire. La jeunesse... la jeunesse, elle est toute puissante!... Le devoir aujourd'hui consiste en ceci : aimer, créer...

GINETTE

La jeunesse? Mais je n'en fais déjà plus partie... C'est fini! Celle qui devra créer, comme vous le dites, c'est une autre jeunesse... toute fraîche, celle de demain, intacte, pas touchée... A celle-là, l'avenir, l'élan que nous avions! Notre jeunesse à nous n'est plus ce qu'elle fut hier... Elle a trop vu de drames, de douleurs, tomber trop d'idéals... Oh! elle n'est pas découragée, au contraire, mais c'est une jeunesse amère, pensive, qui n'a plus qu'à passer le flambeau à celle qui la suit...

DUARD

Aspirer à la vie effacée, rester cloitrée dans le deuil, voilà le crime, Ginette! Une femme, une seule, disant : « que d'autres agissent, j'abdique! » ah! quelle consé-

quence grave serait cet état d'esprit pour la France de demain!... Au seuil de tout... au moment de la reprise des volontés, des espérances! Allons donc, je ne veux pas le croire! Votre vie? mais elle commence!

CÉCILE, *la fascinant toujours du regard.*

Ginette! Ginette!

GINETTE, *hochant la tête.*

Ma vie? Voyez... elle ne m'appartient plus... Je l'ai engagée... Je n'avais pas le droit d'en disposer! Elle appartient à ceux dont j'ai été... l'obligée d'abord, puis ensuite, à ceux que j'ai entraînés, éperonnés vers un idéal... Que voulez-vous? il y a des vies qui sont inscrites entre deux ou trois années... Ce qui vient après n'a plus la moindre importance!

DUARD

Ah! je vous croyais plus d'énergie!

GINETTE

Mais il m'en faut énormément, pour faire ce que je fais! J'en ai un fonds inépuisable!

DUARD

Alors, si c'est vrai, détachez-vous des affligés de la guerre. Entreprenez une vie active, nécessaire, personnelle... Vous en aviez soif...

GINETTE

Cette vie-là, d'autres s'en chargeront toujours, d'autres qui n'ont pas laissé leur cœur dans la bataille!... Savez-vous bien qu'il y a maintenant tout un peuple immense qui va vivre dans le passé. Le peuple des veuves, celui des pauvres mères, des amantes, tous

les cœurs navrés, brisés de tristesse, mais gonflés de gloire! Au souvenir, tous, tous au souvenir!... C'est leur devoir d'y aller...

CÉCILE, comme à elle-même.

Elle s'éveille!

DUARD

Qui satisfera-t-il dans la nation, ce devoir-là?

GINETTE

Qui? Je vais vous le dire, mon ami!... Il y a aussi un autre peuple qui vit dans des terres humides, remuées... toujours direction du Nord... là-haut... des villages de tumulus... des villages de tombes... un quart de France!...

CÉCILE

Oui, c'est là qu'il dort... c'est là qu'ils reposent!

GINETTE

Ils ont besoin qu'on les veille, les pauvres! Ils n'ont pas fait tout ce qu'ils ont osé faire pour qu'on les abandonne à eux-mêmes! Il est juste que certains d'entre nous n'éteignent jamais la veilleuse. Que penseraient-ils de nous?

CÉCILE, avec un cri, sanglotant.

Enfin, elle a compris!...

(Elle met sa tête un instant daus ses mains.)

GINETTE

Il y a bien des femmes chastes qui se consacrent à Dieu! Pourquoi n'y en aurait-il pas pour se consacrer à eux? Est-ce que leur divinité n'en est pas digne?... Et celles comme moi qui ont participé au combat, les vierges guerrières, comme m'appelait Pierre en riant,

hélas! celles-là plus que tout autre! L'esprit des morts doit vivre parmi nous et nous aider à une vie plus haute... Là est la vérité, voyez-vous! Et j'étais folle de ne pas m'apercevoir que tout mon amour est vécu... Cécile, merci de m'avoir remise dans le chemin lumineux... Cécile, je le jure, j'en prends l'engagement, je resterai fille... mais par exemple, fille courageuse et fervente... Je travaillerai, je lutterai... humblement... Je me rendrai utile aux malheureux... je les aiderai. Là où je vais, déjà les ruines se relèvent... des fabriques, des ateliers fonctionnent. Je me mêlerai au peuple... je...

DUARD

Ah! je suis vaincu! Que vous importe mon déchirement!... Il compterait pour si peu!... (Désignant Ginette.) Contre vous, Ginette, on ne lutte pas!...

(Il s'appuie à un meuble.)

GINETTE

Mon ami, il y a une grande route ouverte devant moi!... Je ne peux pas ne pas la prendre!...

CÉCILE, avec émotion, à Ginette.

Ginette, à votre départ, vous avez donné des raisons singulièrement plus hautes que celles que j'attendais de vous... Vous avez compris le devoir de certains êtres, qui se sont enchaînés à ceux qui moururent! Merci. Parlons net. Puis-je savoir où vous comptez vous rendre?...

GINETTE

Oui, à Roubaix, mon pays. (Avec hésitation.) Mais, auparavant, je ferai un détour... Auparavant, j'ai un pèlerinage à accomplir... J'hésitais, je n'osais pas, je n'ai jamais osé... Encore maintenant, Cécile, je ne m'y rendrai qu'avec votre consentement...

CÉCILE

Qu'avec mon...

(Elles se pénètrent du regard.)

GINETTE

Je désire aller respectueusement embrasser une terre sacrée et puiser là l'inspiration de ma vie. Cette émotion si attendue, désirée si ardemment, je vous demande de me la consentir vous-même. Je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas, lorsque vous viendrez à votre tour, là-bas, et que vous retrouverez la trace de mes genoux et les fleurs que j'y aurai laissées!

CÉCILE, éclatant, sous le poids de l'émotion, et lui tendant tout à coup les bras.

Viens, toi!

GINETTE s'y précipite.

Ah! Cécile... Merci, merci... Vous me pardonnez donc, enfin! (Elles pleurent sur l'épaule l'une de l'autre.) Je savais bien que vous ne m'auriez pas laissée partir sans cela!

(On entend une rumeur au dehors.)

CÉCILE, s'essuyant les yeux.

Qu'est-ce que c'est?... Ne crie-t-on pas?... Ah! non, ce sont des gens qui passent.

DUARD

On chante! Ce sont les gars qui s'en reviennent, ils chantent en regardant nos fenêtres. Ils s'imaginent qu'il y a derrière les fenêtres autant de joie que dans leur cœur!

GINETTE

Oui... Ce sont les gars, qui, la fête finie, retournent chacun chez soi... Ils se rendent en masse à la gare, un peu ivres du passé... qu'on vient de remuer...

DUARD, *de la fenêtre.*

Soir de fête... soir de bonheur! hélas!...

GINETTE

Écoutez... cette sonnerie?... C'est le clairon... le clairon de tout à l'heure!... Ce qu'il joue là, c'est pour moi. « Quand je passerai sous vos fenêtres, m'avait-il dit, mademoiselle... ». (*Elle ouvre brusquement la fenêtre, le bruit redouble, elle parle.*) Je viens... je viens... je vous accompagne...

DUARD, *tressaillant.*

Ginette! Ginette!

GINETTE

A quoi bon attendre des faiblesses ou des larmes!... Tout de suite! Je vais me mêler à eux... à la foule... Quel plus beau départ pourrais-je souhaiter?... Me mêler à la poussière de leurs pas rythmés, comme s'ils reformaient leurs rangs, comme ils sont partis autrefois vers la Victoire et vers la Mort!... Ils m'entraîneront dans leur cohue, jusqu'au quai de la gare!... Écoutez le clairon... Que c'est beau! Comme il parle!... Comme tout revit là dedans... Adieu, vous autres! Adieu!...

DUARD

Ginette! Ah! que je vous regrette... que je vous regrette! Il y aura ici un pauvre homme très malheureux...

GINETTE

Non... courageux, comme les autres... comme ceux qui n'ont pas payé leur tribut à la grande noblesse! Je vous en supplie, élevons nos âmes, élevons-les... Nous vivons un moment déchirant, mais sublime...

CÉCILE, au moment où Ginette a gagné la porte à reculons et où elle va franchir le seuil.

Va! va!... Ah! je comprends maintenant que tu n'étais pas seulement la jeunesse... mais l'idéal! Je doutais de toi. Maintenant je crois. J'ai confiance. Tu as mis tes actes en règle. Va, va, là-bas! Tu en es digne !... Tu n'es pas de celles qui doivent profiter du bonheur, mais de celles qui devront l'inspirer comme tu as inspiré le sacrifice !... Sois forte et vaillante, mon enfant, toi qui es encore jeune !... Moi, non plus, je n'ai plus de bonheur ... Je reste seule, finie, impuissante... mais que sur la terre il y ait enfin tout le grand bonheur des autres !... Ils l'auront bien gagné !... (Ginette ouvre la porte. On entend toujours le clairon et le bruit rythmé de la foule et des chants militaires.) Et dis-lui, là-bas... dis-lui bien que je lui ai pardonné, comme à toi... à cause de ça... de ça, qui a passé... et qui a tout emporté!

(Ginette disparaît par la porte grande ouverte.)

FIN

LES FLAMBEAUX

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois,
au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 26 novembre 1912.

PERSONNAGES

	MM.
LAURENT BOUGUET.	LE BARGY.
BLONDEL.	HUGUENET.
HERNERT.	J. COQUELIN.
PRAVIELLE.	ETIÉVANT.
PÉLISSIER.	COLLEN.
MAIRESSE.	HARMENT.
HERVÉ.	SAVRY.
LE DIRECTEUR DE « L'AUBE ».	L. CHRISTIAN.
	Mmes
MADAME BOUGUET.	SUZANNE DESPRÈS.
EDWIGE VORODITCH.	YVONNE DE BRAY.
MARCELLE.	SIMONE FRÉVALLES.
	MM.
BONVALLET.	PERSON.
TALOIRES.	MERNET.
BARATTIER.	RICHAUT.
UN JOURNALISTE.	DONEY.
TOUCHET.	BERTAL.

ETC..., ETC...

LES FLAMBEAUX

ACTE PREMIER

Le cabinet de Laurent Bouguet à l'Institut Claude-Bernard. Vaste verrière donnant sur les jardins de l'Institut. Devant, table de travail. A droite, la table, avec les tubes, les instruments de biologie, le microscope, etc. Vitrine. Simples chaises de paille. Au fond, à droite, porte aux verres dépolis, accédant à une petite antichambre qui séparele cabinet de Bouguet des couloirs de l'Institut.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUGUET, MADAME BOUGUET, BARATTIER, EDWIGE, PRAVIELLE, MAIRESSE, BONVALLET, PELISSIER, HERVÉ. TALLOIRES, TOUCHET, BLONDEL, MARCELLE.

Au lever du rideau, on entre de gauche, c'est-à-dire de l'appartement des Bouguet. Le déjeuner vient de prendre fin.

PÉLISSIER

C'est prodigieux, ce que vient de nous communiquer Bouguet!

BONVALLET

Je suis dans la stupéfaction.

MAIRESSE

Quel pas en avant et quel bouleversement de toutes les théories!

PÉLISSIER

Mon cher Bouguet, tu as résolu de nous étonner toujours.

BONVALLET

Et notre vénération pour vous deux ne sera jamais excessive.

BOUGUET

Mais non. Comme d'habitude, ma part, (*Avec intention.*) notre part, à ma femme, à Blondel et à moi, n'est qu'une contribution au hasard.

MAIRESSE

Pas de mots pareils entre nous, Bouguet! Vous nous avez dit vous-même, à déjeuner, combien de recherches patientes il a fallu pour arriver à reproduire, à partir de culture, des lésions cancéreuses caractérisées...

BONVALLET

C'est un résultat merveilleux, inattendu, et qui va être formidable de conséquences!...

BARATTIER

C'est-à-dire qu'il y a encore quinze jours on m'aurait affirmé qu'on pourrait les provoquer sans inoculation de fragment de lésion, ça m'aurait paru du domaine de la fantaisie! Du Jules Verne pour première page de journaux!

MAIRESSE

Nous savions pourtant que depuis longtemps vous étiez sur la question, mais nous ne nous doutions pas que vous touchiez au but...

PÉLISSIER

Et tu le tenais bien caché!

BOUGUET

Naturellement. Ce que je ne vous ai pas dit pendant le déjeuner, ce sont nos transes, nos espoirs successifs et nos hésitations finales, lorsque nous avons enfin obtenu ce résultat d'isoler le bacille. Ce résultat-là, voici trois ou quatre mois que nous aurions pu le faire connaître.

MADAME BOUGUET

Oh! oui, facilement trois ou quatre mois... n'est-ce pas, Blondel?

BLONDEL

Environ.

BOUGUET

Mais, j'ai horreur de publier trop vite.

PÉLISSIER

Oh! toi, lorsqu'on entend dire que tu vas t'atteler à une question, c'est que tu as déjà résolu le problème aux trois quarts.

BOUGUET

Non, mais, sous prétexte de prendre date, que de conclusions prématurées sont répandues chaque jour, n'est-ce pas?... Enfin, maintenant, je crois pouvoir, sans aucune réticence, déceler le résultat que nous tenions si soigneusement caché dans la crainte de nous avancer trop tôt. Et c'est lundi que je lirai à l'Institut la note que je puis qualifier d'officielle.

PÉLISSIER

Quel retentissement elle va avoir!

BOUGUET

Je n'ai plus qu'une crainte, celle dont je vous faisais part à déjeuner, que, si le fait nouveau s'ébruite ou se répand trop rapidement, le public ne se méprenne et n'appelle guérison du cancer ce qui n'est, à tout prendre, qu'un premier pas... définitif, je veux bien, mais seulement un premier pas.

PRAVIELLE

Vous avez raison. C'est un besoin pour le public de découvrir des bienfaiteurs de l'humanité.

BONVALLET

Et il se paie d'illusions...

PRAVIELLE

Et puis, ton nom est trop aimé, ta personnalité trop célèbre, l'Institut que tu diriges trop populaire, par conséquent trop guetté... mais, quel couronnement de carrière si vous pouviez tous deux attacher votre nom à une pareille découverte!... En tout cas, l'Institut Claude-Bernard va être rudement à l'honneur, dès lundi!

HERVÉ

Du petit au grand, du simple préparateur que je suis à la collaboratrice merveilleuse du maître, tous, ici, nous sommes dans la fièvre.

LE DEUXIÈME PRÉPARATEUR

Oui, tous.

MADAME BOUGUET, *souriant.*

Allons, allons!... Du calme, Hervé... et pas de grands mots.

PÉLISSIER

Enfin, c'est l'espoir presque sûr, désormais, de la guérison du cancer!...

BOUGUET, *restrictif et posément.*

La seule chose certaine, c'est que nous avons l'agent spécifique du terrible mal et que nous pouvons l'inoculer aux animaux à volonté, c'est tout... Il s'agit maintenant de voir comment les immuniser.

MADAME BOUGUET

Et c'est là le cœur du problème.

PÉLISSIER

Évidemment.

BARATTIER

Comme c'est bien de nous avoir prévenus ainsi... avant les autres!

BOUGUET

J'y tenais.

BONVALLET

Mon cher ami, en descendant, tout à l'heure, serait-il indiscret de vous demander à voir un animal en expérience?

BOUGUET

Du tout. Nous avons un singe qui est en train de succomber à une véritable cachexie...

BLONDEL

Puis, nous avons encore un cheval porteur d'un cancer de l'estomac. Vous verrez.

MADAME BOUGUET, *frappant sur l'épaule de Pravielle.*

Enfin! c'en est fait des théories sur la pathologie des tumeurs, et, quoi qu'on en ait dit, il faut bien, cette fois, s'incliner devant l'évidence et en revenir à la théorie bactérienne... Je l'ai toujours dit!... Nous l'avons toujours dit ici!

BONVALLET

C'est vrai!... Il y a dix ans que vous l'affirmiez... Quand on songe au nombre infini de gens de valeur qui ont cherché le parasite sans l'atteindre... Ce que Doyen va être furieux!...

PRAVIELLE

Ah! Bouguet!... mon cher, mon vieil admirable Bouguet... Quelle belle chose si vous nous apportez le sérum du cancer!

BOUGUET, *frappant la table de son lorgnon.*

Ah! pardon, pardon, ne donnez pas le ton au public. Ne m'en faites pas dire plus que je n'en dis. Vous voyez, vous-même vous prononcez des mots terribles et qui m'épouvantent. Nous en sommes encore diablement loin! D'ailleurs, pour bien vous fixer sur le point exact où nous en sommes, pour bien vous montrer que je ne veux pas m'égarer, je vais vous lire la note que j'ai préparée pour l'Institut... Vous verrez, elle est sobre et très courte.

MAIRESSE

En somme, vous prenez date.

BOUGUET

Exactement.

MADAME BOUGUET

Le sérum, c'est l'X mystérieux... la tâche ardue de demain.

BOUGUET, *cherchant sur son bureau.*

Mais où est donc la dactylographie de la note?

MARCELLE

Je crois, sur la table, papa.

(Elle se lève.)

EDWIGE, se précipitant.

Attendez. C'est moi qui l'ai rangée. Oui, je l'ai enfermée dans le carton de gauche.

(Elle va au cartonnier.)

MARCELLE, sèchement.

C'était bien inutile.

EDWIGE, après avoir pris le papier.

Voilà, monsieur.

(Marcelle le lui prend des mains et le passe à son père.)

BOUGUET, lit. Les gens sont groupés autour de lui.

J'ai entretenu, l'an dernier, l'Académie des travaux poursuivis en collaboration avec Mme Bouguet sur certaines techniques nouvelles relatives aux procédés de culture et de coloration des bactéries. Ces méthodes de travail nous ont permis d'isoler récemment des lésions néoplastiques, un bacille dont la spécificité à l'égard des tumeurs malignes ne saurait être mise en doute, puisqu'on y retrouve constamment et que, par inoculation, il peut reproduire des lésions originelles... (Continuant, sur le ton de la conversation.) C'est tout. Le reste n'est que le développement. D'ailleurs, contrôlez et pesez les termes.

(Il leur passe le papier.)

MADAME BOUGUET

Pélissier, j'ai là justement quelques lames, regardez-les. (S'adressant au préparateur:) Les colorations de ce matin ont-elles bien donné?

LE PRÉPARATEUR

Les premières sont un peu pâles, mais la seconde série est parfaite.

MADAME BOUGUET, *préparant les lames dans le microscope.*

Vous verrez! L'une est un cancer du pancréas chez un de nos singes, l'autre une pièce d'autopsie chez une femme. Distinguez-les... Allez-y!...

(*Pélissier va au microscope et le met au point.*)

BARATTIER

Mais, ce fameux bacille, comment se présente-t-il au microscope?

MADAME BOUGUET

Il n'a rien de remarquable, si ce n'est sa spore. (*Elle s'approche du bureau et dessine.*) Tenez, voyez-vous, là, à l'extrémité, cette partie renflée que je dessine, c'est la spore.

(*On l'a entourée.*)

BOUGUET

Oui. Voilà, au bout de deux à trois jours, l'aspect du bacille en culture.

PRAVIELLE

C'est curieux, il ressemble au bacille du tétanos.

BOUGUET

Mais il serait d'ailleurs bien plus simple de vous montrer le bacille. Si vous disposez d'une minute encore, quelqu'un va avoir l'obligeance d'aller au laboratoire nous chercher ce qu'il faut.

(*Hervé, le préparateur, fait le mouvement de s'y diriger.*)

EDWIGE, *le devançant avec empressement.*

J'y vais, monsieur, j'y vais.

BOUGUET

Oui, rapportez-moi quelques préparations... J'en

ai coloré des lames ce matin. Vous les trouverez sur ma table.

EDWIGE

Oh! je les connais bien.

(Elle sort rapidement.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins EDWIGE.

MAIRESSE

Quelle est donc cette petite? Elle paraît intelligente et pleine d'attentions.

PRAVIELLE

Pendant le déjeuner, elle n'a dit que deux ou trois choses, mais assez intelligentes.

BOUGUET

C'est une amie de la maison. Une compatriote de ma femme. Une petite Hongroise que Marcelle a rencontrée en faisant ses études en Allemagne. Elle est pleine de bonne volonté, en effet. Elle se destinait aux études scientifiques, alors nous l'avons aidée.

MADAME BOUGUET

Elle est plutôt secrétaire... Au laboratoire, elle fait quelques travaux...

PRAVIELLE

C'est vrai qu'on oublie toujours que Madame Bouguet est d'origine étrangère!... Elle est tellement Française de cœur et d'esprit!

MADAME BOUGUET

Et vous ne vous trompez pas. (De loin, à Pélissier, au microscope.) Eh bien, vous avez vu?

PÉLISSIER

Oui, c'est frappant. Il y a identité.

PRAVIELLE

Vous permettez que je regarde à mon tour? (Il s'approche.)

EDWIGE, rentre, elle rapporte une lame.

Voici les lames.

MADAME BOUGUET

Parfait... Donnez.

(Mouvement de curiosité.)

PÉLISSIER

Alors, voilà le fameux bacille...

MADAME BOUGUET

Oui... Nous aurions pu d'ailleurs passer au laboratoire.

BOUGUET

Mais cela va très bien ainsi puisqu'il y a ici un microscope... Du reste, à la première occasion, nous ferons un tour détaillé, si vous le voulez bien... Pour aujourd'hui, je n'ai voulu que vous réunir, vous qui avez été les compagnons de ma jeunesse. Oui, je vous devais cette conversation : il m'aurait paru que je faisais une offense à notre amitié, si vous aviez appris par la note de l'Institut un résultat de cette importance, et je vous ai réunis pour vous dire simplement, entre deux tasses de café : Voilà où j'en suis. Et cela ne

va pas, je l'avoue, sans une petite émotion... pour Jeanne, pour moi... (Se tournant vers Blondel.) et pour Blondel aussi.

MADAME BOUGUET

Je crois bien... (Mettant la lame qu'a apportée Edwige dans le microscope.) Voilà, regardez.

BOUGUET

Car, maintenant, il faut rendre à Blondel ce que nous lui devons... Ce n'est pas peu!

BLONDEL

Oh! moi, je suis le collaborateur.

BOUGUET

Non, mon cher, non, n'essaie pas de te déguiser modestement. Tu fais partie de la trinité.

BLONDEL

Voilà, voilà le mot : nous sommes une trinité. (Il se met à rire.) Diable! des scientifiques qui se mettent à parler de trinité!...

PRAVIELLE

Et votre grand bouquin de philosophie, où en est-il?

BOUGUET

Ah! mes amis, ça, c'est autre chose... mais une chose qui n'est pas moins importante à mes yeux. Oui, ce livre résumera ma philosophie en même temps que toute ma pensée scientifique. Voilà cinq ans que j'y travaille. Le manuscrit est là, dans ce tiroir... il a peut-être la valeur de trois à quatre cents pages. C'est le fils de mes entrailles.

PRAVIELLE

Trois cents pages déjà! Mais, alors, il est prêt à être publié.

BOUGUET

Que non! J'ai encore, sur l'évolution, de gros chapitres à écrire. Pour l'instant, je me dois à notre nouvelle découverte.

PRAVIELLE

Le monde n'oubliera pas, pendant ce temps, que vous êtes, mon cher ami, en même temps celui qui a écrit sur la chimie organique les choses les plus révélatrices et celui qui imprime à la philosophie moderne une orientation nouvelle. Vous avez donné à la métaphysique une valeur presque expérimentale.

MADAME BOUGUET, qui a fini de placer la lame dans le microscope.

Tenez, regardez.

PÉLISSIER, appelant Madame Bouguet.

Madame Bouguet, nous allons vous être désagréables, mais tant pis, je ne résiste pas à l'envie de vous en parler et de vous avouer notre joie... J'ai lu ce matin qu'on allait décerner le prix Nobel à Bouguet...

BOUGUET, vivement.

Mais non. Rien n'est moins sûr et rien n'est moins utile. D'ailleurs, le prix sera décerné, je crois, à un littérateur, Hernert, le poète belge... Ne nous occupons pas de ces vétilles.

PRAVIELLE, au microscope.

Mais, j'ai beau regarder... à moins que j'aie la berlue... voilà qui est bien loin de ce que j'avais compris....

MADAME BOUGUET, inquiète, se rapproche de l'instrument.

Qu'est-ce que cela, Edwige? Voyons, vous vous moquez du monde! Qu'est-ce que vous m'avez apporté là?...

(A ce moment, Bouguet s'est approché de la table et a regardé au microscope.)

BOUGUET

Il y a erreur.

MADAME BOURGUET

Je vous demande pardon, messieurs!...

EDWIGE

C'est vrai? Oh! mon Dieu! Quelle absurdité!

MADAME BOUGUET, sèchement.

Elle nous a apporté le bacille de Doyen.

(A ce moment, Edwige pleure de confusion.)

PÉLISSIER

Le bacille de Doyen... C'est assez drôle!...

MAIRESSE, riant.

La gaffe est amusante, mais ne pleurez pas, mademoiselle, il arrive à tout le monde de se tromper...

MARCELLE, se retournant brusquement vers les deux préparateurs qui parlaient à voix basse.

Plaît-il?

MADAME BOUGUET, se retournant.

Qu'est-ce qu'il y a, Edwige?

MARCELLE, sèchement.

Ces messieurs faisaient une observation. Vous disiez, messieurs?

TALLOIRES, gêné.

Mais, rien du tout, mademoiselle. Vous avez mal entendu ou mal compris.

MARCELLE

C'est bien ce que je me disais.

EDWIGE, s'excusant comme elle le peut.

Je suis navrée, véritablement, messieurs.

BOUGUET

Elle a pu confondre... J'avais sur ma table des lames de comparaison. Du reste, je vous en prie, passons au laboratoire, je vous montrerai des préparations authentiques... Et puis, nous descendrons voir les animaux... Venez tous.

BARATTIER

Sauf moi, cher ami. Je prends congé.

BOUGUET

Alors, au revoir et à bientôt, Barattier. Après la séance de l'Institut...

MADAME BOUGUET, à Edwige.

C'est intelligent, ce que vous venez de faire là! (A sa fille.) Toi, tu vas à l'ouverture du cours de Bamberger?

MARCELLE

Je mets mon chapeau. Je serai à la Sorbonne bien à temps.

EDWIGE, en sortant, se ravise et s'approche, timide, de Marcelle.

Marcelle, vous m'en voulez de ma bêtise?

(Marcelle lui tourne nettement le dos.)

MADAME BOUGUET, aux autres, sur le pas de la porte.

Je vous rejoins.

BLONDEL, appelant Edwige.

Allons, allons. Ce n'est pas bien grave. Et puis, quoi, nous avoir rapporté le bacille de Doyen, il y a des gens qui trouveraient cela très spirituel! Sacrée gosse...

(Il lui envoie une taloche et la pousse devant lui.)

SCÈNE III

BARATTIER, MADAME BOUGUET, MARCELLE.

BARATTIER, seul avec Madame Bouguet et Marcelle.

Je vois que votre amie, mademoiselle, fait joujou avec les choses sérieuses.

MADAME BOUGUET, vivement.

D'ailleurs, elle n'est pas destinée à cette carrière. Ce n'est là qu'un bien petit incident...

BARATTIER

Et vous, mademoiselle, vous allez passer votre thèse?

MARCELLE

Je commence déjà à rédiger...

BARATTIER

Voulez-vous que nous descendions ensemble?...

MARCELLE

J'ai à dire deux mots à ma mère. Excusez-moi.

BARATTIER

Mademoiselle... Madame...

MADAME BOUGUET

Bonjour, monsieur.

SCÈNE IV

MADAME BOUGUET, MARCELLE.

MADAME BOUGUET, *prête à s'en aller.*

C'est pour ne pas descendre avec Barattier? Ça t'ennuie d'aller avec lui au cours d'ouverture?

MARCELLE

Non, je ne cherchais pas un prétexte le moins du monde... J'ai à te parler.

MADAME BOUGUET

Pas maintenant, mon petit... Tu sais bien qu'il faut que j'aille retrouver ces messieurs et leur serrer la main.

MARCELLE

Ils peuvent attendre et se passeront de toi.

MADAME BOUGUET

Quelle mouche te pique? Pourquoi ce ton impératif?

MARCELLE

Je n'ai pas de ton impératif du tout... J'ai un ton impatienté peut-être.

MADAME BOUGUET

De quoi? Ah! bon... j'y suis!... la bourde de la petite?... Dame! nous sommes du même avis. Devant des personnalités comme celles qui sont en présence aujourd'hui des enfantillages de ce genre sont regrettables. Elle a témoigné d'un zèle imbécile il faudra la reléguer à des besognes de sa compétence et la limiter. Elle n'est pas forte, décidément.

(*Elle range les instruments.*)

MARCELLE

Pas forte?... C'est toi qui le dis... Elle est peut-être la plus forte de nous trois... mais sur d'autre matière que sur la chimie ou la biologie. Là-dessus, elle n'atteindra jamais le niveau d'un garçon de laboratoire...

MADAME BOUGUET

N'est-ce pas toi-même qui as voulu la première l'intéresser à ces matières, la protéger? Tu l'as encouragée.

MARCELLE

J'assume ma part de responsabilité... Il y a maldonne, voilà tout.

MADAME BOUGUET

Elle avait une âme d'institutrice allemande. Elle restera puérile... C'est une femme-enfant.

MARCELLE

C'est une femme, un point, c'est tout. Être une femme, ce n'est pas donné à tout le monde, sais-tu bien?

MADAME BOUGUET

Ah bah?

MARCELLE

Être une femme, c'est un don, une qualité spéciale.

MADAME BOUGUET

Tu en as de bonnes! Et tu dis cela en me jetant un regard de mépris supérieur!... C'est bien de ton âge... Morveuse! Allez... au cours!... Enfile l'escalier!

MARCELLE

Je n'ai pas dit quelque chose d'extraordinaire... Tu n'es pas une femme, maman.

MADAME BOUGUET

Merci pour ta mère...

MARCELLE

Heureusement!... Tu es un être à part, une espèce de sainte laïque, un cerveau exceptionnel, que je vénère, que nous vénérons tous, mais, enfin, à force de vivre dans les idées démonstratives et dans les recherches, il y a mille choses de la vie courante qui t'échappent... C'est du reste très beau... J'ai déjà vu des gens te lancer des choses désagréables en pleine figure, et toi tu souriais... Tu ne comprenais pas. Tu es admirable!... Ainsi, tout à l'heure, tu n'as pas remarqué les sourires que cette petite scène grotesque, qui ne devrait pas avoir lieu à l'Institut Claude-Bernard, a fait naître sur les lèvres de Pélissier et de Mairesse... Non, tu n'as rien vu!...

MADAME BOUGUET

A qui la faute, alors?... A nous tous. Et puis, qu'est-ce que ça peut nous faire?

(Elle hausse les épaules.)

MARCELLE

Tiens, tu es en or, décidément!

MADAME BOUGUET

Ah! mais, où veux-tu en venir, à la fin?

MARCELLE

Eh bien, moi, j'ai entendu pour deux, et ce n'est pas la première fois, et ce ne sera pas probablement la dernière que mes oreilles seront blessées, si cela ne change pas ici.

MADAME BOUGUET, croisant les bras.

Et qu'est-ce que tu as entendu? Quoi, quoi?

MARCELLE

Une plaisanterie à voix basse, grossière, révoltante.

MADAME BOUGUET, avec hauteur.

Qui s'est permis?

MARCELLE

A quoi bon désigner?... Tu m'as appris à ne pas rapporter. Style de carabin, c'est possible, mais style très net.

MADAME BOUGUET, méprisante.

Ah! bon, je vois qui...

MARCELLE

Si tu exiges que je te répète l'expression, je l'ai retenue mot pour mot. Accorde-m'en la permission et j'oserai...

MADAME BOUGUET

Oh! cette pudeur!... Va donc... Ose, va!...

MARCELLE, baissant la voix.

Eh bien, ils ont dit que papa et Edwige...

MADAME BOUGUET, l'interrompant.

Assez!

MARCELLE

Ah! tu vois bien... tu vois bien que tu avais parfaitement compris!

MADAME BOUGUET

Jamais de la vie!... J'ose à peine... Comment peux-tu répéter une pareille saleté qui devrait te faire honte?

MARCELLE

Parce que je l'ai entendue... Puis, il y a six mois,

maman, que cela se chuchote dans les coins... Ça devient même une manière de plaisanterie très courante dans les laboratoires... « Ah! le patron fait de la physiologie appliquée. »

MADAME BOUGUET

Quelle turpitude! Et c'est toi qui oses porter une pareille insinuation sur ton père, toi qui...

MARCELLE

Non, maman... Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Tu vas trop vite, maintenant. Tu devances mes paroles. Je cafarde seulement ce qu'on murmure, dans nos salles, entre deux portes, et je m'empresse de t'assurer que je n'en crois pas le premier mot... (Simplement.) Voyons, est-ce que je t'en parlerais, à toi!

MADAME BOUGUET

C'est juste.

(Elle s'éloigne, songeuse.)

MARCELLE, se rapproche.

Seulement, le danger est flagrant. Il faut que cela cesse. Nous sommes ridicules, ou, du moins, papa est ridicule, ce qui est bien plus grave... Ah! s'il ne s'agissait que de nous deux!... Mais, réfléchis, la situation d'Edwige est devenue anormale. C'est nous qui l'avons encouragée, soit; décrétons alors qu'il y a une limite à toutes les bêtises.

MADAME BOUGUET, haussant les épaules.

Ah! ma pauvre fille... Nous sommes au-dessus de ces misérables potins, et ce ne serait pas la peine d'être ceux-là que nous sommes...

MARCELLE

Vous parvenez au plus beau moment de votre exis-

tence, à votre apogée. Dans trois jours, papa ne deviendra pas seulement une gloire nationale, mais l'humanité entière le revendiquera. Son nom déjà célèbre sera désormais immortel. Je crois fermement qu'il touche au but. Eh bien, vous avez des ennemis... Papa, qui a déjà suscité tant de haines, est parvenu au moment de sa vie où il va sentir cruellement les morsures de tous ces vilains chacals... Moi, je le sens, qu'est-ce que tu veux? Je le sens de toutes parts... je devine des campagnes de presse, des trahisons, et je dis, maman, qu'il est temps que tu t'éveilles. Il ne faut pas que sa gloire soit entachée du plus petit ridicule, et si tu avais entendu tout à l'heure la grossièreté que j'ai entendue, tu m'excuserais de m'adresser, comme je le dois, à la gardienne de la maison... Il est impossible que l'on puisse dire que papa a ici même des complaisances douteuses et que tu les tolères...

MADAME BOUGUET

Marcelle!...

MARCELLE

Je vois, à ton cri d'indignation, que tu commences à saisir la portée du préjudice moral que nous subissons et que la bonté ou la faiblesse de papa...

MADAME BOUGUET

Ah! pour le coup, je n'en tolérerai pas davantage! Je ne te permets pas d'employer de pareilles expressions à propos de ton père!

MARCELLE

Si ce ne sont pas des faiblesses, je voudrais bien savoir de quel nom il faut désigner le sentiment qui l'entraîne! Mais, tu n'as pas vu, tout à l'heure, quand il a réclamé les pages de la communication... Edwige s'est précipitée en même temps que moi.

MADAME BOUGUET

Ce n'est que très gentil.

MARCELLE

Je l'ai devancée et lui ai pris les feuillets... Papa, à qui rien n'échappe, même dans les moments où il paraît le plus étranger, n'a pas manqué, deux minutes après, de lui donner l'occasion de sa revanche.

MADAME BOUGUET

De sa revanche?

MARCELLE

Au lieu de s'adresser à son préparateur, car c'était à Hervé ou à Tronchet à aller au laboratoire, il lui a donné l'occasion de briller... Ah! elle a été jolie, la revanche!... Et c'est papa qui a été puni de sa faiblesse (car il n'y a décidément pas d'autre mot) et...

MADAME BOUGUET, *fronçant les sourcils et sur un ton sans réplique.*

Pour la dernière fois, pour la dernière, tu entends, je te défends de parler ainsi... tu ne dois pas te conduire vis-à-vis de tes parents comme une petite échappée de la Sorbonne.

(*Silence.*)

MARCELLE

Je parle comme une fille très tendre et très respectueuse; quand tu auras réfléchi, tu verras que la situation d'Edwige est véritablement impossible. Il faut lui trouver une fin. Il faut la caser.

MADAME BOUGUET

Si tu le prends sur ce ton, à la bonne heure. Admettons! Mais encore ne pouvons-nous pas jeter à la rue, au bout de trois ans, une jeune fille à laquelle

nous n'avons rien à reprocher, qui est ton amie la plus intime, que nous avons fait venir de Hongrie, en la détournant de son avenir normal, et que nous aurions eu tort d'encourager, si c'était pour l'abandonner de la sorte!...

MARCELLE

Mais, maman, je ne demande pas qu'on l'éloigne de nous complètement... je propose un changement de situation.

MADAME BOUGUET

C'est simple! Comme ça, du jour au lendemain... Trouve! Si tu as une idée... fais m'en part.

MARCELLE

Mais, le moyen est tout trouvé; il est dans la maison même... S'il n'était pas là, à portée de la main, je ne t'aurais pas parlé, je ne t'aurais pas divulgué les potins.

MADAME BOUGUET

De quoi s'agit-il?...

MARCELLE, simplement.

Eh bien! Blondel l'aime... Qu'il l'épouse!...

MADAME BOUGUET

Ah! ça, par exemple! Tu n'y vas pas de main morte!... Blondel l'aime?... Qu'en sais-tu? Voilà qui est nouveau! D'où sors-tu ça, tout à coup?...

MARCELLE

J'en suis sûre, maman... Il me l'a dit...

MADAME BOUGUET, après un vif étonnement, médite, et, avec un sourire un peu triste.

Et moi, il me l'a caché!... Du reste, c'est logique... Tu as prétendu, tout à l'heure, que je n'étais pas une

femme, par conséquent, pas une confidente. Et il t'a fait cet aveu, à brûle-pourpoint... sans raison?

MARCELLE

Non, bien sûr... Tu connais sa manière... moitié riant, moitié sérieux... un peu farce, mais très sincère.

MADAME BOUGUET

Il l'aime. Soit. Cependant, t'a-t-il laissé entendre qu'il l'épouserait?...

MARCELLE

Pas de façon précise, mais ce sont des choses que l'on sent.

MADAME BOUGUET

Ah! parfait! Tu disposes les pions à ta guise... Je me disais aussi!... (Songeuse.) Car, enfin, il y aurait des objections, de graves objections, mon enfant, à ce mariage.

MARCELLE

Lesquelles?

MADAME BOUGUET, après une hésitation.

Au fait, oui, lesquelles?... Mais que tout cela est donc extraordinaire! Je m'étais bien aperçue de quelques bizarreries... une sympathie qui éclate à tout bout de champ, des grosses taloches sur les épaules, son rire grave et joyeux, quand elle est là... (Elle hoche la tête.) Ah! évidemment, ce serait là une solution qui changerait bien des choses,.. et... si elle pouvait jamais se réaliser... quelle situation inespérée pour cette petite!

MARCELLE, vivement.

N'est-ce pas? Justement, si je me suis permis de parler aujourd'hui, c'est que tout coïncidait, la certi-

tude que j'ai de l'amour de Blondel pour Edwige, la nécessité où nous sommes de nous en séparer, l'injurieuse calomnie et...

(La porte qui va au laboratoire s'ouvre ; entre Blondel.)

SCÈNE V

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL

Eh bien, madame Bouguet, venez-vous?... Ces messieurs se retirent. Pélissier est obligé d'aller au Muséum, et Laurent va les faire passer par la salle Richet.

MADAME BOUGUET

Excusez-moi, Blondel, auprès d'eux. Dites que j'ai du travail à terminer.

BLONDEL

Convenu... (Il revient.) Dites-moi... vous avez savouré la petite?... Croyez-vous?... Satanée gourde!... (Il rit.)

MADAME BOUGUET, le fixant.

Elle n'en fait jamais d'autres!...

BLONDEL

Il y a des jours... il y a des jours... Vous savez, c'est comme quand on commence à casser une assiette, on en casse vingt, trente... Elle larmoie dans tous les coins, parole!... Je lui dis de ne pas prendre les choses trop dramatiquement...

MADAME BOUGUET

C'est ça... faites-la rire, si vous avez du temps à perdre.

BLONDEL

J'ai essayé... Je l'ai appelée madame Baggessen... vous savez le clown ahuri... mais ça n'a pas eu l'air de porter beaucoup!... Alors, vous ne venez pas?

MADAME BOUGUET

Impossible.

BLONDEL

Excusez-moi de vous avoir dérangée. Au revoir, petite Marcelle. Amusez-vous au cours de ce vieux raseur... (Il sort gaiement.)

SCÈNE VI

MADAME BOUGUET, MARCELLE.

Les deux femmes restent silencieuses un grand temps.

MARCELLE, regarde sa mère et avec un sourire malin.

Eh bien, tu vois!... Que te disais-je?... A quoi penses-tu, que tu ne réponds rien?

MADAME BOUGUET

Comme c'est étrange!... Et je n'avais rien vu!...

MARCELLE

Alors? (Nouveau silence.)

MADAME BOUGUET

Tiens... Tu m'as troublée... Tu m'as dérangée dans ma quiétude... je t'en veux... Et je suis triste que cela vienne de toi.

MARCELLE

Maman!

MADAME BOUGUET

J'étais tranquille. Voilà que tu viens frapper ma sérénité en plein cœur... Je t'en veux...

MARCELLE, émue.

Maman, je serais désolée que tu ne m'aies pas comprise, que tu interprètes...

MADAME BOUGUET, continuant.

Aller son chemin, tout droit, même sans rien voir, comme c'était bien!... Je pense à cela, en regardant sur ce papier, cette petite bête à bon Dieu entrée par la fenêtre. Elle est toute dépaysée... elle court sur la crête du feuillet, mais elle cherche son chemin... droit devant elle... toujours devant... (Elle donne une pichenette sur le papier et fait tomber la petite bête.) Il ne faut jamais ouvrir les yeux à personne, Marcelle.

MARCELLE

Maman, maman, si je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

MADAME BOUGUET, relevant fièrement la tête.

Oh! pas de la peine... Je suis trop orgueilleuse! Et puis, aussi, trop pratique... Je n'ai de la peine que lorsque je m'y autorise et, véritablement, tout ce que tu viens de dire est trop misérable, oui, ma foi, trop misérable... (Sèchement.) Allons, va à la Sorbonne, je t'en prie, tu seras en retard... D'ailleurs, j'aimerais bien savoir ce que Bamberger va dire sur les réactions secondaires des sérums. C'est autrement intéressant que des potins de ménage... Prends garde. Voilà ton père.

(Entre Bouguet.)

BOUGUET

Qu'est-ce que m'annonce Blondel? Tu ne viens pas? Pourquoi?

MADAME BOUGUET

J'ai à nettoyer l'objectif... et je vais mettre un peu d'ordre dans ces préparations...

BOUGUET, à sa fille, qui met sa serviette d'étude sous le bras.

Pas encore prête, toi?

MADAME BOUGUET

Je ne cesse de lui dire qu'elle va se mettre en retard!

MARCELLE, s'approchant, bas à sa mère.

Au revoir, maman... tu m'en veux encore?

MADAME BOUGUET

Ça passera.

(Marcelle sort.)

SCÈNE VII

MADAME BOUGUET, BOUGUET, UN GARÇON DE LABORATOIRE.

MADAME BOUGUET

Dis-moi, Laurent?

BOUGUET

Quoi?

MADAME BOUGUET

Tu les congédies?

BOUGUET

Mais oui, ils mettent leurs chapeaux?

MADAME BOUGUET

Veux-tu revenir tout de suite?

BOUGUET

Pourquoi?

MADAME BOUGUET

Cinq minutes... Une chose importante.

BOUGUET

Importante? Diable! Je reviens... Je les confie à Blondel... (Il sort.)

MADAME BOUGUET, restée seule, appelle un garçon de laboratoire.

Arthur! Tenez, avec une goutte de xylol, nettoyez-moi ces lames avec soin et portez-les sur ma table... Je vais aller à la salle Broca, tout à l'heure... Est-ce que l'œdème du chien a diminué, ce matin?...

LE GARÇON

Ça n'a pas changé, madame.

MADAME BOUGUET

Bien. J'irai voir tout à l'heure.

(Il s'en va. Madame Bouguet, avec une serviette, nettoie quelques instruments.)

SCÈNE VIII

MADAME BOUGUET, BOUGUET.

BOUGUET

C'est fait. Je crois qu'ils partent sous une forte impression... Alors, il y a quelque anicroche? Tu parais soucieuse?...

MADAME BOUGUET, rapide, franche et très simple.

Non, je suis simplement en train de penser qu'il faut prendre, mon ami, une détermination relative à Edwige.

BOUGUET

A cause du petit incident de tout à l'heure? Mon Dieu, quelle histoire! Elle pleure, on la gronde... Eh bien, grondons-la en chœur et que ce soit fini.

MADAME BOUGUET

Non, Laurent, je crois que sa dernière manifestation est concluante.. Trop de complaisance de notre part à la faire évoluer dans une voie à laquelle rien ne la prédestinait deviendrait une bêtise. Passe encore si c'était la deuxième ou la troisième fois, mais des bévues de ce genre arrivent à tout bout de champ. Enfin, il n'y a plus d'illusion à se faire, elle ne montre pas la moindre aptitude.

BOUGUET

C'est un peu vrai. Ma foi, sans la froisser, rétrogradons; c'est facile. Il n'y a qu'à la ramener peu à peu à son emploi premier... Elle fera ce qu'elle faisait à son entrée dans la maison... Elle lira, traduira, copiera. Ce n'est pas l'ouvrage qui manque... mon livre, et tout ce qu'il comporte de bibliographie!...

MADAME BOUGUET

Cela ne constitue pas une carrière... Il faut lui trouver une situation plus définie... Tiens, on vient de monter de la photographie le cliché en couleur de l'autopsie... tu ne l'as pas vu? Regarde-le. (Elle prend un cliché et le lui donne.)

BOUGUET, va à la fenêtre et regarde le cliché.

D'ailleurs, cela ne durera qu'un temps. Elle se débrouillera bien d'elle-même... elle peut se marier...

MADAME BOUGUET

Justement, c'est à quoi je voulais en venir... Je lui ai trouvé un parti.

BOUGUET, *sans se retourner.*

Ah!

MADAME BOUGUET

Quelqu'un qui l'aime.

BOUGUET

Qui ça?... (*Madame Bouguet ne dit rien.*) Les couleurs sont bien, n'est-ce pas?

MADAME BOUGUET

Pas aussi nettes que j'aurais souhaité.

(*Silence.*

BOUGUET, *toujours de dos.*

Alors, qui ça?

MADAME BOUGUET

Blondel.

BOUGUET, *posant ses clichés et se retournant.*

Qu'est-ce que tu me racontes?...

MADAME BOUGUET

Il l'aime.

BOUGUET

Qu en sais-tu?

MADAME BOUGUET

C'est lui-même qui me l'a dit.

BOUGUET

Ah! bah! il te l'a dit?... c'est différent.

MADAME BOUGUET

Oh! j'ai l'air de ne m'apercevoir de rien. Et puis, tout de même, je suis une petite femme de ménage. Rien ne m'échappe de ce qui se passe chez moi.

BOUGUET

Tiens! tiens! le cachottier. Et il l'épouserait?

MADAME BOUGUET

Puisqu'il l'aime!

BOUGUET

Ce n'est pas toujours une raison!

MADAME BOUGUET

Écoute, Laurent, s'il est faisable, il faut que nous réalisions ce mariage... il m'apparaît logique... Ce serait pour lui une femme charmante, et, pour elle, songe donc, quel avenir merveilleux... quelle élévation subite!... Enfin... elle doit y penser elle-même depuis longtemps, va, sans nous le dire et sans oser l'espérer.

BOUGUET

Ah! si tu es certaine que Blondel... mon Dieu! évidemment... c'est tout à fait le genre de femme qu'il lui faudrait, en principe... (Un temps.) Je ne te connaissais pas cette manie!... Mais Blondel a peut-être des visées plus hautes. S'il ne t'a pas confié qu'il l'épouserait, où prends-tu que... Se sont-ils parlé, approfondis... La petite connaît cette affection?.

MADAME BOUGUET

Nous le lui demanderons. Je t'assure, ce mariage s'impose par sa logique dès qu'on y réfléchit... et il doit se faire... Il ne se présente qu'un mais à l'horizon...

BOUGUET

Tu vois!... Lequel?

MADAME BOUGUET

Ce que nous avons caché à tout le monde, que nous savons seuls, toi et moi, et que Blondel ignore, fort probablement.

BOUGUET

Peuh! Si ce n'est que ça!... Blondel est au-dessus

des préjugés comme nous tous. Vieille histoire, et qui s'est passée dans son pays... Toutefois, tu as raison d'y songer... Tous les scrupules sont possibles.

MADAME BOUGUET

Oui, je ne vois guère que ce point délicat, car, pour ce qui est d'elle, nous ne doutons pas de la joie qu'elle ressentirait, n'est-ce pas?

BOUGUET

Marieuse, va!... Nous en reparlerons... Allons au laboratoire!

MADAME BOUGUET

Non pas! Liquidons ceci tout de suite. Puisque tu m'approuves... je vais aider et précipiter les choses.

BOUGUET

Du calme, du calme, diable!... Qu'est-ce qui te prend? ...Un conseil, même : ne nous mêlons pas de ces affaires-là... Il faut laisser les gens se débrouiller eux-mêmes dans leurs histoires sentimentales. Nous deux, nous avons des choses plus sérieuses sur la planche... On s'occupera de ce rapprochement durant les vacances...

MADAME BOUGUET

Pourquoi pareille échéance? Mon projet ne te contrarie pas?

BOUGUET

Et en quoi veux-tu qu'il me contrarie?... Nous le discuterons seulement un autre jour. Ce sont des préoccupations subalternes. Viens travailler... (Il va sortir.)

MADAME BOUGUET

Laurent!

BOUGUET, *surpris du ton.*

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME BOUGUET

Promets-moi que tu vas répondre franchement, loyalement, à ma question?

BOUGUET

Mais oui, mais oui.

MADAME BOUGUET

Peux-tu t'engager sur l'honneur à y répondre?...

BOUGUET

Certainement.

MADAME BOUGUET

Tes hésitations me forcent à te poser une question, Laurent...

BOUGUET

Parle, je t'écoute, ma bonne amie.

MADAME BOUGUET

A une époque de ta vie présente ou passée, n'as-tu pas cédé à un caprice? Enfin, n'y a-t-il rien eu entre Edwige et toi...

BOUGUET

Mais, jamais de la vie, par exemple!

MADAME BOUGUET

Je te demande de m'éclairer en cette minute. Tu sais bien que je saurais supporter cet avue, surtout fait dans des conditions pareilles... Non, laisse-moi parler. Je tiens à ce que tu connaisses toute ma pensée...

BOUGUET

Je t'écoute sans broncher. Va!

MADAME BOUGUET

Quoique absorbé par notre travail, un homme de ta sorte peut avoir éprouvé des entraînements que j'ignore ou auxquels je ne me suis pas assez attachée, non par dédain, certes, mais par supériorité peut-être... Ce qu'il y a de beau, d'admirable et de suprême, c'est notre union indissoluble, Laurent, notre collaboration d'âme, jour à jour, heure à heure, qui a fait de nous un bloc, je crois qu'on peut le dire, une véritable unité... Ça, c'est intangible... Mais tu es un homme recherché, encensé... si, si, je sais la séduction que tu imposes à ton cours. Enfin, si cette séduction a été pour toi, à quelque heure que ce soit, un entraînement, si la chair a été tentée, si tu as éprouvé des désirs... eh bien, il faut me le dire, Laurent. Je suis de taille à supporter cet aveu, à condition que rien n'entame par exemple notre belle union et notre amour! Ce ne serait pas la peine d'être la compagne de tes idées ni une scientifique plus élevée que ne le sont les bourgeoises vulgaires pour ne pas donner leur exacte valeur à des gestes secondaires... Et puis, tu es un homme!... Les femmes ont toujours, tu le sais, du mysticisme, du fanatisme qui limite leur champ de conscience... toi, pas : ta force a quelque chose de vraiment terrien et parce que tu es plus profondément raciné à la terre... qui sait?... Sois sincère, à cette minute... je l'exige de toi... Oh! je ne récriminerai pas dans ce cas.. je n'entrerai pas dans des détails oiseux... Si tu as eu avec Edwige une aventure que j'ignore, eh bien, devant un état de choses nouveau, nous chercherions à deux une solution très nette, et avec de la volonté nous y parviendrons. Ce serait très simple, tu verrais, très simple... On l'éloignerait sans avoir l'air de rien... on lui chercherait une situation sortable en dehors d'ici. Eh bien, voyons... aide-moi... parle, parle!

BOUGUET

Ma bonne amie, tu m'as demandé de me taire, et je me suis tu, résolument!... Et que veux-tu que je réponde, d'ailleurs... Je demeure abasourdi... abasourdi est le mot!...

MADAME BOUGUET

Ce n'est pas vrai, alors... ma supposition était absurde?...

BOUGUET

Mais elle frise la folie, simplement! Plaisanteries de carabins entre eux... sur le patron. Ce sont des blagues d'étudiants. Qui a pu te faire douter... et à quel propos, d'abord!

MADAME BOUGUET

Ah! c'est qu'aussi, Laurent, à certaines heures de mon existence je me suis demandé si j'avais toujours été la femme qu'il te fallait... C'est très beau d'être ta compagne, ton associée, et que tu daignes faire de moi ton égale... mais je n'ai peut-être pas satisfait pleinement tes ambitions, tes rêves... A force d'être simple, d'être nature, de dédaigner soi-même son apparence physique, on se dépouille d'un charme peut-être nécessaire. Je sais bien, j'ai mon front, (*Elle le relève fièrement.*) mais, tu vois, je n'ai même plus mes mains... tout abîmées par les réactifs et les oxydes. Tu as peut-être caché d'autres désirs, des exigences que tu as préféré ne pas m'avouer...

BOUGUET, *brusquement se lève.*

Allons, allons, en voilà assez!... Tu m'émeus et tu m'irrites à la fois. Je dis non; c'est non... et voilà tout. Une pareille conversation sort de nos habitudes et ne doit pas y rentrer

MADAME BOUGUET, avec joie.

C'est non, bien non? Ah! mais, alors, cela ne va pas se passer ainsi!

BOUGUET

Que veux-tu dire?

MADAME BOUGUET

Que toute ma colère, mon indignation, vont éclater, cette fois... Tu veux le savoir? On t'accuse de toutes parts. On insulte mon mari... La maison entière, paraît-il, est remplie de cet écho... Oui, on en parle et on nous en éclabousse...

BOUGUET

Et c'est aujourd'hui que tu m'avertis, aujourd'hui seulement!

MADAME BOUGUET

Oui, parce que jusqu'ici j'avais repoussé la moindre insinuation avec dégoût; mais aujourd'hui, sais-tu qui me l'a crié, pour ainsi dire en pleine figure... ta fille, ta fille elle-même.

BOUGUET

Marcelle!

MADAME BOUGUET

Avec une voix sifflante et coupante que je ne lui connaissais pas... Oh! il faut enrayer au plus vite... au plus vite!... C'est grave... Je ne veux pas qu'une pareille misère te salisse...

BOUGUET

Mais on dit ça de nous tous! Tout homme qui a dans son service une femme, couche avec elle!...

MADAME BOUGUET

Vois-tu, la solution pratique serait là!... Son mariage

avec Blondel... Nous agissons avec elle, selon les lois de la bonté, et cela permettra en effet de ne pas commettre une action injuste en la renvoyant. Toutes les médisances se tairont du coup... Tu vois, le remède est là, à côté de nous... et c'est notre grand principe à nous deux : le remède au mal immédiatement! Sans compter que nous allons faire deux heureux, tout en nous débarrassant de ces vilaines préoccupations!... Ah! tu le dis, nous n'avons guère l'habitude de ces discussions-là... Qu'elles sont laides!... Tu ne peux pas imaginer leur effet et leur poids sur ma conscience. Au travail, Laurent! Heureusement, voilà qui touche à sa fin. Je vais lui parler de suite, sonder le terrain.

BOUGUET

Tu vas lui parler... à lui?

MADAME BOUGUET

Non, à elle.

BOUGUET

Mais il me semble, à tout prendre, que c'est à lui que tu devrais t'adresser en premier lieu.

MADAME BOUGUET

Pas le moins du monde. Je veux savoir, moi, femme, ce qu'elle va dire et comment elle va envisager le projet. Nous savons qu'il l'aime, mais sais-je si elle l'aime ou si elle est susceptible de l'aimer...

BOUGUET

Tout cela est idiot, idiot!...

MADAME BOUGUET

Ah! mais, à la fin, pourquoi cette résistance opiniâtre?... Sais-tu bien qu'elle devient inquiétante! Tu t'opposes à ce que je lui fasse part de ces espérances?

BOUGUET

Moi? Du tout. Ça m'est absolument égal.

MADAME BOUGUET

M'autorises-tu alors à le faire dès maintenant?

BOUGUET

Tout de suite, grand Dieu, tout de suite! Je vais l'appeler. (*Il va à la porte du laboratoire.*) Elle doit être encore au laboratoire!... (*Il appelle Edwige plusieurs fois, puis revient.*) Elle vient. Je vous laisse.

MADAME BOUGUET

Ne t'en va pas... Je tiens à ce que tu sois à... je veux que nous paraissions d'accord. (*Bouguet fait un geste d'assentiment.*) Sois tranquille, d'ailleurs... j'aborderai le sujet d'une façon générale sans entrer dans aucun détail d'avenir!...

BOUGUET

J'y compte bien.

MADAME BOUGUET

Je veux savoir ce qu'elle répondra.

BOUGUET

Je consens par bonhomie à cette épreuve étrange... mais, par grâce, n'ayons pas l'air d'un conseil de famille... Passe-moi cette revue..

(*Il prend un livre et le feuillette.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus EDWIGE.

EDWIGE

Vous m'avez appelée?

MADAME BOUGUET

Oui, nous avons à te parler.

EDWIGE

Oh! je ne peux pas vous dire à quel point je suis confuse de ma maladresse... Elle ne se renouvellera plus, madame...

MADAME BOUGUET

Mais non, Edwige, cette maladresse n'a qu'une importance très minime et qu'un rapport indirect avec ce que j'ai à te dire... Seulement, nous pensons, mon mari et moi, que te voilà familiarisée avec la vie de Paris, mêlée à tout un groupe d'hommes et de femmes supérieurs qui te feront dès demain un noyau de relations... Tu es jolie, tu plais... le mot n'est même pas suffisant, tu fais des conquêtes...

EDWIGE, *vivement.*

Oh! madame, j'ai trop peur de deviner à quoi vous voulez en venir!

MADAME BOUGUET

Et à quoi donc?

EDWIGE

Vous me jugez incapable, vous désespérez de moi et vous désirez que je vous quitte.

MADAME BOUGUET

Pas le moins du monde, Edwige. Tu es ici chez toi, mais on m'apprend à l'instant certaines choses et je veux te les communiquer. Si un parti superbe se présentait pour toi, que dirais-tu?

EDWIGE

Mon Dieu, madame, vous m'embarrassez beaucoup... Je ne sais ce que je dois répondre.

MADAME BOUGUET

Ce que tu penses exactement... n'est-ce pas, Laurent?

BOUGUET

Pas autre chose.

EDWIGE, après un silence.

Eh bien, dans ce cas, je répondrais que le mariage n'entre pas dans mes idées... du moins, pour l'instant.

MADAME BOUGUET

Peut-on connaître les raisons?

EDWIGE

La première, c'est que je suis bien jeune... Ensuite, je n'y ai jamais songé... non, véritablement... Je préfère mon indépendance.

MADAME BOUGUET, sèchement.

Mais, tu ne l'as pas ici, mon enfant.

EDWIGE

Je vis au milieu d'êtres chers qu'il me peinerait atrocement de quitter, que je ne quitterai que dans le cas où on m'en prierait... mais, s'il le faut, je peux m'élever par mes propres moyens...

MADAME BOUGUET

Cependant, si le parti était, comme on dit, inespéré, mon enfant... si, sans que tu aies à t'éloigner de nous, au contraire, la vie t'apportait les plus éclatants bonheurs?...

EDWIGE

Je ne comprends plus du tout!... Sans m'éloigner de vous... Comment serait-ce possible?

MADAME BOUGUET

Déchiffre cette énigme.

BOUGUET

Je m'empresse d'ajouter que ce sont de pures suppositions... et Jeanne...

MADAME BOUGUET

Nullement des suppositions... Un homme t'aime et il n'est pas loin d'ici...

EDWIGE

Pas loin?

MADAME BOUGUET

Mais laissons la personne de côté... Ce que je voulais connaître avant tout, ce qu'il m'importait de savoir, c'est ta résolution intime... préconçue. Ainsi, quel que soit le parti, tu le refuses d'avance? Non, non, laisse-la, Laurent... Réponds en toute indépendance.

EDWIGE

En principe, oui, madame... Je ne puis pas dire autre chose.

MADAME BOUGUET

Je ne suis pas chargée d'ailleurs de t'en parler... Je me livre à des hypothèses séduisantes, voilà tout. Pourtant, si je te nommais la personne, sans y être autorisée le moins du monde, peut-être ta résolution changerait-elle...

BOUGUET

Mais tu t'avances beaucoup, ma chère amie.

MADAME BOUGUET

Encore une fois, je ne fais luire à ses yeux qu'une espérance et non une certitude, mais quelle espé-

rance!... L'homme le meilleur, le plus haut placé, un esprit de première valeur, notre collaborateur...

EDWIGE

M. Blondel?

MADAME BOUGUET

Eh bien, tu ne dis plus rien?... Je n'affirme pas... remarque-le... et, de toutes façons, je te prie de garder pour toi ce que je viens de t'apprendre... Je compte sur ta discrétion, n'est-ce pas?

EDWIGE, silence.

J'étais au courant de cet amour.

MADAME BOUGUET

Ah! bah! J'ignorais qu'il t'en eût parlé?

EDWIGE

Il ne m'en a pas parlé, mais je le connaissais tout de même. Ce mariage est impossible. M. Blondel ne peut pas m'épouser.

MADAME BOUGUET

L'obstacle?

EDWIGE

Je ne suis pas épousable, vous le savez bien.

MADAME BOUGUET

Est-ce que Blondel est au courant?...

EDWIGE

J'ignore... Pas par moi en tout cas.

MADAME BOUGUET

Et si, malgré cette faute, qu'il est un esprit trop supérieur pour appeler ainsi, il passait outre?... Oui,

suppose que je t'apporte la nouvelle ainsi, à brûle-pourpoint, et que je te dise : cela ne dépend que de toi... je veux savoir à quoi tu te résoudrais, Edwige... Car, si je m'entremets, je ne veux pas faire un pas de clerc.

EDWIGE, après avoir regardé Bouguet.

Eh bien, même dans ce cas, madame, je dirais non.

MADAME BOUGUET

Une chance aussi inespérée!... Tu refuserais? Mais il y a une raison!...

EDWIGE

Je ne veux pas me marier... De grâce... je désire qu'on ne me parle plus de cela.. Le mariage n'entre pas dans mes idées, voilà.

MADAME BOUGUET, se levant et la regardant avec méfiance.

Il doit y avoir une raison à un refus aussi catégorique et aussi invraisemblable!

EDWIGE

Aucune, Madame, que celle-là.

MADAME BOUGUET

N'importe... Dans ce cas, je regrette d'autant plus ta réponse et ta détermination, que, si ce mariage est impossible (et j'aurais fait tous mes efforts pour qu'il se réalise), il faudra que tu nous quittes.

EDWIGE, éperdue.

Que je vous quitte, madame? Vous voyez bien... mais pourquoi, pourquoi?

MADAME BOUGUET, se lève et gravement.

Il me serait extrêmement pénible et difficile de te l'expliquer. Mais ces raisons, qu'il ne me plaît pas

d'énoncer, (Avec intention :) dont ma dignité ne me permet pas de parler, mon mari va te les donner... N'est-ce pas, Laurent?

BOUGUET, qui lisait une revue, surpris.

Comment, moi?

MADAME BOUGUET

Je suis sûre que, lorsque tu les lui auras dites, tu l'auras du même coup convaincue. (Elle insiste du regard, de toute l'attitude à la fois sincère et contrainte.) Je t'en prie.

BOUGUET, hochant la tête.

Si tu veux.

MADAME BOUGUET

Ton influence sera certainement plus persuasive que la mienne et je m'en vais très sûre que tout à l'heure elle verra les choses tout autrement et qu'elle reviendra sur sa première appréhension... En tout cas, j'ai posé un dilemme... Si cette planche de salut est écartée pour elle... tant pis!... c'est décidé... elle partira...

(On la voit disparaître dans les couloirs.)

SCÈNE X

EDWIGE, BOUGUET.

EDWIGE

Oh! vous ne voulez plus de moi... vous ne voulez plus de moi!...

BOUGUET

Ce n'est pas cela... Il se passe ici quelque chose d'anormal. Tu n'entends pas le ton de ma femme?...

(Elle va à lui, essaie de lui embrasser les mains.)

EDWIGE

Maître, mon bon maître, ne m'abandonnez pas.

BOUGUET, se dégageant.

Laisse. Il se passe quelque chose d'anormal et évidemment de décisif... Je ne sais pas d'où vient le coup, mais on a jasé. Ta situation est précaire, Edwige, très précaire... Demain, elle ne sera plus tenable. Tout le monde, ici, t'accuse d'être ma maîtresse.

EDWIGE

Qui, mais qui?... Dans la maison, ici, personne ne m'a fait la moindre allusion, jamais.

BOUGUET

Et Marcelle?

EDWIGE

Marcelle moins qu'une autre. Pourquoi?

BOUGUET

Parce que... pèse nos paroles... c'est Marcelle qui réclame ton départ et nous accuse... elle qui a fait partager son soupçon à ma femme!...

EDWIGE

C'est donc ça? Je ne comprenais pas... Tout s'éclaire...

BOUGUET

Et ceci est intolérable! Ceci passe en gravité ce que je pouvais redouter. Le repos de ma femme avant tout... Sa quiétude et notre chère intimité dominent toute question. Il n'y a pas à se faire d'illusions, mon enfant... c'est l'heure, c'est l'heure... Il va falloir prendre un parti.

EDWIGE

Mais, c'est atroce, simplement atroce!

BOUGUET

Des choses trop grandes sont en jeu pour hésiter. Il ne faut même pas tarder, car, parvenus à ce point, les bavardages vont s'aggraver... Je connais ces phases-là... Edwige, arme-toi, non de courage, mais de ferme et douce résolution.

EDWIGE

Mais je ne peux pas!... Je ne suis pas préparée, moi!... Je ne pourrai pas supporter ce coup, maître... Songez-donc... vous êtes tout pour moi... Vous régnez sur ma vie, sur mes plus petits instants... Je n'ai plus en moi que votre pensée... Que pourrais-je faire, privée de ce soleil?...

BOUGUET

Oh! de ce soleil!... Mais, tiens, en me servant de ton image, je dirai que tu as vécu dans un plan trop rapproché de ce soleil... C'est comme pour le germe : trop près du fóyer qui l'illumine, il se brûle au lieu d'éclore... Tant pis! Trop tard..., c'est ma faute, à moi, d'avoir autorisé ce rapprochement et supprimé les distances nécessaires...

EDWIGE

Oui, tant pis, comme vous dites! Car j'ai vécu à cette chaleur deux années de bonheur dont vous ne pouvez pas même vous douter. La journée commençait trop tard pour moi!... Mon Dieu, que j'ai été heureuse ici!... C'est mon bonheur qui m'a empêchée de profiter plus de votre enseignement, tant j'étais préoccupée de le savourer. Mais, même maladroite, il me semblait que ma maladresse me faisait

plus humble à vos côtés. Cette joie de l'humilité, mais c'était toute ma vie, tout mon avenir! Et voilà... fini tout à coup... Il me semble que je suis déjà malheureuse depuis des années.

(Elle fond en sanglots.)

BOUGUET

Je te laisse pleurer, puisque toute larme soulage, mais je ne vois pas du tout les choses de la sorte. Rien n'est perdu, au contraire... La vie s'inaugure pour toi si ce mariage est possible. Mais voilà, est-il possible?...

EDWIGE, sursautant.

Quoi?... Vous... c'est vous qui dites cela?

BOUGUET

Pourquoi donc pas?... Crois-tu que ce soit d'aujourd'hui que j'aie songé à ce mariage?... En voyant l'affection de Blondel grandir au fur et à mesure, j'y avais souvent pensé. Je me disais avec amertume : quel dommage pour cette petite! C'était la vérité pour elle!...

EDWIGE

Vous, vous, qui me dites cela! Faut-il que vous m'ayez peu aimée tout de même et que je ne sois rien dans votre vie!... C'est désespérant... tenez!

BOUGUET

Mais, au contraire, c'est parce que je te porte une affection très certaine que j'envisage ton avenir pratiquement. Tu n'es pas un être dédaignable, tu mérites de devenir heureuse. Je vois une chance harmonieuse se lever sur ta vie... Je me range à l'opinion de ceux qui souhaitent pour toi ce mariage. Évidemment, tout à l'heure, quand ma femme a posé ce dilemme, ton mariage ou ton départ, j'ai éprouvé une répugnance instinctive, je l'avoue, mais je m'en

suis blâmé de suite, il faut songer à toi d'abord. Et si tu pouvais passer tes jours à côté d'un homme parfait, bon, foncièrement bon, quelle réussite inespérée pour toi!... Oui, ma foi, la logique de cette union semble avoir frappé tout le monde aussitôt qu'on en a émis l'hypothèse... Seulement, ce que tu considères comme un désastre et les autres comme une gloire... est-ce réalisable?... Ne s'abuse-t-on pas?... Voyons, ne perdons pas de temps en paroles vaines! Tu connaissais, dis-tu, cet amour... En réalité, nous le connaissions tous deux, mais Blondel t'en a-t-il fait la confidence ou l'aveu, comme il parait qu'il l'a fait à ma femme?

EDWIGE, *étonnée.*

A Madame Bouguet? Ce ne doit pas être exact.

BOUGUET

Enfin, à toi, s'est-il déclaré?

EDWIGE

Oui et non.

BOUGUET

Pas de réponse trop féminine, je t'en prie.

EDWIGE

Une fois, il m'a embrassée dans un couloir, brusquement, et puis il est devenu tout rouge. Il s'est enfui... Je ne vous l'avais pas dit parce que je n'aime pas parler de ces choses-là. Une autre fois aussi... un livre...

BOUGUET

Un livre...

EDWIGE

Non. A quoi bon!... Ne me torturez pas... Tout ce qui n'est pas vous m'horripile.

BOUGUET

Enfin, crois-tu, comme nous tous d'ailleurs, à un amour durable, profond?

EDWIGE

Je le crois, oui; mais cela n'a aucune importance, car, grâce à Dieu, ce mariage est impossible! Car, le voudrait-il, le voudriez-vous, il y a une chose qui vous empêchera de triompher.

BOUGUET

Quoi donc?

EDWIGE

Je l'ai dit tout à l'heure devant Madame Bouguet.

BOUGUET

Ta faute?... Baliverne! Quelle méconnaissance du monde où nous vivons!... Si jamais un clan d'hommes a tenu peu de compte et avait le droit de tenir peu de compte de ces relativités, c'est bien le nôtre!... Et Blondel, esprit fort et sain, ne te rendra pas responsable du fait que tu aies vécu avant lui!... Tiens, regarde autour de toi, Charlier a épousé ainsi une étudiante qui n'était pas, elle, de la première fraîcheur. Hermann... Bref, regarde la plupart des médecins... Ils ont épousé des compagnes de métier, des sages-femmes, surtout des sages-femmes... Cette chance inespérée t'empêchera de devenir la vague employée, l'obscure besogneuse...

EDWIGE, *l'interrompant.*

Quel mépris dans toutes vos paroles! Chaque mot que vous prononcez est une cruelle estimation de ce que j'ai été dans votre existence! Vous arrangez mon avenir comme on arrange celui d'une lointaine cousine pauvre! (*Rageusement.*) Mais, vous oubliez une chose,

c'est que si je n'ai été qu'une vague comparse d'occasion, je vous ai, moi, appartenu de chair, de corps!

BOUGUET, la regardant froidement, sans sourciller.

Eh bien, après?

EDWIGE, un instant stupéfaite.

Comment, après? Ah! il est possible que ce soit là pour vous un détail oublié... mais, moi, j'en vis encore, voilà la différence! Car, malgré mon silence, il faut que vous sachiez tout de même que rien n'est apaisé en moi... Oh! je me doute bien du peu qu'occupe dans votre souvenir cette possession passagère. Pour moi, je puis dire que vous l'avez faite totale, et elle n'est pas encore près de finir...

BOUGUET, contrarié, avec un plissement des lèvres.

Quels souvenirs évoques-tu? Et de quel front viens-tu prétendre que quelques minutes d'entraînement, aujourd'hui effacées, ont pu modifier la face des choses et enchaîner tout l'avenir... Je le nie! Je le nie!... Je ne sais si tu es sincère ou habile, ma fille... Mais il faut te persuader que tu es singulièrement dans l'erreur! Passe encore si tu avais été une jeune fille. Ce n'était pas le cas... Ce secret ou ce souvenir déjà lointain ne dépend que de nous deux et il est enfoui dans l'oubli... L'idée qu'un acte de conjonction engage la vie des êtres à jamais est une idée de primaire!... Tu en as la preuve dans l'oubli même que tu éprouves de ta faute première! Tiens, tu me fais hausser les épaules! Moi, je juge les choses de plus haut, j'ai l'équité d'un homme habitué à scruter tous les jours et à manipuler le phénomène de la vie... Deux êtres se sont étreints... Un geste, rien qu'un geste! Dans notre cas, ignoré de tous, de tous. Donc réduit à sa moindre proportion. Ç'a a été cela... Une minute belle, que je ne renie pas, mais rien de plus, tu entends, rien de plus!

EDWIGE

Pour vous peut-être, pas pour moi, et cela, je vous le crie encore de toutes mes forces!

BOUGUET

Pour toi, comme pour moi... Pour la nature entière, Edwige!

(Il sourit avec sérénité.)

EDWIGE

Quel mépris vous avez de l'amour!

BOUGUET

Nullement : quelle vénération, veux-tu dire! Je le respecte, mais je le juge... Je suis trop près de lui à toutes les heures de travail... Il est trop près de moi pour que j'en méconnaisse la physique : à la fois simplicité et splendeur... Je le vois tel qu'il est, comme une belle lumière. Il ne doit rien éteindre dans les êtres. Il doit au contraire tout exalter en eux... La vie, comme la conscience, est une évolution créatrice. A ton tour d'évoluer... d'entrer dans de nouveaux domaines, d'où tu sortiras modifiée, agrandie...

EDWIGE, agacée.

Oui, vous parlez toujours en philosophe, là-haut, sur la montagne!... Vous êtes au-dessus des préjugés, c'est entendu, mais savez-vous ce qui ressort clairement de votre logique? Ce qui est lumineux comme le jour, c'est que vous ne m'aimez plus du tout... Alors, vous me rejetez de votre vie comme ce tube qui n'est plus bon à rien, même à vous servir.

(Elle jette le tube par terre avec violence.)

BOUGUET, plus doucement.

Eh bien, tu te trompes, mon enfant, et tu t'égares méchamment. Ne crois pas qu'il ne me sera pas mélan-

colique, et un peu triste même, de ne pas t'avoir là à mes côtés... mon enfant... J'aurai un regret de ne plus entendre ton pas ici quand je dictais le soir, ton rire encore dans les couloirs... Une paix qui était très à nous deux... C'est cela, vois-tu, et non le reste, qui mérite le nom d'amour!

(Au-dessus de la table, il lui caresse paternellement la main.)

EDWIGE

Oh! merci... C'est si doux de vous entendre parler ainsi! Au bord de la fatalité qui me sépare de vous, je suis contente que vous m'ayez comprise malgré tout... que vous ayez compris de quelle façon je me réchauffais à votre génie compatissant et merveilleux... Si je n'avais plus les autres caresses, il me restait au moins les caresses de la pensée. C'était tout de même une petite possession journalière. Ah! nos bonnes heures... nos bonnes heures... finies... pour toujours! (Elle pleure.)

BOUGUET

Ne regrette rien, elles étaient arrivées à leur terme... Tout a un temps. Tu sentais bien qu'elles allaient être interrompues complètement par mes travaux et notre découverte. Il faut même que j'interrompe la dictée de mon livre et peut-être pour des années. Ma vie ne sera plus désormais qu'un problème actif... où tu n'aurais plus pesé que comme un fétu... Allons, allons, petite fille, malgré tes protestations, au fond, tu es d'accord avec moi. Ah! mon enfant! fasse la vie que tu aimes cet excellent homme et que son cerveau favorise en toi une nouvelle et définitive culture... Quel avenir heureux... magnifique!... Et, nous deux, nous aurons la joie de demeurer, songes-y, des amis proches, mais désormais sans remords... Car cela aussi compte! Il y a eu des remords... ceux d'avoir menti ou du moins faussé la réalité de nos rapports!... Tu verras!... Tu peux être

heureuse!... Deviens rapidement la bonne, loyale et simple femme que tu dois être un jour!...

EDWIGE

Oh! vous savez bien qu'au fond je suis résignée d'avance à tous vos ordres... Vous me diriez d'épouser n'importe qui pour ne pas vous perdre, je le ferais. Que ne ferais-je pas?... Je suis prête à toutes les lâchetés. Je serais heureuse de toutes les complicités, mais, ce qui m'exaspère, c'est que je ne l'ai même pas, votre complicité! Je le sens bien! Nous allons faire un crime à nous deux... et je resterai seule à en traîner le boulet!...

BOUGUET, *se retournant.*

Comment, un crime!

EDWIGE

Et de quel nom voulez-vous appeler ce que nous allons faire? Car je n'aime pas Blondel, et, s'il m'épouse, je l'aimerai encore moins. Je ne l'aimerai jamais.

BOUGUET, *avec un geste d'énergie souveraine.*

Tu l'aimeras! Il y a des arbres qui refusent le sol où on les plante. Passe par là, deux ans après, ma fille, et regarde à leurs ramures et à leurs racines s'ils n'ont pas puisé tous les échanges, toutes les richesses de la vie!... –

EDWIGE, *perdant patience.*

Alors, cela vous est parfaitement égal, que je mente à cet homme pendant des années, à votre meilleur ami, à votre associé?... Vous trouvez ça bien?... propre?... J'aurai des désirs et je les cacherai...

BOUGUET, *vivement.*

Tais-toi! Je te défends!

EDWIGE

J'aurai des dégoûts, je les cacherai. Si, si, par exemple, il faut que vous le sachiez ! Oh ! c'est très beau de raisonner en philosophe, en homme supérieur aux choses de la terre; mais, moi, j'en suis de la terre et vous allez me river à un mensonge et à une hypocrisie de tous les jours, dont je frémis, qui me révolte. J'ai tout de même en moi quelque chose de naïf, d'impulsif, qui me fait vous crier cela !... Je suis prête à tout comme l'esclave est prête, c'est entendu, mais vous qui allez me donner à cet homme sachant ce que vous savez de moi et de quelle façon je vous appartiens, vous qui allez avec votre belle sérénité coutumière accomplir froidement et posément cette action, comme si vous partagiez votre pain aux disciples... ah ! non ! voulez-vous que je vous dise ?... je trouve cela monstrueux !

BOUGUET

Petite sotte, pauvre tête bornée ! qui ne voit pas l'avenir avec sa moisson de joie et de vérité...

EDWIGE

De mensonge, vous voulez dire ?

BOUGUET *frappe sur la table.*

Non, non, de vérité !

EDWIGE

Comment pouvez-vous prononcer ce mot, vous qui allez frustrer votre ami, vous qui allez...

BOUGUET, *éclatant tout à coup.*

Ah ! puis, assez... tu m'embêtes, à la fin !... J'ai voulu ton bien, ton bonheur. Va, ma fille, va crever la misère ! J'étais trop bête de m'intéresser à ton avenir !... Va vivre avec tes cachets à trois francs !... Va vivre, loin d'ici !... au diable !...

EDWIGE

Maître, maître! j'ai eu tort!

BOUGUET

Tu as mille fois raison.

EDWIGE, éperdue devant la fureur de Bouguet.

Ayez pitié de moi... Tout, j'accepte tout... J'ai dit cela dans un mouvement de colère.

BOUGUET

C'était le bon!

EDWIGE

Je vous ai insulté, vous, si parfait! Mon Dieu!

BOUGUET

Tu partiras, cette fois... Tu partiras, je te le jure bien!...

EDWIGE

Maître, maître, ne m'abandonnez pas... ne m'en veuillez pas... de vous avoir offensé dans ma folie... Vous comprenez, c'est mon amour qui divaguait. Mais je suis prête à tout... j'étais résignée d'avance... Ordonnez... Je ne veux pas disparaître... Dites... dites?...

BOUGUET

Ne criaille pas...

(Il va à la porte, l'entr'ouvre, comme pour voir si personne n'écoutait, puis la referme. Un très long silence oppressé.)

EDWIGE, quand Bouguet se rapproche d'elle et à voix basse.

Je vais aller trouver Madame Bouguet, je vais lui dire que j'accepte avec joie, que...

BOUGUET, du geste, la faisant se rasseoir.

Non, mon enfant, non... Reste... Cette fois, c'est moi

qui dis non. Tu viens de prononcer de très graves paroles, très graves... tu ne les as pas dites à la légère... Elles ouvrent tout à coup en moi, dans leur brutalité, un jour qu'il faut que je considère.

EDWIGE

Je les disais sans les penser, ces paroles de colère.

BOUGUET

Allons donc! On pense toujours ce qu'on dit... Et qui sait si ce n'est pas toi qui as raison? Qu'en sais-je, après tout?... Oui, ai-je le droit de pousser à ces événements et d'imposer au plus cher de mes amis un avenir qui ne se réalisera peut-être pas?... Pourtant, ma parole, je ne croyais rien faire d'injuste, rien de mal... mais, voilà... le problème du mal n'est pas pour moi le même que pour la plupart des hommes. Le mal, je le vois dans la vie, je le poursuis de toutes mes forces, je le traque, (Désignant sa table de travail.) mais ce n'est pas le même adversaire!... De la meilleure foi du monde, je suis peut-être un malhonnête homme.

EDWIGE

Quelle folie! Vous, le meilleur de tous!

BOUGUET, simplement.

C'est toi qui viens de le dire, mon enfant!...

EDWIGE

Qu'ai-je fait!...

BOUGUET

A force de tout ramener au phénomène biologique pur et simple, à force de scruter les causes et les effets, je perds peut-être le sens social... Mon point de vue est plus haut sûrement, plus juste, les actions

humaines m'apparaissent situées dans l'espace, dans l'absolu, avec leurs véritables proportions, tandis que les autres gens sont là, ils sont là, les autres gens... avec leurs petits débats de conscience autour du fait et de l'acte!... Ah! mon enfant, tu me troubles infiniment, tu ne sais pas à quel point!... Car tu peux rétracter tout ce que tu voudras, il n'empêche que tu as poussé ton cri du cœur... C'est une indication.

EDWIGE

Vous avez dit comme toujours des paroles admirables. C'est moi qui, stupide, n'ai pas su les comprendre. Vous avez dit tout l'amour et toute la vie!

BOUGUET, avec force.

Je l'ai dit et je le jure qu'il faut vénérer les puissances confondues de l'amour et de la vie, et que tout est dans l'explication physiologique, mais cette vérité que je possède a comme conséquence le renversement des valeurs habituelles... Je m'en rends compte. Et le respect des lois naturelles, mais déjà c'est un peu la négation de la morale!... Je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui! Pourtant, voyons... je me sens sain, émerveillé de la création, attaché à détruire l'erreur, parce que la science veut la mort de l'erreur... mais, à force d'étudier la vie, voilà... je suis peut-être hors de l'humanité!...

(Il se considère, ému, d'un œil intérieur, presque naïf, et son poing au menton.)

EDWIGE

C'est fini!... Brute que je suis, je viens de donner mon coup de grâce!...

BOUGUET

D'ailleurs, je vais me fixer moi-même là-dessus! Il faut que je cause avec Blondel...!

EDWIGE, sursaute.

Vous allez lui révéler?... Vous allez...

BOUGUET

Jamais de la vie! Je resterai dans les généralités les plus grandes. Mais ces généralités m'éclaireront. D'elles se dégagera manifestement le parti que je dois prendre. Je vais le voir; je crois qu'il partage mes idées... mais je puis me tromper!... Peut-être sommes-nous à mille lieues l'un de l'autre... Nous ne parlons jamais ensemble de ces questions d'amour et de sentiment... Peut-être n'est-il dégagé d'aucun préjugé... Peut-être reste-t-il attaché aux traditions. Je ne crois pas, car c'est un simple, un véridique et un sain... En tout cas, ce qui m'importe, maintenant, c'est de me répondre à moi-même!... Je vais lui parler, j'éclairerai en même temps ma conscience, et, d'ici un quart d'heure, je saurai si je dois ou non autoriser ce mariage. (Il sonne.) J'appelle.

EDWIGE

De suite?

BOUGUET

Immédiatement. Pour l'instant, descends retrouver ma femme. Tu vas la rassurer, quoi qu'il advienne de toi par la suite, en lui disant à peu près ceci : « J'ai réfléchi. J'accepte, madame, de grand cœur. Et je suis toute joyeuse. » Trouve un prétexte à ton humeur et à un changement si contradictoire... Mais, j'exige de toi, tu entends bien... ceci est indispensable... que ma chère femme soit délivrée de tout soupçon, dans le même temps que j'aurai conversé avec Blondel... Arrange-toi... c'est ton affaire... Je me fie à ton intelligence et à ton cœur!...

EDWIGE

Je le promets...

(Entre le garçon de laboratoire.)

BOUGUET

Arthur, voulez-vous prier M. Blondel de venir à la minute dans mon bureau... (Il sort.) Plus un mot!... Va!...

EDWIGE

Je serai soumise, obéissante... La part la plus belle de ma vie est désormais terminée. Le reste est dans vos mains. (Avec timidité.) Mais puis-je savoir ce que vous allez dire à M. Blondel?

BOUGUET

Non. Tu n'as plus à intervenir dans ce qui va être dit par nous deux... La partie de conscience qui se joue et se consomme autour de toi ne te concerne plus... Laisse faire et va... Pour l'instant, tu es une entité!...

(Elle sort, respectueuse, humble.)

SCÈNE XI

BOUGUET, BLONDEL entre quelques instants après.

BLONDEL

Tu as besoin de moi?

BOUGUET

Pas précisément, mais je serais heureux de parler un peu avec toi de ce déjeuner, d'avoir tes impressions...

BLONDEL, gai.

Mon cher, je viens de les accompagner. Ils sont littéralement épatés, épatés, je ne trouve pas d'autre mot... sauf Barattier.

BOUGUET

Pourquoi Barattier?

BLONDEL

Il est jaloux... (Ils rient tous deux.) Mais je suis bien content... bien content, va! Et comme nous avons eu raison d'attendre, comme nous sommes plus forts de notre dernier mois de travail. Nous voilà sur le premier palier. On peut se regarder en riant, hein!

BOUGUET

Eh oui, mon cher Blondel, ce n'est pas mauvais de s'imposer, de temps en temps, une espèce de dimanche, un septième jour où l'on juge la situation, où l'on peut, sur le palier, comme tu dis, jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie, sur son effort. Cela donne du cœur pour la dernière ascension.

BLONDEL

Je ne peux que te répéter une chose cent fois dite : nul, lundi prochain, ne sera plus content que moi de votre bonheur à tous deux...

BOUGUET

A tous trois, Blondel, à tous trois.

BLONDEL

Oh! moi... ne crois pas que ce soit par modestie que je tienne à mon rang de collaborateur... Je désire rester derrière le couple. Ce que j'éprouve, moi, c'est le plaisir intrinsèque de la recherche par elle-même, comprends-tu? Je n'ai pas dans ma vie un coefficient réel de bonheur.

BOUGUET, saisissant l'occasion.

Que veux-tu dire par là? Tu veux insinuer que, plus jeune que moi, tu n'en es pas encore à cette période. du coup d'œil terminal sur la vie réalisée.

BLONDEL

Oh! non, ce n'est pas ce que je veux dire, car je ne suis guère plus jeune que toi, Bouguet...

BOUGUET

Oui, mais un célibataire a toujours l'avenir devant soi... la route! En principe, mon ami, c'est moi qui dois disparaître le premier et toi qui devras continuer la tâche, la nôtre, toi qui seras directeur de l'Institut Claude-Bernard...

BLONDEL

Allons, allons, fichue conversation! Ne nous attendrissons pas sur nous-mêmes! Nous allons dire des bêtises larmoyantes, ce n'est pas notre genre.

BOUGUET

Mais, au fait, puisque tu viens de prononcer instinctivement le mot de bonheur et que tu nous désignes, Jeanne et moi, avec une petite nuance de regret, justement, ne crois-tu pas que tu ferais bien de nous imiter et de t'adjoindre une compagne?

BLONDEL

Me marier?... Ouf!... je resterai toujours un vieux célibataire. Je suis né dans la peau du célibataire type. Regarde ma tête; c'est le célibataire congénital. Tu ne m'as jamais vu marié, avoue!... Il y a des gens qu'on ne voit pas mariés... Je suis de ceux-là.

BOUGUET

Tu ferais le meilleur des époux.

BLONDEL

C'est possible, d'ailleurs.

BOUGUET, essayant d'amener la conversation à son point décisif.

Après tout, je dis le meilleur des époux, et tu acceptes cette hypothèse... mais, qu'en sais-je? Car nous ne parlons jamais, mon cher Blondel, au milieu de toutes nos idées fixes, de ta vie privée, de la façon dont tu la conçois, dont tu l'organises.

BLONDEL, rit.

Ah! il est de fait que nos conversations ne sont point remplies d'histoires de petites femmes!

BOUGUET

Et c'est peut-être un tort, Blòndel, de ne pas s'avouer plus profondément.. Il faudrait aller jusqu'au bout de sa sincérité. Renan, Berthelot, pensaient que l'amitié n'exige pas la connaissance réciproque; ils avaient tort. On s'apprécierait mieux en ne laissant pas dans l'ombre la plus petite part de nous-mêmes.

BLONDEL

Je t'en prie, je t'en prie. Ta femme m'a rasé quelquefois avec ces histoires de mariage...

BOUGUET

Pourtant, tu y as songé quelquefois! Quelle conception te fais-tu de la femme... du moins de l'épouse, de la femme d'intérieur? Je serais curieux de la connaître.

BLONDEL, d'abord étonné, puis sincère, cherchant en lui-même.

Quelle conception? Celle de tout le monde... Oui, quelquefois, j'ai songé à la femme... comme un bouquet dans une maison, une chose parfumée, très douce... Pas plus... Oh! je ne me fais pas une conception pathétique de l'amour, non; mais quelquefois on rêve de cela le soir. Je n'ai jamais ambitionné une compagne admirable et qui ne se trouve pas, comme la tienne... Pas

d'associée... Mon Dieu, je n'aurais pas été difficile, évidemment! Un petit bout sous la lampe... qui cause, qui brode, qui vous apporte un peu sa gaieté du matin, de la journée... Peuh! il ne faut pas y penser... Trop tard!...

BOUGUET

Mais, sais-tu bien que c'est une très jolie conception de la femme et fort juste. Je pensais bien que telles étaient tes idées. Ceci ratifie cela.

BLONDEL

Impressions de bourgeois et l'on a tort de les éprouver. C'est mesquin.

BOUGUET

Pourquoi donc?

BLONDEL

Si, l'on a tort... mais on les éprouve tout de même devant le grand bonheur des autres, quelquefois devant le tien que j'ai parfois envié, bien qu'il ne fût pas à ma taille... et, quelquefois aussi, simplement dans la rue, par certains soirs de printemps comme ceux-ci, tiens... où l'on voit sur des bancs, dans les squares, sous les arbres, des couples enlacés... les couples des grands simples, des ouvriers... ces simples perdus dans leurs baisers appuyés, qui ne se retournent même pas pour vous voir!... Oui, on est toujours un peu grisette, tu vois? Mais c'est très court, très furtif, ces vagues regrets. J'ai toujours été habitué à ma chambre d'étudiant, devenue aujourd'hui un peu plus spacieuse, et, vrai, je ne m'aperçois du vide que lorsque je rentre le soir, parce qu'il n'y a pas de coussins, parce qu'il n'y a jamais de fleurs sur la table...

BOUGUET, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, il faut prendre femme, Blondel. L'heure

est arrivée. Il le faut. Je te le conseille, moi, vivement. Pourquoi pas?... Cette créature, dont tu parles, tu l'as ici à la portée de la main.

BLONDEL

Je l'ai sous la main?...

BOUGUET

Edwige.

BLONDEL

Hein!... tu en as de bonnes!... (Il sourit, goguenard.) Pourquoi Edwige?... Ça, par exemple!...

BOUGUET

Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire ou de risible, dans ma proposition... Tu n'y as jamais songé?

BLONDEL

Jamais, fichtre!... Edwige est très gentille, certes, mais je n'ai pas plus pensé à elle qu'elle n'a jamais pensé à moi.

BOUGUET

Est-ce sûr?

BLONDEL

Absolument. J'en mettrais ma main au feu.

BOUGUET

Et si elle avait au contraire songé à toi?

BLONDEL

Allons, bon! Je t'ai averti que nous n'allions dire que des bêtises! Edwige n'a pas plus pensé à moi que, je te le répète, je n'ai pensé à elle.

BOUGUET

Pas plus! mais peut-être autant...

BLONDEL, *gêné devant cette insistance.*

Ah ça! mais qu'est-ce qui te prend! Tu voudrais m'éclairer sur mes propres sentiments. Que prétends-tu insinuer tout à coup?

BOUGUET

Blondel, on s'est aperçu dans la maison que tu éprouvais un sentiment de prédilection très gentil, très touchant, pour Edwige.

BLONDEL

Et on en a conclu à de l'amour! Tas d'imbéciles!... Je l'aime bien, comme une gosse qu'elle est, comme une enfant... Elle me fait tordre... rien de plus!...

BOUGUET

Elle correspond exactement à la conception que tu te fais de la femme.

BLONDEL

C'est possible!

BOUGUET, *net.*

Toutefois, il se présenterait un obstacle.

BLONDEL

Ah!... (*Se reprenant.*) Je dis : ah! tu sais... par simple curiosité...

BOUGUET

Un obstacle, d'ailleurs, qui n'aurait dépendu que de toi-même, de ton propre jugement... Peut-être es-tu au courant?

BLONDEL

De quoi?... Je ne comprends pas.

BOUGUET, lent, en le fixant attentivement.

Eh bien, as-tu connaissance qu'il y ait eu, dans le passé d'Edwige, autrefois, oh! une histoire simple, très banale, un premier amour trahi... (Blondel le regarde.) un jeune officier...

BLONDEL

Ah! oui!... Je connais... Cela n'aurait eu, à mes yeux, aucune espèce d'importance. Oui, je sais, une erreur de jeune fille Oh! mon Dieu, je ne suis pas de ceux qui attachent au mot de virginité cette sorte de vénération exclusive... Edwige peut avoir vécu sans attendre le mari futur... C'est bien naturel.

BOUGUET, soulagé.

A la bonne heure! Voilà qui est encore très bien pensé et très digne de toi. Je ne m'illusionnais pas sur tes propres sentiments. Alors, pourquoi ce mariage ne se ferait-il pas, du moment que tu as la supériorité, dont je te félicite, de n'être point l'esclave d'un préjugé...

BLONDEL

Mon cher, ne prolongeons pas cette conversation oiseuse, je t'en supplie...

BOUGUET

Blondel, tu aimes cette petite... c'est clair comme le jour... et elle admet cet amour.

BLONDEL

Ah! pour le coup, tu te moques de moi! Pourquoi d'abord songerait-elle à moi?

BOUGUET

Qu'importe la raison? Je te certifie... nous y avons tous réfléchi... que ton bonheur est là, et le sien pardessus le marché!...

BLONDEL

Lui aurais-tu fait part de ces idées saugrenues?...

BOUGUET

Ma femme l'a fait à mon défaut...

BLONDEL

Ça, c'est admirable!... Ta femme s'occupe de moi, comme une mère!... (Incrédule.) Et Edwige a admis ce projet?...

BOUGUET

Certainement.

BLONDEL, méfiant.

Voyons... alors, comment Madame Bouguet ne m'en aurait-elle jamais parlé?...

BOUGUET

L'aveu est peut-être récent, très récent.

BLONDEL, hausse les épaules.

Ta femme s'est fichue de toi... ou de moi, ce qui est plus naturel!... (Puis, revenant à la charge.) Elle t'a vraiment dit ça?

BOUGUET, souriant.

Tu vois bien que nous sommes documentés... Ma femme m'a dit qu'elle connaissait depuis longtemps ton affection, et qu'elle le tenait de toi-même.

BLONDEL, après une hésitation.

De moi-même?... Elle t'a dit ça? Une seconde. Veux-tu sonner Arthur, s'il te plaît? un ordre à donner.

BOUGUET

Que fais-tu?

BLONDEL

Laisse, laisse... (Arthur apparaît à la porte. Après avoir écrit, Blondel s'approche du garçon, lui parle à voix basse et lui remet sous enveloppe le mot qu'il vient d'écrire. Blondel, brusquement, changeant de ton.) Laurent, tu te joues de moi. Peut-être imagines-tu un sentiment que je n'éprouve pas, et tu t'amuses à le taquiner... Comme tu aurais tort de te livrer à ce jeu!...

BOUGUET

Je n'ai jamais été plus sérieux... Pourquoi pas ce mariage plein de promesses, d'un bonheur raisonnable?

BLONDEL, se décidant tout à coup à parler.

Voyons, si jamais cette petite a éprouvé un penchant ou une attraction, c'est pour toi... toi seul... Nul n'en doute ici...

BOUGUET, sans sourciller.

Oui, je suis pour elle le maître; elle a travaillé à mon livre. Elle est un peu de la maison... C'est là tout le secret de cette attraction, de ce fétichisme...

BLONDEL, moitié riant, moitié sérieux, et lui poussant le coude.

Voyons, mon cher Bouguet, d'homme à homme, ici, entre nous... personne ne nous entend... ta femme est loin...

BOUGUET

Eh bien?...

BLONDEL

Eh bien, voyons!... voyons!...

BOUGUET

Je ne saisis pas.

BLONDEL

Elle a été plus ou moins ta maîtresse... Tu as...

BOUGUET

Je t'affirme que non. Tu entends bien, je t'affirme que non.

BLONDEL

Allons, allons!... Bouguet! entre nous... Es-tu bête de redouter mon indiscrétion?...

BOUGUET

Je te répète, Blondel, que ce n'est pas vrai, que tes suppositions sont purement démentes... Et, un point, c'est tout.

BLONDEL

Ce n'est pas vrai?... En effet, ta voix est sincère. Tu ne mentirais pas, d'ailleurs... Pourquoi? (Un temps.) Eh bien, par exemple... tu m'excuseras de t'en avoir parlé aussi franchement... eh bien, Bouguet, je l'ai cru, figure-toi!... Oui, figure-toi, par moments, je m'étais mis ça dans la tête. Tu m'assures le contraire, donc, je te crois... Mais, sapristi... mais, sapristi... c'est qu'alors... tout est changé!

BOUGUET

Comment, tout est changé?...

BLONDEL

Dame!... Songe donc, moi qui m'imaginais... Attends, attends, laisse-moi reprendre pied...

BOUGUET

Tu vois bien que tu l'aimes!

BLONDEL

Mais, parbleu, je reconnais que c'est l'évidence...

Je la trouve charmante, cette petite... tout à fait délicieuse. Seulement, avec une pareille idée en tête, je n'y pensais même pas! Et note que je ne t'en faisais aucun blâme, Laurent, non... aucun... Je me bornais à éloigner de moi toute pensée d'affection ou de rapprochement possible. Mais, maintenant, tu viens d'ouvrir une fenêtre en moi... c'est de l'air qui entre! (Il paraît radieux.)

BOUGUET, avec un grand trouble.

Pourtant, si j'ai bien compris tout à l'heure ta profession de foi, tu n'attaches pas à l'acte physique une importance primordiale? Tu m'as dit que tu l'acceptais avec la tache de son passé...

BLONDEL

Ah! ça, c'est tout autre chose ! Tu es bon!

BOUGUET

Tu trouves?

BLONDEL

Tiens, parbleu!

BOUGUET

Mais, cependant, Blondel, tu viens de soulever une objection à mes yeux cent fois plus grave! Tu viens de dire : elle a pour toi une affection passionnée. Et cela voulait me faire entendre : « Tu es son maître, tu pèseras sur cette imagination longtemps encore de tout le poids de ton influence. » Eh bien, c'est cela qui pourrait légitimement t'inquiéter, Blondel!... Voilà la marque, l'empreinte réelle... mille fois plus importante, si elle se présentait, que ne l'eût été un caprice des sens!

BLONDEL, l'interrompant.

Ah! par exemple! Mais ça n'a aucun rapport! Aucun. Qu'elle garde son affection pour toi, même son admi-

ration exaltée à ton égard, qu'importe! C'est trop naturel! Je n'en serais pas jaloux. J'en ferais mon affaire!... (S'approchant de lui avec tendresse.) Est-ce qu'on ne doit pas t'admirer?... N'est-il pas légitime qu'on t'aime?... N'avons-nous pas tous un fétichisme pour le grand homme que tu es. Tandis que si elle t'avait appartenu... si...

BOUGUET, lui posant la main sur l'épaule.

Mais, l'acte physique, Blondel... ce n'est rien!

BLONDEL

Mais c'est tout!... c'est tout!...

BOUGUET, poussant une exclamation étouffée.

Quels abîmes peuvent séparer deux êtres qui vivent côte à côte, du même travail, du problème de la vie identique!

BLONDEL

Bouguet, écoute. Je comprends ton scrupule. Il est exquis. J'apprécie la délicatesse de ta réserve; oui, tu veux me faire comprendre, par un excès de précaution, qu'il existe certaines possessions intellectuelles, des influences morales, qui ont une importance presque égale à une possession physique, et tu redoutes, si j'épousais cette enfant (et rien n'est moins sûr que cette hypothèse), que je puisse me sentir atteint dans l'avenir par cette influence. Tu t'abuses. Si Edwige devenait un jour ma femme, et, je te le répète, c'est infiniment douteux, je serais heureux et fier que tu gardes sur elle ton autorité et qu'elle conserve le culte même ardent qu'elle a pour toi. Quoi que tu en dises, il n'y a pas de comparaison possible! Elle n'a pas été tienne et ce serait à moi, dès lors, de savoir me faire aimer. C'est une tâche, pleine d'attraits... si je n'y réussissais pas, eh bien... cette tape

me concernerait seul et prouverait que je n'ai été qu'un présomptueux. Seulement, je m'emballe... je m'emballe... Tu viens tout à coup d'ouvrir une écluse inattendue, et le flot se met à couler en tumulte. Il s'agit de savoir maintenant si ce n'est pas en vain. N'est-on pas en train de me monter, de bonne foi ou non, un de ces bateaux gigantesques ?...

BOUGUET

Le fait est que je suis interdit! Je soupçonnais bien de l'affection, un désir manifeste, mais jamais je ne me serais douté d'un pareil amour! Car enfin, dès le premier mot, te voilà révolutionné, ému, comme un enfant. Tu as commencé la conversation en disant : « Jamais je ne me marierai! », et à peine ai-je admis la possibilité de ce mariage, que tu as bondi sur elle et viens de révéler un tel flot de sentiments cachés que maintenant, si ce mariage n'aboutissait pas, je serais désolé d'avoir fait luire à tes yeux un espoir...

BLONDEL

Ah! tu vois, tu vois, tu canes, maintenant! Tu vois que tu t'es trop avancé!... Alors, oui, tu n'aurais pas dû me faire avouer cet amour, aveu qui se changera, pour moi, en une gêne insupportable et de toute les secondes. Bouguet, je viens d'être un imbécile...

(La porte s'ouvre. Entre Arthur. Il remet un papier à Blondel.)

ARTHUR

Monsieur Blondel, voici la réponse.

(Blondel ouvre l'enveloppe et lit. Arthur s'en va.)

BLONDEL

Mais non, je ne suis pas... (Il s'interrompt et éclate presque de rire.) Ah! mon vieux, je ne te cacherai pas que je tombe des nues, mais que je suis ravi comme un gosse!...

BOUGUET

Qu'est-ce que cela? Et quel rapport?...

BLONDEL

J'étais... persuadé que vous me montiez un bateau... alors j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai griffonné, tu l'as vu, un mot à ta femme : « *Oui ou non, avez-vous assuré à Laurent qu'Edwige ait pensé d'elle-même à devenir un jour ma femme?* » Et voilà la réponse, au dos : « *Laurent vous a dit la vérité. Edwige, qui est en ce moment auprès de moi, vient de me la confirmer elle-même...* » Je suis stupéfait! Si vite... comme cela... Si vite, d'ailleurs, c'est une façon de dire, parce qu'au fond, je suis un timide... j'ai toujours été un timide avec les femmes... mais, sans quoi, il y a déjà quelque temps que je m'étais aperçu... mais oui, parfaitement... Je le voyais à sa réserve, à des gênes charmantes, de petites réticences. Seulement, je ne voulais pas comprendre, j'avais peur... Je suis rudement content tout de même!

BOUGUET, épouvanté.

Réfléchis... réfléchis à ce mariage malgré tout! Tu vas trop vite, maintenant... Il ne faut pas s'abandonner à la légère... comme tu le fais... Quelquefois, ce que l'on prend pour le bonheur n'est qu'une maladresse réalisée. Sais-tu si vous devez vous accorder?... Sais-tu si vos caractères... (Il s'efforce de rire.)

BLONDEL

Ah! non, mon cher, non, tu ne vas pas m'empêcher d'être heureux, maintenant! Je connais ta précision scientifique et mathématique! Laisse-moi tout à la de joie de cette découverte. Je vais aller parler à ta femme. Je vais aller parler à Edwige, je vais aller...

BOUGUET

Mais, mon ami, ton exaltation m'effare... De la réflexion... de la méthode...

BLONDEL

Tu es admirable, avec ta méthode, toi! On voit bien que tu n'es pas amoureux!...

(La porte s'ouvre. Un préparateur entre presque en courant.)

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE PRÉPARATEUR.

LE PRÉPARATEUR

Monsieur Bouguet, je vous demande pardon d'entrer à l'improviste, sans frapper, mais il faut que je vous annonce la nouvelle tout de suite. C'est vraiment trop beau!

BOUGUET

Qu'est-ce que c'est?

LE PRÉPARATEUR

L'écrivain Hernert a écrit spontanément une lettre au jury du prix Nobel à La Haye, lettre que publie le *Temps* de ce soir. Écoutez. Écoutez ça, monsieur Blondel : « *Au cas où les membres du jury auraient l'intention de me décerner le prix, comme il en a été question, je tiens à dire ici que je déclinerais cet honneur. Je ne saurais supporter la pensée d'avoir été désigné par vous avant Laurent Bouguet, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, savant et philosophe, un des cerveaux consultants de l'âme contemporaine...*

BLONDEL, *l'interrompant avec élan.*

Oh! le brave homme!

BOUGUET, *rêveur.*

Un des cerveaux consultants...

LE PRÉPARATEUR

Je ne me serais pas permis de vous déranger pour cette publication, mais l'on vient de nous téléphoner de La Haye que le prix, comme il fallait s'y attendre, vous est décerné! Nous avons demandé une seconde confirmation.

BLONDEL

Et voilà une belle journée!

LE PRÉPARATEUR

Madame Bouguet me suit : elle demandait elle-même la confirmation à l'appareil. Tenez, la voilà.

(*Madame Bouguet entre.*)

SCÈNE XIII

BOUGUET, BLONDEL, MADAME BOUGUET, LE PRÉPARATEUR, puis HERVÉ, ÉLÈVES.

MADAME BOUGUET

Thuillier est en train de converser avec La Haye. Je lui ai passé l'appareil, mais je suis venue tout de suite, car je crois qu'il n'y a pas de doute possible, mon ami.

BLONDEL

Et je ne peux pas vous exprimer la satisfaction qui m'emplit le cœur...

BOUGUET

Je suis confus de cet honneur.

MADAME BOUGUET, radieuse.

Et moi, très fière pour toi, Laurent. (Elle lui serre la main.)

BOUGUET

Ce qui me paraît inappréciable, c'est que l'événement précède la séance de lundi. Ma communication à l'Institut Pasteur apparaîtra une réponse sérieuse à l'honneur qu'on me fait.

BLONDEL, se précipitant sur la main de Madame Bouguet.

Ma chère et bonne camarade.

MADAME BOUGUET

Mais je suis heureuse d'un autre bonheur aussi... qui vient s'ajouter en même temps à celui-ci... C'est donc vrai que vous aimiez cette enfant! (Elle sourit, attendrie maintenant, et ne pensant plus qu'à la joie.)

BOUGUET

Jeanne! Jeanne! il ne faut pas précipiter le bonheur des autres. Parlons de nous. Soyons égoïstes aujourd'hui... Nous le pouvons.

MADAME BOUGUET

Je ne suis jamais égoïste. Blondel, ne trouvez-vous pas comme moi cette journée merveilleuse? Et comme il est bien que ces choses mutuelles se soient précipitées, confondues!... On dirait une intervention de la providence!

BLONDEL

Mais je crois rêver, en vérité... Edwige vous a bien dit franchement qu'elle souhaitait ce...

MADAME BOUGUET, se tournant vers le corridor.

La voici, tenez, avec les autres, qui arrive pour féliciter le maître. Elle va vous faire part de sa décision.

BLONDEL

Non, non, je vous en supplie... Je ne vais jamais oser lui parler, je suis timide comme un enfant. Pas un mot de cela... pour l'instant! Occupons-nous de féliciter celui que nous aimons de tout notre cœur et qui devrait vous en vouloir de nous occuper d'un autre que de lui-même.

(Entrent trois élèves. Edwige se dissimule derrière eux. Ils parlent ensemble.)

LES TROIS ÉLÈVES

Confirmé! ça y est!... Bravo, monsieur Bouguet... Permettez-moi de vous féliciter et de vous exprimer toute ma satisfaction... On est là dans la cour. Tout le monde voudrait vous faire une ovation.

BOUGUET

Mes amis, il y a quelqu'un auquel nous devons penser en ce moment, c'est cet écrivain de génie, c'est Hernert, qui a tenu, sans raison valable, à s'effacer devant moi.

UN ÉLÈVE, entrant.

Le télégramme est parti à votre adresse. La nouvelle sera ce soir dans tous les journaux.

(Tumulte.)

TRONCHET

Et ce n'est pas à dédaigner, après tout, deux cent mille francs!

BOUGUET, réclamant le silence.

Eh bien, j'entends que ces deux cent mille francs soient répartis ainsi : un tiers à l'Institut Claude-Bernard, un tiers à ma chère femme... et un tiers à Blondel.

BLONDEL, *suffoqué.*

Mon ami, je refuse.

BOUGUET

Tu n'as pas à refuser.

(*Approbation générale.*)

BLONDEL

Je suis fier de ta pensée, Bouguet, mais je ne veux pas d'argent.

MADAME BOUGUET, *interrompant.*

Il ne s'agit pas d'un don, il s'agit d'un honneur à partager simplement et à répartir, car c'est l'Institut lui-même qui est distingué par ce prix et l'attribution que me fait mon mari de cette somme bien exagérée pour sa collaboratrice, je l'emploierai d'une part à la fondation d'une clinique... et de l'autre part à doter Edwige!...

EDWIGE

Madame Bouguet, qu'est-ce que vous dites-là?

UN ÉLÈVE, *à Madame Bouguet.*

Comment en dot?

DEUXIÈME ÉLÈVE

Mademoiselle Edwige se marie?

MADAME BOUGUET, *riant.*

Tout simplement. Mais ceci est un autre chapitre. On vous expliquera.

HERVÉ

Quel est ce bruit dehors?

DEUXIÈME ÉLÈVE

Venez voir.

HERVÉ

On se réunit dans la cour... on veut ovationner le maître.

(Ils se précipitent à la fenêtre.)

BOUGUET, a pris Edwige à part sur la droite.

Arrange-toi pour différer. Je viens de causer avec Blondel... tu avais raison. Ce mariage serait imprudent. Il ne faut pas qu'il se fasse.

EDWIGE

Ce mariage est nécessaire et il se fera. Moi aussi j'ai réfléchi.

BOUGUET

Il ne se fera que si je le veux!

EDWIGE

Trop tard maintenant!... Trop tard. D'ailleurs, vous aviez raison, il n'y aurait que l'obstacle d'un souvenir, et de nous deux seuls connu. Il est à jamais aboli. Donc... laissez faire...

BOUGUET

Edwige!... Pourquoi ce revirement?... Pourquoi ces yeux pétillants de triomphe!... J'interviendrai, je t'avertis...

EDWIGE

Ce serait du bel ouvrage!...

BOUGUET

Et immédiatement!

EDWIGE

Osez donc!

(A ce moment, nouvelle irruption d'élèves.)

MADAME BOUGUET, crie par la fenêtre.

Nous allons nous réunir : faites-les monter à l'amphithéâtre.

UN ÉLÈVE, entrant encore.

Monsieur Bouguet, permettez-moi... de tout mon cœur...

UN AUTRE ÉLÈVE, qui le suivait.

Madame Bouguet, excusez ce mouvement ridicule, mais je n'ai pu résister à vous apporter ces quarante sous de violettes.

MADAME BOUGUET

Merci, Cormeaux. Il n'y a pas de plus joli geste que celui d'apporter des fleurs à une joie ou à un bonheur... merci, merci!

UN ÉLÈVE

Les voilà tous dans le couloir. Empêchez-les d'entrer.

(Pendant qu'on ferme tout au fond la porte de l'antichambre qui donne sur le couloir, Madame Bouguet, qui s'est détachée du groupe appelle Blondel.)

MADAME BOUGUET

Tenez, Blondel... Dépêchez-vous, grand enfant, dites-lui un mot...

(En s'éloignant, elle jette à Edwige le bouquet de violettes qu'on vient de lui donner.)

BLONDEL, s'approchant d'Edwige, très ému.

Edwige, je n'aurais jamais osé espérer une joie aussi subite, ni aussi profonde. Je ne peux vous dire mon émotion, n'ayant même pas eu encore l'occasion de vous dire mon infinie tendresse, et c'est une chose admirable que de recevoir une récompense pareille avant même de l'avoir souhaitée.

EDWIGE

Merci, monsieur Blondel...

BOUGUET, qui de loin, dans la seconde entrée, causait avec le groupe, se détache et revient visiblement exprès.

Blondel, veux-tu leur dire de m'attendre un instant; nous allons aller à l'amphithéâtre. Deux mots auparavant à dire à ma femme. (Blondel remonte et Edwige s'éloigne. On voit Blondel haranguer au loin le groupe pressé des étudiants. Bouguet entraîne sa femme dans un coin.) Jeanne... Je veux te dire...

MADAME BOUGUET, l'interrompant.

Embrasse-moi... C'est moi qui veux te demander profondément pardon d'avoir douté de toi une seconde, même une seconde, Laurent. Je suis ineffablement heureuse, aujourd'hui... et quelle honte j'éprouve de mon soupçon de tout à l'heure!... Jamais je n'ai senti la beauté de notre union comme aujourd'hui où, d'une part, elle est acclamée, et, de l'autre, on voulait la ternir... Comme je t'aime mieux... et plus fort!

BOUGUET, à voix étouffée.

Et comme je te vénère!

MADAME BOUGUET essuie brusquement une larme et, se retournant :

Regarde-les... ce sont de vrais enfants. Tu vois, ils n'osent même pas se parler... Edwige! Blondel! Venez ici! Fermez la porte... (Blondel ferme définitivement la porte du couloir, sur les élèves assemblés, et s'avance, seul, gêné, avec Edwige. Hervé reste au fond à maintenir la porte.) Allons, mes enfants, regardons-nous bien en face, et vous, Blondel, ne souriez pas ironiquement de mon émotion. D'ailleurs, nous n'avons pas envie de sourire. C'est très beau... C'est très bien qu'une telle journée puisse avoir

lieu. Je ne vous souhaite qu'une chose, c'est que vous formiez (Elle regarde son mari, puis s'appuie doucement sur son épaule) un couple comme le nôtre, indissoluble, sans une tache, sans une ombre. Que la vie soit pour vous, mes enfants, une belle planche polie, sans un nœud... une route droite et claire... comme a été la nôtre... comme elle le sera jusqu'au bout... Ce bonheur-là, c'est la plus grande beauté!

HERVÉ, criant de loin.

Pas moyen de les empêcher... Ils forcent la porte...

(Tous les élèves font irruption en criant : « Vive le Maître! Vive Madame Bouguet!... »)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le jardin de l'Institut Claude-Bernard, sur la rive gauche. Le soir. Une vieille orangerie premier Empire illuminée à droite, avec arcades. Grands arbres séculaires au premier plan. Un pavillon à un étage, à gauche, mais un peu dans le fond. Ce pavillon a une porte de face au public.

SCÈNE PREMIERE

HERVÉ, DEUX ELÈVES, CORMEAUX, BELLANGER, TALLOIRES, UN JOURNALISTE, HERNERT.

HERVÉ, à une petite table dans le jardin, sous une lampe, avec deux élèves.

En résumé, il reste vingt exemplaires de la médaille à distribuer.

TALLOIRES

Vingt, juste.

HERVÉ

Tiens, voilà l'exemplaire de Maurel... Il est là, Maurel, je l'ai vu... Ballandier, cherchez Maurel dans la salle, vous la lui remettrez... Alors, effacez Maurel de la liste afin qu'il n'y ait pas d'erreur... Elle est à jour, notre liste, comme ça?...

TALLOIRES

Je vais vérifier encore.

HERVÉ

Bien.

CORMEAUX, des marches de l'orangerie.

Chut! ne faites pas de bruit.

HERVÉ

Pourquoi?

CORMEAUX

Il y a encore un speech.

HERVÉ

A cette heure-ci?

CORMEAUX

Mais oui, il y a l'Institut de puériculture qui a tenu à déléguer sa directrice et deux ou trois légumes... Elles n'ont pas pu prendre la parole pendant la soirée et elles se vengent maintenant.

(On entend une voix dans la salle.)

HERVÉ

Qui est-ce qui parle?

CORMEAUX

Je ne sais pas, je crois que c'est la directrice. Le speech en l'honneur de Madame Bouguet, bien entendu.

(Entre au fond, à droite, un journaliste.)

HERVÉ, se levant et emportant la lampe.

Mettez-vous là, vous ne gênerez personne!

(Ils s'installent sur une table plus au fond, à gauche.)

BELLANGER, arrivant.

Ma médaille à moi?

HERVÉ

L'exemplaire de Bellanger?

TALLOIRES

On allait te l'expédier avec les autres, mais puisque tu es là, mon vieux...

(Pendant ce qui suit, on entend la voix de la femme qui prononce son discours : « *Madame, c'est un honneur pour la France de pouvoir inscrire votre nom en lettres d'or sur...* etc., etc. »)

UN JOURNALISTE, étranger, s'approchant d'Hervé.

Pardon, monsieur, c'est pour une communication à l'Académie de Berlin; puisque vous êtes un chef de laboratoire, pourriez-vous me donner quelques noms? Je représente le groupe des médecins allemands qui ont souscrit à la médaille offerte à M. Bouguet.

HERVÉ

Volontiers. Voyons : M. Pélissier, professeur au Muséum, le célèbre médecin Pravielle. (Il nomme de souvenir quelques personnes.) Tous ont tenu à se rendre à l'invitation des Bouguet et, tenez, ici, tournant le dos, c'est Hernert, le grand écrivain, vous savez, celui qui a refusé le prix Nobel en l'honneur de M. Bouguet.

LE JOURNALISTE

Auriez-vous l'amabilité de me présenter, je vous prie.

HERVÉ

Si vous voulez. Monsieur, comment? Ah! oui, Hochfield. Monsieur Hernert, permettez-moi de vous

présenter monsieur Hochfield, représentant d'une très importante revue de Berlin.

HERNERT, s'approchant.

S'il ne s'agit pas d'une interview, car je suis assez rebelle à ce genre de sport...

LE JOURNALISTE

Non, monsieur, je serais simplement heureux de dire dans une revue scientifique étrangère les raisons pour lesquelles vous vous êtes effacé devant Bouguet.

HERNERT

Oh! des raisons de préséance et d'admiration, simplement. On ne sait pas assez, dans le public français, que Bouguet est l'homme le plus extraordinaire de notre époque. Le goût des spécialités que l'on a en France, empêche d'embrasser l'envergure de cet homme assez universel. Bouguet eut été un dilettante de génie, si la vie, l'expérience, les découvertes n'avaient pas capté et spécialisé momentanément cet homme qui était né pour être un grand amateur distrait. L'énormité de ses trois ou quatre grandes découvertes nous l'a ravi!... La vie humaine est trop courte! Vous ne le croiriez pas, mais nous ne nous étions même jamais serré la main avant ce soir. J'ai appris comme tout le monde que Bouguet, en installant les nouveaux pavillons de l'Institut, avait tenu à remercier, dans une fête intime, les amis qui lui ont offert la médaille commémorative à propos du prix Nobel, et, pour mon plaisir personnel, j'ai accepté l'invitation... (On entend applaudir dans la salle.) Vous permettez, monsieur...

(Il serre la main du journaliste. Les Femmes de France sortent à ce moment avec Edwige et Blondel qui les dirige. Pélissier les accompagne.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BLONDEL, EDWIGE,
LA DIRECTRICE, MADAME DURUY, puis MARCELLE.

BLONDEL

Nous vous remercions encore. Vous avez dit des mots qui auraient touché toutes les féministes de France.

LA DIRECTRICE, à Edwige.

Madame Blondel, auriez-vous l'amabilité de me conduire jusqu'au manteau que j'ai laissé tout à l'heure chez vous. Je ne m'y retrouve pas.

EDWIGE

Mais, certainement, madame. Voilà... notre pavillon est juste en face. Vous voyez... c'est là que je vous ai conduite tout à l'heure...

LA DIRECTRICE

C'est juste...

EDWIGE

Je vous précède.

PÉLISSIER

J'ai mis aussi mon vestiaire dans votre salle de billard.

(Edwige entre dans le pavillon de gauche dont on voit les fenêtres éclairées, suivie de Pélissier et de la directrice.)

UNE DAME, à Blondel.

Vous habitez ce pavillon?

BLONDEL

Lors de mon mariage, il y a deux mois, Bouguet a eu l'amabilité d'affecter ce pavillon à mon ménage.

Ma femme est toujours un peu délicate de santé. Il lui a été très agréable de demeurer dans les jardins.

LA DAME

Mais ce sont d'admirables jardins, monsieur. Nous ne nous attendions pas à en trouver d'aussi beaux à l'Institut Claude-Bernard.

BLONDEL

Toute cette partie sont les vestiges du vieil hôtel de Chevigny. Oh! il en reste très peu de chose, mais elle est considérée comme partie historique... et la où nous avons organisé cette petite cérémonie, c'était l'ancienne orangerie.

LA DAME

M. et Mme Bouguet habitent dans l'Institut Claude-Bernard lui-même?

BLONDEL, montrant au loin les murs du bâtiment.

Oui, là, de ce côté-ci. C'est un institut autonome. Le directeur pouvait s'y loger.

(Edwige sort du pavillon avec la directrice.)

LA DAME, à la directrice.

Vous venez, madame Duruy?

MADAME DURUY

Certainement.

BLONDEL

A droite, il y a la grille de sortie sur la place des Invalides... Voulez-vous que je vous accompagne?

MARCELLE, venant de la salle et courant à la directrice.

Oh! madame, il faut que je vous remercie. Ces gentilles paroles que vous venez de prononcer, la façon dont vous avez parlé de ma mère... je vous assure que j'étais très émue!...

MADAME DURUY

Je vous souhaite, mademoiselle, de marcher sur les traces de cette femme prodigieuse.

MARCELLE

J'y tâcherai, sans oser l'espérer.

(Elles s'en vont. Edwige reste avec Blondel.)

BLONDEL

Tu ne les accompagnes pas, toi, ma chérie?... Les deux seules femmes de la soirée, pourtant!

EDWIGE

Marcelle y suffit... et puis, je suis fatiguée, rompue.

BLONDEL

Oui, tu as mauvaise mine, ce soir.

EDWIGE

J'ai besoin de m'étendre, de respirer.

BLONDEL

Demeure un peu dehors. Moi, ma présence est indispensable. Il faut encore que je serre une vingtaine de mains... J'espère que tout le monde va d'ailleurs se retirer. (A ce moment, sur les marches de l'orangerie, apparaissent Bouguet et sa femme. Ils descendent, ils ont l'air de chercher l'ombre. Blondel, bas à sa femme.) Chut! regarde!... Comme leur joie éclate sur leur visage à tous deux.

EDWIGE, s'asseyant sur un rocking, et se dissimulant derrière le gros tilleul.

A lui surtout.

(A ce moment, discrètement, et masquée par un pilier des arcades de l'orangerie, Madame Bouguet met ses bras autour du cou de son mari.)

MADAME BOUGUET

Je ne t'avais pas encore embrassé. (Ils s'étreignent. Après quoi, gênés un peu de leur effusion, ils retournent dans la salle.)

BLONDEL, bas à sa femme.

Tu ne trouves pas ce baiser très émouvant?

EDWIGE, en les regardant s'éloigner.

Admirable! Admirable... C'est beau comme l'antique!

BLONDEL, bas.

Comme il a dû être doux et plein de paix, ce baiser-là! Mais je ne l'envie pas tout de même. C'est le baiser des noces d'argent...

EDWIGE

Ils ont senti leur amour ce soir...

BLONDEL

On ne le sent donc pas toujours?...

EDWIGE

Non... oh! non, pas toujours... heureusement!

BLONDEL, s'approchant d'elle.

Ma chère Edwige!

EDWIGE, se lève.

Dieu! que je suis fatiguée... Tu n'as pas idée de ce que je suis fatiguée!...

MARCELLE, qui avait accompagné les dames à la grille, revient, et, les apercevant.

Tiens! vous étiez là, les amoureux.

BLONDEL rit.

Oh! nous ne sommes plus des amoureux, mais un vieux ménage! Songez : deux mois de mariage! Ça compte. La petite se sent seulement un peu souffrante, et se tient à l'écart.

MARCELLE

Qu'est-ce que tu as?

EDWIGE

La fatigue, sans doute.

UN PRÉPARATEUR, sortant de la salle et appelant.

Blondel!... Blondel n'est pas là? On le cherche.

BLONDEL

Si, si, me voilà.

LE PRÉPARATEUR

Les Bouguet vous demandent. Il y a le directeur de *L'Aube* qui voudrait vous parler, je crois.

BLONDEL

Bon. Moi qui ai horreur des journalistes, ça va bien.

(Il s'en va dans la salle.)

SCÈNE III

EDWIGE et MARCELLE, seules sous les arbres, puis BOUGUET, MADAME BOUGUET, BLONDEL et LE DIRECTEUR DE « L'AUBE ».

EDWIGE

Comme vous avez l'air heureux, ce soir, Marcelle!

MARCELLE

Pourquoi ne me tutoies-tu pas, ce soir?

EDWIGE

Je ne peux pas m'y habituer. Ma langue fourche.

MARCELLE

Ah! c'est drôle... puisque cela a été convenu entre nous.

EDWIGE, *aigrement.*

Oui, mais je ne peux pas oublier que j'ai été, ici, un peu comme une gouvernante... du même âge que toi...

MARCELLE

Oh! comment peux-tu proférer une bêtise pareille! Tu me blesses!

EDWIGE

Je n'ai pas voulu te blesser, Marcelle. Je voulais indiquer cette nuance en passant, comme je l'éprouve en ce moment.

MARCELLE

Laquelle au juste?

EDWIGE

Je ne me sens pas de la fête ce soir... mais tu sais que je suis toujours très maussade.

MARCELLE

Tu es de la fête au même titre que Blondel qui partage ce soir la gloire de papa, car, enfin, dans son discours, papa a bien rendu à Blondel tout ce qu'il lui doit, j'espère!

EDWIGE, *souriant.*

Oh! mais, Marcelle, ne te mets pas en peine de cela. Tu as l'air de penser que j'ai des vénérations à ce point maritales! Nous ne sommes pas un assez vieux ménage, quoi qu'il en dise, pour que je me conduise comme la « dame du sous-directeur », la femme qui réclame pour son mari. Oh! Dieu, j'ai horreur de cela! Et puis, crois-tu que je sois mariée, le crois-tu vraiment?

MARCELLE

Quel esprit!

EDWIGE

De même que je disais que j'étais l'invitée, de même j'ai l'impression que je ne suis pas mariée pour de bon!

MARCELLE, *sévère.*

Tout simplement parce que tu as fait un trop beau rêve.

EDWIGE

Oui, c'est sans doute cela! Mettez votre main sur mon front, Marcelle.

MARCELLE

Encore vous!

EDWIGE

Mets ta main sur mon front, Marcelle. Tu vois comme j'ai chaud. Je dois avoir la fièvre.

MARCELLE

Tu n'es pas malheureuse?

EDWIGE

Pourquoi le serais-je?

MARCELLE

On ne sait jamais avec toi! Tu m'as tant de fois inquiétée.

EDWIGE

Je t'ai inquiétée?

MARCELLE

Oui, et tu ne t'en es pas doutée! Souvent, j'ai eu peur de toi, si peur!...

EDWIGE

Vraiment! A quel point de vue?

MARCELLE, *après une hésitation.*

Oh! ce serait fou à te raconter...

EDWIGE

Je ne comprendrais pas?

MARCELLE

Si, tu comprendrais, très bien, mais c'est inutile... et puis j'ai été rassurée amplement, depuis lors. Je t'ai mieux approfondie et, en vivant côte à côte, comme des égales, j'ai mieux compris que toutes ces bizarreries devaient être mises sur le compte de la race. Je me souviens que, quand j'étais petite, maman elle-même avait de ces nuances étranges, incompréhensibles. Elle a changé au contact de papa... Qu'est-ce que tu as à rire?

EDWIGE

C'est ta façon de dire « papa ». Je trouve ce mot si drôle en parlant de cette sorte de Gœthe que nous fêtons ce soir. Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Gœthe?

MARCELLE, froidement.

Je ne sais pas, je n'ai pas connu Gœthe!

(A ce moment, Bouguet sort de l'orangerie avec sa femme et Blondel Ils accompagnent le directeur de *L'Aube*.)

LE DIRECTEUR DE « L'AUBE »

J'ai été heureux de vous apporter ce soir l'hommage de mon admiration à tous deux et de vous remercier, madame, de l'article que vous avez bien voulu envoyer au journal.

BOUGUET, présentant.

Ma fille...

LE DIRECTEUR

Mademoiselle!... L'article paraît naturellement demain matin. Vous a-t-on apporté les épreuves?

MADAME BOUGUET

Pas encore... J'ai dit faiblement ma reconnaissance à tous les souscripteurs de cet objet d'art que je garderai précieusement. C'est bien la première fois de

notre vie, par exemple, que nous écrivons dans un journal...

LE DIRECTEUR

Les savants nous dédaignent, je sais.

MADAME BOUGUET

Mais j'ai été heureuse de cette occasion de dire ce qu'était notre collaboration à Laurent et à moi...

BOUGUET

Je suis inquiet. Je n'ai pas encore pris connaissance de l'article. Ma femme a dû modestement encore s'effacer devant moi, comme toujours.

LE DIRECTEUR

La page est concise et admirable... Si, si, madame, admirable! Puisque le groom n'est pas venu, je vais vous l'envoyer de suite avec les épreuves, dès que j'arriverai au journal... Mademoiselle... Monsieur Blondel...

MADAME BOUGUET

Au revoir... et confuse de l'honneur que vous m'avez fait...

LE DIRECTEUR

Cet hommage a pris, vous l'avez vu, un caractère quasi national.

(Bouguet et sa femme accompagnent le directeur de *L'Aube*.

BLONDEL, à Marcelle.

Ma femme n'est pas plus souffrante?

MARCELLE

Rassurez-vous.

BLONDEL

Je la trouve un peu nerveuse, ce soir.

MARCELLE

En effet. Nous causions, en prenant le frais.

BLONDEL, à Marcelle.

Voulez-vous voir les musiciens? M. Hernert désire pour clôturer qu'on finisse en jouant un air de Bach. Le chef d'orchestre a dit que c'était possible si vous aviez la partition de piano... L'aria de Bach, je crois.

MARCELLE

Parfait. J'y vais.

(Elle rentre dans la salle.)

BLONDEL, s'approchant de nouveau d'Edwige.

Ça va-t-il mieux, ma petite?

EDWIGE

Oh! je t'en prie, ne t'occupe plus de moi.

BOUGUET, revient du fond et se retourne avant d'entrer dans la salle.

Qu'est-ce qu'il y a?

BLONDEL

Ma femme est un peu incommodée par la chaleur.

BOUGUET, s'approchant.

Rien de grave?

EDWIGE

Rien du tout... J'étouffais un peu, j'ai pris l'air, voilà... Qu'on ne s'occupe pas de moi!

BLONDEL, lui prenant la taille.

Pauvre chérie! c'est vrai qu'elle est pâlotte! Elle a les yeux cernés. (Il rit bruyamment.) Eh! eh! des yeux de lune de miel, après tout!...

EDWIGE, se dégageant en repoussant le bras de Blondel.

Mais laisse-moi, laisse-moi.

BLONDEL, étonné.

Mon Dieu! que tu es nerveuse! Est-elle assez fébrile, hein, Bouguet? Tu ne trouves pas cela extraordinaire?...

EDWIGE, *s'en allant sur le rocking.*

Je vous en prie...

BLONDEL

Bon, la voilà qui pleure!... Ma chérie!... Qu'a-t-elle donc?

EDWIGE

Je désire aller me coucher.

BLONDEL

As-tu besoin des domestiques? La femme de chambre elle-même est employée au buffet.

EDWIGE

Non, non, de personne. Veux-tu simplement donner l'ordre à la femme de chambre qu'elle fasse ma couverture et puis qu'on me laisse seule, qu'on ne me dérange plus. J'essaierai de me reposer.

BLONDEL

J'y vais.

EDWIGE

Ai-je la fièvre? Je n'en sais rien. (*Elle tend brusquement son poignet à Bouguet qui s'en allait.*) Dites-moi si j'ai le pouls agité?

(*Blondel est parti. Elle retire son poignet de la main de Bouguet.*)

SCÈNE IV

BOUGUET, EDWIGE.

EDWIGE

C'est trop! c'est trop!... j'aurai trop souffert ce soir... Oh! ne me regardez pas ainsi, de cet œil glacé... Ne

jamais vous parler, ne pouvoir jamais que cette conversation banale qui devient pour moi mourante!

BOUGUET

Ce sont nos conventions mêmes.

EDWIGE

Oui, oui, ce sont nos conventions, et je les tiens suffisamment, je crois! Vous ai-je jamais importuné? Vous ai-je excédé de mon amour? Mais tout de même si inaccessible que vous soyez, il y a des moments où ce silence et cette froideur dépassent toutes les permissions!

BOUGUET, *dans une attitude froide et hautaine.*

Qu'y a-t-il de particulier aujourd'hui?

EDWIGE

Il le demande! Ce qu'il y a de particulier aujourd'hui! Mais c'est votre fête, c'est joie sur toute la maison, sur toute votre vie! Tout l'amour monte vers vous du passé, du présent, de la foule inconnue. Seul un pauvre petit être meurtri reste dans son coin et n'a même pas sa part de souvenir. Aujourd'hui, je souffre d'une jalousie atroce. Jeanne est là, contre vous, à votre bras. C'est une sorte d'auréole et d'apothéose que vous partagez tous les deux. Tout à l'heure, je vous ai vu, je vous ai entendu lui donner un baiser, un baiser si profond, si grave, que j'en suis encore toute bouleversée!

BOUGUET

Ce sont là des sentiments que vous avez tort d'éprouver. Ils ne vous font pas honneur, Edwige.

EDWIGE

Songez que vous n'avez même pas eu la délicatesse d'un souvenir aujourd'hui qui fût à moi... Si j'avais

compris que dans cette minute de plénitude il y avait pour l'ancienne amie un regard pareil à ceux d'autrefois! Sans quoi, mes engagements, ne les ai-je pas tous tenus? Je ne vous approche plus jamais avec d'autres paroles que des paroles de respect... mais vous, vous savez bien au fond que mon amour n'est pas mort! Vous savez que la vie que je mène m'est insupportable! Oui, parfaitement, vous le devinez... Oh! je ne cherche pas maintenant à la fuir, cette vie-là. Je l'ai acceptée, elle sera ce qu'elle sera! Mais, au moins, qu'est-ce que je souhaitais comme récompense, une fois de temps en temps... que sais-je?... tous les six mois... tous les ans... que vous me preniez affectueusement dans vos bras, que vous mettiez un baiser sur mon front douloureux! Aujourd'hui, vous avez embrassé des amis, des indifférents! Moi seule, vous m'avez oubliée!...

BOUGUET

Edwige, mon enfant, je comprends et je sens tout ce que vous dites, mais il y a entre nous un pacte conclu que je considère comme sacré. Je ne dois pas transiger avec lui. Ai-je besoin de te rappeler que si je ne me suis pas opposé à ce mariage, c'est uniquement parce que tu m'avais juré de rejeter toute mémoire d'une aventure qui fut si brève, de ne jamais y faire une allusion. A ce prix seulement, j'ai consenti à ne pas dévoiler une vérité qui eût entraîné en effet des désastres ou des chagrins énormes. Ne me fais pas repentir d'un optimisme, qui, pour qu'il se réalise, dépend uniquement de ta sagesse.

EDWIGE

Je crois que j'ai tenu parole. Je ne me suis pas engagée à ne plus vous aimer mentalement, car, cela, je ne le pouvais pas!...

BOUGUET

Mais tu t'es engagée à faire tous tes efforts pour chérir ton mari... Et nous avons tous les deux escompté le temps et la sagesse pour transformer dans ton cœur tout sentiment passionné s'il en subsistait encore un. Ai-je eu tort de te croire ? J'ai trouvé qu'il y avait une très réelle beauté dans ce pacte, puisqu'il maintient l'équilibre de toutes ces existences qui auraient pu être compromises et dont tu es pour ainsi dire la clef de voûte!

EDWIGE

Je n'avais pas besoin que vous récapituliez tous vos mobiles, je les sais tous, je ne les oublie jamais. Vous en omettez même un qui est le meilleur et qui vous vaut toute ma reconnaissance...

BOUGUET

Lequel?

EDWIGE

C'est que vous n'avez pas voulu que je sois chassée par Madame Bouguet et que je tombe à la misère ou au néant... (Silence.) J'ai donc contracté vis-à-vis de vous un engagement qui est, en effet, sacré... Enterrer mon amour, vous en libérer!... Mais que voulez-vous... tout le monde est heureux ici... tout le monde est pleinement heureux... vous, mon mari, elle, tous, sauf moi! Ah! que ce serait peu de chose pourtant! A de certaines heures un regard de l'âme qui me dirait : « Je n'ai pas complètement oublié. Courage, ma petite! » Et, à d'autres moments même un baiser, oui, un baiser... oh! qui n'ait plus rien de sensuel... comme celui, tenez, que vous avez donné tout à l'heure à votre femme et qui m'a fait si mal dans l'âme...

BOUGUET

Voyons, Edwige!...

EDWIGE

Songez donc que c'est moi qui ai tous les soucis de cet équilibre moral dont vous parlez et dont je suis la ménagère!... Vous, qui ne pensez plus à moi, cela vous est facile de vivre! Mais moi, il faut que je surveille toutes mes pensées, tous mes actes... (Elle met la tête dans ses coudes.) Et puis, la chose terrible, oui, la chose terrible...

BOUGUET

Laquelle? Pourquoi t'arrêtes-tu?

EDWIGE

Ah! vous me devinez!

BOUGUET, vivement.

Voyons, Edwige, ce n'est pas vrai, tu mens en ce moment-ci, car je sens bien que tu commences à aimer ton mari. (Elle secoue la tête.) Si, si, tu l'aimes déjà! Tu as beau dire, tu ne le sais pas toi-même, mais moi je le devine... J'ai la joie de le découvrir... L'autre jour, tu t'es mise en colère, tu l'as défendu à propos d'une futilité, avec de la véhémence que j'ai trouvée charmante.

EDWIGE

Ce n'est pas l'amour!

BOUGUET, s'animant comme pour se persuader lui-même.

Et comme il t'aime, lui! Quel plaisir à voir la bonne candeur de ses yeux, la sollicitude joviale dont il t'entoure, sa transformation, car il est transformé depuis...

EDWIGE

Taisez-vous! taisez-vous! (Elle lui prend la main, il la retire.) Permettez que j'appuie ma tête sans rien dire sur votre épaule...

BOUGUET

Allons, Edwige! Pas de mots d'enfant gâtée! Une plus noble attitude! Plus de ces faiblesses d'adolescente. C'est exact, je pourrais, je devrais te dire peut-être de temps en temps le mot qui fouetterait ta volonté et qui rassurerait tes émois.

EDWIGE

Ah! vous le reconnaissez!..

BOUGUET

Mais je ne le ferai pas. Je ne dois pas le faire, je ne le dois pas. Moralement, j'ai vis-à-vis de mon ami un devoir qui doit toucher au scrupule. Le silence total est préférable. Tout rapprochement, s'il t'apportait un bienfait et du courage, serait tout de même un pas en arrière... Mais oui... je redoute tes bras tendus... (*Se reprenant* :) quoique je t'en prie de n'avoir aucun doute là-dessus, je n'éprouve pour toi qu'une profonde sollicitude...

(*Il le dit sèchement, presque durement.*)

EDWIGE

Quelle cruauté! prononcez donc au moins le mot amitié, s'il ne vous écorche pas la bouche!...

BOUGUET, *avec une force croissante.*

Une très profonde amitié, oui.

EDWIGE

Et puis, ne dites plus rien. Qu'importent les mots!... Voyez, on va, on vient. Accordez-moi ces cinq minutes silencieuses, je vous en supplie. Si vous ne voulez pas me les accorder ici, que ce soit n'importe où, tenez, derrière notre pavillon, dans une allée, dans plus d'ombre encore... que je sente dans ce soir si bon pour

tous, si cruel pour moi, le rapprochement de vos lèvres sur mon front. J'en aurai peut-être pour une année de courage!... Vous verrez, j'arriverai au but, mais d'ici là... ah! d'ici là... par pitié.. ne me refusez pas cette seconde... Je meurs de solitude et de courage vain!..

BOUGUET

Je la refuse.

EDWIGE, tombant à genoux.

Oh! c'est trop! c'est un luxe de cruauté inutile. Pour qui cette cruauté, pour qui?... Vous n'avez pas peur de moi, pourtant! Hélas! Hélas!...

(Elle sanglote.)

BOUGUET

Lève-toi... lève-toi.. lève-toi vite. Tu ne vois donc pas que c'est un hasard qu'il n'y ait pas dix personnes ici.

EDWIGE

Pensez à l'effroyable contrainte de mon cœur!... Oh! mon adoré!...

BOUGUET, la faisant se lever brusquement.

Lève-toi, je te dis!

(Un temps. Il s'écarte.)

EDWIGE, à voix basse, se rapproche.

Dites-moi alors que je vous verrai tout à l'heure, n'importe où... que l'on ne va pas se séparer ainsi ce soir... c'est impossible!... Oh! ce soir!...

BOUGUET

Tais-toi!... Voilà Hernert.

SCÈNE V

BOUGUET, EDWIGE, HERNERT.

HERNERT, des marches de l'orangerie.

Eh bien! Vous n'entrez pas pour entendre du Bach? Vous entendez, on commence. Avouez que j'ai eu une bonne idée : du Bach vaut mieux qu'une mauvaise valse.

BOUGUET, vague, cherchant ses mots.

Certainement oui, je vous remercie.

HERNERT

A moins que vous ne préfériez l'entendre du dehors sous les arbres?

BOUGUET

Si c'est avec vous. (A Edwige, qui lui fait des signes désolés.) Va, rentre dans la salle.

EDWIGE, ramasse une écharpe et bas en s'en allant.

Dites-moi deux mots tout à l'heure, dans la foule, je vous attends... si... je vous attends!...

BOUGUET, après une hésitation.

Va.

(Elle se sauve.)

SCÈNE VI

BOUGUET, HERNERT.

BOUGUET

Monsieur Hernert, précisément je vous cherchais. Je voulais me donner le plaisir très grand de vous serrer

la main. Le permettez-vous? (Edwige est sortie. Les deux hommes se serrent la main.) Je me suis souvent demandé pourquoi vous, l'auteur dramatique glorieux, l'auteur de tant de beaux poèmes, vous aviez tenu à faire ce beau geste et à vous effacer devant un homme si éloigné de vous. Elle ne manque pas de grandeur, cette fraternité des esprits d'élite qui ne se connaissent pas. Mais en quoi ai-je mérité, je ne dirai pas le sacrifice, mais l'honneur que vous m'avez fait?

HERNERT

Oh! c'est une vieille dette, une très vieille dette contractée il y a déjà plusieurs années. Vous dites que nous n'avons pas de point de contact, d'abord c'est faux. Vous savez que mes dernières œuvres sont des ouvrages de philosophie?

BOUGUET

C'est vrai, et ce sont de nobles œuvres. Votre réfutation de Kant est un morceau étonnant.

HERNERT

Oh! je ne suis encore qu'un débutant bien gauche, mais c'est à vous que je dois de les avoir écrites, ces deux dernières œuvres.

BOUGUET

A moi?

HERNERT

Oui. J'ai renoncé au théâtre, vous le savez. Je méprise presque maintenant la forme poétique et plastique. Je suis arrivé enfin à ne concevoir que la pensée abstraite. Cette métamorphose, je la dois à bien des événements, à une évolution naturelle, il se peut, mais c'est à vous surtout, et, en m'effaçant devant vous, j'acquittais une dette de reconnaissance dont vous ne pouvez deviner la poignante origine. Tout un drame

que personne ne connaît et que personne ne connaîtra jamais!

BOUGUET

Pourquoi ne le connaîtrais-je pas? Si vraiment, à une époque de votre vie, j'ai été l'appoint que vous dites, le camarade inconnu dont vous parlez, pourquoi ne vous demanderais-je pas le premier cette confidence?

HERNERT, le regardant en face.

Après tout! Oui, c'est un émouvant miracle que celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, la fraternité des esprits supérieurs, cette marche sourde en avant de mille têtes qui ne se connaissent pas et qui poursuivent, chacune dans leur sphère, la recherche des vérités. C'est un bataillon bien dispersé, mais, voyez, nous ne nous étions jamais parlé et, dès que nos deux regards se sont rencontrés, il semble que nous ayons deviné en nous des ascendances communes, des affinités qui font de nous deux êtres très proches et qui se sont peut-être toujours connus... C'est assez grand...

BOUGUET

Oui, c'est très grand... Alors, à quoi servirait donc cette parenté mystérieuse si elle ne nous donnait pas le droit de brûler les étapes de l'amitié et de parvenir d'un coup à ce plan de confiance ou d'aveu que je réclame? Dans des domaines très proches, ceux de la recherche et de l'idée, nous sommes déjà de la famille.

HERNERT

Mais, moi, je suis le néophyte. Je suis le nouveau venu. Vous, vous avez toujours vécu dans les pensées; moi pas. Je suis parti des sens. Oui, j'ai été un sensuel jusqu'à trente ans; puis, après les sens, j'ai traversé

les sentiments... Aujourd'hui, je suis parvenu à la pensée et je me suis livré à elle ingénument... Ceux qui comprennent le mieux imaginent que j'ai traversé ces trois cerceaux successifs : les sens, les sentiments et les idées, par un enchaînement tout naturel. Du tout, c'est à un grand à-coup que je le dus. Il fut simple. Il fut terrible. Personne ne le connaît. Vous, vous pouvez savoir...

BOUGUET

Dites... Je vous en conjure...

HERNERT

Depuis des années je cachais un amour tranquille et heureux... un amour sans publicité qui a pourtant alimenté dix ans de ma vie, dix ans!... Tout à coup, en un jour, en une soirée, dans les solitudes vertes de Normandie où je vivais, ç'a été l'effondrement, la rupture la plus atroce, — les saletés révélées, le cri furieux de la haine... La désillusion se reportait sur tout mon passé et, dans la débâcle, cette femme a détruit jusqu'au souvenir, jusqu'aux images!... Ce fut abominable... Un soir, je suis sorti dans le jardin, un jardin comme celui-ci, tout mouillé de lune... je me suis traîné sous un chêne humide — je me souviens — pour mourir. J'ai appuyé le canon du revolver sur la place choisie. Je me suis étendu dans la position de la mort... et, alors, dans cette position, mes yeux se sont fixés tout naturellement sur le ciel... C'est ce qui m'a sauvé. Je n'y ai pas vu Dieu, certes!... Mais, dans ce raccourcissement suprême de la volonté, au moment de l'effort sur le tremplin, j'ai vu là-haut, par une espèce de synthèse imagée que connaissent tous ceux qui ont failli mourir et qui interrogent le ciel, j'ai vu les flambeaux... les idées qui illuminent toute la conscience du monde que j'allais quitter!...

J'ai vu là-haut accrochée, je puis dire, d étoile en étoile, au lieu et place de la divinité, toute la pensée humaine... comme si, désagrégée mais jamais perdue, elle vivait réellement au-dessus de nous, et formait un grand nimbe universel, qui nous emporterait vers des fins de clarté ou de sérénité... Ma main s'est attardée longtemps, longtemps, indéfiniment... Le doigt sur la gachette mollissait. Dès ce regard suprême j'avais été happé par le ciel de l'homme — l'autre, non! — J'ai voulu atteindre le connaissable avant de partir pour l'inconnu! Dès lors, je me suis acheminé comme vous, comme tant d'autres, vers de plus nombreux infinis... La chair n'a plus compté : ma douleur se perdait dans l'universel esprit!

BOUGUET

Oui, la pensée est le refuge des âmes qui ont vécu! L'idée est tout. Voilà!... Ah! la bienfaisante certitude!... (Son œil s'anime étrangement.)

HERNERT

Oui, n'est-ce pas? L'idée est devant. Elle éclaire le monde entier dans sa marche. Les flambeaux sont là qui précèdent. Dès qu'on s'est penché sur toutes les possibilités immenses de l'esprit, on voit que l'idée précède l'acte. Alors, que deviennent la terreur, l'amour, la douleur? Des résidus, des déchets de l'âme en marche ou de la pensée universelle... On ne sent plus l'amputation qui vous est faite d'une partie de soi-même... Alors, de toute mon énergie, la mort que j'espérais, dont j'avais soif, je l'ai repoussée comme une formule insignifiante et je me suis précipité sur des livres. J'étais un ignorant. Les premiers qui me soient tombés sous la main, ce furent les vôtres. Vos recherches sur la vie, votre philosophie... Oh! qu'ils sont beaux dans leur sécheresse et dans leur volonté aride. Votre dernier, *Évolution et Matière*,

m'a empoigné comme un flot. De ce jour, je suis arrivé à vivre et à agir par des énergies immortelles... C'est cela, vivre! La fatalité qui a failli m'écraser n'est qu'un point de vue bien mesquin et, au-dessus de la fatalité, il y a la majestueuse liberté de la pensée... Je vous dois infiniment, Bouguet!... comme je dois ma vie et mon courage à la pure contemplation d'un ciel, un soir, sous le chêne d'un petit village. L'âme suprême a consolé mon âme d'homme.

BOUGUET, avec une grande émotion.

Comme c'est étrange que vous parliez ainsi... comme c'est curieux, cette confession, aujourd'hui!... Et comme je suis ému... effrayé... Vous ne pouvez pas savoir à quel point!...

HERNERT

Pourquoi?

BOUGUET, lui saisissant tout à coup nerveusement le bras.

Pourquoi?... Parce que... j'ai cinquante-cinq ans, mon ami... Dès l'âge de quinze ans, je vivais dans ce troisième cycle dont vous parliez : la pensée, la recherche... Et voici que je fais peut-être le chemin inverse de celui que vous avez fait!

HERNERT

C'est-à-dire?...

BOUGUET

Oui, parti de la pensée, après être passé par les sentiments, j'en arrive peut-être aux sens... dont vous venez!... Quelle affreuse contradiction!... Et quel échange!...

HERNERT

Est-ce possible?...

BOUGUET

Pendant que vous parliez, j'écoutais votre histoire

avec angoisse... Vous ne pouvez concevoir mon doute de moi-même... mon étonnement... ma rage, depuis quelques jours... le doute de ma fierté qui m'envahit!... Celui auquel vous vous confessez avec ardeur n'est peut-être qu'un pauvre vieux savant naïf et falot qui n'a même pas la connaissance de lui-même et qui à cinquante ans se sent tout à coup pris par une force rétrograde!... Oui, ne cherchez pas à comprendre... Nous sommes deux voyageurs, nous nous rencontrons en chemin inverse. Nous pensions l'un à l'autre, sans nous connaître... et nous nous rencontrons en passant, l'un allant là, l'autre en revenant. Et nous nous tendons la main fraternellement... mais avec une bien belle amertume! —

HERNERT

Ce n'est pas encore assez que cette poignée de main... Je ne sais ce qu'évoquent pour vous cette soirée, ces arbres, ce jardin, ce ciel... Je devine obscurément une terreur... Mais, moi, je sens monter en moi toute l'émotion du soir où j'ai souhaité de disparaître à cause d'elle... Voyez-vous, c'est le même ciel immobile... Il n'y a qu'une chose qui est peut-être changée... le visage de ma douleur... Et un peu grâce à vous, n'est-ce pas? Comprenez-vous ma dette superstitieuse maintenant et pourquoi j'ai tenu à l'acquitter?

BOUGUET

Il faut que je vous embrasse... il faut que nous nous embrassions!...

HERNERT

De tout mon cœur!

(Et ces deux hommes, dans l'ombre, se donnent un baiser maladroit où se mêlent de larges respirations oppressées.)

BOUGUET

Mon ami, mon cher ami! qui pourrait comprendre notre émotion en ce moment et le baiser d'homme que nous venons d'échanger!

HERNERT, radieux.

Vous voyez que j'ai bien fait de venir ce soir. Je n'espérais pas à un pareil moment.

BOUGUET

Quelqu'un vient nous le voler...

HERNERT

Et, voyez, c'est un peu comme dans des histoires ou comme à la fin des rêves : la musique cesse avec nos paroles.

SCÈNE VII

Les Mêmes, HERVÉ, des Invités, puis MADAME BOUGUET, PÉLISSIER, CORMEAUX, MARCELLE, puis EDWIGE.

Une quinzaine de personnes sortent et descendent les marches de l'orangerie.

HERVÉ, à Bouguet.

On vous cherchait, monsieur Bouguet. Vous n'avez pas entendu?

BOUGUET

Nous écoutions du dehors, Hernert et moi. (Il rentre précipitamment dans l'orangerie, presque en courant.)

HERVÉ

Monsieur Hernert! vous a-t-on remis ou envoyé votre exemplaire de la médaille commémorative?

HERNERT

Je ne sais pas si je l'ai reçue. En tout cas, on ne me l'a pas donnée ici. Au fait, je réfléchis même que je ne l'ai pas vue.

HERVÉ

Tenez, la voilà.

(Quatre ou cinq personnes se rapprochent. Hernert regarde, sous la lumière qui vient de l'orangerie.)

HERNERT

C'est très bien. Autant qu'une médaille peut être bien. Puis, c'est une plaisante idée du sculpteur de l'avoir doucement appuyé sur le visage de Madame Bouguet. On ne sait pas quel est celui qui reflète l'autre... On dirait deux grands fronts qui absorbent toute la lumière...

HERVÉ

Comme c'est vrai, monsieur, ce que vous dites! D'ailleurs, Madame Bouguet adore passionnément la lumière. Figurez-vous qu'il n'y a pas de rideaux à ses fenêtres et elle se coiffe résolument en arrière.

(Madame Bouguet descend de l'orangerie.)

MADAME BOUGUET

Vous parliez de moi? Vous vous moquiez de ma coiffure?

HERNERT

Au contraire. Nous admirions votre front que le sculpteur a fait très ressemblant. Nous disions : un front qui absorbe toute la lumière.

MADAME BOUGUET

On m'a assuré que Victor Hugo avait l'habitude quand il voyait le front d'une femme embroussaillé, de lui rejeter tous les cheveux en arrière. Il avait raison : le front, c'est le visage de l'intelligence... Je ne dis pas ça pour moi!

UN ÉLÈVE, du perron de l'orangerie.

Mesdames, messieurs, Mlle Mériel, de la Comédie-Française, veut, avant que nous nous séparions, vous dire un sonnet qu'un des nôtres, un jeune élève de l'Institut Claude-Bernard, a écrit en l'honneur de notre maître. Mlle Mériel le dira, appuyée au socle de la vieille statue de Pomone, ici à droite...

PÉLISSIER

Excellente idée. Il faisait si chaud à l'intérieur.

CORMEAUX

Et ce sera beaucoup plus décoratif. Elle est si décorative!

MARCELLE, s'empressant et désignant le fond du jardin.

Si vous voulez tourner... à droite... c'est la statue qui est presque au pied de l'escalier.

(On se dirige en masse dans le fond à droite. Il ne reste plus sur la scène que Madame Bouguet, Hernert, Hervé. Edwige à ce moment sort de l'orangerie et passe en se dirigeant vers sa maison.)

MADAME BOUGUET, l'apercevant.

Edwige, tu ne viens pas?

EDWIGE

Non. Je vais me coucher. Je n'en peux plus!

MADAME BOUGUET

Tu n'attends pas la fin?

EDWIGE

Je suis prise d'un véritable étourdissement. Je monte dans ma chambre. Excusez-moi et à demain.

MADAME BOUGUET

Tu n'as besoin de personne?

EDWIGE

J'ai prié la femme de chambre, au contraire, de ne pas me réveiller.

MADAME BOUGUET

Le bruit ne te dérangera pas?

EDWIGE

Pas le moins du monde. Avant un quart d'heure, je serai endormie. Je n'en peux plus!

UN PRÉPARATEUR, appelant dans le fond.

Vous venez écouter, Hervé?

HERVÉ

J'arrive. Une seconde.

(Edwige est entrée dans la maison. On entend plus loin une voix qui psalmodie quelques vers. Madame Bouguet, au premier plan, donne un ordre à Hervé.)

MADAME BOUGUET

Hervé, il n'est pas venu un groom du journal *L'Aube* apporter des épreuves?

HERVÉ

Non, madame. Je suis au courant, s'il était venu, je ne l'aurais pas fait attendre.

MADAME BOUGUET

S'il n'arrivait pas avant un quart d'heure, vous seriez bien aimable de téléphoner au journal, car je ne veux pas qu'un article de cette importance paraisse sans que mon mari en ait pris connaissance. Vous me les apporteriez, je les corrigerais là... tenez... près de cette lampe...

HERNERT, baisant la main de Madame Bouguet.

Je prends congé de vous...

MADAME BOUGUET

Comme je vous remercie d'être venu ce soir, monsieur Hernert. J'espère que nous deviendrons de vrais amis.

HERNERT

C'est le vœu que j'exprimais à Bouguet lui-même il y a un instant. Nous venons de causer amicalement. Quelle étonnante impression de candeur et de sincérité se dégage de lui!... Vous savez... la pure simplicité des voyants!... Vous êtes tous des candides ici. Vous m'avez encore donné, ce soir, un peu de réconfort, et je m'en vais charmé. A bientôt donc. J'ai hâte de revoir déjà cette maison de travail, d'ardeur, cette ruche paisible de l'intelligence et du savoir, qui veille au cœur de Paris.

(Il s'en va. Au moment où il se dirige vers le fond pour aller rejoindre le groupe qui s'est réuni dans le jardin, on aperçoit Bouguet qui à son tour descend de l'orangerie et passe en se dirigeant du même côté qu'Edwige tout à l'heure.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOUGUET.

MADAME BOUGUET, qui remontait en suivant Hernert.

Tiens! tu fuis aussi? Tu n'étais pas là-bas, sous les coups de l'encensoir...

BOUGUET

Je commence d'ailleurs à en avoir par-dessus la tête. Nous en a-t-on asséné, ce soir!... C'est fastidieux!

MADAME BOUGUET

Où t'en vas-tu, lâcheur?...

BOUGUET

Je monte au laboratoire. Je m'aperçois que j'ai

complètement oublié de fermer à clef mon secrétaire. Il y a mon manuscrit sur la table... Demain, le garçon de salle pourrait fouiller; c'est tout à fait inutile... Depuis que quelques indiscrétions ont été commises dans la *Revue Verte*... Je vais revenir de suite.

(Il s'en va par une allée à gauche, derrière le pavillon des Blondel.)

MADAME BOUGUET, aux domestiques qui sont sur le seuil de l'orangerie.

Oui, vous pouvez commencer à éteindre.

MARCELLE, revient au fond.

Maman? Tu es là?... Ton absence est remarquée.

MADAME BOUGUET, toujours aux domestiques

Et vous pouvez fermer de ce côté.

(Ils ferment les volets de l'orangerie.)

MARCELLE

Edwige est montée se coucher, je crois?

MADAME BOUGUET

J'espère que nous n'allons pas tarder à en faire autant. Minuit est proche.

MARCELLE

Pas loin.

MADAME BOUGUET

Je vais fermer les portes, de ce côté, pour indiquer aux retardataires que je voudrais bien qu'on nous laisse la paix. Il faut que je fasse demain matin une série d'inoculations.

BLONDEL, arrivant du fond.

Eh bien, je vous assure que vous avez absolument l'air de le faire exprès!... Ni le mari, ni la femme!... Les vers de ce pauvre garçon sont d'une idiotie!

MADAME BOUGUET

Mais c'est par pudeur que je n'ai pas voulu entendre. Ça me gêne.

BLONDEL

Allez le féliciter tout de même. Il est ému.

MADAME BOUGUET

Qu'est-ce que je dirai?

BLONDEL

Dites que le dernier vers est admirable. Ça fait toujours plaisir à un poète.

(Blondel reste en scène et allume une cigarette en riant.)

SCÈNE IX

BLONDEL, PÉLISSIER, puis EDWIGE.

PÉLISSIER, son pardessus sur le bras, sort du pavillon des Blondel.

Tiens! vous êtes là, Blondel!

BLONDEL

Pourquoi cet étonnement?

PÉLISSIER

Ah! je croyais que c'était vous qui étiez rentré dans votre maison.

BLONDEL

Non. J'étais de service, mon cher.

PÉLISSIER

Je prenais dans l'obscurité mon pardessus que j'avais déposé chez vous, avec le vestiaire de Mme Duruy, quand on vient juste d'éteindre votre rez-de-chaussée.

Alors je me suis trouvé stupidement dans l'obscurité!... A tâtons, je me suis mis à chercher, autour de votre billard sur lequel j'avais jeté le pardessus, et...

BLONDEL, regardant le pavillon.

Ah! oui! tiens, au fait, c'est éteint! Pourquoi?... C'est absurde.

PÉLISSIER

Et on a poussé la porte pendant que j'étais là. C'était un couple. Je croyais que c'était vous qui accompagniez Madame Blondel.

BLONDEL

Du tout. Ma femme était seule... Ce ne peut être elle que vous avez aperçue.

PÉLISSIER

Alors, vous avez des invités chez vous...

BLONDEL

C'est d'ailleurs imprudent de laisser ainsi toutes les portes ouvertes. Je recommande toujours à ma femme de fermer la porte qui donne derrière ce massif d'arbres.

PÉLISSIER

C'est par là que je suis entré.

BLONDEL

Un instant. (Au moment de s'en aller.) Vous désirez du feu! Voilà une boîte d'allumettes.

(Il lui laisse les allumettes. Pélissier allume un cigare, met son pardessus. Quelques secondes après, Blondel, qui a fait le tour de sa maison, revient; il remet des clefs dans sa poche.)

PÉLISSIER

Adieu, mon cher. Alors, je ne serre pas la main à Madame Blondel.

BLONDEL

Ma femme se sentait souffrante. Elle est montée depuis longtemps se coucher.

PÉLISSIER

Ah! elle est montée!...

BLONDEL, regarde la fenêtre du premier.

Oui...

ÉLISSIER

Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL, distrait, regardant la maison.

Vous dites?

PÉLISSIER

Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL

Oui... Cependant, pourquoi n'est-ce pas allumé dans sa chambre? Et pourquoi tout est-il éteint en bas? (La lumière s'allume au premier.) Justement. Mais, alors, elle n'était peut-être pas encore montée... Tiens!... (Il jette un caillou dans la fenêtre.)

PÉLISSIER

Ce n'est pas pour me dire adieu, cher ami, que vous allez déranger Madame Blondel?

BLONDEL

Rassurez-vous! (Il jette un second caillou et appelle.) Edwige!...

(La fenêtre s'entr'ouvre. Edwige passe imperceptiblement la tête par les volets.)

EDWIGE

Qu'y a-t-il? C'est toi?

BLONDEL

Oui. Tu es encore habillée? Comment n'es-tu pas couchée?

EDWIGE

Je flânais.

BLONDEL

Tu viens pourtant d'allumer tout de suite?

EDWIGE

Oui. Pourquoi?

BLONDEL

Pour rien...

PÉLISSIER

Au revoir, madame.

EDWIGE, à la fenêtre.

Au revoir, monsieur. Je vous demande pardon. Je suis montée; j'étais un peu souffrante!

PÉLISSIER

Reposez-vous. Il est déjà si tard!

(Edwige a refermé la fenêtre.)

BLONDEL

Adieu, mon cher. (Le retenant.) Vous vous trouviez dans la salle de billard quand on a éteint?...

PÉLISSIER

Oui... je prenais mon pardessus...

BLONDEL

En vous en allant, voulez-vous avoir la complaisance de dire à Bouguet... ou plutôt à Madame Bouguet... oui, à Madame Bouguet... que je désire lui parler... Ils sont certainement dans la foule, là, à droite... je viens d'y laisser Bouguet.

(Un grand temps. Il reste seul et considère machinalement sa maison.)

SCÈNE X

MADAME BOUGUET, BLONDEL.

MADAME BOUGUET, dans le fond.

Mon ami? Pélissier m'avertit que vous me cherchez.

BLONDEL

Oui... Je voudrais dire un mot à Bouguet. Où est-il?

MADAME BOUGUET

Voilà quelques minutes, il s'est absenté... Attendez... (Se rappelant.) Ah! il est monté au laboratoire. Il m'a dit qu'il allait fermer son secrétaire.

BLONDEL

Depuis combien de temps?...

MADAME BOUGUET

Une dizaine de minutes!

BLONDEL

C'est curieux! Quelle coïncidence!... Pourquoi fermer son secrétaire? A quel propos?

MADAME BOUGUET

Sans doute à cause du fameux livre, des notes aussi relatives au sérum. Il y a eu des fuites. Vous savez qu'il n'aime pas beaucoup laisser les clefs sur les portes.

BLONDEL

C'est une excellente habitude, en effet. Il faut toujours fermer les portes; je viens d'en faire autant... Pourquoi riez-vous?

MADAME BOUGUET

Je ris... de vos axiomes... La Palice! C'était tout? Oui? C'est pour cela que vous m'aviez appelée? Vous ne pouvez donc pas bouger d'ici?...

BLONDEL, hésitant.

Non, en effet... Et, alors, je voudrais qu'on aille le chercher. Je désire savoir où il est en ce moment.

MADAME BOUGUET, riant de plus en plus.

Laurent? Elle est bonne!... Allez-y vous-même. Pourquoi restez-vous là comme un paquet!

BLONDEL

Madame Bouguet... je suis un peu inquiet et troublé... Oui, je suis très inquiet de la santé de ma femme. Elle était vraiment dans un émoi... dans une irritation bizarre... Écoutez, voulez-vous avoir l'obligeance de monter chez elle, dans sa chambre. Je préfère ne pas la déranger moi-même. Montez, vous lui demanderez si elle ne désire pas un cachet d'antipyrine.

MADAME BOUGUET

Mais, très volontiers, mon pauvre ami.

BLONDEL

Montez. Je vous attends ici. (Madame Bouguet entre dans le pavillon. Blondel se promène, craintif, timide. Il s'approche des fenêtres du rez-de-chaussée. De la main, il s'assure que la persienne qu'on aperçoit est bien fermée. Puis il s'efface sur la gauche en regardant la porte. Les musiciens passent le long de l'orangerie avec leurs boîtes d'instruments. Ils parlent bruyamment. Chut! Silence, messieurs! Il écoute attentivement à la porte, mais sans entrer, puis il revient à l'avant-scène. Il regarde à nouveau la persienne du premier éclairée qui s'éteint.) Elle éteint!

(Il se cache derrière un arbre.)

SCÈNE XI

Quelques instants après Madame Bouguet sort à pas précipités. Elle a l'air de s'enfair vers le fond, en ne voyant plus Blondel.

BLONDEL, MADAME BOUGUET.

BLONDEL

Eh bien, je suis là... Où couriez-vous?

MADAME BOUGUET, arrêtée net, se retourne.

Je ne courais pas.

BLONDEL

Vous avez vu ma femme?

MADAME BOUGUET

Oui, je l'ai vue... ce ne sera rien.

BLONDEL

Et le cachet?

MADAME BOUGUET

Quel cachet?... Ah! oui... Non, elle n'a besoin de rien. Elle dormait...

BLONDEL, s'approchant d'elle.

Qu'est-ce que vous avez?

MADAME BOUGUET

Moi, rien.

BLONDEL

Si, je vous assure... votre visage parait contracté, vous êtes toute pâle... comme si vous aviez eu une frayeur...

MADAME BOUGUET

Vous voyez cela dans l'obscurité?

BLONDEL

Je le vois... je le sens...

MADAME BOUGUET

La fatigue nous gagne. Nous sommes épuisés. Allons congédier tout le monde... Mais venez donc!

BLONDEL, *ne cessant de l'observer.*

Non, je n'irai pas. C'est vous qui allez venir ici. Ici, venez.

MADAME BOUGUET

Qu'est-ce qui vous prend? Vous n'aviez jamais osé me parler sur ce ton...

BLONDEL

Je veux que nous restions ici. Continuons à parler à voix très basse. Vous là, moi là: vous, tournant dos à la maison, à la porte... et moi, moi..

MADAME BOUGUET, *essayant de se dégager, mais la voix fléchissante.*

Je crois que vous perdez la tête, Blondel!

BLONDEL, *il la place derrière l'arbre.*

Il y a l'un de nous deux qui est certainement plus ému que l'autre. Lequel? Lequel?...

MADAME BOUGUET

Je ne sais pas ce que vous voulez dire! Je me soumets à votre fantaisie...

BLONDEL

Mais ne vous retournez donc pas comme cela tout le temps!... Parlons, vous dis-je... Ou plutôt, non, taisez-vous..., donnez-moi votre main, simplement. Asseyez-vous... Asseyez-vous là... ma pauvre, asseyez-vous..

MADAME BOUGUET

Oh! mais, vous êtes odieux, Blondel, simplement!... Qu'avez-vous ce soir?

BLONDEL

Et vous, qu'avez-vous donc? On dirait que vos yeux ont reçu une commotion... On dirait qu'ils ont tout à coup aperçu un désastre... Vous luttez... vous plastronnez...

MADAME BOUGUET

Mais encore...

BLONDEL

Taisez-vous. Cette fois, je l'exige!... Taisez-vous! Demeurons cachés, tapis... (Silence prolongé.) Qu'est-ce que ça peut bien vous faire qu'on ouvre la porte derrière vous... Silence!... (A ce moment, la porte du pavillon s'entr'ouvre tout doucement. Blondel s'est dissimulé à droite avec Madame Bouguet, qui reste de dos au pavillon, tandis que Blondel, la main sur l'épaule de Madame Bouguet, regarde et attend. Une silhouette d'homme sort de la maison, inspecte et, à pas pressés, mais avec précaution, s'enfuit vers le fond, du côté des lumières. Blondel veut se précipiter... Madame Bouguet, toujours sans se retourner, l'arrête du bras. Blondel la repousse, fait quelques pas en avant, et, au moment où la silhouette d'homme disparaît complètement au tournant d'une allée, il appelle de tous ses poumons.) Bouguet! Bouguet!

SCENE XII

BLONDEL, MADAME BOUGUET, BOUGUET.

BOUGUET

Qui m'appelle?

BLONDEL

Blondel.

BOUGUET

Que me veux-tu?

BLONDEL

Tu es monté dans ton bureau? Tu en arrives, n'est-ce pas?

BOUGUET

Oui, pourquoi?

BLONDEL

Tu avais laissé ton secrétaire ouvert, paraît-il?

BOUGUET

Oui...

BLONDEL

C'est ce que me disait ta femme... Tu as raison... on pourrait te voler.

BOUGUET

Il y a mon manuscrit...

BLONDEL

Tu n'as rien de plus précieux, toi!... (Terrible.) Écoute... (Madame Bouguet a un gémissement.) Non, d'abord, regarde ta femme...

BOUGUET

Qu'a-t-elle?

(Blondel saisit la lampe du jardin qui était à droite, près du perron, sur une table. Il vient à Madame Bouguet, la lampe à la main, et lui éclaire le visage. On distingue le ravage du tourment, sur ses traits, sans toutefois que la noblesse en ait disparu.)

BLONDEL

Regarde dans quel état elle est... Et toi!...

(Il place la lampe brusquement sous le visage de Bouguet. A ce moment, Hervé arrive du fond, poussant un groom devant lui.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HERVÉ, UN GROOM.

HERVÉ, en courant, et repoussant Blondel.

Ah! Madame Bouguet! je vous cherchais... voici les épreuves.

BLONDEL, à voix forte.

Non, non... tout à l'heure! Après!... Va-t'en, Hervé!

MADAME BOUGUET, avec énergie, se détache de l'arbre auquel elle s'appuyait, et prend des mains de Blondel la lampe qu'il tenait levée.

Non, pas tout à l'heure... Maintenant. Blondel, il faut que je corrige cet article. Hervé, je vais le corriger ici. (Elle passe la lampe à Hervé et désigne la petite table de jardin à côté d'elle. Puis, simplement, à son mari.) Mon ami, veux-tu que nous corrigions ces épreuves à tête reposée? Hervé, disposez ce qu'il faut. Assieds-toi là, veux-tu? (Bouguet hésite, puis passe lentement et s'assied à la table désignée. Elle va à Blondel qui demeure interdit.) Je vous en supplie, partez... il le faut, vous entendez, il le faut...

BLONDEL

Parce que...

MADAME BOUGUET, se dressant presque sur la pointe des pieds et considérant Blondel avec une souveraine autorité retrouvée.

Avant toute chose, laissez-nous, je l'exige... Moi d'abord... Obéissez, Blondel, à la femme que je suis!... Obéissez! Vous le devez.

BLONDEL, intimidé devant elle, puis, sourdement.

Soit... je vous donne les minutes nécessaires, usez-en

comme vous voudrez, mais à la condition expresse qu'après nous restions tous les deux seuls... lui et moi.

(Il passe devant elle et va à Bouguet, assis, de dos à eux, et auquel Hervé a tendu un stylographe et parlé à voix basse.)

MADAME BOUGUET

Merci.

BLONDEL

Puisque tu as fermé, dis-tu, ton bureau, veux-tu m'en donner la clef? Un papier à y prendre. (Bouguet, lentement, sans mot dire, tire de sa poche un trousseau et le remet à Blondel. Celui-ci lui frappe sur l'épaule et d'un air menaçant.) Travaille, mon vieux, travaille!

(Il s'en va, hâtif, par l'allée de gauche. Hervé remonte le bec de la lampe sur la table, au premier plan.)

BOUGUET, dès que Blondel a disparu.

Jeanne... tu as cru, parce que tu m'as heurté dans l'ombre de cet escalier, que...

MADAME BOUGUET, simple et maîtresse d'elle-même.

Laisse... (Au chasseur, qui est demeuré dans le fond.) Chasseur, vous avez les épreuves?... Hervé, laissez-nous.

LE CHASSEUR

Les voilà.

MADAME BOUGUET, au chasseur, désignant un bosquet au fond.

Voulez-vous attendre là-bas?

(Hervé et le chasseur s'éloignent.)

SCÈNE XIV

BOUGUET, MADAME BOUGUET, seuls.

BOUGUET, voulant parler.

Jeanne... Jeann .

MADAME BOUGUET, très simplement, l'arrête du geste.

Il faut d'abord que tu écoutes ceci... Tu jugeras si j'ai bien dit ce qu'il fallait dire. Si quelque chose ne te plaît pas, un mot même, barre. (Elle lui tend le stylographe.) Tu verras, les premières phrases sont insignifiantes, un remerciement banal... je les passe : « Je remercie les amis connus et inconnus... je conserverai leur témoignage, etc... » Tiens, le prote a sauté un mot... Passe-moi le stylographe...

(Elle lui reprend le stylo des mains et corrige posément, lentement.)

BOUGUET

Jeanne, ma chérie...

MADAME BOUGUET.

L'essentiel, le voici. Écoute : « Je ne voudrais pas que ce témoignage de sympathie eût cependant un caractère personnel... Je tiens à le redire ici... ma part de collaboration a été une œuvre modeste et respectueuse aux côtés de l'homme le plus grand, le plus haut de cœur et d'esprit que je connaisse, le guide le plus sûr... Notre collaboration fut si étroite, nos heures furent si mêlées, que pendant vingt ans, je puis le dire, nous ne connûmes pas une minute qui ait été dissociée, pas un instant qui n'ait été la plus efficace des tâches... »

(Elle s'arrête, étranglée d'émotion, elle ne peut plus parler.)

BOUGUET

Ma bien-aimée...

MADAME BOUGUET, les yeux dans les yeux.

Est-ce cela qu'il fallait dire, Laurent?

BOUGUET, avec un emportement soudain.

Non, c'est cela qu'il faut barrer, barrer!...

(Il a un geste qui zèbre l'air.)

MADAME BOUGUET, le considère avec une expression atterrée.

Est-ce vrai?... Vingt ans... de cet amour... vingt ans de collaboration... il faut les barrer!... Est-ce cela que tu veux dire vraiment, Laurent?... Ce furent donc vingt années de mensonge?... (Brusquement.) A quand cela remonte-t-il?... A quand?

BOUGUET

Je t'expliquerai... Oh! Jeanne, j'ai des remords, mais pas celui que tu crois, pas ceux que tu supposes. Quand tu m'as heurté là, dans l'ombre de ce couloir, sache que je ne venais pas de sa chambre, je te l'affirme... Pas cela, non!...

MADAME BOUGUET

Pourquoi ne m'as-tu pas avoué? Je t'avais pourtant un jour demandé de le faire... Tu le pouvais. (Avec force.) Si, si, tu le pouvais... (Elle ressaisit le feuillet et lit.) « Cette collaboration qui a été ma gloire, cette affection qui a été mon honneur, à l'heure où on fête ce grand homme et ce grand cœur, je ne veux pas la diminuer par une feinte humilité... Je désire simplement qu'on lui conserve le caractère qu'elle a toujours revêtu à mes yeux. Elle n'a été grande que par la ferveur que nous avons mise dans le travail journalier et dans l'union la plus parfaite. (En lisant, ses yeux s'emplissent de larmes.) Et je suis heureuse, au milieu du concert d'admiration qui entoure aujourd'hui mon mari, d'apporter moi-même ici le tribut de ma reconnaissance, de ma foi... » (Elle a lu ces mots presque religieusement avec l'expression d'un noble orgueil voulu et puis elle s'arrête, la voix devient timide.) J'avais ajouté : « de tout mon bonheur » sur le brouillon... mais il s'agissait d'un journal... alors, par pudeur, j'avais effacé!...

(Cette fois, elle pleure comme une pauvre femme.)

BOUGUET, à voix basse et étranglée.

Ah! tu sauras tout, Jeanne, et c'est bien peu de chose!... Tu comprendras... Le cri de négation que je viens de pousser était un cri de révolte contre moi-même; mais, ma très chère bien-aimée, tu verras que toute ma pensée t'est restée fidèle... Ce que tu as écrit là, c'est bien trop beau pour moi! Pourtant, malgré les larmes qui coulent de tes yeux, je t'affirme que pas une ligne n'est à retrancher, et que tu peux les signer de cette main-là...

(Il lui saisit la main et la baise avec tendresse.)

MADAME BOUGUET, avec un lourd soupir énergique.

Fasse le ciel que cela soit vrai! Alors, si ce pauvre article n'a pas menti, si tu juges qu'il peut paraître au jour... devant tout Paris, demain matin... que je n'aurai pas à rougir de l'avoir écrit?... (Elle le regarde encore avec une interrogation craintive, un appel émouvant de confiance, comme si elle lui remettait le dépôt de sa vie, le soin de son honneur.) Alors, chasseur! (Elle appelle à voix forte. Le groom s'avance.) Voici les épreuves; elles sont corrigées.

(Elle les remet au chasseur en silence. A peine le chasseur a-t-il disparu, qu'elle désigne à Bouguet, muette, du doigt, l'allée de gauche. C'est Blondel qui guettait et se précipite.)

SCÈNE XV

Les Mêmes, BLONDEL.

BLONDEL, arrivant, jette les clefs sur la table.

Ton secrétaire n'était pas fermé!... Madame Bouguet, je vous prie de nous laisser seuls tous les deux... Renvoyez, congédiez tout le monde. Qu'il ne reste personne! Éloignez-votre fille aussi, car il se peut qu'il se passe ici des choses violentes. (Mouvement de Madame Bouguet.) ou très calmes, n'ayez pas peur. Cela

dépend de lui. Cela ne dépend plus que d'une chose, en tous cas... de la vérité...

(Hésitation dramatique.)

MADAME BOUGUET, à Bouguet.

Que dois-je faire?

BOUGUET, très simple.

Ce que te dit Blondel.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI

BLONDEL, BOUGUET.

BLONDEL, le poing tendu.

Pourquoi m'as-tu fait épouser ta maîtresse?

BOUGUET

Tu t'égares, Blondel. Je t'affirme que...

BLONDEL

Allons, allons, pas de phrases, maintenant. Liquidons la vérité... la vérité! Ah! il la faut, par exemple! J'ai été le benêt, le malheureux sot qu'on a berné, le dernier des imbéciles, je le reconnais!... J'avais la foi!... Sa maîtresse! J'ai servi à cela! Comme c'était commode, en effet! Tu l'avais là, à la portée de ton désir... à la portée de ta poigne, et désormais c'était l'impunité, la tranquillité sereine. Gredin!

BOUGUET

Ce n'est pas vrai! Faire de ta femme ma maîtresse, c'est une accusation d'ignominie qui ne peut m'atteindre!

BLONDEL

Ah! prends bien garde. Si tu mens, prends bien

garde, parce qu'il n'y a pas d'amitié qui tienne... Si tu as osé cette saloperie...

BOUGUET

Je le nie.

BLONDEL

Alors, alors, tu vas m'expliquer ta présence ici, ce soir, dans ma maison. Oui, allons, c'est inutile de bluffer! Tu as dû fuir et trouver fermée la porte par où tu t'étais glissé dans ma maison, là, derrière... Sache que c'est moi qui avais donné le tour de clef... Déjà je devinais... D'ailleurs, je n'ai eu qu'à regarder le visage de ta femme, le visage épouvanté de la malheureuse quand elle est ressortie de la maison! Allons, tout t'accuse, tout! Eh bien, réponds! Réponds donc, si tu le peux!

BOUGUET

Quand tu te seras calmé! Je ne puis répondre qu'à ce prix. Rien ne s'est passé que de très simple et de très ordinaire. Rappelle-toi, voyons. Je t'ai dit autrefois : il y aura un danger à redouter dans ce mariage, c'est l'influence que je pourrai garder sur l'esprit de cette enfant, car ce que tu ne dis pas aujourd'hui, c'est que tu savais qu'elle m'aimait. Oui, oui, tu le savais, seulement tu en avais fait bon marché, tu avais passé outre en haussant les épaules. Or, suppose que cette affection, à de certaines heures, l'ait poussée à me demander certains réconforts, quelques conseils. Suppose justement que ce soir, douloureuse, presque malade, elle ait voulu s'épancher, se réclamer d'une amitié ancienne, paternelle...

BLONDEL

Assez! Excuse inepte!

BOUGUET

Alors, c'est sans doute que la vérité est difficile à reconnaître.

BLONDEL

Non, elle n'est pas si difficile à reconnaître... car, subitement, en une seconde, on comprend tout, même si l'on a mis des mois ou des années à s'égarer et s'aveugler!... Je la démasque très bien maintenant, cette vérité-là... Dans les mots embrouillés que tu viens de prononcer, je distingue ceci, en effet, clairement : c'est que tu n'es pas son amant! Ça, ce doit être vrai!

BOUGUET

Tu vois bien!

BLONDEL

Tu ne l'es plus, mais tu l'as été!... Pour la première fois, les mots te trahissent, Laurent. Les mots te trahissent... et ton visage, lui aussi, te trahit, ton visage de mensonge et d'hypocrisie, ta face d'orgueilleux féroce...

BOUGUET

Ah! en voilà assez! Je ne te permets pas d'en dire plus!... Du jour où j'ai connu, je ne dis pas ton amour, mais seulement, entends-tu, la naissance de ton affection pour elle, je me serais fait tuer plutôt que d'être auprès de cette enfant autre chose que son ami le plus réservé!

BLONDEL

Alors, c'est l'aveu? c'est l'aveu du passé?... Donc, à une heure quelconque, autrefois, tu l'as eue... Elle a été ta maîtresse!... Canaille!

(Il se précipite sur lui.)

BOUGUET, se dégageant.

Voyons... nous n'allons pas nous colleter comme des croquants ou comme des écoliers!

BLONDEL

Oh! pas d'orgueil, mon vieux!... Tu peux laisser ta

26.

superbe pour d'autres occasions! Ne t'abrite pas derrière ta gloire!... Elle ne te sauvera pas!... Ne te crois pas un tabou national... Quand on a fait ce que tu as fait, on est le dernier des lâches, on mérite toutes les corrections et on les reçoit... Tu as escompté que le jour venu où la vérité éclaterait, je serais l'être chétif, le subalterne d'avance vaincu et résigné... L'habitude de la hiérarchie... Quelle farce! Non, tu as devant toi un amoureux, un simple amoureux dont le cœur est déchiré par toi... Car je l'aimais... ah! comme elle était devenue ma femme, cette femme-là... M'avez-vous assez trompé tous les deux! Et dire qu'elle est là, qu'elle pense à toi! Dieu, que c'est douloureux ce que j'éprouve là! Dieu! que c'est mauvais, que c'est mauvais!

(Il s'appuie.)

BOUGUET

Blondel, je sens au fond de moi saigner nos vingt ans d'amitié et toute ma tendresse. Je ne suis pas coupable de ce que tu crois. Ces bassesses-là ne sont pas de mon domaine. Si je suis coupable de quelque chose, voilà... voilà... c'est d'avoir voulu, comme toujours, équilibrer les forces de la vie. Il est fou de vouloir être sage, absurde de vouloir être juste. Je n'ai pas perdu le sens des responsabilités, ne le crois pas. Non, je l'ai soumis, comme je le sentais, à des idées ou à des morales supérieures, mais sans doute ai-je trop présumé de mes forces ou de la clémence de la vie, et ne suis-je pas arrivé à mettre d'accord la vie et la pensée... Utopiste, ah! fatal utopiste!... Savant naïf, mauvais critique, qui crois tenir les fils de la vie entre les quatre murs de la chambre où tu travailles en reclus! Toi qui travailles au bien de toute une humanité, voilà ce que tu as fait de ton meilleur ami... de ta femme... de tous les tiens. Ah! si j'étais seul à payer mon utopie et mon absurde optimisme,

comme j'en serai ravi! Il serait juste qu'une mathématique supérieure soit venue m'en frapper à l'instant même où je sortais de la voie stricte. Mais il y a toi, mon ami!... toi, pour lequel je n'avais pas d'assez belles espérances, toi que j'aime, va, dont j'aurais tant souhaité le bonheur... Ah! ne ris pas lugubrement à ce mot!... Voilà que je te fais souffrir de dure façon, et cela me navre! J'aurais dû avoir le courage de mentir encore!... Je n'ai pas pu!... je n'ai pas pu!... J'en suis désespéré!...

BLONDEL, se redressant.

Il parle de mentir encore!... C'est le comble! Il appelle encore le mensonge à son aide comme si ce n'était pas assez! Je ne cherche pas à comprendre le mobile qui t'a poussé à cette combinaison infâme, je n'y arriverais pas!... C'est ou de l'ignominie ou de l'aberration pure!...

BOUGUET

Je ne pouvais agir autrement! Non, cent fois!

BLONDEL

Ce n'est pas vrai!... Ton devoir était de me crier casse-cou! et tu m'as poussé... J'ai encore tes paroles dans l'oreille!... Ton devoir était de me crier, à moi, vos amours...

BOUGUET, lui prenant le bras avec énergie.

Écoute, Blondel, écoute bien ceci, car c'est la vérité suprême... Je n'ai jamais aimé Edwige...

BLONDEL

Continue ton œuvre de mensonge!... Achève!

BOUGUET

Tout ce que j'ai de pouvoir affectueux n'a jamais appartenu, n'appartiendra jamais qu'à ma femme.

BLONDEL

Tu mens! tu mens!

BOUGUET

Je ne mâcherai pas les mots. Qu'était cette petite quand elle est entrée dans la maison il y a quelques années?... Tu t'en souviens? Tu étais toi-même à mille lieues de supposer qu'un jour tu l'aimerais. Nous la considérions tous comme une petite subalterne de mon service. Elle s'enthousiasma pour le maître. Un soir, une heure, pas autre chose, ma camaraderie pour elle s'est brusquement transformée en le plus banal et le plus fugace des désirs!... Et puis la vie s'est refermée et a repris son cours.

BLONDEL, *à voix basse, les poings serrés.*

Si tu m'avais crié il y a deux mois un pareil aveu, je n'en serais pas à ce désastre.

BOUGUET, *revivant le passé phrase à phrase.*

Je ne le pouvais pas, je t'assure, je l'affirme! Deux années avaient effacé presque totalement dans mon souvenir cette minute d'entraînement... et qu'elle ait pu engager l'avenir et la vie de cette enfant, voilà ce que je me refusais à admettre! La seule chose que je pouvais faire, c'était de te dissuader de cet amour! Je l'ai tenté... si, si, rappelle-toi. Pendant un mois je me suis employé à réfréner délicatement ton amour! Peine perdue!... La balle était partie et faisait sa trajectoire! Tout le monde, toi, Edwige elle-même, ma femme, tous rayonnaient! Trop d'espoir de joie était en jeu. Et je serais venu, moi... de quel droit?... avec mes scrupules de conscience, une franchise impossible, détruire un avenir aussi plein de promesses!... Allons donc! En parlant, je n'aurais fait que des ruines!

BLONDEL

C'est ta lâcheté, ce sont tes calculs, qui t'ont arrêté!

BOUGUET

Ma bonté! ma bonté seule!... mon désir du bien, ma confiance dans les forces vives de la nature, dans la puissance grandiose du temps qui répare, qui façonne, qui harmonise tout. (*Blondel est assis. Bouguet se met à ses genoux, du geste malhabile d'un vieil homme qui n'a pas l'habitude des génuflexions. Cet homme d'âge vient de le faire, presque comme un enfant.*) Regarde, ton vieil ami est à tes genoux. Regarde-moi à travers ta colère, Paul, ta légitime colère et tes souffrances de grand enfant douloureux. C'est ce qu'a eu de pur et de charmant notre amitié passée qui va nous sauver. Faisons appel à tout ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus noble. Ne te laisse pas abattre. C'est vrai, il y a, d'une part, contre nous, les misères et les préjugés, mais il y a aussi pour nous sauver les radieuses vérités dans lesquelles nous avons confiance depuis tant d'années, qui nous guident et nous prodiguent l'effusion de leur lumière.

BLONDEL, *jetant des regards détournés sur ce maître à ses genoux.*

Ah! ta voix et ton éloquence, trop faite, de séducteur! Oh! tes yeux aussi... les yeux de mon maître! C'étaient plus que les yeux de mon ami, c'étaient ceux qui m'auraient conduit au bout du monde sans réflexion... Mauvais conseiller, va!... Tentateur d'idées

BOUGUET, *voyant l'ascendant qu'il reprend sur le disciple, et passionnément.*

Oh! si jamais j'ai eu un peu d'empire sur toi, je t'adjure de m'écouter. Élève-toi, oui, élève-toi au-dessus des autres hommes, au-dessus de leur vulgarité. Ils

sont faibles; toi pas... Tu es de l'autre classe, toi, de la grande! Ne sois pas le jaloux qui se torture par un atavisme fatal... Refoule la bête héréditaire. Souffre, si tu veux, laisse-toi souffrir, mais que ton esprit vienne à ton secours. Élève-toi. Ne brise pas la vie devant l'accident. Sois comme le médecin en face de l'artère ouverte, bride-là. Qu'un acte oublié et si vain n'aille pas tout à coup stupidement anéantir nos trente ans de vie profonde, toute notre richesse intérieure, l'allégresse de l'œuvre accomplie. Pour dominer une alerte du cœur et de la chair, il ne te faut que le sang-froid de l'intelligence, et un peu de mépris... Parfaitement, du mépris!... Nous sommes d'un autre camp! Donnons le spectacle de deux hommes, deux scientifiques, qui mettent en pratique leurs propres idées. Qu'il y ait eu une fois cela dans la vie, sur la terre. Comme ce serait beau!... Devant la douleur faisons le miracle de nous élever au lieu de nous diminuer, de nous rapprocher dans le danger qui nous assiège!... Dis-moi que nous allons le faire!... Mon cher, mon excellent, mon meilleur ami!...

(Il le caresse presque.)

BLONDEL

Mais je ne suis supérieur à rien du tout, moi!... Je souffre en homme simple et droit et bon. Je souffre comme tout le monde!... Je suis un pauvre bougre sur lequel on a tiré!... Mon instinct crie en moi de toutes mes forces. La bête ancestrale? Ah! elle est bonne!... Si c'est avec des mots pareils que tu comptes expliquer ton ignominie ou ton cynisme! C'est fini, cela! Je ne te subis plus!

(Il se redresse.)

BOUGUET

Non, sauve-toi, au contraire, par l'acte réfléchi... par la raison pure. Raisonnons... raisonne... Tu admet-

tais avec un sourire méprisant que ta femme ne fût pas vierge. Tu admettais le premier larron... parce que tu ne l'avais pas connu, voilà tout! Tu admettais le principe du libre arbitre. Seule, la jalousie d'homme à homme est donc entre nous.. Eh bien, je te le jure encore, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, ce passé est aussi anéanti que celui qui l'a précédé...

BLONDEL, tout à coup.

Mais, j'y songe, j'y songe tout à coup... Ah! tout s'éclaire... oui, cette histoire de l'officier dans son pays... le premier amant... Au fait!... Ah! je comprends!... Invention pure! (Avec rage.) C'est toi... toi qui as été le premier amant?

BOUGUET

Tu es fou! Ça, non!

BLONDEL

Vous avez fabriqué tous les deux cette histoire romanesque dans laquelle nous avons tous coupé, ta femme comme les autres... J'y vois clair enfin!

BOUGUET

C'est maintenant que tu t'enfonces dans les ténèbres! Hélas! j'ai envie pour toi de crier au secours!

BLONDEL

Au secours! oui : tu le peux! mais pour ton compte! Tu as été le premier, entends-tu, l'unique, le seul amant!

BOUGUET

Non!

BLONDEL

Et tu l'es encore, cet amant, toi qui descends de la chambre où tu allais la rejoindre comme d'habi-

tude!... Et, depuis deux mois, vous continuez vos trahisons! Tu t'es servi de moi... d'ailleurs j'ai toujours été le domestique de ta gloire. Toute ta vie, tu t'es servi de moi!... Et ce dernier acte couronne ta carrière d'ami!...

BOUGUET

Ah! tu blasphèmes l'amitié!

BLONDEL

L'amitié! Tartufe! Mais c'est mon tour, maintenant. C'est le tour de l'ami, du vieux collaborateur... Ah! ah! je vais secouer toute ma boue! Attends un peu. Tu y passeras en entier, toi et ta gloire...

(A ce moment, la fenêtre s'ouvre.)

SCÈNE XVII

Les Mêmes, EDWIGE.

EDWIGE, entr'ouvrant peureusement les volets

Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

BLONDEL

A la bonne heure! Descends donc! Viens rejoindre ton complice! Toi aussi tu vas me connaître. (Elle referme la fenêtre.)

BOUGUET, désespérément.

Fais ce que tu voudras de moi, peu m'importe, je m'abandonne à toi... puisqu'il n'y a plus rien à faire et que l'instinct est lâché!

BLONDEL

Oui, la bête! Mais c'est la bête qui va foncer sur toi, entends-tu!...

BOUGUET

Épargne du moins les autres, ta femme, Jeanne, notre œuvre... notre maison... notre travail...

BLONDEL

Ah! ah! notre œuvre, la boîte!... Tu verras ce qu'il en restera! Ah! vous m'avez fait ça, à moi, tous, tous!... car il y a eu entente de tous! « Le bon Blondel », on l'a ligoté, en cinq secs, ficelé dans ce mariage! Il fallait se débarrasser sur celui-là de tous les crimes, de toutes les gênes. (*Edwige apparaît, un peignoir hâtivement jeté sur elle.*) Arrive toi aussi. Mais je ne me vengerai pas de toi de la même manière je t'en avertis.

BOUGUET

Dites-lui, dites-lui, Edwige, la vérité!... Dites-lui que vous l'aimez de tout votre cœur...

EDWIGE, *avec un élan de décision brutale.*

Eh bien, non!... Tout vaut mieux que cette vie de mensonge qui m'excède. Tant pis! que ce qui doit arriver arrive!...

BOUGUET, *éperdu.*

Edwige!

EDWIGE

J'ai pu tout espérer de mon cœur et de ma volonté... mais maintenant, puisque la vérité éclate, advienne que pourra! C'est vous que j'ai aimé, c'est vous seul que j'aime!

BLONDEL.

A la bonne heure! A la bonne heure! Viens jeter ta perfidie entre nous! Viens attiser nos colères! Sois fille jusqu'au bout!...

EDWIGE

J'accepte toutes les conséquences de ma franchise... Blondel, j'éprouvais pour vous la plus sérieuse affection, une amitié chaque jour grandissante... Je suis désespérée, déchirée jusqu'au tréfonds de moi, mais je ne vous aimais pas d'amour... Il faut que je m'en aille! Il faut que je disparaisse!...

BLONDEL

Ah! vous faisiez un beau couple avec votre sereine impudence, lui et toi, la femme, t'appuyant à ce beau demi-cynisme de demi-dieu... Moi aussi, je veux des actes, maintenant! Eux seuls comptent!... Reste avec ton vénérable amant... Restez, restez là! (D'un bond il s'enfuit.)

SCÈNE XVIII

EDWIGE, BOUGUET, puis BLONDEL.

EDWIGE, interdite de cette subite défection.

Qu'est-ce qu'il fait?

BOUGUET

Je n'en sais rien.

EDWIGE

Que va-t-il faire, mon Dieu!

BOUGUET

Qu'importe, maintenant!... Que viens-tu de dire, malheureuse?... Tu viens de briser l'existence entière de ce brave homme!

EDWIGE

Oui, tout est fini! Je vais payer aussi de ma vie

l'aveu de mon amour, mais il me brûlait, il m'étouffait trop... L'existence que je menais était impossible. Il y a des minutes où la franchise vous empoigne...

BOUGUET

Et tu n'as pensé qu'à toi! Tu n'as pensé ni à ma femme, ni à ton mari!... A l'heure peut-être où j'allais sauver cet homme, où je pouvais l'amener sur la rive... car j'en sentais encore le pouvoir... ton cri perfide est venu!...

EDWIGE, l'interrompant.

Ah! taisez-vous! taisez-vous! J'ai peur tout à coup. Une peur affreuse. Pas pour moi : pour vous. J'y songe! S'il allait vous tuer! Il semblait hors de lui.

BOUGUET

Si tu savais le mépris que j'ai de la mort!

EDWIGE

Allez-vous-en... allez-vous-en!

BOUGUET

Je ne me déroberai pas!

EDWIGE

Allez-vous-en! Dieu! que j'ai peur! C'est effroyable cette sensation que de là... à droite... à gauche... Où est-il!... Qu'est-ce qu'il faut que nous fassions?

BOUGUET

Attendre. Demeurer. (Il se recule et du geste indique le champ désormais de la séparation.) Écartez-vous! S'il vient, qu'il ne nous trouve pas dans l'attitude de deux complices qui se parlent à voix basse. Nous sommes à jamais séparés. Restez-là, dans la seule attitude qui convienne : celle du silence et de l'acceptation.

(Elle s'arc-boute contre le banc à droite. Elle a tout à coup une exclamation comme si elle avait entendu quelque chose près d'elle.)

EDWIGE

Là... là... par là... (Nouveau silence.) Non, je me suis trompée!... Ah! le voilà!

BLONDEL accourt, tenant quelque chose d'enveloppé sous son aisselle.

Sais-tu ce que je tiens là? Mais tu l'apprendras tout à l'heure! Patience! Peu de chose, en vérité! Auparavant, il faut que je t'annonce ce qui t'attend...

EDWIGE

Prenez garde... quelqu'un... quelqu'un à droite... peut-être un étranger... un invité qui sera resté.

BLONDEL

Tout le monde peut venir! Tout le monde doit entendre! Demain, il n'y aura pas assez de public!... Demain, il y aura la foule pour juger... Tout Paris saura ce qu'était l'illustre Bouguet, le grand savant... lauré de tous les triomphes!...

EDWIGE

Qui est là?

SCÈNE XIX

BOUGUET, BLONDEL, EDWIGE, MADAME BOUGUET.

MADAME BOUGUET, s'avançant.

Moi!

(Bouguet joint les mains comme un vaincu.)

BLONDEL

Vous aussi, madame, venez... Le grand jour!... Tout le monde!... Savez-vous ce que je tiens là? C'est le manuscrit, le fameux manuscrit, le chef-d'œuvre

auquel il travaille depuis dix ans, soigneusement recopié par les mains de ma femme. La plus grande partie est en train de brûler dans le poêle du laboratoire... Tout se consume en ce moment... jusqu'aux brouillons!...

BOUGUET, *se ruant vers lui.*

Malheureux! Qu'as-tu fait?

BLONDEL

Et ce qui reste, le voici... je suis venu le déchirer feuille à feuille devant toi!... Tenez, tenez... Table rase!

(*Il se met avec fureur à en déchirer les feuillets qui s'animent sous ses doigts.*)

BOUGUET, *se précipitant sur lui.*

Arrête... Arrête!...

BLONDEL, *éclatant d'un rire strident.*

Tu m'as volé ce que j'avais de plus précieux et tu viens de me dire : « Qu'est-ce que ça peut bien faire! Élève-toi! » Ah! ah! je ris!... Regarde ton instinct, la bête... Tu te précipites à ton tour pour défendre ce que tu as de plus cher... Je déchire... Au vent, tout ça! Au feu, ta renommée... en petits morceaux!

(*Il lacère, déchire et piétine, comme acharné sur une chose vivante. Madame Bouguet et Edwige se précipitent, cherchent à ramasser par terre les morceaux épars. C'est le geste du désastre.*)

MADAME BOUGUET

Ne détruisez pas le livre innocent!

BLONDEL

Revanche pour revanche! (*A sa femme à genoux, les mains tendues vers les feuillets.*) Debout! toi, debout! (*A Bouguet.*) Ah! je sais maintenant par où vous atteindre! Dans ta pensée!... D'elle je te ferai veuf!...

MADAME BOUGUET, suppliante.

Pas notre œuvre! Pas notre travail!...

BLONDEL

Tout y passera... (A sa femme.) Et toi, au bercail!... (Il la relève.)

EDWIGE, avec une protestation hautaine de tout l'être.

Vous prétendez?

BLONDEL

Tu t'étais dit : « Maintenant que le coup est lâché, je vais partir!.... » Du tout... du tout!... Je te garde! Tu entends... je te garde!... Tu entends, Bouguet, je la garde!... C'est ma femme!... Et tu vas marcher droit, s'il te plaît... Rentre... (Il la pousse du poing.) Chez nous, je te dis, chez nous... chez nous!...

(Il la pousse sauvagement par les épaules dans la villa, retrouvant le geste du guerrier ou du chasseur antique qui s'empare de la proie, et pendant qu'il referme la porte sur eux, instinctivement toujours, Bouguet et sa femme tendent leurs mains, dans l'ombre, vers les feuillets épars déchirés.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une pièce au premier étage de l'Institut Claude-Bernard. C'est une pièce donnant sur la chambre de Mme Bouguet. On voit, dès le premier abord, qu'elle sert de bureau. Le buste de Pasteur sur une vieille cheminée régence. Boiseries du vieil hôtel. Une table de bois blanc. Pas de rideaux. Un tableau au mur. Chaise longue, meubles très simples.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOUGUET, MARCELLE, HERVÉ, UN ÉLÈVE, puis TALLOIRES.

MADAME BOUGUET, *se promenant de long en large, les mains derrrière le dos.*

Combien avez-vous fait de litres de sérum?

HERVÉ

Sept.

MADAME BOUGUET

Et les ampoules?

HERVÉ

Les nouvelles ne sont pas encore arrivées, madame.

MADAME BOUGUET

Vous auriez déjà dû envoyer quelqu'un à Bercy. Je l'exige. Comment se comporte le cheval?

UN ÉLÈVE

Aucun changement apparent dans la tumeur, madame; mais il y a un cobaye qui me paraît présenter une sérieuse aggravation. Celui qui est à gauche en entrant est mort, avec l'injection pure sans colloïde.

MADAME BOUGUET

C'est ennuyeux!... (Avec impatience.) Je vais descendre, à la fin!

MARCELLE

Maman, je t'en prie... Je comprends ton impatience, mais il vaut tellement mieux que tu demeures dans l'appartement... D'ailleurs, puisque tu as fait dire que tu étais souffrante et que tu as consigné ta porte, résigne-toi.

MADAME BOUGUET

Raison à laquelle personne ne croit!

MARCELLE

Mais tout le monde en apprécie le sentiment.

MADAME BOUGUET, aux hommes.

Est-il encore venu des journalistes?

HERVÉ

Quelques-uns. Et je vous certifie qu'on les reçoit de belle façon!

MADAME BOUGUET

Poliment, n'est-ce pas?... J'ai recommandé qu'on les reçoive poliment... Il ne faut froisser personne... Ce n'est pas leur faute, après tout!

TALLOIRES, entrant.

Madame, le directeur de *L'Aube* demande au téléone s'il peut personnellement vous rendre visite

vers les cinq heures. Il ne s'agit pas, dit-il, d'une interview, mais, au contraire, s'il peut vous rendre service en s'employant à arrêter la campagne de presse sur l'incident de l'Académie... (Devant le regard sévère de Madame Bouguet il s'arrête.) Je rapporte ses paroles.

MADAME BOUGUET

Je n'ai besoin du secours de personne. Ces gens commencent à m'échauffer les oreilles!

TALLOIRES

Que faut-il répondre?

MADAME BOUGUET

Que je suis malade, et que je le fais remercier... Je n'ai pas à transiger avec la presse... Qu'on imprime ce qu'on voudra... cela nous indiffère!

TALLOIRES

Bien, madame... M. Barattier est aussi venu...

MADAME BOUGUET

Ah! Barattier est venu... Quel manque de tact! (Talloires va sortir. Madame Bouguet, d'un ton d'apparence indifférent.) M. Bouguet n'est toujours pas rentré?

(Marcelle fait signe de loin à Talloires.)

TAILLOIRES

Non, madame.... je ne l'ai pas encore vu.

MADAME BOUGUET

Tu as l'heure, Marcelle?

MARCELLE, regardant sa montre au poignet.

Cinq heures.

MADAME BOUGUET

Ton père devrait être cependant de retour.

MARCELLE

Oh ! il ne doit pas se presser... exprès, probablement... pour ne point se heurter ici à une visite ou à une indiscrétion de journaliste... Puis cette réunion du Muséum s'est peut-être prolongée...

TALLOIRES

Madame, je puis me retirer ?

MADAME BOUGUET

Oui. Laissez-nous seules, Hervé... (Il sort avec Talloires.)

SCÈNE II

MADAME BOUGUET, MARCELLE, puis VERNIER et TALLOIRES.

MADAME BOUGUET

Je ne vois pas l'avenir bien rose, ma pauvre fille, ni pour moi, ni pour toi !

MARCELLE

Oh ! maman !... La lutte t'effraierait-elle ?

MADAME BOUGUET

N'aie pas peur !... Ce bluff officiel, cette bravade, je les soutiendrai jusqu'au bout... Je ne faiblirai pas. Tu vois que j'ai tenu à ce que ton père se rendît à cette réunion du Muséum. Mais quels abîmes ouverts ! Le scandale monte, monte et nous étouffe !... Oh ! ces journaux !... (Elle froisse plusieurs journaux.) Tous... tous !... Je n'aurais pas dû les lire, mais on ne peut résister à cette tentation malsaine... Marcelle, nous sommes bien injustement malheureuses !

(Elle tend les bras à sa fille.)

MARCELLE

Allons, ton beau courage, maman, où est-il?

MADAME BOUGUET, montrant son cœur.

Là... toujours! Mais je lui demande un terrible crédit. Quelle dégradation de nous-mêmes!... Quelle honte!

MARCELLE

Allons donc! Dans trois ou quatre mois personne à Paris n'y pensera plus.

MADAME BOUGUET

On dit ces choses-là, Marcelle, mais le coup est porté. La campagne fera le tour du monde officiel et dans tous les pays. Ma vie intime, je la guérirai, mais ma vie publique, notre sacrée vie publique!... (Elle redresse la tête avec orgueil.) Bah! tu portes un bien beau nom tout de même, ma fille! (On frappe.) Entrez...

(Vernier entre apportant le courrier.)

VERNIER

Votre correspondance, madame.

MADAME BOUGUET

Donnez... (Du même ton indifférent que tout à l'heure.) M. Bouguet n'est pas rentré?

VERNIER

Non, madame, je ne crois pas... Je ne m'en suis pas informé... C'est tout?

MADAME BOUGUET

Pour le moment.

(Quand l'interne va sortir, Marcelle l'appelle.)

MARCELLE, bas.

Oh! je meurs d'impatience... Avez-vous des nou

velles?... Des nouvelles, pour l'amour de Dieu! Cinq heures! Et papa n'est pas rentré. On devait nous téléphoner.

VERNIER

Mais, mademoiselle, c'est la preuve même que tout s'est bien passé.

MARCELLE

Voyez-vous, je constate une circonstance anormale, inquiétante... Je surveille d'ici les fenêtres du pavillon de Blondel... or Blondel n'est pas rentré non plus... A une heure aussi tardive, que signifie cette double absence?...

VERNIER

C'est cela même qui devrait vous rassurer, car...

MADAME BOUGUET, fouillant son courrier et le lisant près de la fenêtre.

Que dites-vous là-bas?

MARCELLE

Je m'informe de l'attitude de chacun... Vernier m'assure que tout le monde travaille comme à l'ordinaire, que le ton de tous est très respectueux.

MADAME BOUGUET

Je voudrais bien voir qu'on se permît...

MARCELLE, bas, le congédiant.

Allez vite, mon petit Vernier, et surveillez. Qu'on monte quatre à quatre quand on saura quelque chose, et qu'on me fasse le signe de main convenu...

VERNIER

Comptez-y, mademoiselle.

(On frappe.)

TALLOIRES, entrant.

Mille pardons de vous déranger encore, madame; c'est M. Hernert qui insiste et demande s'il peut vous voir un instant.

MADAME BOUGUET

Oh! oui! Oh! oui! qu'il entre!... Pour lui, je lève la consigne...

(Entre Hernert.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HERNERT.

MADAME BOUGUET

Ah! je suis si satisfaite de vous voir, cher ami! J'avais fait condamner ma porte, mais je sais que votre sympathie ne trouvera que les mots qu'il faut.

HERNERT

Bonjour, mademoiselle.

MARCELLE

Bonjour, monsieur.

HERNERT

Je suis encore sous le coup de l'indignation...

MADAME BOUGUET

N'est-ce pas? Quel goujat!

HERNERT

C'est sur Blondel que retombera le scandale... Seulement, je n'en sais pas plus long que ce que les journalistes ont raconté.

MADAME BOUGUET

Oh! ils ont dit la vérité.. Ç'a été une agression, mon cher, une véritable agression dans les couloirs de l'Académie, devant une vingtaine de collègues... On venait de voter pour l'élection au fauteuil de Morière. Dans la salle de séance, en sortant, Blondel a levé la main sur Laurent en prononçant d'inintelligibles paroles... ou du moins on se plaît à m'assurer qu'elles étaient telles... Enfin, la boue, quoi, la boue!... Alors, voyez, toutes ces sales feuilles se sont emparées de l'affaire et la politique s'en mêle... il y a deux partis maintenant... Les réactionnaires s'en donnent à cœur joie!... Voyez les manchettes!... (Elle montre un journal.) Notre vie privée étalée mensongèrement, avec des doigts haineux et salisseurs!... La curée!... Ça donne le frisson!....

HERNERT

Pourquoi la ramassez-vous, cette fange de rue et de salle de rédaction?...

MADAME BOUGUET

Je ne la ramasse pas. Vous êtes bon! Je la reçois... Et vous avez lu dans certains journaux des insinuations abominables sur ma propre personne?

HERNERT

Je ne veux pas prendre connaissance de ces bassesses... La seule chose qui me peine, c'est le fait qu'un homme de science comme Blondel en soit descendu là!

MADAME BOUGUET

Oui, c'était là notre ami!... Et croyez-vous qu'il s'est encore trouvé des gens, des collègues, notamment, qui voulaient forcer Laurent à demander une réparation par les armes à son ancien ami... Ç'eût été complet!... Je m'y suis opposée de toutes mes forces... J'ai

senti qu'il allait céder à ces conseils perfides. Nous nous y sommes opposées toutes les deux, n'est-ce pas, Marcelle?

MARCELLE

Et nous voilà tranquilles maintenant.

MADAME BOUGUET

Il n'aurait plus manqué que cela!... N'est-ce pas que j'ai bien fait? Vous m'approuvez, vous, monsieur Hernert?

HERNERT

Certainement... Quand on a atteint la zone supérieure de la gloire et du respect national, un savant de cette taille ne doit pas se commettre à des réparations de ce genre. Il ne ressortit pas à ce code d'honneur-là! Je considère que lever bêtement la main sur lui constitue une sorte de sacrilège.

MADAME BOUGUET

Mais oui, mais oui, mille fois!... Voilà la vérité! Il l'a compris d'ailleurs et s'est résigné... A l'heure où le monde entier applaudit à cette découverte, où nous tenons peut-être la guérison du cancer, à l'heure où toutes les espérances sont tournées vers nous... que le collaborateur rancuneux, et peut-être jaloux, se détache de la trinité, soit!.... Qu'il s'en aille!... mais il ne fera pas tomber le grand homme avec lui!... Je suis sûre qu'au Muséum, aujourd'hui, il aura été accueilli avec le respect accoutumé!

MARCELLE

Tenez, monsieur Hernert, je vous recommande ceci... Cela se dénomme une œuvre française!

(Elle montre une brochure à couverture rouge.)

MADAME BOUGUET

Vous pouvez lire. Ah! c'est du propre!

MARCELLE, elle s'approche d'Hernert, la brochure en mains, bas.

Hélas!... Vous savez où ils sont en ce moment?

HERNERT

C'est pour cela que, moi, je suis ici, mademoiselle.

MARCELLE

Tout nous a été si soigneusement caché par mon père, que la vérité m'est connue depuis à peine une heure!... Vous pensez quel coup et, depuis, par quelles transes je passe!... Il a fallu user de subterfuges pour décider ma mère à s'enfermer ici, chez elle, sous prétexte d'attitude et de dignité, car je redoutais pardessus tout qu'une indiscrétion, qu'une maladresse échappée à quelqu'un du personnel lui donnât l'éveil. De la sorte, quand il reviendra, car il va revenir sain et sauf, malgré l'heure avancée, maman n'aura plus à s'émouvoir!... Mais, comme il tarde!... Pourvu qu'il ne soit rien arrivé!...

HERNERT

Vous connaissez le proverbe. Pas de nouvelles...

MADAME BOUGUET, qui classe son courrier.

N'est-ce pas que c'est du propre?

HERNERT, froissant la brochure et se retournant vers Madame Bouguet.

Immonde! Ah! tout cela est vraiment sans joie et sans beauté. Évidemment, la première conséquence va être le départ de Blondel?

MADAME BOUGUET

Bien entendu... Aucun lien officiel ne nous liait!... Il n'a pas de titre particulier à l'Institut qui est autonome et placé sous la direction unique de mon mari. Je ne l'ai pas revu... mais j'espère bien qu'il aura le tact

de ne plus se montrer ici... Il s'est tenu dans son appartement, du reste. Quelques formalités à remplir seront indispensables. Je pense recevoir bientôt sa lettre de démission... ou plus exactement son retrait de collaboration... Nous l'attendons d'un moment à l'autre. Et juste quand nous atteignions la dernière marche!.. Car il avait collaboré plus intimement encore à la sérothérapie. Il avait de lui-même trouvé, le mois dernier, une amélioration incontestable du sérum par une adjonction colloïdale qui atténue la terrible virulence! L'immunisation est désormais une échéance peut-être proche!... Quel résultat à répartir entre eux deux!..

HERNERT

Allons donc! Pour le public, la découverte est votre œuvre à vous deux, le mari et la femme.

MADAME BOUGUET

Eh bien, mon cher ami, là serait peut-être l'injustice. Rien ne m'empêchera de dire que l'apport de Blondel a été considérable dans nos travaux. C'était une belle intelligence. Quel dommage! S'il n'était pas, et de beaucoup, égal à Laurent, soyez bien persuadé que moi, sans ces deux hommes-là, je n'aurais pas été à même de faire avancer la question d'un pas.

HERNERT

Non, non, Blondel vient de signer sa part de collaboration; et c'est une signature d'ouvrier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HERVÉ.

HERVÉ, *entrant.*

Monsieur Hernert, je vous cherchais.

HERNERT

Moi?

HERVÉ

Figurez-vous que le cocher qui vous a amené rapporte ceci qu'il assure vous appartenir. Vous l'aviez laissé dans sa voiture.

HERNERT

Tiens!

(Hervé lui fait signe de venir à l'écart et lui remet un paquet.)

HERVÉ

C'est un pur prétexte. Il veut vous voir. On lui a appris que vous étiez là auprès de sa femme. Il veut vous dire un mot.

HERNERT

J'y vais... Mais quelle situation, cher monsieur! La fille cache à la mère une vérité pénible et nous-mêmes en cachons une plus cruelle encore à cette enfant... Sortons vite... Je me défie de leur perspicacité. (Haut.) Vous permettez, madame Bouguet... Une erreur, sans doute... Il faut que je descende.

MADAME BOUGUET

Mais, vous revenez, n'est-ce pas?

HERNERT

Si vous le permettez. (Il sort.)

SCÈNE V

MADAME BOUGUET, MARCELLE.

MADAME BOUGUET

Tiens, Marcelle, puisque nous sommes seules... Dans mon courrier, à l'instant, Talloires vient de me remettre cette lettre...

MARCELLE

De qui?...

MADAME BOUGUET

D'Edwige... Une pudeur bien compréhensible nous fait éviter de parler d'elle, mais surmontons cette répugnance. Tu sais où se trouve Edwige?

MARCELLE

Tu ne voudrais pas que je l'ignore! C'est une de mes préoccupations. Je sais qu'elle s'est enfermée dans un logement de l'orangerie, l'ancienne chambre du cocher. et, là, elle écrit, elle écrit, paraît-il... Elle doit rédiger des monceaux de mémoires avec sa manie épistolaire... Elle devrait seulement les rédiger ailleurs qu'à l'Institut!...

MADAME BOUGUET

Eh bien, sache que c'est moi, Marcelle, je puis bien te l'avouer maintenant, moi-même qui ai exigé d'elle, dans la seule et pénible entrevue que nous ayons eue, qu'elle ne quittât pas l'Institut... Elle peut divorcer, ou retourner à l'étranger, la suite de son existence m'importe peu, mais j'estime qu'il nous vient assez de souffrances d'elle pour qu'en retour elle demeure actuellement à notre disposition.

MARCELLE

C'est-à-dire?

MADAME BOUGUET

C'est-à-dire que, pour l'instant, je ne veux pas qu'elle donne raison à l'opinion publique par une fuite intempestive!... Que cette femme demeure consignée, c'est le mot, jusqu'à ce que nous levions cette consigne : c'est indispensable. Le mieux eût été, certes, qu'elle disparût avec son triste époux, mais il ne faut pas espérer une réconciliation.

MARCELLE

Ce serait folie d'y songer. Elle ne veut même pas, m'a assuré Hervé, revoir son mari, et, de ce sentiment, je ne saurai lui en vouloir.

MADAME BOUGUET, lisant.

Madame, il faut que vous sachiez que mon soin unique, mon acharnement, sera celui-ci : où que je vive, où que ce soit, je demeurerai enfermée dans une chambre avec des bouts de sténographie conservés, quelques brouillons que j'avais providentiellement jetés dans un tiroir; avec ce que ma mémoire fidèle saura se rappeler, je m'efforcerai de reconstituer non l'œuvre détruite, hélas!... car, seul, M. Bouguet pourra, peut-être, y parvenir, s'il en a l'énergie... mais quelques fragments et un plan général. Au fur et à mesure, vous recevrez ces documents qui pourront servir au maître pour réédifier le manuscrit. C'est à cette tâche que je vouerai mes jours, et, pour le reste...

MARCELLE, l'interrompant.

Tais-toi.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HERNERT, HERVÉ.

HERNERT, bas à Hervé, en entrant.

Alors, occupez-vous de Madame Bouguet. (A Madame Bouguet.) Je vous demande pardon, l'erreur est réparée.

HERVÉ, à Madame Bouguet.

Vous m'avez prié de vous prévenir de tout ce qui se passerait. Eh bien, voici le devis qu'apporte Rouvière. Il me paraît tellement exagéré...

MADAME BOUGUET

Vous permettez, Hernert.

HERNERT

Je vous en prie. (S'approchant de Marcelle pendant que Hervé entretient Madame Bouguet près de la fenêtre, à la table.) Mademoiselle, votre père est rentré.

MARCELLE, avec un cri étouffé de joie.

Eh bien, pourquoi ne monte-t-il pas?... Ah! mon Dieu, je lis dans vos yeux un malheur.

HERNERT

Ne vous effrayez pas... Il est blessé, mais très légèrement blessé. (Marcelle est presque défaillante.) Prenez garde à votre mère.

MARCELLE

J'aurai du courage, mais la vérité, je vous en supplie... Je puis l'entendre.

HERNERT

Il y a une heure que votre père a été ramené ici... On vient de procéder à un examen rapide dans sa chambre, là, à deux pas de vous, derrière ce cabinet de toilette.... Nous avions fermé les portes à clef, à cause de Madame Bouguet... La balle est entrée dans le gras de l'épaule, mais n'a touché aucun organe.

MARCELLE

J'ai la tête qui tourne.

HERNERT

Rien de grave ou de périlleux, à coup sûr. La meilleure preuve, il va vous la fournir lui-même. Maintenant que l'examen est terminé, on va passer à la radiographie dans le cabinet de toilette, ici, à côté,

mais votre père redoute la première émotion de Madame Bouguet si elle le voyait étendu ou alité. Il vient de me faire appeler pour me communiquer ses ordres... car avec un tel homme, il faut en passer par où il veut!... Du reste, Pravielle, qui a été son médecin, l'autorise, selon le vœu qu'il en formait, à rester debout, mais les quelques secondes nécessaires seulement. Donc, il a été décidé qu'il va traverser ce cabinet de toilette et entrer ici, appuyé sur le bras de Pravielle de façon à ce que Madame Bouguet ait la vision de son mari debout. Pravielle vous prie de préparer, sans en avoir l'air, quelques coussins sur la chaise longue de Madame Bouguet.

MARCELLE

Oui... c'est possible... Allez, dépêchez-vous! Je ne vis plus!

(Il désigne la porte du cabinet de toilette à gauche et sort précipitamment avec Hervé, qui le guettait tout en parlant à Madame Bouguet.)

SCÈNE VII

MADAME BOUGUET, MARCELLE.

MADAME BOUGUET, étonnée, à sa fille.

Eh bien, quoi? il s'en va encore? Qu'est-ce que cela veut dire?

MARCELLE

Il a peur de nous déranger, je pense.

MADAME BOUGUET

Il est étrange... Et toi, qu'as-tu?

MARCELLE, arrangeant le canapé.

Cette journée! Je me sens un peu souffrante... La tête me tourne.

MADAME BOUGUET, méfiante.

Oui... mais tout à coup... ainsi... Enfin, je trouve cela extraordinaire! Hernert qui disparaît... ce va-et-vient continuel... ton émotion...

MARCELLE

Que vas-tu imaginer, maman?... De la lassitude, voilà tout. Passe-moi ce coussin...

MADAME BOUGUET

Ah! mais, ah! mais! On me cache quelque chose... Est-ce que par hasard?...

MARCELLE

Quoi?...

MADAME BOUGUET

Oh! J'ai des doutes!... J'essaie en vain de me les dissimuler. Ce retard anormal de ton père... Marcelle, où est ton père?

MARCELLE

Comment veux-tu que je le sache plus que toi?

MADAME BOUGUET

Ta voix ment... Vous me cachez tous un accident.

MARCELLE

Calme-toi, maman, calmons-nous... nul accident.

MADAME BOUGUET

Alors, parle... Je comprends. Ils se sont battus, n'est-ce pas?...

MARCELLE

Eh! je n'en sais pas plus que toi!

MADAME BOUGUET

Ah! c'est un demi-aveu... Mon Dieu, si tu t'es ainsi étendue, après qu'Hernert a eu conversé avec toi, à voix très basse, c'est que tu viens d'apprendre une mauvaise nouvelle... Tu me la dissimules.

MARCELLE

Que vas-tu imaginer, maman?

MADAME BOUGUET

Vous mentez tous... vous mentez tous... Quel est ce bruit en marche qui vient?... ces pas mous, trop lents... Ah! que j'ai peur!... que j'ai peur!...

(Elle recule, tout en prêtant l'oreille. La porte s'ouvre. Paraît Laurent en chemise molle, le bras gauche et la poitrine bandés, soutenu par le docteur. Ils sont précédés de Hernert. Bouguet a une cigarette à la bouche et sourit.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus BOUGUET, LE DOCTEUR, HERNERT, PRAVIELLE.

MADAME BOUGUET, poussant un cri d'effroi.

Blessé! Tu es blessé?...

(Elle s'élance vers lui. Pravielle et Hernert lui font signe de ne pas s'avancer.)

HERNERT

Une simple éraflure!...

BOUGUET

Rien, rien, ma chérie... Tu vois, Jeanne, c'est comme

si je m'étais flanqué dans l'escalier... Aucun mal!... Ah! c'est bon, une cigarette, tout de même.

HERNERT

Mettez-vous là... Étendez-vous. Nous allons vous installer.

BOUGUET, du bras droit, il tend la cigarette à Hernert, bas.

Merci, mon ami. Maintenant que l'effet est produit, je n'irai tout de même pas jusqu'à la fumer!

MARCELLE, lui baisant le front pendant qu'on l'étend avec mille précautions sur le canapé et qu'on met des oreillers.

Père chéri! Quelle émotion tu m'as faite!

PRAVIELLE

Doucement, doucement!... Encore un coussin...

MADAME BOUGUET, de loin, interroge.

Messieurs, ce n'est rien? Pravielle, dites, répondez-moi?...

(Madame Bouguet est restée exprès un peu éloignée. L'émotion l'empêche de parler. Une douloureuse attitude de dignité froissée.)

PRAVIELLE

Non, madame, ce sera, rassurez-vous, peu de chose. Du premier examen rapide, nous avons conclu que la balle n'a pas atteint le poumon. Elle a contourné la paroi thoracique et doit se trouver à quelques centimètres de l'omoplate.

BOUGUET, souriant.

C'est un très joli logement!

HERNERT

Vous voyez, il fait des mots. Il n'est pas bien malade!

PRAVIELLE

L'extraction sera, je pense, très aisée... Sans quoi, nous n'aurions pas toléré l'imprudence qu'il vient de faire, car c'est une imprudence tout de même de s'être levé. Mais, il tenait tant à ce que vous le voyiez debout! Je n'ai pas osé le lui interdire. Après la radiographie, il faudra par exemple qu'il demeure couché et les bras immobiles plusieurs jours...

MARCELLE

Tu souffres, père?

BOUGUET

Non! c'est même curieux comme je souffre peu! (A Pravielle.) Regardez! (Il lui désigne du regard sa femme.) On dirait que c'est elle qui a reçu la balle.

MADAME BOUGUET, qui a entendu, et gravement.

Peut-être... En plein cœur...

BOUGUET

Ne sois pas trop sévère, ma chérie. Je ne pouvais agir autrement, je t'assure. (Bas à Pravielle.) Éloignez-les une seconde... J'ai à vous dire quelque chose d'important, maintenant qu'elle m'a vu.

PRAVIELLE, à Madame Bouguet.

Chère madame, il faut me laisser seul avec Bouguet... Je vous en demande pardon, mais l'immobilité, le calme, sont nécessaires. Oubliez un instant que vous êtes l'épouse.

MADAME BOUGUET, avec une rougeur subite, comme si on l'avait offusquée.

On oublie difficilement ces choses-là, monsieur. Viens, Marcelle... Mais votre diagnostic est-il certain, au moins?...

PRAVIELE

Je ne crois à aucune complication et je vais vous rappeler... Je m'excuse, chère madame..., il est dans les mains de la Faculté.

MADAME BOUGUET, tristement.

Hélas, je sais par expérience que dans la vie le rôle d'épouse ne précède jamais et suit toujours le cortège! (Vivement.) Marcelle, viens, mon petit.

(Elles sortent en laissant la porte ouverte, pour que Hernert puisse les suivre. Hernert, durant cet aparté, a parlé bas à Bouguet qui sourit.)

BOUGUET, au moment où il va s'en aller.

Hein, vous souvenez-vous, Hernert, de notre conversation dans le jardin, il y a quelques jours?

HERNERT

Si je m'en souviens!

BOUGUET

Comme c'est beau, deux hommes qui se comprennent!... Deux hommes!...

(Il appuie sur le mot.)

PRAVIELLE, se rapprochant.

Je vous en prie, monsieur Hernert.

HERNERT

C'est juste...

(Il lui serre la main.)

BOUGUET

A bientôt, maintenant que vous êtes à peu près sûr de me revoir...

HERNERT

Tout à fait sûr!...

BOUGUET

Regardez-moi bien tout de même... comme si ça ne l'était pas.

(Il lui serre la main en le regardant fixement. Hernert s'en va avec un geste un peu contracté et en parlant bas au médecin qui referme la porte.)

SCÈNE IX

BOUGUET, PRAVIELLE.

BOUGUET, sans bouger la tête, à voix très retenue.

Maintenant, Pravielle, pas de blagues!... Je serai votre homme dans quelques minutes; je me livrerai à vous, mais, y eût-il une chance sur mille que des complications se produisent, il faut que je sache.

PRAVIELLE, s'asseyant près de lui.

Il n'en est pas question.

BOUGUET

La vérité... vous m'entendez bien! J'ai absolument besoin de la connaître. Je suis épouvanté en pensant à la situation effroyable que je laisserais derrière moi, s'il m'advenait de disparaître avant que j'aie pu dicter mes volontés. Cet institut a été toute ma vie... je veux en régler la destinée, l'avenir... non, laissez-moi parler... Et puis, la dignité de mon nom compromis... ma femme et ma fille... Ce serait lamentable!... Et ce sont là des dispositions, hélas! que je ne peux écrire!... Mon devoir suprême, même avant de penser à ma sauvegarde, est de laisser debout un édifice qui a fait tout mon effort et qui pourrait s'effondrer dans une faillite sans nom! Maintenant, allez-y.

PRAVIELLE

Je vous ai laissé m'exposer tous vos scrupules mon cher ami. Si vous étiez en danger, je ne manquerais pas de vous le dire, je vous le promets. Je connais la situation à laquelle vous faites allusion et je m'inclinerais devant votre grave volonté.

BOUGUET

Alors, mon cas...

PRAVIELLE

Pour l'instant, le diagnostic me paraît bien déterminé. La balle peut être logée à proximité du poumon, mais le poumon n'est sûrement pas touché. Je vous ai observé tout le long du trajet et vous m'avez dit vous-même qu'à aucun moment vous n'avez craché le sang. Il n'y a pas eu d'hémoptysie...

BOUGUET

S'il y avait hémoptysie, si légère soit-elle, ce serait le signe certain que la balle logerait dans le poumon, n'est-ce pas? Et alors?...

PRAVIELLE

C'est un des seuls cas où l'on puisse, *a priori*, redouter qu'il y ait péril ou danger... Dans ce cas, le malade est sous la menace possible d'une hémorragie qui peut être aussi bien légère que grave ou funeste... mais, encore une fois, je me serais opposé à votre transport, si je n'étais convaincu que la balle n'intéresse que la paroi thoracique. Nous allons en avoir le cœur net. Vous serez, je pense, complètement rassuré après l'examen radiographique.

BOUGUET

Merci, mon ami... Allez, en effet, préparer la radiographie avec Hervé et les autres... et faites entrer ma femme, je vous prie.

PRAVIELLE, après une hésitation.

Je redoute votre émotion et les paroles.

BOUGUET, fermement.

Vous avez vu, la pauvre créature déçue et froissée s'est tenue à l'écart quand je suis entré!... Malheureuse femme! Je ne dirai que les mots nécessaires, indispensables, mais, n'aurait-elle de moi qu'un baiser, je le lui donnerai sans témoin, comme je le dois, (Avec autorité) et comme je le veux...

PRAVIELLE, s'inclinant.

C'est trop naturel, après tout! Je consens à ne pas vous contrarier. Demeurez seulement immobile et mesurez vos paroles. Je n'exige pas plus.

BOUGUET

Allez.

PRAVIELLE, entr'ouvrant la porte de droite.

Voulez-vous avertir Madame Bouguet de ma part qu'elle est autorisée à venir auprès de son mari? (A Bouguet.) Encore une fois je vous recommande, mon ami, le plus grand calme.

BOUGUET

Soyez tranquille, et merci de la permission... merci pour tout...

(Pravielle sort à gauche. Entre ensuite Madame Bouguet par l'autre porte.)

SCÈNE X

BOUGUET, MADAME BOUGUET.

BOUGUET

Me pardonnes-tu, Jeanne?

(Silence.)

MADAME BOUGUET, ne s'approchant pas.

J'éprouve une mortification infinie. Mais ce n'est pas l'heure de te reprocher quoi que ce soit, n'est-ce pas? Tu viens de donner la justification de toutes les calomnies qui montent vers nous, vers toi... Tu as fait plus que de donner raison à Blondel. Tu as, par ce duel inattendu entre deux collaborateurs et deux savants, sanctionné pour ainsi dire ton aventure avec cette fille. Laurent, est-ce pour elle que tu t'es battu?...

BOUGUET

Ma femme, ma femme bien-aimée!... Comment peux-tu me demander cela!

MADAME BOUGUET, éclatant.

Ah! Laurent, c'est que je t'aime tant!

(Elle se précipite à genoux près du canapé.)

BOUGUET

Et je ne peux même pas aller à toi pour t'embrasser. (Elle se lève et avec précaution lui donne plusieurs baisers sur le front.) Comme j'ai abîmé ta vie!...

MADAME BOUGUET

N'emploie pas de pareils mots, Laurent... Rien n'est abîmé en nous ou si peu... Pense à ta pauvre

épaule blessée... qu'il faut guérir... que nous allons guérir tout doucement... à l'aise... loin des méchants. On vient de me raconter ce duel!... Tiens, j'aime mieux ne pas avoir su...

BOUGUET

Que tu es belle! Et quel chagrin j'aurais eu à te quitter!... Je ne suis pas en danger, mais laisse-moi te parler comme si je l'étais... laisse... pour le plaisir... pour le plaisir seulement... laisse-moi te dire comme on le ferait dans un testament, que ta bonté envers moi a passé toute expression... Tu as été un idéal et une influence. Peut-être, seule, n'aurais-tu pas fait ce que nous avons fait, c'est vrai, mais, nos découvertes, nos recherches, tout ce qui est spirituel dans la vie est devenu à tes côtés aussi simple, aussi naturel que la lumière du jour!...

MADAME BOUGUET, laissant couler ses larmes.

Mon ami, mon époux.

BOUGUET

Je ne t'ai pas trompée, crois-moi. Il se peut que j'ai rêvé de plaisir quelquefois, car ma nature est brutale et grossière, mais, Jeanne, quelle lèvre méprisante j'ai posée sur ce qui n'était pas toi!

MADAME BOUGUET

Laisse bien ta tête sur l'oreiller... Je ne veux pas que tu bouges... Ne parle pas...

BOUGUET

Assieds-toi... Regardons-nous longtemps, longtemps. Repasse toute ta jeunesse, toute ta vie dans mes yeux. Je repasserai la mienne dans les tiens. (Ils se fixent ainsi pendant un très long temps, leurs yeux humides.) Vois-tu, ma chérie, désormais, je n'aurai plus qu'une

pensée, toi... toi seule!... Écoute bien... je ne suis pas en danger, c'est entendu... mais, à tout hasard... Il peut toujours survenir un accident... Il faut que je prenne toutes mes précautions, que je règle la situation...

MADAME BOUGUET

Laurent, ne pense pas à des choses vaines, ne te tourmente pas.

BOUGUET

Hier, j'ai sommairement résumé mes instructions par écrit, mais aucune allusion n'est faite à notre vie privée... Or, j'ai pris des résolutions... Et que je guérisse vite, lentement, ou pas, ces résolutions sont, tu l'entends, inébranlables. Je veux les notifier aux intéressés, dès maintenant... (S'animant.) Il faut que demain la face des choses soit changée ici... Songe, les journaux, le public, la meute nous guettent!... Il faut nous tirer à tout prix de ce désarroi lamentable, hideux...

MADAME BOUGUET

Je n'ai pas l'habitude de discuter tes ordres, tu le sais, quels qu'ils soient... Ces précautions sont exagérées, mais si elles peuvent t'apaiser... en effet... (Résolue.) Que faut-il faire? Et qu'exiges-tu? Je le ferai...

BOUGUET, avec intention.

Je veux ordonner moi-même. Et cela, dans un seul but : ton intérêt, ton bonheur.

(Ils se taisent, un peu haletants.)

MADAME BOUGUET, tout à coup.

Ah! j'hésite à comprendre... Tu veux la revoir... elle? Non, pas cela... pas cela... Laurent!...

(Ses yeux supplient, apeurés.)

BOUGUET

Alors, c'est que tu n'as guère pénétré ma pensée.

MADAME BOUGUET

Tu veux la revoir... elle!

BOUGUET

Il le faut. Tu peux te fier à moi. Elle est encore ici, n'est-ce pas?...

MADAME BOUGUET, se ressaisissant.

Elle s'est enfermée. Elle attend nos déterminations, c'est vrai. Je les lui ai promises.

BOUGUET

Eh bien, il faut qu elle vienne... et les entende de ma bouche...

MADAME BOUGUET

Oh! à cet instant!... Elle, près de toi!... Quelle peine! Pourquoi maintenant?... Tu as bien le temps!...

BOUGUET

Non, les minutes sont comptées... J'en suis avare.

(Elle se lève simplement, va à la cheminée et sonne.)

MADAME BOUGUET

Après tout!... (Elle s'approche du bureau et écrit un mot dans le silence. Le domestique entre.) Portez ceci à Mme Blondel et introduisez-la ici directement.

(Il sort.)

BOUGUET

Tu vas entendre les quelques mots que je dirai.

MADAME BOUGUET, avec dignité.

Non, Laurent, je ne les entendrai pas... Je m'en

veux du sentiment inférieur qui m'agitait à l'instant... Je ne doute pas de toi... Ce que tu feras sera bien fait, ce que tu diras sera bien dit. Je n'ai même pas voulu connaître ce qu'avait été au juste cette femme dans ton existence, quelle part tu lui avais donnée... Je la crois infime, mais quand je me tromperais, je te répète que je m'inclinerais encore devant ta volonté sûrement loyale... Je vais aller rejoindre Pravielle, à côté. Je lui dirai que tu te reposes quelques instants et que tu souhaites ces minutes de sommeil avant de procéder à l'examen radiographique. Lorsque tu désireras m'appeler, tu n'auras qu'à frapper sur ce timbre, (Elle place une petite table près de lui.) Je reviendrai, et tu me retrouveras alors comme je suis sortie, sans curiosité, sans appréhension, et avec toute la déférence de l'amour. A tout à l'heure, mon chéri... (Elle se penche vers lui.) Tu ne souffres pas trop? Ça ne te fait pas trop mal... Reste bien étendu... mon chéri...

(Elle l'embrasse doucement sur le front et sort en lui dissimulant un visage d'énergie navrée.)

SCÈNE XI

BOUGUET, seul un instant, puis EDWIGE.

Laurent, resté seul, ne bouge pas, la tête sur l'oreiller qu'on lui a placé tout à l'heure sous la nuque. Bruit de porte discret. Edwige vient d'entrer. Le canapé est placé de façon que Bouguet ne peut pas voir entrer.

BOUGUET

C'est vous, Edwige?... Enfin!... J'avais si peur de ne pas vous revoir!...

EDWIGE, accourant.

Blessé!... Vous êtes blessé!... Pas gravement, n'est-ce pas, pas gravement?... On m'a dit que ce ne serait rien!... Oh! comme c'est bon à vous d'avoir permis

que je vienne!... Quand on m'a apporté ce mot, j'ai frémi... j'ai cru à une catastrophe! Mais, mon dieu, tout de même, après ces huit jours, vous revoir ainsi tout à coup, la tête en arrière, quelle abomination!... Oh! tout ce qui est arrivé, par ma faute, par ma faute!

(Elle parle, incohérente, affolée.)

BOUGUET

Je redoutais cette explosion. Sois maîtresse de toi; je ne peux parler qu'à voix très mesurée... avec des mots brefs... Surmonte tes nerfs! Et écoute... Nous ne disposons que de deux minutes, pas plus!...

EDWIGE

Oui... à voix basse... oui... je vous écoute... Là... ne vous fatiguez pas... Tout ce que vous voudrez!... Je ne comprends pas pourquoi on a ouvert ma cage tout à coup... pourquoi je suis ici... à vos côtés... moi qui croyais ne jamais vous revoir! Mais je vais surmonter l'épouvante de vous retrouver ainsi!... Oh! cet homme qui a osé!... Dieu, que je le hais!... Oui, je divague, je sais... Ne vous tourmentez pas... je serai sage... j'écoute les mains jointes... là, là... Alors, vous voulez... quoi... quoi...? C'est là, n'est-ce pas?... En dessous du bras?... C'est douloureux, dites?

BOUGUET

Écoute. Ce que je ne peux pas avouer à ma femme, à toi, mon enfant, je le puis... Je crois que je suis extrêmement atteint... Je suis peut-être perdu.

EDWIGE

Qu'est-ce que vous dites là!...

BOUGUET

Regarde ce mouchoir. (Il sort du coussin le mouchoir qu'il y a caché tout à l'heure.) Je l'ai cachéà tout le monde

parce qu'on m'aurait interdit de parler à ceux qui doivent m'écouter, et ça... jamais! jamais!... Plutôt la mort!... Cette tache de sang, c'est le signe certain que la balle loge dans le poumon... Je peux m'en tirer, seulement, c'est... très grave.

EDWIGE, perdant la tête.

Mais il faut appeler... Il faut appeler... Il faut vous sauver... Mon Dieu, que dites-vous là? Mais, c'est effrayant!

(Elle se lève pour se précipiter vers la porte.)

BOUGUET, frappant de la main libre sur le bras du fauteuil.

Non!... Ici!... Obéis! Obéis donc. La mort ne m'effraie pas... C'est théorique, la mort!... Ce qui domine toute question, c'est... le reste! Mets-toi là... proche... Voici ce que j'exige de toi. (Elle retient ses sanglots.) Que je vive ou que je meure, voici ma volonté... (Gravement.) Il faut que tu les laisses entièrement tranquilles!... que tu ne les revoies jamais... même dans l'avenir, même dans cinq, huit, dix ans... Tu entends, il faut t'en aller... pour toujours!...

EDWIGE, retrouvant ses larmes puériles.

Bien sûr, c'est entendu... mais, je ne sais même pas ce que vous me demandez!... Je vais retourner en Hongrie dès cette semaine... Qu'importe, moi! Mais ce que vous me dites de vous! C'est impossible!... Une pareille chose ne peut pas être!...

BOUGUET, répétant.

Dès demain, tu partiras...

EDWIGE

Dès demain... si vous voulez!... Oui...

BOUGUET

Même si, dans l'avenir, Blondel te rappelait... sait-on!... tu n'accepterais pas.

EDWIGE, avec un réveil de tout l'être.

Quelle horreur!... Cet homme qui vous a étendu là, tout sanglant!...

BOUGUET, poursuivant.

Si je mourais, j'ai mis dans mon testament...

EDWIGE

Cette torture! Cette torture!

BOUGUET

On trouvera dans mon testament... une donation qui doit assurer ton avenir.

EDWIGE, rejetant sa chaise.

Ah! par exemple! Jamais! jamais! Si vous quittiez la vie... si...

BOUGUET, l'interrompt avec une autorité formidable et sans réplique.

Tu accepterais. C'est indispensable. Ne me contrarie pas, ne tourmente pas ma conscience inutilement... à cette heure où il faut qu'elle se nourrisse d'espérance!

EDWIGE, subitement, se met à rire pour le rassurer.

Et puis, et puis... je promets tout ce que vous voudrez... Suis-je bête de discuter! Quelle folie! Quelle folie de penser que vous soyez même en danger Vous vivrez, vous éblouirez encore le monde de vos découvertes, de vos travaux, de votre grandeur, pendant que moi je serai dans quelque coin de ville, perdue, oubliée de vous à tout jamais... Moi, c'est fini, mais vous, vous! Allons donc!...

BOUGUET

Qui sait?... Voici peut-être l'assignation!... Comme ce serait étrange alors que je meure pour avoir une fois, une seule, accepté les préjugés, les conventions, et la plus bête de toutes... celle du sang qui répare la vie... tandis que Blondel a été emporté par l'instinct de la possession, le premier en date, celui qui vient du début du monde!... C'est drôle tout de même! Deux savants qui soufflent leurs chandelles et s'entre-tuent comme des ignares au nom des vieilles règles qu'ils sont chargés de faire évoluer!... Comique, vraiment!... Mon vieux maître Tardieu aurait souri, satisfait de cette ironie... Ah! justice, justice des idées, (*Avec un immense soupir*) que tu es donc difficile!

EDWIGE, *écroulée sur le pied de la chaise longue.*

Je suis désespérée!... Je suis désespérée!... Pardon, pardon, mon adoré, pour avoir défendu si stupidement mon triste amour... Pardon même de vous avoir aimé.

BOUGUET, *lui imposant la main libre sur le front.*

Il ne faut pas demander pardon d'aimer... mais d'avoir exigé, toi aussi, des droits illusoires.!.. Allons, ne pleure pas... Il ne convient pas de pleurer... Adieu, ma pauvre petite, car tu es une pauvre petite. Bonne chance! Que la destinée te soit clémente!... Grandis et vieillis harmonieusement si tu peux!... Je te le souhaite de tout mon cœur. (*Une grimace de souffrance.*) Quitte-moi, maintenant, nos minutes sont révolues!

(*Il laisse retomber la tête sur les coussins.*)

EDWIGE, *éperdûment.*

Quoi?... Adieu, comme cela!... C'est vrai? Je ne puis pas rester plus longtemps à vos côtés?... Quel cauchemar! Cette entrevue de deux minutes, la dernière!... Et quelle entrevue!...

BOUGUET

Va-t'en!...

EDWIGE

Ah! c'est atroce!... surhumain!... M'arracher à vous ainsi comme au milieu d'une catastrophe et pour toujours, pour l'existence entière!... Oh! oh!... Alors, je ne vous reverrai plus jamais!... Est-ce possible, jamais plus?... Ce visage-là... ces yeux! ces mains!... tout ce qui a été mon amour!... Vous vivrez... mais pour moi ce sera tout comme si vous n'étiez plus! Oh! c'est trop dur à supporter, un moment pareil. J'en mourrai bien sûr!...

BOUGUET

Va-t'en, tu me fais terriblement mal...

EDWIGE

Voilà, voilà!... Je m'en vais!... Adieu! Adieu!

(Elle retombe en sanglots contre la chaise longue, embrasse au hasard les mains, la couverture.)

BOUGUET

Enfant navrée!... La vie n'a pas été non plus très juste pour toi... Efforce-toi de ne plus penser à moi, travaille... Tu verras, dans dix ans, je ne serai qu'un souvenir heureux!... Par pitié, laisse-moi... ma tâche est loin d'être terminée... (Sourdement.) Le plus dur est encore à faire!...

EDWIGE

C'est vrai; j'aurai trouvé encore moyen de vous martyriser par mon adieu éternel! Oh! mon ami! Quel déchirement!... mon doux maître! C'est fini, alors?... C'est fini?... dites, dites, dites?...

BOUGUET

Eh! oui... Edwige!... Et ce n'est même pas un

adieu!... c'est une bénédiction. (De la main il lui touche gravement la tête.) Bon courage!

EDWIGE

Adieu, mon amour! adieu, vous!... toi!... toi!...

(Elle marche à reculons, les mains désespérément tendues vers lui, puis sort en poussant des sanglots qui sont presque des cris. Alors, resté seul, il penche la tête en avant, prend son mouchoir et l'appuie sur sa bouche longtemps... Il le considère et ensuite le cache brusquement de la main libre sous un coussin. Il sonne sur un timbre à la portée de sa main. Quelques secondes après entre Madame Bouguet.)

SCÈNE XII

BOUGUET, MADAME BOUGUET, puis ARTHUR.

BOUGUET, tout de suite.

Jeanne, elle partira demain. Sois tranquille.

MADAME BOUGUET

Edwige m'est indifférente par comparaison. C'est lui!... Tant que je le sentirai là, je respirerai mal... (Avec un effort.) Mais je ne te demande rien... Parlons de choses sérieuses et heureuses. Je viens de causer avec Pravielle, il m'a pleinement rassurée, tu sais?... Comme je suis contente!... Je l'appelle?...

BOUGUET

Une seconde, Jeanne... Je vais te demander maintenant un effort et un courage plus coûteux. Mais je l'exige de toute la force de mon âme.

MADAME BOUGUET, pressentant un sacrifice, mais inflexible dans la résolution prise.

Je souscris à tout ce qui pourra t'apaiser et te rassu-

rer. Après ce que m'a dit Pravielle sur la certitude de ta guérison, tout ne peut que m'apparaître léger, heureux.

BOUGUET

Sonne Arthur?

MADAME BOUGUET

Que lui veux-tu?...

BOUGUET

Tu le verras.

MADAME BOUGUET, repoussant toute autre idée.

Oui... ça m'est égal!... (Avec exaltation.) Ce qui est essentiel, c'est ce que je viens d'entendre. Désires-tu que je te le répète mot pour mot? Je suis si ravie!... Eh bien, il a assuré que la balle...

(Entre Arthur, le garçon de salle. Il s'avance, timide.)

BOUGUET, sans le regarder.

Approchez.

ARTHUR

Monsieur ne va pas plus mal?... Il paraît que ça ne sera rien... Nous avons été bien attristés, monsieur...

BOUGUET

Merci, Arthur... Allez dire à M. Blondel que je l'attends ici... Qu'il vienne vite, très vite par exemple...

ARTHUR, stupéfait.

A M. Bl... (Il se reprend devant le regard sévère de Bouguet.) Bien, monsieur.

(Il sort.)

MADAME BOUGUET, tremblante.

Qu'as-tu dit?... Laurent... J'ai dû mal entendre ou il faut que je sois folle!...

BOUGUET

Tu as bien entendu.

MADAME BOUGUET

Oh!

BOUGUET

Reste. J'exige impérieusement que tu sois là, cette fois!

MADAME BOUGUET, *révoltée.*

Jamais! Jamais!... Pas cela!... Je ne le pourrai pas... Lui, ici, devant moi, ton meurtrier!...

BOUGUET

Je l'exige, cependant!

MADAME BOUGUET, *se tordant les mains.*

Non, pas cela, Laurent!... Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes! Je ne sais pas moi-même de quoi je serai capable! Malgré ton repos nécessaire et ma tendresse vigilante, je ne répondrais pas de moi, je le jure!... Ne fais pas cela. Je sais bien que tu l'appelles pour le chasser, pour lui dire ton mépris et notre horreur... mais, par pitié... c'est toi que je veux épargner... Il va se passer quelque chose de hideux et tu en seras le témoin... Cela te fera mal... Pas maintenant! Plus tard, plus tard, Laurent... Tu avais bien le temps. Pourquoi le faire venir maintenant! Quelle folie te prend de te surmener l'âme et le corps au moment où tu as le plus besoin de repos!... Tu n'es pas en danger. Pourquoi faire ainsi maison nette, avec cette précipitation, comme si la mort était à nos trousses?... C'est dément, et dément à moi de t'obéir... Tu sais si je te respecte et si je m'incline toujours devant tes ordres, mais, cette fois, non, je me révolte. Je m'y oppose. Je vais fermer la porte.

(*Elle se précipite à la porte.*)

BOUGUET

Ta résistance est inutile. Vous vous mettriez à cent qu'on ne m'interdirait pas cette comparution!... Je suis d'ailleurs très maître de moi...

MADAME BOUGUET

C'est possible... Grâce au ciel, tu es pétri d'une autre argile que moi... mais, alors... chasse-le, en dehors de ma présence... sans exiger de moi que je demeure inerte, impassible, devant celui qui vient de tirer sur toi... de t'entrer cette balle dans la chair... Je t'en supplie, permets que je sorte... Je ne suis qu'une femme.

BOUGUET

Non! Tu es plus, bien plus qu'une femme!... J'ai confiance en toi!... Tu vas rester, et tu seras sage, forte, bridée. Contiens-toi!... J'attends cet effort de ton cœur... Reste, ma Jeanne... et pas de fatigue inutile... Jusqu'à ce qu'il soit ici, recueille-toi. Recueillons-nous dans notre tendressse... Silence!...

MADAME BOUGUET, hésite, baisse les yeux, et, la voix résignée.

Alors, donne ta main!...

(Un long silence. Ils se tiennent la main, les yeux grands ouverts devant eux. La porte s'entr'ouvre lentement.)

SCÈNE XIII

Les Mêmes, BLONDEL.

BOUGUET

Eh bien, mon vieux... entre... entre... Tu vois dans quel état tu m'as mis!... Voilà ce que tu as fait de ton ancien compagnon d'armes!

MADAME BOUGUET, ne pouvant pas se contenir.

Assassin... assassin!...

BOUGUET

Silence, Jeanne, tu m'as promis le silence!

MADAME BOUGUET

On vient de me le rapporter saignant et vous êtes là, devant moi! Mais, prenez garde! Votre jour viendra.

BOUGUET

Tais-toi! Pense à moi.

MADAME BOUGUET

Ah! si vous me l'aviez tué!... Mais, heureusement, il est là, le cher époux, il est là... bien vivant... à peine touché... Vous avez mal visé, mon cher!... C'est à refaire!... Je le guérirai, je vous le garantis... et il triomphera de vous... de votre haine basse!...

BOUGUET

Jeanne... je me lève... prends garde! Je me dresse.

MADAME BOUGUET

Là, j'ai fini!... Seulement, je ne pouvais pas, je ne pouvais vraiment pas empêcher ce cri de sortir de ma poitrine!... Ne crains rien... maintenant... Parle-lui en toute paix... Il n'aura plus que mes deux yeux fixes pour le mépriser!...

(Farouche, elle s'assied pres de la chaise longue, dans une attitude de défi.)

BOUGUET

Excuse-là... c'est une femme... Elle a eu beaucoup d'émotion.

(Silence.)

BLONDEL, est là, hébété. Une grande lutte intérieure se livre en lui. Tout à coup il balbutie, de loin.

Pardon... Pardon...

BOUGUET, avec un soupir d'aise.

Ah! je savais bien,.. Je savais bien que tu aurais du chagrin.

MADAME BOUGUET

Du chagrin! Quel mot pour cette chose!

BLONDEL

Je ne sais plus ce que j'éprouve, ce que je ressens... Je suis passé par dix ivresses différentes et affreuses. Et, tout à coup, te voir là... étendu... par moi... Laurent... ça me paraît une vérité inconcevable... bouleversante... J'entends ta voix qui dit : « Mon vieux, mon vieux... » Tu me regardes et... Pardon! Pardon!... Bouguet!

(Il éclate en sanglots.)

MADAME BOUGUET

Heureux encore que vous ne pleuriez pas un crime!...

BOUGUET, très doux.

Tu vois, Jeanne... Il est dégrisé... Alors, il souffre... Il comprend peut-être enfin que je n'ai pas été ce qu'il pensait... Il voit la vérité toute simple... Blondel, je t'aimais beaucoup, je te jure... J'ai cru bien faire. J'ai eu tort, sans doute... mais, depuis, tu aurais dû me croire... et ne pas accumuler l'irréparable... qui ne console pas!...

BLONDEL

Ah! ne parle pas avec cette douceur cruelle!... Il ne s'agit plus de faire appel à une raison quelconque! Tes torts, les miens, tes erreurs et peut-être mes

divagations, tout cela ne forme plus qu'un amas de cendre ou de boue... Il n'y a qu'une chose qui compte... une seule qui soit... ce spectacle que j'ai là sous les yeux. Ce que je vois devant moi, sur ce canapé, c'est vingt ans d'amitié, de confiance, de souvenir... (Avec empressement.) Donne-moi ta main, veux-tu?... Donne!... Donne!

BOUGUET, la lui tend.

Ah! si tu me l'avais demandée plus tôt, en serrant la tienne, j'aurais réfréné cette impulsion d'instinct qui t'a emporté à la dérive!... Blondel, mon vieux, tu vois. Prends mesure sur cette femme qui n'a pas même murmuré ni bronché... Va, les liens charnels sont de peu de poids. Ah! la vieille équivoque charnelle! Le problème du cœur n'est pas là... J'en réponds!...

(Il regarde sa femme avec un sourire attendri. Madame Bouguet demeure fixe, hostile, dans son attitude de dégoût.)

BLONDEL

Laurent, ne parle plus de cette ombre qui s'est abattue sur notre vie... J'ai peur d'y rentrer. Je ne veux pas penser en ce moment qu'au remords qui m'a étreint quand je t'ai vu chanceler tout à l'heure sur la prairie... J'avais poursuivi l'idée de la mort, je m'en rends com-compte, mais pas la mort elle-même. Ah! si vous saviez, madame Bouguet, ce que j'ai pu souffrir depuis cette semaine, au milieu de la trahison générale... j'étais comme un fou qui s'exalte tout seul... J'ai vu rouge. Pardon, madame... C'est à vous d'abord que j'aurais dû penser!...

MADAME BOUGUET

Non, Blondel, je ne vous pardonnerai jamais! Il faut que vous le sachiez... vous entendez, jamais!...

BOUGUET

Ne dis pas cela, Jeanne... Toi, tu peux t'élever au-dessus des actes... Blondel, la vie spirituelle qui aurait dû nous sauver n'a servi à rien cette fois! Quel dommage! Nous, les scientifiques, nous avons été comme les autres, comme des enfants. Ç'eût été si beau, pourtant, si beau de surmonter la matière, de rejoindre les vérités éternelles... mais tu n'as pas voulu... tu ne l'as pas su... Tu n'as été qu'humain... C'est peu! Hélas, j'en sais quelque chose!

MADAME BOUGUET

Va! mon chéri! Ton exemple l'écrasera et triomphera de tout!...

BOUGUET, avec précaution.

Maintenant, approchez... plus près... toi à genoux... ma chérie, là... (Il la force à se mettre à genoux. Puis il fait signe à Blondel de se rapprocher aussi.) Il faut que je vous confie l'angoisse qui me dévore... une angoisse sans nom... pire cent fois que celle de la dernière heure.

MADAME BOUGUET

Tu m'épouvantes! Qu'y a-t-il?... Qu'as-tu?...

BOUGUET

L'angoisse de peut-être m'en aller sans que nous ayons atteint le but suprême, dont nous sommes si proches... La guérison du cancer!...

BLONDEL

Mais tu n'es pas du tout en danger, Laurent. Quelle aberration de te l'imaginer! On vient de m'assurer le contraire.

BOUGUET

N'importe... Si je mourais par aventure...

MADAME BOUGUET, avec le cri de tout son être.

Ah! Je ne serais pas longue à te rejoindre, comme a fait Berthelot... mon pauvre ami!...

BOUGUET, s'animant.

Quel crime! C'est toi qui parles? Et notre œuvre?... Engloutie, alors!... Toute une humanité attend... De nous dépend la guérison de milliers d'êtres. Nous tenons presque le sérum... Dans quelles mains, dans quelles vulgarisations tomberaient nos travaux?... Et l'Institut?... Ma chère maison... A deux doigts du but... sentir que tout peut s'effondrer derrière moi!... (Il s'agite.)

MADAME BOUGUET

Ne t'enfièvre pas ainsi pour rien!... Tes craintes sont insensées... puisque la blessure est insignifiante.

BLONDEL, intervenant et soldatesquement.

Je paierai de ma vie, Laurent, ce que j'ai fait, car je viens de me retrouver!... et tout entier, je te le promets!

(Bouguet le regarde avec émotion, avec une nouvelle confiance. On dirait qu'une mortelle inquiétude vient de se dissiper en lui.)

BOUGUET, souriant doucement.

Merci!... (Un temps. Il semble regarder au-dessus de lui, comme pour y puiser l'inspiration.) Alors... alors... voilà le grand moment venu!... Oui, le grand moment, le vôtre... celui que vous allez me donner, celui que j'attends de vous... et qui va apaiser mon âme inquiète... Après quoi je me livre aux médecins... (Ils écoutent, anxieux.) Si je meurs...

MADAME BOUGUET

Laurent, assez, par pitié!

BOUGUET, *avec force, imposant une volonté suprême.*

Si je meurs, vous allez me jurer que vous respecterez ma volonté testamentaire... Elle est irréductible, et, devant elle, vous vous inclinerez dans une stricte obéissance... Elle est ma dernière et ma plus ardente pensée... la seule... (*Il se frappe le front.*) La voici... C'est que vous oubliiez l'un et l'autre le ressentiment, la colère, le passé, nos gestes misérables, nos impuissances, et que, réunis comme les plus étroits collaborateurs, vous continuiez l'œuvre côte à côte... ici, à l'Institut même, afin que vous parveniez ensemble au triomphe!...

MADAME BOUGUET, *reculant d'effroi.*

Avec toi jusqu'à la mort, Laurent!... Sans toi, jamais!

BOUGUET, *impérieux.*

En mon nom, Jeanne, au nom de notre travail, au nom du devoir... jure! Tu le dois.

MADAME BOUGUET

Et, toi, tu me brises... Je ne peux pas en entendre davantage!...

BOUGUET

Je n'aurai de repos que vous n'ayez fait le serment... (*Suppliant et fiévreusement.*) Délivre mon cerveau... délivre... je t'en conjure!

BLONDEL, *avec élan.*

Bouguet, je comprends la beauté de ta pensée et de ton angoisse. Eh bien, en mon nom personnel, au moins, pour rassurer ta guérison proche et certaine, pour apaiser le tourment de voir avorter ton œuvre, ton effort et ta maison, sois tranquille... je m'engage de la façon la plus solennelle à expier

mon remords dans le travail acharné, près ou loin de toi, le plus humblement possible, dévoué à ta pensée vive... ou morte!

(Il a étendu la main.)

BOUGUET, l'émotion l'empêche de parler.

Merci, Blondel... (Il lui serre doucement la main.) Je vais aller bien mieux tout de suite, vous verrez... (A sa femme écroulée.) A ton tour, Jeanne... Ma chérie, tu as été une lumière précieuse, mais il faut un cerveau d'homme attelé à la besogne... Et puis, Blondel, qu'on sache que j'ai voulu cela!.... que ma pensée a voulu votre union, que je vous ai confié l'Institut... (Suppliant.) Tu n'as pas juré, Jeanne chérie. Ne pleure donc pas... je ne mourrai pas... Mais, quand bien même, la mort n'est rien!... Nos corps ne sont rien... (Il appuie la tête de sa femme contre sa poitrine.) Au-dessus des cellules... regarde toujours... fixes... là-haut... comme disait Hernert... les flambeaux... les idées... qui nous conduisent... C'est par elles que tout est beau, clair, juste... Peut-être qu'on ne les voit plus par-delà la mort... Vous qui les verrez encore, ah! que je vous envie! Aimez-les... suivez leur marche, suivez-les dans leur belle lumière... plus belle et plus regrettable que la lumière du jour!... Et puis, il faut que je vous dise... je vous conseille de continuer l'adjonction colloïdale... c'est sûrement la vérité... Si le sélénium ne donne rien... essayez... d'autres métaux... (Il parle avec peine, à bout de souffle.) Dans trois ou quatre ans, vous arriverez, j'en suis sûr... C'est la clinique qui donnera la solution... Les pages 246 et 247... du livre...

MADAME BOUGUET, se penchant sur lui.

Que dis-tu? appelez Pravielle... Appelez ... Nous avons trop obéi...

BOUGUET, *la retenant de la main.*

Jure... Ah! que tu tardes, ma chère âme!... Mon esprit dans ton esprit... toujours...

(*Il est tendu vers elle, avide de sa parole.*)

MADAME BOUGUET

Il a une fièvre intense.

BOUGUET

Souvenez-vous... la lumière...

BLONDEL

Du sang!... Mon Dieu, du sang!... est-ce que?...

MADAME BOUGUET

Du sang!... à flots!... Au secours!... au secours... Pravielle.

BLONDEL, *se précipitant à la porte.*

Pravielle!...

(*Bouguet a un hoquet terrible. Un râle d'aspiration. Il tombe la tête en avant sur le corps de la chaise longue.*)

MADAME BOUGUET

Laurent, mon chéri!...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PRAVIELLE.

PRAVIELLE, *accourant.*

Une hémorragie... Alors, la balle était dans le poumon! Mais il a dû faire un effort effroyable! La tête en arrière... là... Vite, vite!... Mais c'est un véritable suicide, voyons!... Vous l'avez laissé parler, s'agiter! Vous m'avez menti, madame!... Vous m'a-

vez menti! Pour provoquer une hémorragie pareille, il a fallu qu'il fasse des efforts immenses! J'ai la sensation qu'il a voulu se tuer!...

MADAME BOUGUET

Je ne savais pas... j'étais folle d'émotion!... Nous lui avons obéi comme des insensés!... Sauvez-le... Au secours!...

BLONDEL, terrifié.

Le pouls?

PRAVIELLE

Aidez-moi... Comme ceci... les tractions...

BLONDEL, bas.

Mais le pouls m'effraie!...

MADAME BOUGUET

Laurent!... Laurent!... (Grand silence. Elle se rapproche.) Mais vous ne voyez pas qu'il est mort... Je vous dis qu'il est mort!...

PRAVIELLE

Allez-vous en... madame... je vous en conjure.

MADAME BOUGUET

Laurent!

(Bouguet fait un mouvement convulsif.)

PRAVIELLE

Il ne respire plus. Le sang l'étouffe...

MADAME BOUGUET, éperdue, crie au hasard; elle s'élance sur les portes.

Au secours... Au secours!... (Des têtes apparaissent aux deux portes. Personne n'ose entrer. Elle se rapproche ensuite, peureusement, pas à pas.) C'est fini, n'est-ce pas?

(Alors, elle pousse un grand cri, les mains devant le visage, et reste ainsi, immobile, figée, les lèvres remuées.)

BLONDEL, à genoux contre le canapé, sanglote.

Pardon... Pardon... Pardon...

(Par la porte ouverte, Hervé se glisse.)

PRAVIELLE, bas à Hervé.

J'ai peur pour elle, maintenant. Elle m'effraie... Regardez-la!... Qu'est-ce qu'elle va devenir! (Elle demeure toujours ainsi. Puis elle a l'air de sortir de cette stupéfaction et s'avance vers le corps de Bouguet. Elle touche les yeux, le front. Ensuite, elle prononce tout bas : « Chéri!... » Par les portes ouvertes, des élèves, attirés par les cris de secours, sont arrivés. Talloires et les autres. Ils se glissent, un à un, en proie à la plus grande émotion. Pravielle, vivement :) Fermez la porte. Fermez, voyons!

MADAME BOUGUET, se redressant tout à coup, dans un sursaut extraordinaire.

Non... Tous! Tous, qu'ils entrent! laissez-les! (Ils entrent, les uns en blouse, les autres en veston.) Votre maître vient de mourir, messieurs!... voyez, voyez! (Sur la pointe des pieds, tête nue, ils se sont avancés. Quelques-uns se mettent à genoux. On entend des sanglots de toute part.) C'est fini!... Ce beau front ne pensera plus... Ces lèvres ne parleront plus!...

(Elle défaille, presque extatique, Hervé la soutient. Pendant ce temps, un mouvement hostile à Blondel se produit. Certains vont jusqu'à le menacer, à voix basse. On le pousse.)

HERVÉ, bas.

Votre place n'est pas ici, monsieur. Sortez...

TALLOIRES

Oui... Qu'il sorte... l'assassin!...

(Blondel, inerte, pleurant, ne répond pas. Il se laisse presque faire et pousser des épaules vers la porte.)

MADAME BOUGUET, qui allait s'évanouir, se redresse et les arrête d'un geste solennel. Surhumaine, dressée en statue livide, elle parle.

Messieurs... la dernière pensée de votre maitre

a été celle-ci : « Je vous lègue mon esprit et ma tâche ! » Il nous a dit, à Blondel et à moi :« Jurez que vous vous élèverez au-dessus des actes et de la haine... Jurez, qu'unis par delà ma mort, vous travaillerez ensemble à mon œuvre... » Il est mort, messieurs, avant que j'aie pu le satisfaire !... (Tout le monde éclate en sanglots et se met à genoux. Elle s'approche.) Laurent... Laurent... Ton esprit, dans mon esprit !... Oui, mon ami... tu seras exaucé !... Votre main, posez votre main sur cette poitrine... Blondel !... (Blondel s'avance et pose sa main d'abord, puis à son tour elle pose sa main par-dessus la sienne.) Je le jure, messieurs, devant vous... je te le jure, Laurent... nous t'obéirons... J'en aurai le courage... et peut-être la force !

(Elle s'est raidie de toute son énergie... et, cela fait, elle s'écroule dans les bras des disciples.)

FIN

TABLE

B — 365. — Libr.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

